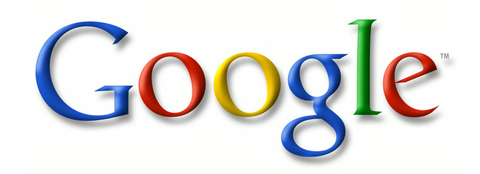
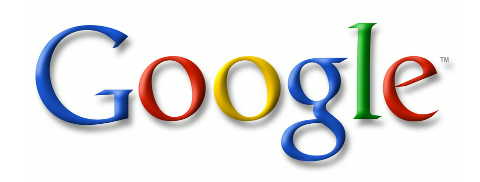








DÉFENSE

DE SÉBASTOPOL.

DÉFENSE

DE SÉBASTOPOL.

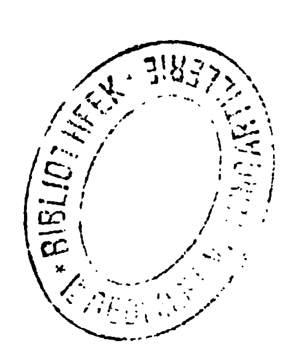
OUVRAGE RÉDIGÉ SOUS LA DIRECTION

DU

LIEUTENANT–GÉNÉRAL

E. DE TODLEBEN

AIDE-DE-CAMP GÉNÉRAL DE S. M. L'EMPEREUR.



TOME I.

PREMIÈRE PARTIE.

SAINT-PÉTERSBOURG.

IMPRIMERIE N. THIEBLIN ET Co.

1863.

Permis par la censure. St-Pétersbourg, 19 novembre 1863.

A

SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

ALEXANDRE II.

SIRE!

L'armée russe, qui s'est illustrée par ses exploits dans toutes les guerres où l'honneur de son Souverain et de sa Patrie était engagé, a eu presque toujours à combattre en rase campagne.

Cependant le sort a voulu qu'elle trouvât à Sébastopol l'occasion de faire briller avec encore plus d'éclat, dans la défense d'une place forte, ses excellentes qualités militaires et son dévouement sans bornes.

La valeureuse garnison de Sébastopol a conquis l'admiration

du monde entier, et nos ennemis eux-mêmes ont rendu justice à l'héroïsme de l'armée russe.

Mais jamais personne n'apprécia les infatigables efforts des défenseurs de Sébastopol mieux que feu S. M. l'Empereur Nicolas, lorsqu'Il ordonna de compter à la garnison chaque mois de service pour la valeur d'une année,—jamais nos soldats ne furent mieux récompensés que par Votre Majesté, Elle-même, lorsqu'Elle vint visiter l'armée de Crimée, peu de temps après que nos troupes eurent quitté le côté Sud de Sébastopol, et qu'Elle fit tressaillir de joie le coeur de ces braves en daignant leur adresser ces bienveillantes paroles:

«Je me glorifie de vous!»

La plume ne peut peindre les transports, les expressions d'inaltérable dévouement pour la personne de Votre Majesté, qui s'échappèrent de la poitrine de nos rudes soldats, quand inspiré par Votre affection toute paternelle pour l'armée, Vous honorâtes d'une larme la mémoire des combattants tués au poste de l'honneur.

Grande est la puissance d'une armée, quand elle est pénétrée d'un saint amour pour son Souverain, quand cette armée fait l'orgueil de son Empereur.

Ayant eu l'insigne honneur de participer à la sanglante et glorieuse défense de Sébastopol, et témoin des nombreux exploits des troupes de Votre Majesté Impériale, j'ai résolu de faire la description de ce mémorable fait-d'armes.

Si cet ouvrage n'a pas tout le mérite qu'il m'aurait fallu pour être à la hauteur d'un pareil sujet, j'ai du moins la conscience de n'avoir suivi, dans l'exposé des faits, d'autres guides que l'impartialité et la vérité.

Daignez, Sire, me permettre de déposer le modeste produit de mon labeur aux pieds de Votre Majesté Impériale.

Je suis avec la plus profonde vénération, et le dévouement le plus respectueux,

SIRE,

de Votre Majesté Impériale

le très humble et très obéissant serviteur et fidèle sujet,

TODLEBEN.

PRÉFACE.

La description de la «Défense de Sébastopol» fut commencée immédiatement après que nos troupes eurent quitté le côté Sud de cette ville.

Ayant recueilli, en ma qualité de chef des ingénieurs à Sébastopol pendant la durée du siége, les diverses notions qui appartenaient à mon administration, je chargeai le lieutenant-colonel Khlébnikow de rédiger le journal de la défense, qui fut achevé dans l'automne de 1856.

Sur ces entrefaites, ma santé affaiblie me força de voyager à l'étranger, où je séjournai pendant deux années.

Cependant, désireux de ne pas apporter un plus long retard à la description de la défense de Sébastopol, je continuai durant mon voyage, avec le concours du lieutenant-colonel Khlébnikow, le travail déjà commencé. En parcourant le journal rédigé par cet officier, je reconnus, encore bien qu'il fut écrit très conciencieusement, qu'il ne renfermait, pourtant, presqu'exclusivement que le récit des opérations du génie pendant le siége. Un examen plus approfondi de la question affermit en moi cette conviction, que toute description purement technique des opérations du siége et de la défense des places, si elle n'est pas accompagnée du récit détaillé de

la coopération des autres armes, ne peut être considérée que comme un simple journal, dépositaire de matériaux incomplets, et tout-à-fait insuffisant pour donner une idée précise de la marche même de l'attaque ou de celle de la défense. De même que l'art de l'ingénieur se trouve en liaison intime et indissoluble avec la science de l'artilleur et du tacticien, de même aussi le succès de la défense par le génie dépend, en grande partie, de la puissance et du matériel de l'artillerie, de l'armement de l'infanterie et surtout de l'aptitude des troupes pour le combat. Lorsque l'ingénieur connaît parfaitement les forces matérielles et morales de la garnison, c'est alors seulement qu'il peut, en se conformant aux conditions du terrain, faciliter aux troupes la possibilité de faire le plus utile emploi de leurs armes en leur préparant le plus de chances de succès.

Mais, en sus de ces motifs, il y en avait d'autres encore qui me portèrent à entreprendre la tâche de décrire d'une manière complète la défense entière de Sébastopol. Toutes les troupes qui composaient la garnison de la ville, avaient pris part dans une égale proportion à cette héroïque défense; la gloire en appartenait aussi bien au marin qui avait défendu avec abnégation sa ville natale,—qu'à l'ingénieur qui avait élevé les fortifications,—à l'artilleur qui avait pointé sa pièce,—au soldat d'infanterie qui avait opposé sa poitrine aux coups de l'assaillant. En un mot, la gloire de cette défense est devenue l'honneur et la propriété de tout le peuple russe; c'est de son sein que sortirent les défenseurs de Sébastopol; et sans l'abnégation qu'inspire un ardent amour pour la patrie, sans la garantie qui résulte d'un dévouement sans bornes au trône, il eût été difficile de former des soldats tels que ceux qui composèrent la garnison de Sébastopol, pendant toute la durée de cette immortelle défense. C'est pour cette raison

que la voix qui entreprend le récit de cette défense ne doit pas être l'organe d'une arme spéciale quelconque, mais doit avoir pour mission de présenter le tableau exact et réel des efforts auxquels toutes les armes ont simultanément concouru. Le mode même d'exposition du récit devait être aussi populaire que le permettrait le but spécial de l'ouvrage.

Prenant ces considérations pour base de mon travail, j'adoptai le plan suivant: après avoir exposé, dans un aperçu succinct, les causes qui déterminèrent la guerre d'Orient et les événements qui précédèrent le débarquement des alliés, je résolus de présenter le tableau des ressources des belligérants, de donner un esquisse de la presqu'île de Crimée, en général, et du théâtre des opérations militaires en particulier, d'exposer ensuite, jour par jour, la marche progressive de l'attaque et de la défense, et de décrire, en même temps, les opérations militaires entreprises en rase campagne par les deux armées ennemies. Je jugeai indispensable d'y joindre aussi, pour plus ample intelligence du récit, l'exposé des dispositions administratives concernant les mesures prises pour compléter et renforcer l'armée de Crimée, pour approvisionner les troupes, et pour que tous les soins fussent donnés aux malades et aux blessés.

Développé dans de si larges proportions, l'accomplissement de ce plan demandait des collaborateurs compétents sur la matière en question, et d'importantes ressources. Ces difficultés furent levées grâce à la coopération de Son Altesse Impériale Monseigneur le grand-duc Nicolas à la mise en oeuvre du plan que je viens d'exposer. Par l'entremise de Son Altesse, on m'accorda la permission de choisir mes collaborateurs et de consulter les documents nécessaires dans les archives du gouvernement.

Après avoir, en 1859, réuni une commission composée d'officiers de toutes armes, je la chargeai du soin de rassembler et d'examiner les divers documents relatifs à l'armée de Crimée. Toute l'année fut employée à un travail lent et pénible qui avait pour but de rechercher et de préparer les matériaux nécessaires à l'oeuvre, et, considérée sous ce point de vue, la description de la défense de Sébastopol se trouvait entreprise dans des conditions tout-à-fait exceptionnelles.

Les alliés s'étaient présentés inopinément devant Sébastopol, sans qu'on s'y attendît dans la ville; et, pour cette raison, tout ce qui se rapporte à la défense du côté de la campagne n'avait pas reçu d'organisation administrative régulière.

La participation de l'artillerie de marine et de l'artillerie de terre aux opérations de cette arme pendant la défense, ainsi que l'absence d'un chef commun qui les aurait réunies toutes deux sous son commandement, furent cause que l'on ne tint aucun journal régulier du service de l'artillerie. Quoique l'on ait trouvé depuis, dans les différentes archives, toutes les données nécessaires pour servir de bases à la rédaction de ce journal, ce labeur exigea cependant beaucoup de temps. On reconnut aussi la nécessité d'envoyer à Sébastopol et à Nikolaiew un officier chargé d'examiner les papiers qu'on pourrait y trouver, dans le but d'y puiser des données indispensables à la solution de quelques questions restées en suspens.

Toute personne qui s'est occupée de la rédaction d'un écrit quelconque, en basant ses conclusions définitives sur des chiffres, sait pratiquement que, même en ayant à sa disposition des matériaux préparés pour le travail, on est obligé de consacrer beaucoup de temps au dépouillement de ces chiffres, et aux déductions qu'on en peut tirer. On ne sera donc point étonné quand je dirai que, vû la dispersion des matériaux, je

n'ai pu obtenir le relevé d'une grande quantité de ces chiffres qu'au moyen du pénible labeur de mes collaborateurs pendant plusieurs années. C'est ainsi que n'ayant pas le nombre exact des calibres et des bouches à feu, ni celui de la consommation des projectiles, pendant les différentes époques de la défense, il m'était impossible de pousser plus avant la description générale de cette défense.

Au cours de mon travail, parurent les ouvrages spéciaux publiés en France et en Angleterre sur le service de l'artillerie et du génie durant le siége de Sébastopol. Ces ouvrages, qui ne renfermaient que la description de l'attaque et quelques notions, brèves, incertaines et, pour la plupart, erronées sur la défense, me persuadèrent encore plus de la nécessité de rédiger une description générale de cette défense; ces ouvrages furent aussi pour moi une source abondante où je puisai des matériaux, tant pour l'exposition dans le plus grand détail des opérations simultanées des deux parties belligérantes, que pour la solution de certaines questions indécises.

Ayant confronté les plans et les planches qui font partie de ces ouvrages avec ceux que nous possédions nous-mêmes, j'y trouvai des contradictions importantes, non seulement entre nos plans et ceux de l'étranger, mais aussi entre les plans des Français et ceux des Anglais réciproquement. Comme les ingénieurs alliés avaient fait la levée du terrain immédiatement après que nous eûmes abandonné le côté Sud de Sébastopol, cette circonstance me détermina à envoyer un officier du génie pour constater minutieusement ces contradictions et en vérifier les causes.

La vérification ayant signalé des défauts dans les plans des alliés aussi bien que dans les nôtres, je jugeai nécessaire de procéder à une nouvelle levée du terrain, au moyen de sections horizontales.

Cette nouvelle levée faite, je la vérifiai personnellement sur place.

C'est ainsi que toutes les difficultés ayant été surmontées à la fin de 1861, ce fut seulement à cette époque que l'on put entreprendre la description même et la rédaction finale des plans et des planches. La moitié du travail total ayant été achevée à la fin de l'année dernière, je pris la résolution de publier ce premier tome sans attendre l'achèvement du second.

Par l'entremise et sur la proposition de Mr le ministre de la Guerre, aide-de-camp général Milioutine, protecteur éclairé de la littérature militaire, S. M. l'Empereur daigna m'accorder les moyens nécessaires pour la publication de cet ouvrage.

Pour le mettre à la portée du plus grand nombre de lecteurs, je jugeai utile d'en faire deux éditions: l'une, avec l'atlas complet des plans et des planches, l'autre accompagnée seulement des plans nécessaires pour l'intelligence du texte.

J'ose dire avec une entière conviction que, dans la description de tous les événements de ce siége mémorable, je n'ai été guidé que par le désir de les exposer de la manière la plus impartiale, et que mon but constant a été l'examen sévère des faits historiques; au moindre doute élevé dans mon esprit sur l'exactitude d'un fait quelconque j'invitais mes collaborateurs à recommencer le travail, lors même qu'il semblait déjà complétement achevé.

J'ai négligé la vivacité des couleurs, le retentissement des phrases sonores, et n'ai eu recours à aucun artifice de style pour exposer plus énergiquement les exploits de la garnison de Sébastopol, persuadé que pour élever un monument littéraire digne de cette défense mémorable, je ne pouvais don-

ner à mon travail de fondements plus solides, que la vérité et l'impartialité. Jusqu'à quel point ai-je réussi à me maintenir dans cette pensée qui a dirigé mon oeuvre?—c'est au lecteur qu'il appartient d'en juger.

Je n'ai pas la présomption de croire mon point de vue irréprochable, mais je l'ai toujours basé sur des faits et sur des convictions personnelles, sans obéir à aucune influence étrangère.

Je considère enfin comme un devoir de faire ici mention de mes collaborateurs, sans la coopération consciencieuse desquels il m'eût été impossible d'achever le plan de cette description tel que je l'avais conçu. Au nombre de mes collaborateurs constants et assidus, je citerai donc: le lieutenant-colonel d'artillerie Schwartz, le lieutenant-colonel du génie Frolow, le lieutenant-colonel d'état-major Zikow, le colonel du génie Khlébnikow et le capitaine du génie Orda. Les autres personnes qui ont participé à cet ouvrage, à différentes époques sont: dans le corps d'état-major, le colonel Romanowsky, le lieutenant-colonel Lavrentiew et le capitaine de Kosen; dans le corps du génie: le colonel Ghéschtowt, le lieutenant-colonel Vatowsky, les capitaines en second Borowsky et Rocher, et le sous-lieutenant Karsakow; enfin le colonel d'artillerie de marine Péstitch, le capitaine de cavalerie Schavrow, le lieutenant de marine de Hilchen et le lieutenant d'artillerie Lantz.

Le professeur de Hubbenet, qui a pris la part la plus active dans les soins à donner aux blessés pendant toute la durée de la défense, s'est chargé de la description du service médical et de celui des hôpitaux, qui fera partie du deuxième volume.

Voulant encore, indépendamment de l'édition russe de cet ouvrage, en donner aussi deux éditions l'une en langue fran-

çaise et l'autre en langue allemande j'invitai le comte de Suzor, professeur à l'école d'artillerie, le général-major Constantinow et le lieutenant Lantz à se charger de la traduction française; je confiai la traduction allemande au célèbre écrivain militaire F. de Smitt et au capitaine Hunnius.

Grâce au travail assidu de ces messieurs, les textes français et allemand ont pu être livrés au public, presqu'en même temps que le texte original.

Les plans aussi bien que les planches ont été dressés sous ma surveillance à la Direction générale du génie. Les officiers qui ont travaillé à la confection et au dessin des plans et des planches sont: le lieutenant-colonel du génie Dekhterew et le lieutenant de la même arme Masokhine; les sous-lieutenants Glouschkow, Fedorow, Tolotchka, le capitaine Gorokhow et l'enseigne Sokolow, du corps des topographes.

Les plans et les planches ont éte gravés au Dépôt topographique de la Guerre, et pour cette partie du travail je dois beaucoup à la savante coopération du lieutenant-général de Blaramberg, du général-major de Schroeders et du lieutenant-colonel de Christiani.

E. de Todleben.

Août 1863.

TABLE DES MATIERES.

TOME I.

PARTIE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

Ce fut contre Sébastopol que se dirigèrent, durant la guerre d'Orient, les principales opérations de l'ennemi.

Mais indépendamment des combats livrés devant Sébastopol et sur lesquels resta fixée, pendant une année entière, l'attention de toute l'Europe, la guerre engagée aussi sur d'autres points, s'y poursuivait avec des chances diverses. Elle avait même précédé le débarquement des alliés en Crimée, et avait commencé, près d'une année avant, dans la Turquie d'Europe. Ajoutons, qu'aussi longtemps que les armées engagées dans cette terrible lutte en soutenaient courageusement tout le poids, les négociations diplomatiques ne cessèrent d'avoir leur cours presque sans interruption, aussi bien entre les puissances belligérantes qu'entre celles qui prirent une part indirecte à cette collision.

Aussi, quoique notre ouvrage ait pour objet exclusif la description de la défense de Sébastopol, il nous a semblé nécessaire, pour la clarté et l'intelligence plus complète du récit, de rechercher, d'abord, quels ont été les motifs déterminants de la guerre, et d'exposer ensuite la marche des événements militaires antérieurs au débarquement des alliés en Crimée.

Aujourd'hui qu'il ne peut plus y avoir d'équivoque sur le véritable sens du protocole de Vienne, il serait tout-à-fait superflu de s'attacher à réfuter l'opinion de ceux qui, dans l'origine des rapports de la Russie avec la Turquie à l'occasion de la question d'Orient, ne voulurent voir que des projets de conquête et une atteinte à l'indépendance de la Porte Ottomane. Le principal motif du conflit n'était point là. Mais les gouvernements intéressés à faire considérer comme une nécessité la lutte avec la Russie, cherchèrent à soulever contre elle l'opinion publique; et cela leur fut d'autant plus facile que l'Europe était déjà, d'ancienne date, irritée contre cette puissance, à laquelle ils reprochaient son immixtion constante dans les affaires de presque tous les états européens. La guerre d'Orient n'éclata qu'à la suite d'une longue série d'événements antérieurs; c'est une vérité dont tout observateur impartial peut aisément se convaincre. Si l'on étudie la marche des relations diplomatiques de l'époque, on y reconnaîtra facilement la persistance des ennemis de la Russie à entretenir contr'elle l'irritation des esprits en Europe, et le désir d'en profiter soit dans des vues politiques, soit dans des intérêts commerciaux. Ne pas convenir aujourd'hui de ce fait,

que les deux puissances antagonistes de la Russie, la France et l'Angleterre, désiraient ardemment la guerre, serait se refuser à l'évidence.

La question des Lieux-saints n'offrait pas, par elle-même, assez de gravité pour s'élever jusqu'aux proportions d'une rupture sérieuse; mais, agissant sous l'influence des motifs secrets que nous venons d'indiquer, les puissances occidentales y trouvèrent le prétexte opportun qu'elles cherchaient pour arriver à la réalisation d'un plan déjà conçu depuis bien longtemps.

Admettons même que la France fût directement intéressée dans la question des Lieux-saints, peut-on en dire autant de l'Angleterre, puissance protestante, tout-à-fait étrangère à de pareilles discussions, et qui était certainement dirigée par des vues bien différentes. Ce qui la préoccupait avant tout, c'était l'influence croissante de la Russie en Orient, influence qui ne suit dans ses développements que la voie naturelle des traditions historiques. Nous nous proposons d'examiner ici, dans un exposé succinct, les points capitaux de la question d'Orient, et de montrer comment celle des Lieux-saints, alléguée comme la cause déterminante de la guerre, ne fut qu'un prétexte qui servit à dissimuler les véritables motifs de ce grand conflit européen.

La Russie, dont les limites touchent d'un côté à l'Europe et de l'autre à l'Asie, se trouve être, par sa position géographique, un intermédiaire naturel entre l'Orient et l'Occident. De là, pour elle, la nécessité du double but vers lequel doit tendre sa politique:—poursuivre le développement de son influence en

Orient, au moyen de la civilisation européenne,—et chercher à consolider les bases de l'importance politique qu'elle a su acquérir dans la grande famille des états européens.

Jusqu'au règne de Pierre le Grand, les Tsars de Moscou, éloignés de presque toutes relations avec les peuples civilisés de l'Occident, ne s'étaient, pour ainsi dire, préoccupés que de l'Orient. Delivré du joug intolérable que les Tatars avaient fait peser sur lui pendant deux siècles, et les ayant soumis eux-mêmes à sa domination, l'Empire moscovite tendait à s'avancer de plus en plus vers les régions orientales; aussi, dès la fin du XVI-ème siècle, ayant considérablement étendu ses possessions dans l'Asie du Nord et l'Asie Centrale, il s'établit solidement sur les rives de la mer Caspienne, et au pied même du Caucase. Ces succès qu'obtint la Russie, ayant exigé d'elle de plus grands efforts pour l'affranchissement de ses nouvelles acquisitions, et pour la défense de ses vastes frontières, il en résulta qu'elle eut de fréquentes occasions de faire la guerre, et que son activité et son énergie furent presque entièrement concentrées dans ses luttes contre les souverains asiatiques, les montagnards du Caucase, les Tatars de la Crimée et le sultan des Turcs. Du côté de l'Occident, les Tsars de Moscou se bornant à combattre la Pologne, la Livonie et la Suède, ne tentèrent aucunement de prendre part aux affaires concernant le reste de l'Europe. C'est ainsi que jusqu'à l'avénement de Pierre le Grand, les Tsars se virent, par la force même des circonstances, obligés de diriger presque exclusivement vers l'Orient leurs vues politiques.

V

Après avoir fait connaître la Russie à l'Europe, et l'avoir introduite dans la famille des états européens, Pierre le Grand inaugura les bases des étroites relations qu'il voulait établir avec l'Occident. S'étant aussi convaincu, par sa propre expérience, que le commerce était un des moyens les plus efficaces qu'il pût employer pour consolider l'union de la Russie avec l'Europe, Pierre I comprit parfaitement qu'il n'obtiendrait ce résultat, qu'en étendant la domination russe jusqu'aux mers les plus rapprochées de son territoire, et qu'il fallait, dans ce but, commencer par créer une marine, et lui faire prendre en peu de temps de rapides développements. La conquête des côtes de la mer Baltique assura la sécurité de ses relations directes avec l'Europe occidentale, et fut pour la Russie la source d'immenses avantages. Mais la possession de la mer Noire, appartenant alors à la Turquie, en aurait apporté de bien plus grands encore. La Russie ne réussit pas, du vivant du Tsar Pierre I, à maintenir sur cette mer la suprématie de son pavillon. Ce ne fut que sous le règne de Catherine II, et alors que la flotte russe avait déjà conquis par sa victoire de Tschesmé, une éclatante renommée en Europe, que l'oeuvre du grand réformateur de la Russie reçut son entier achèvement.

Mais en même temps qu'elle se préoccupait de consolider sa puissance et ses privilèges sur la mer Noire, la Russie ne perdait point de vue le déplorable sort de ses coréligionnaires courbés sous le joug des mahométans. Chaque victoire sur les Turcs, chaque avantage obtenu par elle, deve-

nait un motif de plus pour insérer dans les traités de paix quelque clause destinée, soit à améliorer le sort des chrétiens en Turquie, soit à stipuler en leur faveur la reconnaissance de nouveaux droits.

Telles sont les causes historiques et géographiques, qui, en affermissant de plus en plus l'influence des Russes sur la mer Noire, en firent les protecteurs naturels des chrétiens soumis à la domination des Turcs; et telle fut la marche des événements par suite desquels la Russie fut amenée à s'unir avec l'Orient par les rapports les plus intimes.

Lorsque,par le partage de la Pologne, la Russie se fut plus étroitement rapprochée des autres puissances européennes, elle dut se préoccuper d'accroître encore son importance du côté de l'Occident. De là, dans son action gouvernementale, un double but qui n'était pas sans difficultés, car il arriva maintes fois qu'en réussissant d'un côté, elle éprouva, de l'autre, des obstacles qui entravèrent la marche de ses plans.

L'issue glorieuse des guerres soutenues contre Napoléon I portèrent la grandeur de notre patrie à un si haut degré d'élévation que, au congrès de Vienne, la voix de la Russie faisait autorité, et qu'arrivée la dernière parmi les membres de la grande famille européenne, elle se plaça néanmoins, du consentement de tous, à la tête de la Sainte-Alliance. Pour soutenir dignement l'importance qu'il avait acquise, le gouvernement russe entra dans les relations les plus intimes avec les gouvernements de quelques uns des états occidentaux. C'est

dans l'établissement de ces rapports qu'il faut chercher les causes de la politique absolue adoptée par la Russie vis-à-vis de l'Occident, après le congrès de Vienne, politique qui la porta à se faire, souvent même au détriment de ses propres intérêts, la protectrice déclarée des principes conservateurs; — en même temps, que chez elle, à l'intérieur de l'Empire, elle s'attachait à réprimer toute tentative de changements, quelque force qu'ils eussent trouvée dans l'appui de l'assentiment général. On comprend parfaitement qu'une pareille politique, si elle assurait à la Russie la sympathie de quelques gouvernements, devait souvent aussi exciter contr'elle l'opinion publique en Europe.

L'Europe, irritée de l'influence de la Russie dont elle ne pouvait méconnaître la force, était prête à pactiser avec toute manifestation hostile dirigée contre elle, sous quelque forme qu'elle dût se produire. En dépit de cette direction de la politique, les événements nous favorisaient, et nous permettaient de consolider aussi notre influence en Orient, par le concours d'une nouvelle série de faits accomplis, tels que: l'affranchissement de la Grèce et l'établissement du régime monarchique dans cette contrée;—puis la paix d'Akermann qui augmenta l'influence de la Russie sur la Servie et les principautés danubiennes;—la paix de Tourkmentschaï qui mit fin à la guerre contre la Perse, et étendit les frontières de la Russie jusqu'au mont Ararat;—le traité d'Andrinople qui assura nos droits sur l'embouchure du Danube, la côte orientale de la mer Noire et anéantit définitivement la domi-

nation des Turcs dans la Transcaucasie; — et enfin le traité de paix d'Unkiar-Skélessi qui interdit l'entrée de la mer Noire aux navires de guerre des états européens.

L'Angleterre s'émut d'une pareille prépondérance acquise à la Russie. Il n'en résulta, toutefois, aucune conséquence grave jusqu'au moment où la Russie persévérant dans la protection qu'elle accordait au maintien des principes conservateurs, envoya une armée pour contenir l'insurrection de la Hongrie; — politique de répression qui souleva définitivement contre les Russes l'opinion publique en Europe. La première manifestation du progrès de l'influence anglaise en Turquie, éclata dans le refus formulé par la Porte Ottomane de livrer à l'Autriche et à la Russie les insurgés hongrois et polonais qui s'étaient réfugiés dans les états du sultan. C'est à partir de cette époque que la politique des puissances occidentales vint s'immiscer dans la question du protectorat des sujets chrétiens de la Porte, réservé jusqu'alors exclusivement à la Russie; c'est alors aussi que cette politique toucha la question des Lieux-saints, et commença à dominer tous les autres intérêts. «*Mais ce n'est pas dans la tombe du Seigneur qui n'enseigna que la paix, que l'on doit chercher les motifs de la guerre.*»

Pour peu que l'on suive avec quelqu'attention la marche des événements diplomatiques, il est facile de remarquer avec quelle habileté, quel art et quelle souplesse furent conduites les négociations, qui obligèrent la Russie à recourir, contre la Turquie, à des démonstrations jugées indispensables

pour la première de ces deux puissances, et qui rendirent la guerre inévitable.

En 1851, le président de la république française, prince Louis-Napoléon Bonaparte, souleva, en faveur des chrétiens catholiques-romains, la question des privilèges acquis à la France par le traité de paix de 1740.

La Turquie, soumise dès lors à l'influence de l'ambassadeur d'Angleterre, resta longtemps indécise avant de donner une réponse, et, toutefois, au commencement de 1853, consentit à confirmer les nouveaux droits des chrétiens latins au préjudice des chrétiens grecs-orientaux. Le gouvernement russe se trouva alors dans l'impérieuse nécessité de demander à la Porte des explications, et, simultanément, la confirmation des droits antérieurement octroyés aux chrétiens d'Orient.

Quelques négociations eurent lieu, à la suite desquelles l'Empereur Nicolas déclara qu'il se contenterait d'un firman donné par la Porte qui mettrait un terme à toutes discussions sur cet objet; l'Empereur exigeait seulement que ce firman fut rendu public. On acquiesça à cette demande; mais au lieu d'en remplir consciencieusement les termes, on introduisit dans le firman d'importantes modifications au préjudice de l'église d'Orient.

Ce fut alors que l'Empereur Nicolas, croyant pouvoir compter sur l'appui des souverains engagés dans la Sainte-Alliance, et principalement de l'Autriche à laquelle la Russie avait prêté un concours énergique pour la répression de la révolte de ses sujets de Hongrie, se décida à envoyer en Turquie le

prince Menchikow en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Le but de cette ambassade était, avant tout, d'obtenir de la Porte la promulgation d'un firman qui aurait déterminé les rapports réciproques des différents cultes et, ensuite, de conclure un traité séparé, ou d'obtenir, sous une forme quelconque, une déclaration péremptoire énonçant toutes les mesures nécessaires au maintien et à la garantie de l'inviolabilité de l'église d'Orient. La Russie n'exigeait d'ailleurs, en agissant ainsi, que la confirmation des droits qui lui avaient déjà été assurés par des traités antérieurs. Mais la Porte, cédant à des influences étrangères, et notamment à celle de l'ambassadeur d'Angleterre, se montra animée d'un bien faible désir de conciliation. Encouragée par l'espérance de se voir appuyée par les vaisseaux anglais qui avaient quitté Malte, et par la flotte française déjà sortie du port de Toulon, la Turquie refusa l'acte solennel qu'on lui demandait, et n'accorda pas même, pour en tenir lieu, une simple note dont, en définitive, le prince Menchikow avait déclaré se contenter. C'est alors que l'envoyé de la Russie se décida à quitter Constantinople (le $\frac{9}{21}$ mai 1853).

Certains publicistes ne manquèrent pas de présenter les exigences du prince Menchikow, comme une atteinte flagrante à l'indépendance de la Porte. Les puissances occidentales profitant de l'irritation des esprits, et des passions soulevées contre la Russie, cherchaient, en les excitant encore plus, à entraîner cette puissance dans des actes compromettants aux yeux de l'Europe; leur but était aussi d'épuiser la Russie par

une tension exagérée de ses forces, dans le moment même, où ils faisaient, de leur côté, des préparatifs de guerre, et combinaient leur plan d'attaque, de manière à porter leurs propres forces sur le point qui leur offrait les chances les plus assurées de succès et la perspective des résultats les plus importants. Les circonstances ne tardèrent pas à donner aux puissances occidentales le prétexte qu'elles attendaient pour soulever définitivement l'opinion publique de l'Europe contre la Russie.

La dernière proposition du prince Menchikow, ayant été reproduite par le cabinet de Saint-Pétersbourg, sous forme *d'ultimatum,* le refus persistant de la Porte amena l'occupation des principautés danubiennes. Mais la Russie s'empressa de communiquer aux cabinets européens une note par laquelle elle déclarait: «qu'en se proposant d'occuper les principautés, elle n'était animée par aucune vue de conquête, et qu'elle n'avait d'autre but que de s'assurer la possession provisoire d'un gage matériel, afin d'amener la Turquie à donner les garanties que la Russie avait droit d'exiger de cette puissance». [1 et 2]

L'ultimatum avait donc été envoyé à Constantinople, et, à sa réception, les flottes anglaise et française avaient reçu l'ordre de se rapprocher des Dardanelles. Ce mouvement s'opéra si rapidement que les deux flottes arrivèrent à Bézick (île de Ténédos) dès le $\frac{2}{14}$ juin, c'est-à-dire à peu près trois semaines avant le passage de nos troupes sur la rive droite du Pruth. Cette assistance évidente des puissances oc-

cidentales encouragea la Porte à repousser *l'ultimatum* du cabinet de Saint-Pétersbourg, et le $\frac{\text{20 juin}}{\text{2 juillet}}$ suivant, le prince Gortchakow, à la tête d'une armée de 70,000 hommes traversa le Pruth, et prit possession des principautés.

L'occupation des principautés, blâmée par l'opinion publique en Europe, pouvait paraître à la France et à l'Angleterre suffisante pour motiver sans ajournement une déclaration de guerre; mais ces deux puissances trouvant sans doute plus avantageux pour leur vues de gagner du temps, et de laisser la Russie s'engager plus avant dans sa position indécise vis-à-vis de la Turquie, préférèrent, pour traîner la question en longueur, employer la voie diplomatique. Sous le prétexte plausible de provoquer une solution pacifique de la question, par la médiation de l'Autriche et de la Prusse, on ouvrit le $\frac{12}{24}$ juin, les conférences de Vienne. La pensée qui s'y produisit le plus clairement, dès le début, fut celle du protectorat collectif exercé par les cinq grandes puissances sur les sujets chrétiens de la Turquie, innovation qui portait atteinte au principe fondamental des traités antérieurs de la Russie avec la Porte Ottomane. Cependant les conditions formulées de part et d'autre se fondirent en un seul projet élaboré par les soins du cabinet de Vienne. Dans sa note du $\frac{\text{20 juillet}}{\text{1 août}}$ l'Autriche communiqua un projet contenant la promesse officielle, au nom du sultan, de maintenir les immunités et les droits de l'église d'Orient établis et confirmés par les traités entre la Russie et la Porte. Ce projet semblait ré-

pondre aux exigences de la situation. Approuvé par les puissances occidentales, il fut admis par la Russie, avec la condition expresse (*sine quâ non*) que la Porte l'accepterait sans modifications. On pouvait croire à une issue pacifique et prochaine de la question en suspens, et les intérêts réciproques des puissances européennes paraissaient enfin toucher à une conciliation. La Porte pouvait assurément accéder, sans hésiter, à une proposition que ses défenseurs trouvaient compatible avec les intérêts et la dignité de leur alliée. Elle refusa cependant, et, au lieu d'acquiescer sans détours à la note de Vienne, elle demanda qu'on y introduisît des modifications que la Russie, à son tour, ne put pas admettre.

C'est alors qu'apparut visiblement le désir secret des puissances occidentales d'allumer une guerre européenne. Cette guerre pouvait, cependant, être encore évitée au moyen de quelques mesures énergiques prises à propos par les puissances neutres, l'Autriche et la Prusse. Mais entraînées fatalement par le courant de l'opinion publique, elles se tinrent sur la réserve, et il arriva même qu'au dernier moment, l'Autriche passa de la neutralité aux menaces.

Voilà sous quels auspices et dans quelles circonstances s'ouvrirent les premières opérations militaires, d'abord contre la Turquie, et plus tard contre la France et l'Angleterre.

Sans détourner notre attention de l'objet principal de cet ouvrage, nous croyons indispensable de tracer ici un rapide exposé des événements qui précédèrent le débarquement des alliés en Crimée.

La Turquie prit elle-même l'initiative, à la fin du mois de septembre 1853, en notifiant une déclaration de guerre à la Russie, et en exigeant d'elle l'évacuation des principautés dans le délai de quinze jours. (*) Simultanément, les escadres réunies de la France et de l'Angleterre furent appelées à mouiller dans les eaux de Constantinople.

Les puissances occidentales déclarèrent, de leur côté, qu'elles ne commenceraient pas les hostilités tant que les Russes n'auraient pas traversé le Danube; c'était laisser implicitement les Turcs libres de traverser ce fleuve et d'attaquer les Russes selon leur convenance.

Cet état de choses donne la clef des événements qui ont eu lieu sur ce point du théâtre de la guerre, dans les derniers mois de l'année 1853. Quoiqu'elle fût parfaitemnt en mesure de s'opposer à toute entreprise sérieuse de la part des Turcs contre la Valachie, l'armée russe ne pouvait cependant suffire à la tâche de défendre en particulier chacun des points susceptibles d'être attaqués, disséminés sur une étendue de 300 verstes depuis Orsova jusqu'à Galatz.

La situation, relativement à la mer Noire, présentait le même désavantage pour la Russie. Les alliés qui s'étaient déclarés prêts à défendre la Turquie contre toute attaque maritime contre ses ports ou ses navires, laissaient, en même temps, à la flotte turque le droit de naviguer librement dans la

(*) La déclaration de guerre à la Russie fut décidée dans la réunion dn Divan du $\frac{26 \text{ septembre.}}{8 \text{ octobre.}}$

mer Noire et de transporter des troupes. De cette manière, la Turquie, protégée par la flotte puissante des alliés, pouvait à tout moment, et sans crainte pour elle-même, menacer les côtes de la Russie. Les opérations militaires qui ouvrirent la guerre contre la Turquie, eurent lieu sur les frontières de l'Anatolie et de la Transcaucasie.

Ce fut dans la nuit du $\frac{15}{27}$ au $\frac{16}{28}$ octobre que les Turcs attaquèrent le poste-frontière de St-Nicolas, situé en Gourie, sur les côtes de la mer Noire et à proximité des frontières turques.

Ce poste, nommé *barrière de la douane Nicolas*, n'était pas, à proprement parler, un fort, et ne servait que de dépôt de vivres; il était gardé par deux compagnies d'infanterie, un détachement de milice, quelques cosaques et deux pièces de campagne. Cette faible garnison, assaillie dans une nuit sombre par une masse de Turcs ne put résister à l'ennemi, et périt, à l'exception de quelques hommes, en défendant le poste qui lui avait été confié.

Antérieurement à cette attaque on avait reçu, à Sébastopol, la nouvelle, que les Turcs avaient, le $\frac{13}{25}$ octobre, ouvert le feu contre notre flotille se rendant d'Ismaïl à l'embouchure du Pruth; mais malgré ces deux agressions, nos troupes réunies sur la frontière, aussi bien que nos chefs d'escadres croisant dans la mer Noire, reçurent l'ordre réitéré d'éviter toute collision avec les navires de guerre turcs qu'ils rencontreraient, à moins qu'ils ne commîssent eux-mêmes quelque acte d'hostilité.

Le Manifeste impérial, daté du $\frac{\text{20 octobre}}{\text{1 novembre}}$ 1853, qui déclarait la guerre à la Turquie, ne fut connu à Sébastopol et sur le Danube qu'à la fin du mois d'octobre, et ce ne fut que quelques jours plus tard, c'est-à-dire au commencement de novembre, que ce document parvint jusqu'à la frontière du Caucase (*).

Quelque défavorables que fussent les conditions dans lesquelles la Russie devait ouvrir ses opérations militaires, elle trouvait au moins, dans la déclaration de guerre, l'avantage de pouvoir prendre des mesures plus décisives pour la défense du pays transcaucasien et pour celle des côtes de la mer Noire; elle trouvait, en même temps, la possibilite d'agir contre l'armée turque réunie sur le Danube et qui tentait de pénétrer dans les principautés.

Au moment même où les Turcs sortis de Batoum attaquaient, comme nous l'avons dit plus haut, le poste Nicolas, tous leurs autres détachements réunis en Anatolie et sur les points les plus voisins du Caucase, se rapprochèrent de notre territoire. Ayant, vers la fin d'octobre, franchi la frontière, ils réussirent à occuper en partie quelques districts aux confins des gouvernements de Koutaïs et d'Erivan. Nos détachements, destinés à la défense, n'étaient encore occupés qu'à se rassembler, et si peu nombreux qu'il leur fut impossible de s'opposer efficacement à l'invasion des Turcs; il fallut donc se résigner, vû l'impérieuse nécessité des circonstances, et jusqu'à la concentration de nos détachements, à limiter la défense aux points les plus importants.

La masse des troupes ennemies qui se réunirent sur la frontière caucaso-turque s'élevait à environ quatre-vingt-dix mille hommes, tandis que la totalité des nôtres, lors même que tous les détachements eurent été au complet, ne dépassait pas trente mille hommes.

Cette supériorité numérique de l'ennemi rendait évidente pour nous l'impossibilité de prendre l'offensive, même après la concentration de nos troupes.

Nous dûmes donc, durant tout le cours de la campagne de 1853, nous tenir exclusivement sur la défensive, et si nous entreprîmes quelques agressions, ce ne fut que pour provoquer l'ennemi au combat, et le forcer, après l'avoir battu, de s'éloigner de nos frontières.

C'est ainsi que nous opérâmes du côté d'Akhaltzikh, où les Turcs n'avaient envoyé qu'un corps de troupes détaché, et du côté d'Alexandropol contre lequel ils dirigèrent leurs principales forces.

Les éclatantes victoires remportées près d'Akhaltzikh, par nos troupes, sous les ordres du lieutenant-général prince Andronnikow, et sur les hauteurs de Basch-Kadiklar par le lieutenant-général prince Béboutow, obligèrent les Turcs à s'éloigner promptement de notre frontière, et assurèrent la tranquillité du pays pour toute la durée de l'hiver.

Mais il nous était impossible, même après la défaite des Turcs, de nous avancer beaucoup au delà de nos limites sur le territoire ennemi, car à trois journées de marche seule-

ment de nos frontières, les Turcs possédaient un puissant point d'appui dans la forteresse de Kars.

Dès la seconde moitié du mois d'octobre, c'est-à-dire immédiatement après l'attaque du poste Nicolas, les Turcs tentèrent de prendre l'offensive sur le Danube, et de pénétrer dans les principautés.

C'est ainsi que, dans le but d'agir sur la rive gauche du Danube, les Turcs traversèrent ce fleuve le $\frac{\text{20 octobre}}{\text{1 novembre}}$, et cherchant à se créer une base d'opérations, commencèrent à se fortifier à Olténitza, où nous n'avions qu'un régiment de cosaques.

Un de nos détachements, qui se trouvait non loin d'Olténitza, vint attaquer l'ennemi dans sa position fortifiée, et fut repoussé; mais les Turcs informés que le gros de nos troupes se rapprochait de ce point ne tardèrent pas à abandonner d'eux-mêmes la position qu'ils occupaient, et s'empressèrent de repasser sur la rive droite du Danube.

Les tentatives que les Turcs firent contre la ville de Tourno n'obtinrent pas même un succès passager.

Persistant toujours dans leur intention de prendre pied sur la rive gauche du Danube, les Turcs ne tardèrent pas à établir un camp fortifié assez important à Kalafat, en face de Widdin, sur la frontière occidentale de la Valachie; mais l'action des troupes qu'ils y avaient réunies fut paralysée par les forces russes chargées de couvrir la petite Valachie, et l'insuccès des troupes turques à Tschétate leur conseilla quelque modification dans le renouvellement de leurs tentatives d'invasion.

L'affaire de Tschétate du 25 décembre / 6 janvier dont les Turcs firent grand bruit comme d'une victoire, ne fut, en réalité, qu'un effort sans résultat des garnisons de Widdin et de Kalafat contre le corps russe chargé de les observer.

A Tschétate et dans le village de Fontina-Banoulouï qui en est une dépendance, on comptait, le 25 décembre / 6 janvier, sous les ordres du colonel Baumgarten, 3 bataillons du régiment de Tobolsk, 6 pièces de la batterie légère n°1 de la 10-ème brigade d'artillerie, un escadron du régiment de hussards du prince de Varsovie, et une sotnia (*) de cosaques, en totalité près de 2,500 hommes. Les Turcs nous attaquèrent avec 18,000 hommes, infanterie et cavalerie, appuyés de 12 pièces de campagne. Le colonel Baumgarten défendant pied-à-pied le terrain, se retira lentement du village de Fontina-Banoulouï sur Tschétate et soutint, pendant quatre heures consécutives, un combat inégal et acharné, jusqu'à ce qu'enfin le général-major de Bellegarde arriva à son secours avec 4 bataillons du régiment d'Odessa, deux escadrons du régiment de hussards du prince de Varsovie, une sotnia de cosaques et les 6 pièces restant de la batterie légère n°1 de la 10-ème brigade. Ce détachement attaqué à son tour par les Turcs, fut dabord repoussé; mais l'ennemi, craignant sans doute l'arrivée de nouveaux secours, se hâta de battre en retraite, et repassa précipitamment sur la rive droite du Danube, en nous abandonnant deux de ses pièces, et après avoir perdu 3000 hommes. Dans ce combat contre un ennemi bien supérieur en nombre, nos troupes eurent à supporter des pertes sensibles. Les deux détachements eurent 2,024 hommes hors de combat, dont 22 officiers et 813 soldats tués, et 32 officiers et 1157 soldats blessés. Ce fut parmi les troupes du colonel Baumgarten, l'artillerie qui eut principalement à souffrir: sur 79 servants, 65 furent mis

(*) Centurie.

hors de combat, et sur 60 chevaux, 57 tués ou blessés; le tir des carabines occasionna presque toutes ces pertes.

La fin de l'année 1853 et les premiers mois de 1854 se passèrent ainsi en combats stériles. Quant aux opérations sur la mer Noire, notre escadre en croisière, commandée par le vice-amiral Nakhimow, reçut, dès la fin d'octobre et immédiatement après la déclaration de guerre, l'ordre de naviguer entre la Crimée et l'Anatolie de manière à intercepter toutes communications des Turcs avec leurs ports.

Le $\frac{5}{17}$ novembre, *le Wladimir* (*) ayant aperçu entre le port d'Alustro et le cap Kérémée un vapeur égyptien, le Pervaz-Bachri (**) portant 10 canons, se dirigea sur lui et engagea le combat. Trois heures après, *le Wladimir* s'étant rapproché de son antagoniste à portée de mitraille, lui lança quelques bordées qui le forcèrent à amener son pavillon.

Dans la nuit du $\frac{8}{20}$ au $\frac{9}{21}$ novembre, par un calme plat, notre frégate à voiles *la Flore* fut attaquée, à la hauteur de Pitsoundi, par trois frégates à vapeur turques; énergiquement repoussées, les frégates ennemies revinrent plusieurs fois à la charge, tant pendant la nuit qu'à l'aube même du jour, sans parvenir à faire essuyer à *la Flore* la moindre perte en hommes, et ne lui laissant pour toute avarie que deux trouées dans sa muraille, au dessus de la flottaison. Les trois frégates à vapeur se retirèrent alors en pleine mer, vers l'ouest et sans même ris-

---

(*) *Le Wladimir* de 400 chevaux portait 2 canons de 10 pouces, 3 de 68, 4 canons-caronades de 24 et 2 caronades de 18.

(**) *Le Pervaz-Bachri* de 200 chevaux, était armé de 10 caronades du calibre d'environ 20 livres.

quer une attaque contre la goëlette *le Drotick*, qui naviguait à la rame, à une distance de sept milles (*).

Le $\frac{18}{30}$ novembre, le vice-amiral Nakhimow, commandant l'escadre russe composée de 6 vaisseaux de ligne, 2 frégates et 3 vapeurs, attaqua en vue de la rade de Sinope la flotte turque qui s'y était rassemblée en partie et qui consistait en 7 frégates, 3 corvettes et 2 vapeurs. Il était de notoriété que l'escadre turque avait pour mission de transporter des munitions de guerre et de jeter des troupes sur la côte orientale de la mer Noire.

L'escadre russe portait 372 pièces en bordée, l'escadre turque 225; mais les Turcs avaient, de plus, 4 batteries de côte armées de 24 canons. Ainsi nos 372 pièces allaient avoir affaire à 249 pièces turques.

Après une lutte de quelques heures, la flotte turque n'existait plus, et les batteries de côte étaient entièrement démontées et en partie rasées.

La bataille de Sinope produisit dans toute l'Europe une impression profonde. La France et l'Angleterre se considérèrent comme offensées par cette victoire navale, gagnée presque en vue de leurs escadres; c'était, en quelque sorte, selon eux, une atteinte portée à leur influence et à leur dignité. Affectant

---

(*) *La Flore* était armée de 44 canons-caronades de 24.
Les vapeurs turcs portaient 62 pièces:
le Taïf—6 canons de 10 pouces
le Feizi-Bachri—12 obusiers de 1 poud
le Salk-Imadé—44 canons de 24.

une partialité non équivoque en faveur de la Turquie, et ouvertement hostiles à la Russie, quoique sans lui déclarer la guerre, elles ne voulurent pas, en cette circonstance, admettre les conséquences inévitables de leur situation anormale.

Le $\frac{\text{22 décembre}}{\text{3 janvier}}$, les escadres alliées entrèrent dans la mer Noire, et firent notifier au commandant du port de Sébastopol, que, pour éviter une rupture, notre flotte devait s'abstenir de sortir du port, et ne pas attaquer les Turcs que les alliés prenaient, dès ce jour, sous leur protection.

Dans le même temps, des ingénieurs français et anglais arrivaient à Constantinople, avec l'intention de fortifier la ville et de déterminer des points qui pussent servir de bases à une ligne d'opérations pour une armée auxiliaire anglo-française.

La déclaration faite par les alliés au commandant de Sébastopol, aurait pu, cependant, être justifiée si elle avait eu pour but de restreindre le cercle des opérations de la guerre, et d'en diminuer ainsi les désastreuses conséquences; mais il aurait fallu pour cela, qu'elle eût été notifiée aux deux puissances belligérantes. Pour cette raison même notre gouvernement demanda, à Londres et à Paris, des explications sur la signification précise que les puissances occidentales entendaient donner aux exigences résultant de leur déclaration; et il fut répondu qu'elles ne s'appliquaient qu'à la Russie, que cette puissance devait s'interdire toute entreprise contre les ports ou les côtes de la Turquie, mais que, laissée

libre de ses mouvements, celle-ci pouvait agir contre les ports et les possessions russes. Il est clair que de pareilles exigences, notifiées à l'une des parties belligérantes, en même temps qu'on donnait à l'autre tous les moyens de soutenir avantageusement la lutte, étaient iniques, incompatibles avec les usages de la guerre et tout-à-fait contraires au droit international.

A en juger par les faits, nous devions nous attendre à une guerre avec les puissances occidentales; elles y étaient certainement décidées, quoiqu'elles prissent soin de nous assurer, en même temps, qu'elles désiraient conserver avec nous des relations amicales. Mais il est évident que le gouvernement russe ne pouvait pas accepter un pareil état de choses; nos envoyés furent donc rappelés de Paris et de Londres, et c'est ainsi qu'eut lieu l'interruption des rapports diplomatiques de la Russie avec la France et l'Angleterre. Dès ce moment, la guerre avec les grandes puissances maritimes était devenue inévitable. Il était hors de doute aussi que nos côtes maritimes allaient avoir à supporter les premiers coups de l'ennemi. En conséquence, durant l'hiver de 1853, et pendant les premiers mois de 1854, notre gouvernement fixa toute son attention sur les principaux points de nos côtes, et s'occupa d'en augmenter les moyens de défense. Nos petits forts disséminés le long des rives orientales de la mer Noire réclamaient, sous ce rapport, une sollicitude toute particulière. Destinés uniquement à protéger notre territoire contre les tribus des montagnards, ces postes étaient dans l'impossibilité de se dé-

fendre contre l'artillerie de marine. Le moindre bâtiment ennemi aurait suffi pour les détruire de fond en comble. Il fut donc décidé, pour prévenir des pertes inutiles, que, à l'exception d'Anapa, de Novorossysk et de Soukhoum-kalé, on raserait tous ces forts, et qu'on mettrait à profit leurs garnisons, en s'en servant pour renforcer les détachements de l'armée active.

Cette opération difficile et compliquée s'exécuta rapidement durant les mois de mars et d'avril 1854.

Pendant que ces événements se passaient, les alliés avaient gagné suffisamment de temps pour organiser solidement leurs moyens de guerre; ils avaient même réussi à entraîner dans leurs vues l'opinion de la majeure partie des états européens et de leurs gouvernements; ne jugeant donc pas nécessaire de dissimuler plus longtemps, ils adressèrent, dans le mois de mars 1854, à la Russie, une sommation d'évacuer les principautés, en fixant pour dernier délai, l'époque du $\frac{3}{15}$ avril suivant. Cette injonction n'ayant pas obtenu de réponse, les deux puissances maritimes signèrent le $\frac{8}{20}$ mars une convention de guerre avec la Turquie, et se déterminèrent enfin, le $\frac{15}{27}$ du même mois, à déclarer officiellement la guerre à la Russie.

L'armée destinée par la France à être envoyée par mer en Turquie avait déjà été organisée, dès la fin de février, sur le sol français, sous le commandement du maréchal de Saint-Arnaud, et avait reçu le nom d'armée d'Orient (*).

(*) 4 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie avec 96 bouches à feu.

Cette armée commençait déjà, le $\frac{7}{19}$ mars, à s'embarquer sur divers points, et, à la fin de mai, 42,500 hommes débarquèrent à Gallipoli. En même temps les Anglais aussi formaient, pour l'envoyer en Turquie, sous le commandement de lord Raglan, une armée de 27,000 hommes (*).

Les premières hostilités entre la Russie et les puissances maritimes, ne commencèrent pourtant pas sur terre, mais sur mer.

Trouvant sans doute un avantage à différer, pour quelque temps encore, leurs opérations militaires sur la terre ferme, les alliés se bornèrent, durant les cinq premiers mois, à diriger les attaques de leurs flottes contre quelques points de nos côtes de la mer Noire, de la mer Baltique, de la mer Blanche et de l'océan Pacifique. On doit naturellement reconnaître que les forces maritimes de la Russie n'étaient pas en état de rivaliser avec les flottes réunies des deux premières puissances maritimes du globe. La flotte russe fut donc, par cela même, contrainte de s'abriter sous la protection des forts de Sébastopol, de Cronstadt, de Swéaborg, d'Archangel et de Pétro-Pawlovsk au Kamtchatka. La première entreprise d'une certaine importance dirigée par les alliés eut lieu sur la mer Noire. La ville d'Odessa y fut choisie comme but de leur agression.

Ayant interprété une circonstance très ordinaire en temps de guerre, comme une atteinte portée aux privilèges du

(*) 4 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie avec 60 bouches à feu.

drapeau parlementaire, les escadres alliées se présentèrent devant Odessa et bombardèrent cette ville le $\frac{10}{22}$ avril, jour correspondant au samedi-saint des Russes.

Voici comment le fait eut lieu: la frégate à vapeur anglaise, *le Furious*, avait été envoyée à Odessa pour prendre à son bord le consul anglais et les sujets de la Grande-Bretagne qui résidaient dans cette ville. Arrêtée par deux coups, tirés à poudre, en dehors de la portée du canon, la frégate hissa son pavillon national, et mit à la mer une embarcation, qui, sous pavillon parlementaire, s'approcha du môle. Ayant reçu pour réponse, que le consul de la Grande-Bretagne était déjà parti, cette embarcation retournait à son bord, lorsque la frégate, sans l'attendre, vint à sa rencontre, et se rapprocha ainsi d'une batterie établie à une distance moindre qu'une portée de canon. On crut, en ce moment, remarquer que la frégate opérait des sondages. C'est alors que le commandant de la batterie placée sur le môle, fidèle à sa consigne qui lui prescrivait de ne pas laisser les bâtiments ennemis approcher à portée de canon, ouvrit le feu contre la frégate et la força ainsi à se retirer hors des limites prescrites.

Les plus importantes agressions des flottes alliées dans les autres mers, pendant l'été de 1854, furent: l'attaque dirigée contre le monastère de Solowetsk, dans la mer Blanche, au commencement du mois de juillet, celle du port de Pétro-Pawlovsk au Kamtchatka, et celle des îles d'Aland dans la mer Baltique. Dans les deux premières attaques, les alliés, malgré leur supériorité numérique en hommes et en artillerie, non seulement n'obtinrent pas le succès qu'ils espéraient, mais au contraire, repoussés deux fois dans leur tentative de débarquement à Pétro-Pawlovsk, ils éprouvèrent de grandes pertes. Ils furent plus heureux dans une entreprise contre les

îles d'Aland. Là, indépendamment de l'appui d'une flotte formidable, l'ennemi avait à bord un corps d'opération de 15,000 hommes, qui, ayant effectué une descente sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers, parvint à atteindre son but et à s'emparer des fortifications non-achevées de Bomarsund.

Les opérations militaires au Caucase et sur le Danube, interrompues par l'hiver, recommencèrent avec une nouvelle force, au retour du printemps.

En Anatolie, les Turcs firent, pendant l'hiver de 1853—54, tous leurs efforts pour réparer dans une prochaine campagne les défaites qu'ils avaient essuyées. De toutes parts, de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Arabie, leur arrivaient des troupes destinées à agir sur notre frontière asiatique. Des officiers anglais et français parcouraient la contrée, aidaient à l'organisation des troupes et essayaient de relever le moral des vaincus; beaucoup de ces officiers entraient même définitivement au service de la Turquie. On vit bientôt aussi dans les rangs de l'armée turque, paraître un grand nombre d'émigrés des différents états européens, et qui avaient une renommée militaire.

A l'ouverture des opérations militaires, en 1854, les Turcs entrèrent en ligne, dans la Turquie d'Asie, avec une nouvelle armée d'environ 100,000 hommes.

L'importance numérique de nos troupes sur la frontière du Caucase fut aussi augmentée à cette époque; mais l'en-

semble de toutes nos forces réunies, ne dépassait guère 54,790 hommes (*).

Nous ne pouvions pas encore prendre l'offensive, dans de pareilles conditions. L'augmentation, quoique insuffisante, de nos troupes nous donnait, il est vrai, la possibilité de garder plus efficacement nos limites; mais, comme par le passé, nos détachements étaient trop faibles pour tenter quelqu'entreprise décisive contre l'armée turque si supérieure en nombre.

L'infériorité numérique de nos troupes dans la Turquie d'Asie ne nous empêcha pas de remporter des avantages assez considérables sur cette partie du théâtre de la guerre et d'avoir constamment le dessus sur l'ennemi. Durant toute la campagne de 1854, les Turcs n'éprouvèrent que des défaites, tandis que nos armes furent sans cesse victorieuses. C'est ainsi que le corps détaché de Gourie sous le commandement du lieutenant-général prince Andronnikow défit les Turcs le $\frac{4}{16}$ juin 1854 sur la rivière le Tschélok; le corps détaché d'Erivan, commandé par le lieutenant-général baron de Wrangel, culbuta les Turcs sur les hauteurs de Tschinguilsk, le $\frac{17}{29}$ juillet 1854; enfin, le lieutenant-général prince Béboutow, à la tête du corps détaché d'Alexandropol, détruisit complètement l'armée turque près du village de Kuruk-Dara, le $\frac{24 \text{ juillet}}{5 \text{ août}}$ 1854.

Ainsi battues dans diverses rencontres, les troupes turques

(*) Les renforts arrivés sur la frontière comprenaient quelques bataillons de troupes du Caucase, la 18-ème division d'infanterie et une brigade de dragons venant de Russie.

durent se replier sous les murs de leurs forteresses. Quant à nous, nous occupâmes les parties attenant à nos limites, des pachaliks de Kars et de Bajazet; et ce qui fut, pour notre cause, plus important encore, nous vîmes les belliqueuses peuplades des frontières abandonner l'armée turque, et la plus grande partie des Kourdes passer ouvertement de notre côté.

Pendant ce temps notre armée, dans les principautés, obtint des renforts considérables, durant l'hiver de 1853 — 54; et le commandant en chef de nos troupes reçut l'ordre de faire tous ses préparatifs pour traverser le Danube au commencement du printemps, afin d'occuper dabord la Dobroudscha, puis de marcher sur Silistrie, d'en entreprendre le siège, et de transporter ainsi le théâtre de la guerre en Bulgarie. En conséquence de ses instructions, le prince Gortchakow, s'avança sur le Danube le $\frac{11}{23}$ mars 1854, força le passage du fleuve à Braïlow, à Galatz et à Toultcha, et parvint à s'emparer d'Hirsowa.

C'est à ce moment que le maréchal, prince de Varsovie, arriva à l'armée, prit personnellement le commandement supérieur des troupes et s'approcha de Silistrie dont il commença le siège, à la fin du mois d'avril.

La tranchée contre les ouvrages avancés fut ouverte le $\frac{8}{20}$ mai, et le glacis d'Arab-Tabia, l'un des forts attaqués, fut couronné le $\frac{25 \text{ mai}}{6 \text{ juin}}$. La prise de la forteresse était inévitable; mais le maréchal, et, après son départ, le prince Gortchakow se virent obligés de modifier leurs dispositions par suite des négociations diplomatiques entamées avec

l'Autriche; cette puissance, en effet, dominait notre ligne d'opérations et prenait vis-à-vis de nous, une position évidemment hostile. Il était à craindre que le mouvement des Autrichiens sur nos lignes de communications ne vînt paralyser le résultat de nos opérations, quelque heureuses qu'elles fussent. La prise même de la forteresse nous aurait donné peu d'avantages et dans le cas d'une rupture avec l'Autriche nous aurions été inévitablement contraints d'évacuer la place.

Cet état de choses dont le prince de Varsovie reconnut l'urgence, le détermina, le $\frac{9}{21}$ juin, à ordonner aux troupes de lever le siège et de se retirer sur la rive gauche du Danube, ce qui fut exécuté avec la plus grande régularité.

Cependant l'armée auxiliaire que les alliés avaient envoyée au secours des Turcs commençait à se réunir dans les environs de Varna et à se préparer pour entrer en campagne.

On a beaucoup écrit sur Silistrie dans les recueils spéciaux; mais dans ces récits, il est fréquemment question de l'énergie peu commune de la défense, d'assauts repoussés, de sorties audacieuses de la garnison turque, qui se serait emparée de nos tranchées, de l'habile disposition des contre-mines etc. etc. — Tout cela est inexact à tel point qu'il est impossible de reconnaître dans ces récits les faits qui eurent lieu, en réalité, sous les remparts de Silistrie en 1854.

La description du siège de Silistrie ne fait point partie du plan de cet ouvrage; mais nous profiterons toutefois de l'occasion qui se présente, pour entrer dans quelques détails à ce sujet, afin de faire plus clairement ressortir l'évidente inexactitude des descriptions insérées dans les journaux étrangers.

XXXI

C'est, ainsi qu'on l'a dit plus haut, vers la fin d'avril, que le maréchal, prince de Varsovie, se porta sur Silistrie et en entreprit le siège. Les 8-ème et 9-ème divisions d'infanterie, désignées pour former le corps d'armée assiégeant, s'établirent hors de la portée du canon de la forteresse; et, avant l'ouverture des travaux de siège, la position occupée par ces deux divisions fut couverte par une tranchée et quelques batteries. Les autres troupes, ayant traversé le Danube, furent concentrées sur les hauteurs de la rive droite du fleuve, à peu près à 5 verstes de Silistrie.

Nos premières tranchées furent ouvertes le $\frac{8}{20}$ mai, à une distance de trois à quatre cents sagènes des forts avancés de l'ennemi, — Arab-Tabia et Plané-Tabia. Ces ouvrages avaient des profils de fortification passagère et étaient réunis entre eux par des tranchées. En arrière des deux forts, dans un terrain couvert, était campée la majeure partie de la garnison s'élevant environ à 14,000 hommes. Nos tranchées avancèrent sans discontinuer, de façon que, vers le $\frac{25\text{ mai}}{6\text{ juin}}$, le glacis d'Arab-Tabia fut couronné, et que, vers le $\frac{1}{13}$ juin, nos approches n'étaient plus éloignées de Plané-Tabia que de 15 sagènes.

Dans les tranchées, l'armement des batteries de siège consistait principalement en bouches à feu de campagne; les pièces du parc de siège furent placées, de préférence, sur l'île Déserte et sur la rive gauche du Danube; la totalité de ces pièces, dans les derniers jours du siège, ne dépassa pas le nombre suivant, savoir: dans les tranchées, 3 canons de 18, 7 licornes de 1 poud, 2 mortiers de 2 pouds et 16 mortiers de $^1/_2$ poud; à l'île Déserte, 10 pièces de siège, et sur la rive gauche du Danube, dans les batteries qui tiraient contre la forteresse d'une distance de 300 à 350 sagènes, 11 pièces de siège; en dehors de ces bouches à feu il n'y eut jamais dans les batteries de tranchée, pour le tir de plein-fouet, plus de 6 pièces de siège. Les Turcs ouvraient pendant la nuit un feu très vif; ils es-

sayaient aussi, chaque nuit, de nous inquiéter par de fausses alertes. Deux fois seulement, ils dirigèrent des attaques réelles contre nos tranchées. Dans la nuit du $\frac{16}{28}$ au $\frac{17}{29}$ mai, ils attaquèrent la redoute de notre flanc gauche et furent repoussés; c'est à cette occasion que deux bataillons se laissèrent entraîner par leur ardeur, et s'étant jetés dans le fossé de l'Arab-Tabia pénétrèrent dans l'intérieur du fort qu'ils occupèrent. Il est plus que probable que ces troupes auraient pu s'y maintenir si elles avaient été soutenues; mais cette attaque ayant eu lieu sans aucune disposition préalable, et le commandant des troupes dans les tranchées ne sachant même pas, tant la nuit était obscure, que le fort avait été pris, fit battre le rappel, voulant tout simplement arrêter la poursuite. Nos troupes retenues dans leur retraite, par la raideur de la contrescarpe presque verticale et d'une hauteur de 12 pieds, et attaquées en flanc le long du fossé, furent vivement poursuivies par les Turcs, qui, ayant repris courage, donnèrent contre elles, par les deux flancs dans le fossé et de front par dessus le parapet. C'est ainsi que nous éprouvâmes l'énorme perte de plus de 700 hommes. Quelques jours après, le $\frac{22 \text{ mai}}{3 \text{ juin}}$, les Turcs entreprirent une nouvelle attaque contre cette même redoute du flanc gauche, mais ils furent encore repoussés et essuyèrent une grande perte.

A l'exception de ces deux sorties dans lesquelles ils échouèrent, les Turcs n'entreprirent rien d'important contre nous et pour cette raison ne pénétrèrent jamais dans nos tranchées.

A la fin de mai, on ouvrit dans le couronnement du fort d'Arab-Tabia des puits de mines d'où on poussa des galeries sous le fossé, et on établit sous le parapet des fourneaux de mines, qui produisirent une brèche praticable sur toute la longueur d'un front et une descente en pente douce dans la contrescarpe. Au cours de ces opérations, nous ne rencontrâmes pas le contre-mineur.

Il n'était pas absolument nécessaire de suivre les travaux de mines, car le fort n'avait ni escarpe ni contrescarpe en maçonnerie; et s'ils furent entrepris ce fut pour ne pas laisser nos troupes dans l'inaction et pour inquiéter l'ennemi, car la marche même du siège dépendait des négociations diplomatiques qui le faisaient, alternativement, ralentir ou accélérer.

Le $\frac{31 \text{ mai}}{12 \text{ juin}}$ le maréchal quitta l'armée. Sur l'ordre du prince Gortchakow, toutes les mesures furent prises pour attaquer les forts avancés. Ils se trouvaient dans une situation telle qu'ils ne pouvaient opposer une grande résistance. Mais dans la nuit du $\frac{8}{20}$ au $\frac{9}{21}$ juin, et lorsque les troupes, occupant déjà leurs postes, n'attendaient que la fusée de signal pour s'élancer à l'assaut, survint tout à coup un courrier du maréchal, qui apportait l'ordre de lever le siège et de se retirer sur la rive gauche du Danube.

Silistrie ne fut pas bloquée, et la ville ne pouvait présenter qu'une résistance de courte durée à notre armée remplie d'ardeur et pénétrée de sa supériorité sur les Turcs; mais on a vu déjà quelles étaient les raisons qui poussèrent à ralentir et enfin à lever entièrement le siège, au moment où la chûte de la forteresse était évidente pour tous. Notre perte en hommes, durant tout le siège, monta à environ 2500; si l'on extrait celle des 700 hommes que nous coûta l'Arab-Tabia, dans la nuit du $\frac{16}{28}$ au $\frac{17}{29}$ mai, il en résultera que le feu des assiégés nous fit perdre 1800 hommes, soit environ 50 par chaque jour de siège.

A mesure que, grâce à la participation active des puissances occidentales, la guerre gagnait de plus en plus d'extension, la situation politique et militaire de la Russie se modifiait d'une manière sensible. Son but politique devait être de ne point se fermer la voie des négociations, en les prolongeant autant que le permettrait le sentiment de sa propre di-

nité, et de chercher, en même temps, à limiter le cercle d'action de l'Allemagne en la maintenant, le plus longtemps possible, dans la neutralité.

Il semble que la Confédération germanique aurait du commencer par faire tous ses efforts pour éviter une guerre générale. Cependant, les deux puissances prépondérantes de la Confédération, la Prusse et l'Autriche, subissant les influences de la politique des puissances occidentales, s'écartèrent peu à peu de leur rôle de médiation et de conciliation. Elles contractèrent des engagements qui, sans les entraîner immédiatement et directement à faire la guerre, pouvaient éventuellement les obliger à y prendre part; dans tous les cas, ces engagements étaient de nature à contribuer à affaiblir la Russie et à rendre sa position plus difficile. La Prusse, toutefois, s'arrêta dans cette voie; mais l'Autriche, prenant plus d'intérêt à une guerre engagée dans le voisinage de ses frontières et plus disposée à se laisser influencer, fut entraînée à des mesures plus décisives que celles de la Prusse. Les troupes autrichiennes se concentrèrent peu à peu à proximité du théâtre de la guerre, sur les points d'où l'on pouvait inquiéter les communications établies, à travers les principautés, entre notre armée et la Russie.

Quelque limité que fut, dès lors, le cercle d'action des troupes russes, il leur laissait néanmoins la possibilité de livrer aux alliés une bataille décisive, dont les résultats, en donnant satisfaction à l'honneur de nos armes et au juste sentiment de notre fierté nationale, auraient, en même temps, fourni le

moyen de sortir d'une position qui devenait de jour en jour plus difficile.

Mais cette supposition du gouvernement russe ne devait point se réaliser. A la fin du mois de mars, l'Autriche s'engagea à ne point entamer de négociations avec la Russie, autrement que sur les bases acceptées par les belligérants et d'accord avec eux; elle reconnut, en même temps, pour justes les prétentions des puissances occidentales, qui consistaient à considérer l'évacuation des principautés danubiennes comme condition *sine quâ non* de l'ouverture des négociations. La Prusse prit, le $\frac{20 \text{ avril}}{2 \text{ mai.}}$, les mêmes engagements, dans le but d'affermir la neutralité de l'Allemagne. En exigeant, sans conditions, l'évacuation des Principautés, la Prusse avait en vue non seulement de rassurer l'Allemagne, mais aussi de dégager l'Autriche des engagements contractés par elle avec les puissances occidentales.

Pour affermir aussi, autant qu'il était en lui, la neutralité de l'Allemagne, le gouvernement russe comprit la nécessité d'acquiescer à ses désirs et d'évacuer les Principautés; il ordonna donc à ses troupes de repasser le Pruth, ce qui fut exécuté vers le $\frac{3}{15}$ septembre.

Prise dans des vues de conciliation, et motivée par le désir de limiter le cercle des opérations militaires, et d'éloigner, en même temps, du centre de l'Europe, les calamités que la guerre entraîne, cette décision eut de très graves conséquences.

Sous le rapport politique, le but qu'on s'était proposé fut atteint, du moins en partie.

Depuis cette époque, la Prusse ne prit plus aucune part aux conférences de Vienne, où l'on proposait déjà quatre articles d'une convention qui devait dorénavant servir de base aux négociations. En général, c'est à l'Autriche qu'il faut attribuer l'infructueuse issue de la campagne que la Russie fit sur le Danube. Après l'entrée des escadres alliées dans la mer Noire, la Russie se vit privée de la route maritime qui avait toujours joué un rôle important dans ses guerres précédentes contre la Turquie; car c'était par l'entremise de la flotte qu'on pouvait approvisionner l'armée de vivres et de munitions de guerre et lui faire parvenir des renforts. Cette flotte n'exerçant plus son pouvoir sur la mer, l'armée russe devait appuyer ses opérations offensives de l'autre coté du Danube, exclusivement sur la ligne d'opérations de 300 verstes de longueur qui passait par les Principautés le long des frontières de l'Autriche. Le succès de ces opérations dépendait donc entièrement de la position que prendrait l'Autriche vis-à-vis des belligérants.

Après le passage des troupes russes sur l'autre rive du Danube, l'Autriche, ainsi que nous l'avons déjà vu, commença à concentrer des forces supérieures sur ses frontières et paralysa, de cette façon, toutes les opérations des Russes sur le Danube. Lorsque les Russes eurent évacué les Principautés, les Autrichiens occupèrent ces états, et la Russie perdit laors toute possibilité de continuer la guerre sur le Danube,

tandis que les alliés, n'ayant rien à craindre du côté de ce fleuve, pouvaient entreprendre une descente en Crimée, laquelle eût été impossible si l'Autriche avait conservé une stricte neutralité.

Après l'occupation des Principautés par les Autrichiens, les flottes alliées entreprirent des reconnaissances autour des côtes de la Crimée; leur armée de terre restant dans l'inaction et se trouvant transportée dans un climat auquel elle n'était pas habituée, souffrait beaucoup par suite des maladies qui s'étaient déclarées dans son camp. Le choléra envahit bientôt les armées alliées, et commença à en dévaster considérablement les rangs. Pour donner une occupation quelconque aux troupes, les Français entreprirent une expédition dans la Dobroudscha, avec l'intention de relever le moral de leur armée en provoquant des rencontres avec les Russes qui se retiraient au-delà du Danube. Trois divisions et un corps de spahis se dirigèrent vers la Dobroudscha, le $\frac{9}{21}$ juillet, et l'une de ces divisions atteignit Kagorlik, le $\frac{17}{29}$ du même mois. Mais la contrée malsaine de la province de Babadag eut l'influence la plus désastreuse sur les Français. Le choléra atteignit son plus haut dégré d'intensité et les troupes eurent à supporter des pertes terribles. A l'exception de quelques petits détachements de cosaques qui se retiraient à l'approche des Français et les attiraient ainsi plus avant dans la province de Babadag, tout le pays était dégarni de troupes russes. S'étant apperçu de l'insuccès de l'expédition et ayant eu à

supporter des pertes énormes dans leurs rangs sans aucune utilité, les Français résolurent de battre en retraite.

Un mois après, les alliés se rencontrèrent face à face avec l'armée russe sur un autre point. Nous croyons nécessaire de jeter ici un regard rétrospectif sur les forces et les ressources déployées de part et d'autre sur le théâtre de la guerre où allait bientôt se poursuivre une lutte sanglante, et sur Sébastopol, dont la chûte devait coûter si cher aux deux parties belligérantes.

CHAPITRE I.

Position difficile de la Russie après le retour des troupes russes sur la rive gauche du Pruth. — Esquisse abrégée des frontières de l'Empire russe; aperçu de ses contrées limitrophes occidentales et des provinces baignées par la mer Noire, considérées sous le point de vue militaire. — Nécessité de garnir de troupes toute l'étendue des frontières. — Forces militaires de l'Empire. — Leur composition et leur organisation. — Répartition des troupes au mois d'août 1854. — Forces maritimes de la Russie.

La position de la Russie, durant tout l'été de 1854, et principalement; depuis que l'armée du prince Gortchakow avait repassé sur la rive gauche du Pruth, était devenue excessivement difficile.

La Russie, loin de nourrir ces desseins ambitieux que lui attribuaient alors ses adversaires, et confiante en ses propres forces, n'avait fait, sur ses frontières, aucuns préparatifs ni pour l'attaque ni pour la défense, — quand, tout à coup, et sans nulle prévision de sa part, elle dût se mettre en hostilité avec la plupart des états européens.

Les deux premières puissances maritimes de l'Europe ayant réuni une flotte telle que l'histoire des temps modernes n'en avait pas encore vu d'exemple, menaçaient la Russie d'une attaque simultanée du côté de la mer Blanche, de la Baltique, de la mer Noire, de la mer d'Azow et même du côté de l'océan Pacifique.

La coalition de l'Angleterre et de la France contre la Russie pouvait même prendre encore de plus grandes dimensions.

Ecartant, pour un moment, les vues de la politique de l'Autriche, dont les intérêts en Turquie, et généralement sur le Danube, touchaient de bien près les nôtres, il faut reconnaître que les rapports des autres puissances européennes avec la Russie étaient, à cette époque là, fort douteux. Et quoique, ainsi qu'on l'a déjà dit, on ne pût, dès l'origine des événements qui se préparaient, voir un danger imminent venir de ce côté, cependant l'opinion générale de l'Europe avait été si fortement surexcitée contre la Russie par ses ennemis, qu'il était à craindre que la puissance de l'opinion publique n'entraînât, tôt ou tard, les gouvernements à prendre parti pour l'alliance anglo-française.

Dans de telles conditions, et ne pouvant pas même compter sur ses anciennes alliances, la Russie dut mettre tout son espoir dans ses propres ressources, et, en même temps qu'elle prenait les mesures nécessaires à la sûreté de ses côtes maritimes, elle dut aussi se préoccuper de la défense de ses frontières de terre.

La protection des limites de l'Empire contre les entreprises de l'ennemi sur une si grande étendue était, indépendamment de l'énormité des distances, rendue plus difficile encore par cette circonstance que, sur tout son développement depuis Tornéo jusqu'au Caucase, notre ligne-frontière ne pré-

sentait aucun point, qui en raison des conditions naturelles des localités, pût être laissé sans défense.

Pour qu'on soit bien convaincu de ce fait, et qu'on puisse apprécier plus exactement les difficultés auxquelles se liait alors la concentration des troupes sur les principaux théâtres de la guerre, jetons un coup-d'oeil rapide sur la situation de nos frontières européennes de l'ouest et du sud depuis la Finlande jusqu'au Caucase, et constatons, en même temps, à quel degré de danger chaque partie de nos frontières se trouvait exposée.

Il était possible que la Finlande, au cas d'une rupture avec la Suède, devînt le théâtre de la guerre; et quoique dans cette contrée peu productive et faiblement peuplée, on ne pût s'attendre à voir les opérations militaires se développer sur une grande échelle, il fallait néanmoins, autant pour garantir les points maritimes les plus intéressants, tels que Swéaborg et Wibourg, que pour veiller à la défense de tout le pays, augmenter le nombre des troupes qui y séjournaient constamment.

Le point qui offrait le plus d'importance, du côté du golfe de Finlande aussi bien que du côté de la mer Baltique, était, sans contredit, Saint-Pétersbourg. Quoiqu'on eût pu qualifier de téméraire toute opération décisive entreprise contre la capitale, même avec une flotte aussi nombreuse que celle dont les alliés pouvaient disposer,—cependant, on ne peut se dissimuler que, même à défaut de pareilles opérations, chaque avantage obtenu par l'ennemi près de la capitale aurait été pour lui d'un si grand intérêt, soit comme influence morale, soit seulement pour détourner l'attention du principal théâtre de la guerre, qu'on devait infailliblement s'attendre, sur ce point, à quelque tentative des alliés. Ces considérations obligeaient à tenir dans les environs de Saint-Pétersbourg,

indépendamment de la forteresse de Cronstadt qui couvrait cette capitale, une armée nombreuse destinée à la protéger contre toute attaque éventuelle de l'ennemi.

Les provinces baltiques étaient exposées à devenir le théâtre de la guerre, en raison de la domination qu'exerçait dans la Baltique la puissante flotte des alliés. Disposant de forces formidables, les alliés pouvaient bloquer nos côtes, bombarder nos places maritimes et effectuer une descente sur notre littoral.

La côte de l'Esthonie présente beaucoup d'endroits propres à opérer un débarquement; et sur toute l'étendue de cette côte il n'y avait pas un seul point fortifié qui pût offrir quelque sécurité.

Le port fortifié de Réval défendait, il est vrai, dans de certaines limites la rade et les approches de la mer dans la direction de cette ville, mais la petite forteresse, à-demi ruinée, de Port-Baltique n'était absolument d'aucune importance.

Plus loin, en côtoyant les rives de la Baltique sans sortir des limites du gouvernement de Livonie, sur toute l'étendue du golfe de Riga, depuis la baie de Pernau jusqu'à la Dwina, et plus loin jusqu'aux frontières du gouvernement de Courlande, le terrain ne présente point de facilités pour y opérer une descente. Et encore, la flotte, après avoir débarqué les troupes serait-elle contrainte de rester en rade, et presque en pleine mer, à moins que le lieu choisi pour la descente ne lui permît de se réfugier dans la baie de Pernau. Mais, sur ces divers points, outre que la plupart des villes situées sur la côte pouvait être menacée par un bombardement ou par de petites descentes, la ville de Riga elle-même n'était pas complétement à l'abri des tentatives des alliés. La forteresse de Dunamunde qui défend l'embouchure de la Dwina,

ne pouvait, vû l'état dans lequel elle se trouvait alors, répondre qu'incomplétement à sa destination; et il fallait, pour la défense de Riga et de quelques autres points maritimes, y tenir, outre la garnison habituelle, d'autres troupes de terre, prises dans l'armée active.

En ce qui concerne le gouvernement de Courlande, cette contrée se trouvant comprise *dans le rayon du territoire contigu à nos frontières occidentales* nous l'examinerons plus tard, simultanément avec d'autres parties de nos possessions limitrophes.

Le territoire limitrophe occidental de la Russie compris entre la Baltique et la mer Noire, et borné à l'est par la Dwina et le Dnièpre, s'étend en longueur à plus de 2000 verstes. Par ses variétés topographiques ainsi que par son importance stratégique il peut servir à plusieurs théâtres distincts d'opérations militaires.

En prenant pour ligne de séparation le bassin de la rivière Pripiate, qui offre une contrée tout à fait à part, connue sous le nom de *Polessié*, on peut considérer le territoire limitrophe occidental, sous le point de vue stratégique, comme présentant trois théâtres spéciaux pour des entreprises de guerre. L'un d'eux est le royaume de Pologne, l'autre se trouve au nord du Polessié et comprend la Lithuanie, la Russie blanche, le Jmoud et la Courlande, et enfin le troisième renferme toutes les contrées limitrophes situées au sud du Polessié.

Le royaume de Pologne présente la partie la plus avancée du territoire limitrophe occidental. La Vistule avec les forteresses qui sont situées sur ses rives, offre, par certaines particularités qui lui sont propres, ainsi que par la direction de son cours, une bonne ligne de défense. Nos troupes concentrées dans le royaume de Pologne, couvertes de front par

la Vistule, à droite par le Narew et le Boug, et à gauche par le Vèprge, et s'appuyant sur l'importante forteresse de Brest-Litowsk, ont la possibilité de se tenir là sur la défensive, dans les circonstances difficiles, et d'y attendre des renforts et des approvisionnements afin de reprendre l'offensive, lorsque les circonstances deviennent plus favorables (*).

Il est évident qu'une telle position militaire, eu égard aux rapports alors si incertains de la Russie avec les états voisins, était pour nous de la plus haute importance; il fallait donc, pour cette raison, et afin d'être préparés à toutes les éventualités, concentrer dans le royaume de Pologne une armée très nombreuse.

La partie septentrionale du territoire limitrophe occidental n'avait, sous le rapport stratégique, qu'une importance secondaire, pendant le cours des derniers événements, parcequ'elle n'était exposée à devenir le théâtre de la guerre que dans le cas d'une rupture avec la Prusse.

Le Polessié, situé sur les deux rives du Pripiate, s'étend en largeur à une distance de 150 à 400 verstes. Les traits caractéristiques de cette contrée sont le manque presque total de voies de communications, un terrain marécageux, une population très peu nombreuse, la pauvreté des habitants et l'absence, à peu près complète, de toute industrie. Ce pays offre, sous le rapport stratégique en général, une particularité remarquable; elle consiste en ce que les grands corps de troupes n'y trouvant aucun espace favorable pour leurs manoeuvres et leurs opérations, les belligérants sont, de part et

---

(*) La citadelle Alexandre et les forteresses de Novogéorgievsk et d'Ivangorod, situées sur la Vistule, sont destinées à garantir la position stratégique de l'armée.

d'autre, contraints à opérer, au nord et au sud de cette vaste contrée couverte de forêts, par des détachements séparés.

Dans de telles conditions, le Polessié n'avait pas, sans doute, au commencement de la guerre, une bien grande signification; mais suivant le développement graduel des opérations militaires, et le cas échéant où les circonstances nous eussent forcés de nous retirer dans l'intérieur du pays, cette contrée serait devenue de la plus grande importance, et tout porte à croire qu'elle aurait servi de théâtre principal à la guerre de partisans, menée sur une grande échelle.

Enfin le troisième et dernier théâtre de la guerre comprend la partie sud du territoire limitrophe occidental, savoir: la Volhynie, la Podolie, le gouvernement de Kiew et une partie de la Nouvelle Russie.

Les circonstances dans lesquelles se trouvait la Russie pendant la dernière guerre avec la Turquie, donnaient à cette contrée la plus grande importance. La concentration des troupes alliées en Turquie, l'incertitude sur le plan qu'elles se proposaient de suivre, la position prise par l'Autriche et l'occupation, par ses armées, des principautés danubiennes, avaient fait porter l'attention principale sur cette partie de nos frontières. Néanmoins le théâtre méridional de la guerre offrait moins d'avantages que les autres.

En 1854 on pouvait s'attendre à une invasion aussi bien du côté de la Gallicie que de celui des Principautés. En venant des Principautés, l'ennemi rencontrait sur sa route deux rivières: le Pruth et le Dnièstre; mais ces deux rivières étaient parfaitement insignifiantes sous le rapport d'une bonne défense. Quant à la route qu'il fallait suivre en venant de la Gallicie, le Dnièpre était notre seule ligne de défense, et formait, en même temps, la base de nos opérations. Tout l'espace

à l'ouest de ce fleuve ne présentait d'ailleurs aucun obstacle naturel à un ennemi qui se serait avancé, en venant de la Gallicie.

Sur toute l'étendue de ce théâtre de la guerre il n'y avait aucune autre forteresse que Kiew, capable d'arrêter la marche d'une armée ennemie qui se serait avancée de la Gallicie ou des Principautés. Ismaïl et Bender ne pouvaient présenter d'obstacles à l'ennemi, que jusqu'à un certain point, et cela seulement pendant les opérations suivies dans les parties inférieures du Danube et du Dnièstre; mais ces forteresses n'avaient d'action sur aucune des autres parties du théâtre méridional de la guerre. En ce qui concerne Kilia et Khotine qui comptaient, à cette époque, au nombre des forteresses, on ne pouvait pas même leur attribuer ce nom, selon la signification propre du mot *forteresse*, autant à cause de l'insignifiance des dimensions que de la nullité presque complète de leurs ouvrages de fortification.

Sur le littoral de la mer Noire, la baie de Sébastopol était, du côté de la mer, protégée par de puissantes fortifications; mais du côté de la campagne cette ville était presque entièrement à découvert.

Otchakow et Kinbourn, sur lesquels reposait la défense du liman du Boug, étaient des places insignifiantes, et ne pouvaient servir de points d'appui assez sûrs pour la protection de Nicolaew qui contenait les chantiers de la flotte de la mer Noire.

L'entrée dans la mer d'Azow n'avait aucune défense, et quoique, après l'ouverture des opérations militaires, on eût pris toutes les mesures possibles pour garantir le détroit de Kertch, elles étaient, cependant, bien loin de répondre à l'importance que devait présenter la défense de ce passage.

Par cette esquisse du territoire limitrophe de la Russie d'Europe on peut aisément se convaincre que, sur toute l'éten-

due des frontières occidentales et méridionales depuis la Finlande jusqu'au Caucase, il n'y avait aucun espace qui fût à l'abri des tentatives de l'ennemi et que la partie méridionale du territoire limitrophe qui pouvait facilement devenir le principal théâtre des opérations militaires n'était pas convenablement préparée pour une si grave éventualité.

Mais la grande étendue de la région limitrophe, la facilité de son accès dans toute sa longueur, et cette circonstance que le principal théâtre de la guerre n'était pas préparé pour les opérations militaires, ne suffisaient pas encore à compléter l'ensemble des conditions désavantageuses sous l'empire desquelles la Russie se voyait obligée d'entreprendre une guerre contre de nombreux et puissants ennemis. Ces désavantages, en effet, s'augmentaient encore par l'insuffisance de bonnes voies de communication avec les provinces intérieures de l'Empire ce qui rendait extrêmement difficiles le mouvement des troupes et leur approvisionnement.

De tout ce que nous venons d'exposer il ressort clairement qu'il fallait à la Russie une armée très considérable pour être en état d'opposer à l'ennemi des forces suffisantes sur toute l'étendue de ses frontières européennes. Mais indépendamment des troupes nécessaires à la défense de ces frontières, le gouvernement devait entretenir aussi au Caucase une armée séparée et nombreuse, pour maintenir les avantages acquis et les résultats obtenus dans la guerre contre les montagnards jusqu'en 1853; il fallait, en outre, veiller à la défense de la Transcaucasie du côté de la Turquie et garantir le littoral de l'océan Pacifique et de la mer Blanche contre l'attaque des flottes alliées.

Ainsi donc, l'énorme étendue de nos frontières, la possibilité de les voir attaquées presque sur tous les points à la fois et le manque très préjudiciable de bonnes voies de commu-

nications, aussi bien près des frontières que dans l'intérieur de l'Empire, tels étaient les côtés faibles de la Russie. Mais par contre, le gouvernement russe avait, d'un autre côté, une supériorité incontestable sur ses ennemis. Cette supériorité consistait dans la possibilité de recruter et d'entretenir une armée telle qu'il n'était donné à aucune autre puissance européenne d'en posséder une pareille. L'entière indépendance du gouvernement et l'entretien peu coûteux du soldat, comparativement aux frais qu'il exige dans les autres états, donnaient à la Russie la possibilité d'opposer à ses ennemis une armée assez nombreuse pour lutter avec succès contre leurs forces réunies.

Toutes les forces militaires de l'Empire de Russie, consistaient en:

1) Troupes actives régulières et irrégulières,

2) Troupes de réserve, et enfin

3) Troupes destinées au service intérieur de l'empire.

Les troupes actives régulières étaient composées ainsi qu'il suit:

	Batail-lons.	Esca-drons	Batte-ries.
Corps d'infanterie de la garde.			
Trois divisions d'infanterie à 4 régiments; chaque régiment à 3 bataillons; un bataillon de tirailleurs et un bataillon de sapeurs	38	—	—
Corps de cavalerie de réserve de la garde.			
Une division de cuirassiers, deux divisions de cavalerie légère et deux escadrons de pionniers à cheval	—	62 (*)	—

(*) Sans les régiments de cosaques qui sont indiqués sous la rubrique des troupes irrégulières.

	Bataillons.	Escadrons.	Batteries.
Artillerie de la garde.			
Neuf batteries à pied et 5 batteries à cheval	—	—	14(*)
Corps de grenadiers.			
Trois divisions d'infanterie ayant le même nombre de régiments et de bataillons que les divisions d'infanterie de la garde; un bataillon de tirailleurs et un bataillon de sapeurs.	38	—	—
Une division de cavalerie légère	—	32	—
Une division d'artillerie	—	—	11
Six corps d'infanterie.			
Chaque corps composé de 3 divisions d'infanterie à 4 régiments,—chaque régiment à 4 bataillons,—d'un bataillon de tirailleurs et d'un bataillon de sapeurs, d'une division de cavalerie légère et d'une division d'artillerie. Dans chaque corps 50 bataillons d'infanterie, 32 escadrons de cavalerie et 14 batteries d'artillerie dont 2 à cheval. En tout dans les six corps d'infanterie	300	192	84
Batteries des cosaques du Don, attachées à ces corps .	—	—	9
Premier corps de cavalerie de réserve.			
Deux divisions de cuirassiers et une de lanciers. . . .	—	80	—
Artillerie	—	—	6
Deuxième corps de cavalerie de réserve.			
Deux divisions de dragons et deux escadrons de pionniers à cheval	—	82	—
Artillerie	—	—	6
Division de cavalerie légère de réserve.			
Les escadrons de réserve des 6 divisions de cavalerie légère.	—	24	—
Artillerie	—	—	3
Corps du Caucase.			
Une brigade de grenadiers de deux régiments à 4 bataillons; trois divisions d'infanterie à 4 régiments; chaque régiment à 5 bataillons	70	—	—
Un régiment de dragons	—	11(**)	—

(*) Dans ce nombre une batterie des cosaques du Don.

(**) Dans ce nombre un de dépôt.

	Batail-lons.	Esca-drons.	Batte-ries.
Artillerie	—	—	23 (*)
Bataillons de ligne	47	—	—
Division de réserve du corps	15	—	—
3-ème bataillon de sapeurs de réserve	1	—	—
Corps d'Orenbourg.			
Bataillons de ligne	15	—	—
Artillerie de cosaques	—	—	3
Corps de Sibérie.			
Bataillons de ligne	12	—	—
Artillerie de cosaques	—	—	3
22-ème division d'infanterie.			
Bataillons de ligne	12	—	—
Troupes de modèle et d'instruction.			
Infanterie	16	—	—
Cavalerie	—	7	—
Artillerie	—	—	4
Attachée aux cosaques d'Astrakhan.			
Artillerie	—	—	1
Réserve permanente d'artillerie pour les corps de la garde et de grenadiers, composée de 4 batteries, et de 6 batteries pour les 6 corps d'infanterie, total	—	—	10 (**)
Total	564	490	177(***)

(*) Dans ce nombre 7 batteries de cosaques: 1 des cosaques du Don, 3 des cosaques de la mer Noire et 3 des cosaques du Caucase.

(**) La réserve de la garde était composée d'une section de chaque batterie de réserve et de dépôt; celle du corps de grenadiers, d'une demi-batterie de chaque batterie légère de la brigade d'artillerie des grenadiers; enfin les 6 batteries de réserve des 6 corps d'infanterie se composaient d'une section de chaque batterie de réserve et de dépôt des 6 divisions d'artillerie.

(***) Dans ce nombre n'est pas comprise une batterie de fuséens.

L'effectif total de ces troupes, infanterie cavalerie et artillerie, non compris les batteries de cosaques, était de 678,201 hommes.

Tous les bataillons étaient composés de 4 compagnies chacun, et chaque bataillon comptait 24 hommes ayant des armes rayées; tous les autres n'étaient armés que de fusils lisses. Les armes rayées n'entraient ainsi, dans l'armement général de l'infanterie, que pour une proportion de 4,35°/₀.

Les divisions de cavalerie légère qui faisaient partie de l'effectif du corps de grenadiers et des 6 corps d'infanterie, étaient composées de deux régiments de lanciers et de deux de hussards. Dans la garde tous les régiments étaient de 6 escadrons, mais dans le reste de l'armée les régiments de cuirassiers avaient seuls 6 escadrons, tandis que ceux de hussards et de lanciers en avaient 8, et les régiments de dragons 10.

L'artillerie de la garde comptait 9 batteries à pied, formant 3 brigades et une brigade à cheval de 5 batteries dont une des cosaques du Don. Le corps de grenadiers et les 6 corps d'infanterie comptaient chacun une division d'artillerie, composée de trois brigades à pied et d'une à cheval; les brigades à pied de la division des grenadiers comptaient, chacune, deux batteries de position et deux batteries légères; les brigades à pied des 6 autres divisions d'artillerie comptaient, chacune, une batterie de position et trois légères. Toutes les brigades d'artillerie à cheval étaient à deux batteries. Six batteries dans chacun des deux corps de réserve de cavalerie composaient une division d'artillerie à cheval, ayant deux batteries de position et quatre légères. Le corps du Caucase comptait cinq batteries de position, sept batteries légères et quatre de montagne. Il faut encore compter au nombre des batteries de cosaques, 4 batteries de réserve des cosaques du Don, qui n'étaient pourtant organisées qu'en temps de guerre. Toutes les batteries avaient, en temps de paix, 8 bouches à feu, chacune.

Les troupes du génie se composaient de 13 bataillons

de sapeurs et de 4 escadrons de pionniers à cheval. Le bataillon de sapeurs de la garde, celui des grenadiers et le bataillon de sapeurs d'instruction formaient une brigade combinée de sapeurs, qui était attachée au corps de la garde. Les bataillons de sapeurs qui entraient dans l'effectif des trois premiers corps d'infanterie avec le 1-er bataillon de sapeurs de réserve, formaient une brigade de sapeurs; les bataillons de sapeurs des 4-ème, 5-ème et 6-ème corps d'infanterie, réunis avec le 2-ème bataillon de sapeurs de réserve, formaient la seconde brigade de sapeurs. Le 1-er et le 2-ème bataillon de sapeurs de réserve possédaient chacun trois équipages de pont. Enfin les deux bataillons restant faisaient partie du corps du Caucase.

Les réserves des troupes actives composaient l'armée de réserve, formée de soldats en congé illimité qui avaient déjà servi dans l'armée active pendant quinze ans. Depuis l'institution des congés illimités, les troupes de réserve comprenaient: un bataillon de dépôt pour chaque régiment de la garde, et un bataillon de réserve et un de dépôt pour chaque régiment d'infanterie de la ligne; dans la cavalerie, un escadron de dépôt par régiment de la garde, et un escadron de dépôt par régiment de cavalerie de la ligne. Les régiments de dragons avaient, chacun, deux escadrons de réserve. Dans l'artillerie, chaque brigade à pied avait, en congé, une batterie de réserve et une de dépôt; chacune des 6 brigades d'artillerie à cheval avait une demi-batterie de réserve; mais la 7-ème brigade d'artillerie à cheval ainsi que les deux divisions d'artillerie à cheval avaient, en congé, les batteries de réserve suivantes: la 7-ème brigade, une batterie, et chacune des divisions, deux batteries de réserve. Enfin l'artillerie à cheval de la garde possédait, en congé, une batterie à cheval de dépôt.

Le bataillon de sapeurs de la garde avait, en congé, une

compagnie de dépôt, et chaque brigade de sapeurs un bataillon de dépôt.

D'après cet exposé le nombre des troupes de réserve et de dépôt comptait les chiffres suivants:

	Troupes de réserve	Troupes de dépôt	Total.
Bataillons d'infanterie .	84	98 et 1 comp.;	182¼ de bat:
Escadrons de cavalerie.	32	54	86 escad:
Batteries à pied . . .	24	27	51 batte: (*)
« à cheval . .	8	1	9 «

En temps de paix on ne retenait sous les drapeaux, auprès des entrepôts d'équipement et d'armement, que les cadres de ces troupes s'élevant à 14,434 hommes. Pour former les troupes de réserve et de dépôt on pouvait disposer, en 1853, de 144,441 hommes, alors en congé. Mais on avait de plus, aussi en congé, tous les hommes destinés 1) à compléter jusqu'à l'effectif normal les troupes actives et à les mettre sur pied de guerre; 2) à former les deux sections complémentaires dans chacune des batteries à pied des 6 divisions d'artillerie; 3) à renforcer les garnisons d'artillerie de Cronstadt, de l'arrondissement de l'ouest etc. etc. Le nombre total d'hommes qui se trouvaient en congé au $^{1}/_{14}$ janvier 1853, était donc de 212,433 hommes.

Toute cette armée de réserve, composée, comme on vient de le dire, d'hommes en congé illimité, était portée sur les contrôles à un complet déterminé; et pour le maintenir on accordait, chaque année, un congé aux hommes faisant partie des troupes actives, qui avaient déjà servi pendant quinze ans; et quand leur nombre était insuffisant, on donnait congé

(*) Dans ce nombre figurent 3 batteries légères actives du corps de grenadiers, licenciées après l'institution des réserves permanentes.

aux soldats qui n'avaient point encore atteint leurs quinze années de service.

Tous les bataillons de réserve d'une même division d'infanterie composaient une brigade, et tous les bataillons de réserve de 3 divisions d'un corps d'infanterie composaient la division de réserve de ce corps. Les divisions de dépôt étaient soumises à la même organisation. Les escadrons de réserve et de dépôt formaient des brigades de cavalerie.—Chaque division de réserve d'un corps d'infanterie possédait trois batteries de réserve, chaque division de dépôt, trois batteries de dépôt.

Les troupes irrégulières se composaient des cosaques du Danube, d'Azow, du Don, de la mer Noire, de la ligne du Caucase, d'Astrakhan, de l'Oural, d'Orenbourg, des Baschkirs-Mestcheriaks, de la ligne de Sibérie et enfin des cosaques Transbaïkaliens. Il y avait, en outre, les régiments irréguliers à cheval de Tobolsk, d'Enisséisk et d'Irkoutsk et le bataillon à pied de Tobolsk. Enfin, les habitants de quelques provinces étaient tenus aussi de fournir des troupes irrégulières de cavalerie ou d'infanterie.

Les troupes irrégulières, ci-dessus mentionnées, devaient, d'après les états, présenter l'effectif suivant:

137 régiments à 6 sotnias,
24 bataillons à pied,
3 divisions (à 2 escadrons) de cavalerie,
1 escadron de cavalerie,
2 demi-escadrons,
1 cohorte,
33 détachements,
1 compagnie (*).

(*) 27 batteries de cosaques sont indiquées dans le nombre des troupes régulières.

Dans les temps ordinaires, une partie seulement de ces troupes était en activité; mais, par contre, dans les moments difficiles et en cas de nécessité, les troupes irrégulières pouvaient fournir plus de troupes qu'il n'en était indiqué sur les états. Le nombre total des troupes irrégulières, était, au $^1/_{13}$ janvier 1853, de 242, 203 hommes.

Les troupes destinées au service intérieur de l'Empire composaient *le corps de la garde intérieure*, qui comptait, au mois de janvier 1853, 144,937 hommes.

Quant aux troupes qui se trouvaient dans les forteresses, telles que les compagnies dites *de garnison*, celles des arsenaux, les compagnies d'artificiers etc. qui dépendaient de l'artillerie ou du génie; les compagnies d'ouvriers militaires, d'invalides etc. nous n'en ferons pas mention, car ces troupes ayant leurs destinations spéciales, ne pouvaient entrer en ligne de compte dans l'énumération des forces de combat et n'avaient point, d'ailleurs, d'organisation de guerre.

Ainsi donc, le nombre total de toute l'armée russe, au $^1/_{13}$ janvier 1853, comportait 1,365,786 hommes répartis de la manière suivante:

I. TROUPES RÉGULIÈRES.

a) *Troupes actives.*

Régiments d'infanterie de ligne et légère, bataillons de sapeurs et de ligne	544,927	
Cavalerie et pionniers à cheval	81,723	
Artillerie à pied et à cheval	41,551	
Total des troupes régulières actives	—	678,201

b) *Troupes de réserve.*

En activité de service dans les réserves permanentes et dans les cadres auprès des entrepôts d'équipement et d'armement	14,434	14,434
Pour compléter les troupes actives jusqu'à l'état de guerre	57,232	
Pour la formation des différents corps de réserve et de dépôt.	144,441	
Ne faisant partie ni des réserves ni des dépôts . .	10,760	
Total des troupes de réserve en congé.	—	212,433

II. TROUPES IRRÉGULIÈRES.

Infanterie, cavalerie et artillerie	—	242,203

III. TROUPES POUR LE SERVICE INTÉRIEUR.

Corps de la garde de l'intérieur de l'Empire . . .	—	144,937
Total . .		1,292,208 hommes.

Les 73,570 hommes formant le complément du total général n'avaient pas d'organisation de guerre [1].

Ordre fut donné, en 1852, de former les bataillons de réserve et de dépôt du 5-ème corps d'infanterie et les batteries de réserve et de dépôt de la 5-ème division d'artillerie. Toute la garde et la ligne commencèrent, dès l'année 1853, à être mis sur le pied de guerre; et c'est dans ce but qu'outre la convocation des soldats en congé illimité, on opéra aussi le 10-ème recrutement partiel de la région orientale de l'Empire, lequel donna 126,352 hommes.

Les réserves et les dépôts des 3-ème, 4-ème et 5-ème corps d'infanterie achevèrent leur formation pendant cette même année; les autres réserves devaient être prêtes au printemps de 1854; les dépôts achevèrent de se former beaucoup plus tard, et même quelques parties seulement en 1855. La force numérique des bataillons fut portée par ordre supérieur à 1000 hommes, celle des escadrons à 20 files par peloton, et les batteries de l'armée active furent organisées à 12 bouches à feu.

En sus de la formation des réserves et des dépôts déjà mentionnés, ordre fut encore donné, dans cette même année, de former deux bataillons de tirailleurs de dépôt, deux bataillons de réserve pour la brigade de réserve des grenadiers du Caucase, et deux escadrons de réserve pour le régiment de dragons de Nijni-Nowgorod.

Pour mettre, en 1854, toute l'armée sur le pied de guerre et pour achever la formation des réserves et des dépôts, il fallut recourir à trois recrutements. (*)

Enfin, indépendamment de la convocation des soldats en congé illimité, et des levées de recrues, le gouvernement accorda des privilèges spéciaux aux soldats libérés du service, et les invita à rentrer sous les drapeaux.

Toutes ces mesures d'urgence ne commencèrent cependant à fonctionner qu'en 1854, et ne pouvaient donner quelque résultat qu'à la fin de cette même année et dans les premiers mois de 1855. Au commencement de 1854, l'effectif de l'armée russe ne s'était encore accru que de bien peu en comparaison de ce qu'il était en 1853.

(*) Deux, le 11-ème et le 12-ème, dans la région occidentale de l'Empire, et un, le 11-ème dans la région orientale.

Au $^1/_{13}$ janvier 1854, les troupes régulières, à l'exception du corps de gendarmes, du corps de la garde intérieure et d'autres troupes locales, étaient composées comme il suit:

a) Infanterie.

750 bataillons actifs, de réserve et de dépôt.

b) Cavalerie.

568 escadrons actifs, de réserve et de dépôt.

c) Artillerie.

195 batteries actives, de réserve et de dépôt.

Le nombre total des troupes, y compris les parcs volants d'artillerie, qui faisaient partie de l'effectif des troupes actives, était de 903,693 hommes (*).

Le nombre total des troupes irrégulières était, à la même époque, de 273,864 hommes. De sorte que le chiffre des troupes actives, tant régulières, qu'irrégulières et de réserve, s'élevait en totalité à 1,177,557 hommes.

Vers l'été de 1854, l'effectif de ces troupes ne pouvait pas surpasser de beaucoup le chiffre indiqué ci-dessus, tant à cause de la mortalité habituelle, qu'en raison des opérations militaires en Turquie. Le nombre de combattants que le gouvenement trouva possible d'employer pour suivre la guerre contre les Turcs et pour défendre les frontières de l'Empire était de 701,824, non compris les corps détachés.

Ces troupes étaient chargées, comme on l'a dit plus haut, de la défense des frontières de l'ouest et du sud de la Russie d'Europe, qui s'étendent en totalité sur une longueur de 2,000

(*) Cet accroissement fort insignifiant en comparaison de ce qui avait eu lieu en 1853 provient de ce que, sur les recrues levées en 1853, 120,000 n'avaient pas été portées sur les listes de contrôle des troupes.

verstes, elles devaient en outre défendre les pays du Caucase, surveiller les côtes maritimes et combattre les armées ennemies réunies sur le Danube et dans la Turquie d'Asie.

Conformément à ces destinations diverses, et dans ces circonstances, les différents corps de notre armée étaient au mois d'août 1854 disposés ainsi qu'il suit:

	Bataillons.	Escadrons.	Sotnias.	Bouches à feu.	Effectif en hommes.
a) Sur les côtes du golfe de Finlande.					
I. En Finlande	31¼	6	6	48	29,141
II. Dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg	136	76	—	256	137,450
III. En Esthonie	24¼	12	4	40	23,500
IV. En Livonie et en Courlande . .	16	16	8	60	17,000
Total . .	207½	110	18	404	207,091
b) Sur les frontières occidentales et méridionales.					
V Dans le royaume de Pologne et les gouvernements occidentaux .	142	84	48	328	140,980
VI. Sur le Danube, en Bessarabie, dans les gouvernements de Podolie, de Volhynie et de Kiew .	158	194	91	532	181,870
VII. Sur les côtes septentrionales de la mer Noire, sur l'espace compris depuis le Dnièstre jusqu'au Boug, à Odessa et à Nicolaew .	24¼	44	11	80	32,093
VIII. En Crimée.	42	16	9	84	39,000
IX. Sur les côtes de la mer d'Azow et une partie des côtes de la mer Noire, sur le Don et dans le pays des cosaques de la mer Noire.	29¼	1½	132	52	46,000
Total . .	395½	339½	291	1076	439,943
c) Sur la frontière Caucase-turque.					
X. Détachement de Gourie . . .	17½	—	6	28	—
XI. « d'Akhaltzikh . .	8	—	9	12	—
XII. « d'Akhalkalag . .	2¼	—	12	4	—
XIII « d'Alexandropol .	19½	26	36	72	—
XIV. « d'Erivan. . . .	4½	—	14	12	—
Total . .	51¾	26	77	128	54,790
Total général. .	654¾	475½	386	1608	701,824

Les forces maritimes de la Russie se composaient des flottes de la mer Baltique et de la mer Noire, et des flottilles d'Arkhangel, de la mer Caspienne et du Kamtschatka. Le nombre total de tous nos navires de guerre, au commencement des hostilités, était de 512 avec 7105 bouches à feu, et le nombre total des marins s'élevait au delà de 80,000 hommes. Les navires et les bouches à feu étaient répartis comme il suit, entre les différentes flottes:

Flotte de la mer Baltique	295	bâtiments avec	4105	bouches à feu.
« Noire	145	«	2855	«
Flottille d'Arkhangel	34	«	66	«
« de la mer Caspienne	30	«	49	«
« du Kamtschatka	8	«	30	«
Total	512	bâtiments avec	7105	bouches à feu.

Ces navires étaient classés de la manière suivante:

Bâtiments.	Flotte de la Baltique.		Flotte de la mer Noire.		Total.	
	Nombre de bâtiments.	Nombre de bouches à feu	Nombre de bâtiments.	Nombre de bouches à feu	Nombre de bâtiments.	Nombre de bouches à feu
Vaisseaux de ligne	31	2564	16	1678	47	4242
Frégates	10	487	7	374	17	861
Frégates à vapeur	10	109	8	55	18	164
Corvettes	2	40	4	74	6	114
Total	53	3200	35	2181	88	5381

Les autres navires, non indiqués dans ce tableau, étaient tous de rang inférieur ([5]).

L'introduction de l'hélice dans notre flotte n'avait précédé que de bien peu l'ouverture des hostilités. La flotte de la Baltique possédait seule des vaisseaux de ligne et des fréga-

tes à hélice; et encore n'en comptait-elle qu'un nombre insignifiant: trois vaisseaux et deux frégates.

Le nombre total des vapeurs était de 82.

La flotte de la Baltique comprenait trois divisions: la 1-ère et la 2-ème étaient à Cronstadt, et la 3-ème, ainsi que la flotte à rames, à Swéaborg; la flotte de la mer Noire se composait de deux divisions qui, toutes deux, se trouvaient à Sébastopol. Des navires de guerre ou de petites escadres étaient de temps en temps envoyés en croisières en vue des côtes du Caucase, à Kertch, à Nicolaew, sur le Danube et vers d'autres points des côtes de la mer Noire.

Telles étaient toutes les forces de terre et de mer dont la Russie pouvait disposer dans une guerre contre ses ennemis.

Fixons maintenant notre attention sur les forces que les alliés pouvaient accumuler pour agir contre la Russie.

CHAPITRE II.

Aperçu général des forces armées des alliés.—Composition et force numérique de leurs troupes actives et de réserve.—Composition et forces respectives des troupes alliées réunies en Turquie, avant le débarquement en Crimée.—Forces navales des puissances alliées.

Les articles publiés par la presse étrangère portaient la force numériqne de l'armée turque, durant la guerre d'Orient, à un chiffre énorme; quelques uns même évaluaient jusqu'à un demi-million le nombre des seules troupes régulières; mais il suffit de jeter un regard, même superficiel, sur les éléments dont se compose l'empire ottoman, pour se convaincre de l'inexactitude de pareilles indications.

Suivant les lois fondamentales de la Turquie, alors pleinement en vigueur, les mahométans seuls avaient le droit de faire partie de l'armée. Or, en 1854, sur 15½ millions d'habitants qui formaient la population de toute la Turquie d'Europe, il n'y avait pas plus de 3,800,000 mahométans; mais on en comptait 12 millions, tant en Asie qu'en Afrique, sur 16 millions d'habitants. Le gouvernement turc ne pouvait donc lever ses troupes proportionnellement que sur 15,800,000 de ses

sujets. Evidemment, pour former, d'aprés cette donnée, une armée d'un demi-million de soldats, il aurait fallu prendre un homme sur 30 individus; et pour obtenir un pareil résultat, le gouvernement aurait du être très puissant et très fort, tandis qu'il est notoire que son autorité ne s'exerçait que d'une manière bien insuffisante sur plusieurs provinces musulmanes, entr'autres, sur celles de Bagdad, du Lazistan etc.

A l'époque où l'on s'occupa de réorganiser l'armée turque à l'instar des troupes européennes, c'est-à-dire à partir de la trentième année de ce siècle, on introduisit le recrutement en Turquie. A cet effet tout l'Empire fut divisé en arrondissements; et chaque arrondissement devait fournir un nombre déterminé de soldats d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, formant ensemble un corps séparé. Mais dans le système de recrutement et surtout dans son application, il existait encore beaucoup d'imperfections, et le gouvernement obtenait rarement le nombre de recrues exigé par les réglements. Quelques provinces, le Kourdistan, par exemple, refusèrent même de laisser fonctionner ce système chez elles.

En 1852, avant que la guerre eût éclaté, toute l'armée active turque (le nizam) était formée de six corps d'infanterie, dont un de la garde (*); d'une brigade de sapeurs, de deux régiments d'artillerie de place, d'un régiment d'artillerie de réserve et d'un régiment de cavalerie, dit: *cosaques ottomans*. A l'exception du 3-ème corps qui comptait 7 régiments d'infanterie, chaque corps était composé d'une division d'infanterie de 6 régiments, d'une division de cavalerie légère de 4 régiments et d'un régiment d'artillerie. Un régiment d'infanterie était formé de 4 bataillons, dont trois de ligne et un

---

(*) Le corps de la garde, celui de Constantinople, de Roumélie, d'Anatolie, d'Arabie ou de Syrie, et celui d'Irak.

de tirailleurs. Chaque bataillon comptait 8 compagnies, chacune de 104 hommes; la force d'un bataillon était donc de 832 hommes.—Un régiment de cavalerie comptait 6 escadrons de 120 hommes chacun, en tout 720 hommes. Un régiment d'artillerie comprenait 11 batteries dont 3 à cheval (une de position et 2 légères) et 8 batteries à pied (4 légères et 4 de position); en temps de guerre, on organisait dans chaque régiment une batterie de montagne. Chaque batterie comportait 6 pièces. La durée du service militaire était fixée à dix ans.

Outre l'armée active (le nizam), la Turquie avait aussi une armée de réserve (le rédif). Chaque soldat, après un service de cinq ans dans l'armée active, jouissait d'un congé illimité; mais durant les cinq autres années il comptait encore dans l'armée de réserve et était tenu de se présenter au premier appel. Institué à l'instar des *landwehrs* européennes, le rédif turc reçut une organisation semblable, à cette différence près, que les régiments de réserve n'avaient pas de bataillons de tirailleurs, faute de fusils rayés pour les armer, et que les régiments de cavalerie ne comptaient que quatre escadrons. L'artillerie de place et les sapeurs avaient, comme les autres corps, une réserve considérable. En temps de paix, les hommes appartenant au rédif devaient se réunir chaque année durant quelques semaines, pour les exercices militaires, et en cas de guerre, ils servaient à compléter les cadres de l'armée de réserve. Mais jusqu'à l'année 1852, le rédif ne fut introduit que dans quatre corps, et appliqué à un nombre d'hommes inférieur à celui que portaient les contrôles.

Il est bon de faire observer que la différence entre les contrôles de l'armée et son effectif réel, tant pour les troupes actives que pour celles de réserve, en général, était toujours très considérable. La raison de cette différence prove-

nait, en partie des vues économiques du gouvernement, en partie aussi, et principalement, de l'insuccès des opérations du recrutement.

Quant à l'armée d'Egypte, formant un corps de 30 à 40 mille hommes, elle ne se trouvait pas à la disposition immédiate de la Turquie.

On ne peut pas dire que dès l'introduction de l'organisation européenne dans l'armée turque, elle se fût montrée l'égale des autres armées de l'Europe. Les troupes turques, tant sous le rapport moral que sous celui de la tactique et de l'administration militaire, différaient beaucoup des armées des autres puissances européennes, dont les institutions en général s'allient difficilement avec les prescriptions du Koran, base principale de l'ordre social et des moeurs en Turquie. Les nouvelles troupes turques réussirent mieux, il est vrai, à s'approprier l'instruction réglementaire; mais elles manquaient totalement d'officiers indigènes instruits, surtout pour les grades élevés. Néanmoins, grâce à la bravoure, à l'intelligence du soldat turc et à son aptitude pour l'art militaire, l'armée régulière de la Turquie fit preuve, dans la dernière guerre, de beaucoup de qualités excellentes, et sa conduite a mérité maintes fois la juste approbation des hommes compétents.

Dans les engagements qui eurent lieu en Anatolie et sur le Danube, l'infanterie turque étonna plus d'une fois nos troupes par sa solidité, et son artillerie se distingua par la justesse du tir et le choix des positions avantageuses.

La subdivision de l'infanterie, en infanterie de ligne et en infanterie légère, commençait à peine à s'organiser dans l'armée turque, quand la guerre éclata. L'infanterie active des quatre premiers corps n'était encore armée que de fusils lisses à percussion, mais les bataillons de tirailleurs possédaient déjà des armes rayées. Quant à l'infanterie de réserve, elle n'avait

5

encore que des armes à feu à silex. Dans chaque régiment actif de cavalerie, les deux escadrons de flanc avaient des carabines et les autres des lances. Dans la cavalerie de réserve les quatre escadrons étaient tous armés de lances.

Outre ses troupes régulières, la Turquie possédait aussi des troupes irrégulières à pied et à cheval (les baschi-bouzouks). Il serait bien difficile d'en déterminer exactement le nombre. Le total des baschi-bouzouks rassemblés par le gouvernement pour la guerre contre la Russie montait, environ, à 70,000 hommes, dont 40,000 en Asie. Mais ces troupes ne pouvaient être employées utilement qu'à la suite d'une armée régulière; car elles ne présentaient par elles-mêmes aucune consistance, et à la suite d'un insuccès pour les Turcs, on les avait vues tourner parfois leurs armes contre eux, ou passer à l'ennemi avec les peuplades auxquelles elles appartenaient.

Pour ce qui concerne l'organisation matérielle de l'armée, elle était loin de se trouver dans un état satisfaisant. Il n'existait pas en Turquie d'administration régulière, comme dans les armées européennes, pour assurer la subsistance des troupes et subvenir à tous leurs besoins. Constantinople était le centre principal des fournitures de l'armée; on y trouvait à la vérité, une fabrique de poudre en assez bon état, des ateliers de pyrotechnie et des ateliers de construction pour l'artillerie. La fonderie, qui y était établie, où furent coulées près de 1000 bouches à feu de campagne et construits un grand nombre de nouveaux affûts, était dirigée par des Anglais et fonctionnait parfaitement. Mais faute de bonnes communications, les approvisionnements de guerre et de bouche ne parvenaient que tardivement à leur destination et le plus souvent d'une façon très irrégulière.

En 1853, le gouvernement turc eut recours à des mesu-

res exceptionnelles pour compléter son armée. A cette occasion, le recrutement eut lieu dans les arrondissements assignés à chaque corps, et le rédif fut appelé sous les drapeaux. L'armée régulière active se trouva alors amenée à l'effectif suivant:

Corps.	Bataillons.	Escadrons.	Pièces d'artillerie.	Nombre d'hommes.
1-er corps	24	24	66	22,000
2-ème «	24	24	66	21,000
3-ème «	28	24	66	32,000
4-ème «	24	24	66	19,000
5-ème «	24	19	66	16,000
6-ème «	6	—	12	6,000
Brigade de sapeurs	2	—	—	1,600
Artillerie de place	6	—	—	4,000
Régiment d'artillerie de réserve	—	—	66	1,500
Régiment de cosaques	—	6	—	700
Total	138	121	408	123,800

On déploya beaucoup d'activité au début de l'organisation des différentes parties de cette armée; le gouvernement se proposant de réunir vers l'été de 1853, jusqu'à 150,000 hommes en Bulgarie, 80,000 à Erzeroum et 40,000 tant à Batoum qu'à Tchourouk-Sou; on comptait dans ce nombre jusqu'à 20,000 lazes. Il y avait effectivement, en août 1853, dans l'armée dite du Danube, 80,000 hommes d'infanterie régulière, 10,000 d'infanterie irrégulière, 10,000 hommes de cavalerie et 200 bouches à feu de campagne. On comptait, en outre, à Varna 6,000 hommes, et à Sophie 20,000.

Il existait aussi en Anatolie, à cette époque, un corps de 30,000 hommes, indépendamment des 7000 qui occupaient Kars. En 1854, ces troupes furent portées jusqu'à 100,000 hommes. Dans cette même année, commencèrent à arriver les contingents d'Egypte et de Tunis, de façon qu'à l'époque du débarquement des alliés en Crimée, l'armée turque était déjà forte de 230,000 hommes, de troupes tant régulières qu'irrégulières.

Cet exposé de l'effectif et de l'organisation des troupes de terre de la Turquie démontre que le gouvernement turc, dans une lutte contre une puissance militaire aussi formidable que la Russie, ne devait guères compter sur le succès, sans un appui étranger; aussi la Turquie ne pouvait-elle se déterminer à entreprendre une pareille guerre, qu'avec l'assistance et la coopération vigoureuse de l'Angleterre et de la France.

La Grande-Bretagne étant principalement une puissance maritime a placé dans la marine la base essentielle de sa force armée. Les troupes de terre n'ont pour elle qu'une importance secondaire et diffèrent par leur organisation de toutes les autres armées européennes.

Défendue par la mer et par sa puissante marine contre toute agression venant de l'extérieur, la Grande-Bretagne a beaucoup moins que tout autre état européen besoin d'une forte armée permanente. Toutes ses troupes de terre consistent: 1) en une armée régulière à l'intérieur de l'état; 2) en régiments coloniaux; 3) en milices à pied et à cheval; et 4) en une levée générale. De plus, au moment de soutenir une guerre, l'Angleterre forme presque toujours des légions de mercenaires étrangers.

Le nombre des troupes royales permanentes, base des forces de terre de la Grande-Bretagne, n'a jamais été en proportion avec la population du Royaume-Uni et avec la

position qu'occupe l'Angleterre au milieu des puissances européennes. La force numérique de ces troupes atteignit son chiffre le plus élevé au commencement de ce siècle, lors de la guerre entre l'Angleterre et Napoléon I. C'est ainsi qu'en 1813 le nombre des troupes royales fut porté à 210,000 hommes. Mais en temps ordinaire, et avant la dernière guerre, leur nombre était d'environ 110,000 hommes. L'Angleterre à cette époque possédait encore, aux Indes Orientales et dans ses autres colonies, 35,000 hommes de troupes nationales permanentes, sans compter les indigènes.

La milice anglaise a surtout pour objet de défendre la Grande-Bretagne contre les ennemis extérieurs, mais elle est employée aussi au maintien de l'ordre intérieur. Le service dans la milice est obligatoire pour tout citoyen ayant un revenu déterminé. Sa force numérique varie selon les circonstances. En cas d'urgence, le nombre des miliciens est augmenté, et peut, comme on en a eu plusieurs fois la preuve, s'élever sans grande difficulté jusqu'à 120,000.

Enfin, si le danger devient extrême, l'Angleterre a recours, outre sa milice, à une levée générale de toute la population mâle âgée de 15 à 60 ans. Mais ni la milice, ni la levée en masse ne contribuent à grossir le nombre des troupes que le gouvernement peut employer en dehors du Royaume-Uni, attendu que leur organisation et leur destination s'y opposent.

L'Angleterre possède, en outre, aux Indes Orientales une armée permanente très considérable, formée d'indigènes, (de Cipayes), dont le chiffre, en 1852, dépassait 300,000 hommes; mais cette armée, destinée exclusivement au service des Indes, ne peut être comptée au nombre des troupes anglaises destinées à agir en Europe, tant à cause des éléments qui la constituent, qu'en raison de son organisation toute particulière.

Il résulte de tout ce qui vient d'être exposé, que l'armée

permanente anglaise formait, en 1852, un total de 145,000 hommes.

Selon les lois fondamentales de la Grande-Bretagne, aucun sujet du Royaume-Uni ne peut être forcé d'entrer au service militaire, si ce n'est dans un seul cas, celui où il est appelé à la défense de son propre pays. Conformément à ce principe, le recrutement de l'armée s'opère par enrôlements volontaires, et, sous ce rapport, la loi est tellement prévoyante qu'elle écarte entièrement les abus qui pourraient dériver de ce moyen de compléter les troupes (*).

La durée du service est fixée à 10 ans pour l'infanterie et 12 ans pour la cavalerie. Les hommes enrôlés doivent être forts, bien portants et régulièrement conformés; ces conditions sont rigoureusement observées; aussi, serait-il difficile de trouver une armée qui, sous le rapport physique, fût supérieure à l'armée anglaise.

La répugnance qu'éprouvent les Anglais pour le service dans l'armée de terre explique suffisamment pourquoi l'état militaire ne jouit pas, chez eux, de la même considération que dans les autres contrées de l'Europe. Cette opinion, jointe à la liberté individuelle et à l'entière sécurité garanties par la loi aux Anglais, l'activité, l'énergie, et la ténacité laborieuse qui les distinguent, sont des motifs suffisants pour qu'on ne voie entrer dans les rangs de l'armée que ceux qui ne sont pas animés du désir de se créer par le travail une honnête aisance, ou qui sont peut-être assez malheureux pour ne pas

---

(*) Tout enrôlé doit, dans le délai de quatre jours, être conduit devant le juge de paix, ou tout autre membre quelconque de la municipalité; ce magistrat lui fait la lecture des réglements contre la désertion et l'insoumission, et reçoit son serment; si l'enrôlé proteste contre son enrôlement, on lui rend la liberté.

même pouvoir se procurer du travail. L'homme du peuple, en Angleterre, ne se détermine à se faire soldat que lorsqu'il n'a plus aucune ressource. Cependant on ne saurait accuser le soldat anglais d'être infidèle à son drapeau, ou de manquer de fierté nationale, de bravoure et d'énergie. L'armée anglaise, au contraire, a toujours été comptée au nombre des meilleures armées européennes.

Avant la dernière guerre, et jusqu'en 1852, l'armée anglaise consistait en 102 régiments d'infanterie, 26 régiments de cavalerie et une brigade de tirailleurs (*). Tous les régiments, à de bien rares exceptions près, n'étaient composés que d'un seul bataillon de 10 compagnies, comptant 800 à 1000 hommes. Dans la cavalerie, les régiments formés de trois ou quatre escadrons, présentaient un effectif de 400 à 800 hommes. L'artillerie subdivisée en bataillons, compagnies et escadrons, se composait de batteries à pied, à cheval et de batteries de montagne. Le personnel des compagnies et la composition des batteries, sujets à de fréquentes variations, dépendaient des localités où elles étaient appelées à servir. En 1852, l'artillerie ne consistait qn'en 10 bataillons à pied, de 8 compagnies chacun, et en une brigade à cheval, de 7 escadrons; en 1853 la totalité de ce corps formait un ensemble de 96 batteries à pied et de 7 à cheval. Un corps spécial du génie et 22 compagnies de sapeurs et de mineurs faisaient aussi partie de l'armée permanente.

L'armée n'était pas divisée en corps, divisions et brigades permanents. Les brigades et les divisions se formaient au fur et à mesure des besoins, quand les troupes entraient en campagne, ou lorsqu'elles recevaient quelque destination détermi-

---

(*) De ce nombre, trois régiments d'infanterie et trois de cavalerie formaient la garde.

née. L'Angleterre ne possédait pas non plus d'administration militaire supérieure, telle qu'il en existe dans d'autres armées européennes. Le roi était toujours chef suprême de l'armée; mais se préoccupant généralement assez peu de l'administration militaire, il conférait presque toujours un pouvoir illimité au général en chef et au secrétaire de la guerre, dont les fonctions correspondent à peu-près à celles de ministre de la guerre dans les autres états. Ces deux chefs supérieurs des armées de terre bornaient leur action à l'inspection des troupes et aux principales dispositions à prendre; quand à l'administration même, elle se concentrait dans les différents états-majors des régiments et des bataillons, et dans les états-majors des chefs du génie et de l'artillerie qui formaient des administrations séparées. En temps de paix, il n'y avait, en Angleterre, ni commissariat, ni intendance, ni service du quartier-maître-général. Toute cette partie si importante de l'administration militaire ne devait être constituée qu'au moment même de l'entrée des troupes en campagne; aussi se passait-il beaucoup de temps avant que l'état-major de l'armée pût être complétement organisé.

Résolu à faire la guerre à la Russie, le gouvernement de la Grande-Bretagne dut se préparer en conséquence, et prit les mesures nécessaires pour la formation de son armée de terre, afin d'agir de concert avec la France et la Turquie; mais même dans ces circonstances, le chiffre numérique de l'armée anglaise ne fut pas considérablement augmenté.

Le budget du ministère de la guerre soumis à la sanction du parlement constate que, en 1853, le nombre des troupes permanentes de la Grande-Bretagne et de ses colonies montait à 149,630 hommes, dont 119,976 d'infanterie, 12,056 de cavalerie et 17,598 hommes appartenant aux troupes de l'artillerie et du génie.

En 1854, le gouvernement prit des mesures spéciales pour l'augmentation de l'armée; et sa force numérique, conformément au budget arrêté pour une année, à partir du mois d'avril 1854, jusqu'au 31 mars 1855, fut portée à 161,896 hommes, dont 130,691 hommes d'infanterie, 11,939 de cavalerie et 19,266 artilleurs, officiers et soldats du génie (*). Sur les 142,630 hommes d'infanterie et de cavalerie qui composaient l'armée en 1854,—29,653 étaient aux Indes Orientales, d'où il suit que, dans la Grande-Bretagne même et ses autres colonies, on ne comptait que 112,977 hommes (**).

(*) INFANTERIE.

	en 1853		*en 1854*	
Officiers en activité de service. .	5,066	hommes	4,927	hommes
Officiers en non-activité	8,156	»	8,900	»
Soldats	106,754	»	116,864	»
Total . .	119,976	»	130,691	»
CAVALERIE.				
Officiers en activité de service . .	806	»	792	»
Officiers en non-activité	1,059	»	1,056	»
Soldats	10,191	»	10,091	»
Total . .	12,056	»	11,939	»
Artilleurs.	15,122	hommes	16,296	hommes
Troupes du génie	2,746	»	2,970	»

Army estimates. Estimates of effective and non effective army services from 1 April 1854 to 31 March 1855, p. 4.

(**) Infanterie et Cavalerie.	De 1853 à 1854.				De 1854 à 1855.			
	Officiers en activité.	Officiers en non-activité	Soldats.	Total.	Officiers en activité.	Officiers en non-activité	Soldats.	Total.
Armée permanente.	5,872	9,215	116,945	132,032	5,719	9,956	126,955	142,630
Aux Indes Orientales	1,329	1,956	26,464	29,749	1,221	1,968	26,464	29,653
A l'intérieur de la Grande-Bretagne et aux colonies . . .	4,543	7,259	90,481	102,283	4,498	7,988	100,491	112,977

L'infanterie et la cavalerie étaient, durant ces deux années, réparties de la manière suivante:

	en 1853.	en 1854.
En Angleterre et en Ecosse.	32,065 h.	44,493 h.
En Irlande	20,214 «	20,534 «
Dans les colonies, l'Inde exceptée	38,202 «	35,464 «
Aux Indes Orientales. . .	26,464 «	26,464 «
	116,945 «	126,955 « (*)

Il ressort de ce que nous venons d'exposer, que, déduction faite des invalides et de la milice que le gouvernement, d'après les lois fondamentales de l'état, n'a pas le droit d'envoyer au delà des frontières, toutes les forces dont l'Angleterre pût disposer réellement dans une guerre contre la Russie, consistaient seulement dans les troupes qui se trouvaient à l'intérieur du Royaume-Uni; et encore faut-il retrancher plus de 20,000 hommes employés en Irlande que le gouvernement n'aurait certainement pas pu se décider à dégarnir de troupes. N'oublions pas de faire observer qu'on ne cite ici que les chiffres du budget qui constitue l'état des troupes au complet, tandis qu'au commencement de l'année 1854, 12,058 hommes manquaient à l'effectif normal.

Prenant toutes ces données en considération, on pouvait prévoir qu'à cette époque de 1854, l'Angleterre, même après avoir complété son armée, ne pourrait porter au delà de 30 à 35,000 hommes, le contingent qu'elle se proposait d'expédier sur le continent.

La situation de la France, sous le rapport militaire, diffère complétement de celle de l'Angleterre. Nation essentiellement

(*) Le nombre de troupes, indiqué ici dans le budget militaire, ne comprend que les soldats.

guerrière, la France est fière de son armée et le service y est obligatoire, sans exception, pour tout Français ayant atteint sa 20-ème année.

Les forces militaires de la France, en dehors de sa marine, se composent de son armée de terre, de sa réserve et de ses gardes nationales. Le temps de service dans les rangs de l'armée active est de 7 ans. L'armée se complète par le recrutement. Jusqu'en 1854, le contingent annuel des recrues était de 80,000 hommes, désignés par le sort; la moitié seulement entrait immédiatement au service, et l'autre était maintenue dans ses foyers pour former la réserve de l'armée.

Les obligations de la garde nationale, se bornaient alors, comme aujourd'hui, à faire le service à l'intérieur. En 1853, l'infanterie française comprenait 75 régiments de ligne, 25 régiments d'infanterie légère, 3 régiments de zouaves, deux régiments de la légion étrangère, 10 bataillons de chasseurs à pied, 3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique et 3 bataillons de tirailleurs africains. On doit compter aussi comme faisant partie de l'infanterie, 6 compagnies de vétérans et 12 compagnies de discipline (*).

Chaque régiment d'infanterie, fort de plus de 2,000 hommes, avait 3 bataillons.

La cavalerie se composait de deux régiments de carabiniers, 10 régiments de cuirassiers, 12 régiments de dragons 8 régiments de lanciers, 1 régiment de guides, 12 régiments de chasseurs à cheval, 9 régiments de hussards, 4 régiments de chasseurs d'Afrique et 3 régiments de spahis; en tout 61 régiments. Chaque régiment comptait 5 escadrons; les spahis et les chasseurs d'Afrique en avaient même 6.

(*) Annuaire militaire de l'Empire français pour l'année 1853.

La force numérique de chaque régiment de cavalerie comportait de 850 à 900 hommes, mais l'effectif des régiments atteignait rarement ce chiffre.

L'artillerie comprenait 14 régiments, de 16 batteries chacun, un régiment de pontonniers composé de 12 compagnies, 12 compagnies d'ouvriers d'artillerie, et une compagnie d'armuriers répartie entre Alger, Oran et Constantine, et 5 compagnies de canonniers vétérans (*).

Les batteries étaient de 6 pièces, chacune.

Les troupes du génie comportaient 3 régiments, 2 compagnies d'ouvriers et une compagnie de vétérans.

A ces troupes il convient d'ajouter le corps de la gendarmerie fort d'environ 20,000 hommes.

Le chiffre total de l'armée française, en 1853, s'élevait à un peu plus de 400,000 hommes, dont 280,000 fantassins, et plus de 60,000 cavaliers.

Dès le mois de mars 1854, on s'occupa, en France, de former plusieurs nouveaux corps de troupes et d'augmenter les cadres de quelques uns des corps déjà existants; ces mesures furent prises, tant en vue de la guerre imminente en Orient, que par suite de quelques concentrations de troupes sur différents points de l'intérieur de l'Empire, et par le besoin de maintenir au complet l'effectif de l'armée d'Afrique.

Ce fut à la même époque qu'on organisa 10 bataillons de chasseurs à pied, un régiment de tirailleurs d'Afrique destiné à l'armée d'Orient, un sixième escadron dans 53 régiments de cavalerie, une deuxième légion étrangère comprenant deux régiments de deux bataillons chacun, avec 10 compagnies par bataillon; plus tard, un quatrième bataillon dans les 100 régiments d'infanterie, 2 bataillons de chasseurs; un 7-ème

(*) Annuaire militaire de l'Empire français pour l'année 1853.

et un 8-ème escadrons dans chacun des 4 régiments de chasseurs d'Afrique, et d'autres corps faisant partie de l'armée (*).

L'artillerie fut aussi, en 1854, complétement transformée. D'après les nouveaux réglements, elle fut composée de 5 régiments d'artillerie à pied, 7 régiments montés, 4 régiments d'artillerie à cheval; un régiment de pontonniers, 12 compagnies d'ouvriers d'artillerie, 5 compagnies d'armuriers et 5 compagnies de canonniers vétérans. Chaque régiment d'artillerie à pied comportait 12 batteries de 6 pièces chacune et 6 batteries de parc; chaque régiment d'artillerie montée comptait 15 batteries, et chaque régiment d'artillerie à cheval 8 batteries. Le régiment de pontonniers dont l'organisation était pareille à celle des régiments d'artillerie à pied, contenait 18 compagnies. Chaque régiment d'artillerie, ainsi que le régiment des pontonniers, contenait un cadre de dépôt avec les chevaux nécessaires (**). A ces différents corps il faut ajouter le régiment d'artillerie à cheval de la garde, fort de 5 batteries, et qui fut formé vers le mois de mai 1854.

Les troupes actives, placées en temps de paix sous les ordres du ministère de la guerre, n'avaient pas de classifications permanentes en divisions et brigades; mais elles se trouvaient soumises à l'autorité de chefs locaux. A cet effet, tout l'Empire était scindé en 21 divisions territoriales, dont chacune était commandée par un général de division, auquel étaient confiées, sous le rapport de l'autorité militaire, toutes les troupes qui y étaient cantonnées.

Pour tout ce qui concerne l'organisation matérielle de l'armée, la France était arrivée au plus haut point de perfection. Les mesures les plus sages avaient été prises pour que

---

(*) Rapport du maréchal Vaillant.

(**) Annuaire militaire de l'Empire français pour l'année 1854.

l'habillement ainsi que l'armement des troupes ne laissât rien à désirer, et pour que leur approvisionnement fût régulièrement assuré. Le soldat français était, comme toujours, très proprement vêtu, toutes les parties de son équipement étaient convenablement ajustées, le matériel et les armes de très bonne qualité.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'ensemble général des troupes de l'armée française montait déjà, à la fin de l'année 1853, à plus de 400,000 hommes. A l'approche des opérations militaires, dans le courant de janvier et de février 1854, on appela au service, pour compléter l'armée et remplir les nouveaux cadres qu'on venait de former, les jeunes conscrits des classes de 1852, 1851, 1850 et 1849, restés libres dans leurs foyers. Mais au lieu de 160,000 qui auraient dû se présenter, 140,000 seulement répondirent à cet appel. Au mois d'avril suivant, parut un décret qui éleva de 80,000 à 140,000 le nombre des conscrits de la classe de 1853, appelés au service pour l'année 1854, 80,000 hommes de ce recrutement étaient déjà sous les drapeaux au mois de mai; et en septembre suivant les 60,000 formant le complément de la levée entière entrèrent dans les rangs. Les différentes forces militaires réparties en France et en Algérie, dans les premiers temps qui suivirent la déclaration de guerre à la Russie, montaient déjà à 620,000 hommes, et un peu plus tard, au mois de septembre, la force numérique de l'armée s'élevait à 680,000 hommes. Dans la suite, ainsi que nous le verrons bientôt, les forces de la France augmentèrent encore, lorsque, dès le début de l'année suivante, toute la classe de 1854, composée de 140,000 hommes fut appelée au service, et que les soldats entrés dans l'armée en 1847 et 1848 furent retenus sous les drapeaux.

De cette masse de troupes, une grande partie devait rester en France pour faire le service intérieur du pays, une

autre partie en Algérie; et 63,000 hommes seulement furent désignés d'abord pour opérer en Turquie.

C'est ainsi que toutes les forces de terre réunies par les alliés en Turquie, pour la guerre contre la Russie, consistèrent en 230,000 hommes de troupes turques, 35,000 de troupes anglaises et 63,000 de troupes françaises; en tout 328,000 hommes.

Bien qu'en apparence ce nombre puisse sembler peu considérable, comparativement aux forces de l'Empire russe,—si l'on veut prendre en considération toutes les circonstances exposées dans le chapitre précédent, telles que l'étendue des frontières de la Russie, le manque de communications faciles et conséquemment l'impossibilité d'une concentration rapide des troupes sur un point quelconque, enfin les rapports politiques de la Russie avec les états limitrophes, — on devra reconnaître que la situation des alliés était relativement plus favorable que celle des Russes.

Les alliés avaient encore l'immense avantage d'une prépondérance énorme du côté des forces maritimes. La première place, sous ce rapport, appartient sans contredit à l'Angleterre, si puissante et si riche par le nombre de ses vaisseaux. Aucune puissance européenne n'avait semblé,—jusqu'à ces derniers temps, — en état d'entretenir une marine aussi nombreuse que celle de la Grande-Bretagne.

Entourée de mers, richement dotée des produits de son propre sol, l'Angleterre a du, de longue date, porter une attention particulière à l'organisation de ses forces navales. Effectivement, déjà dès le seizième siècle, après la destruction de la célèbre Armada de Philippe II, appelée orgueilleusement par lui *l'invincible*, l'Angleterre n'avait plus rencontré sur mer de rivale de sa force, et grâce à sa marine, elle put s'emparer du commerce de l'univers et étendre son pouvoir dans toutes les parties du globe.

Le recrutement de la flotte en Angleterre a lieu, ainsi que pour l'armée de terre, par engagements volontaires, et les lois les facilitent par tous les moyens. Dans ce but il est de règle que sur chaque bâtiment marchand, les trois quarts, au moins, des hommes de l'équipage doivent être sujets de la Grande-Bretagne. Il est enjoint aux armateurs des navires de tenir des listes de leurs équipages. Il existe aussi des registres exacts de toute la population des côtes, qui, dans les cas urgents, doit fournir un nombre déterminé d'habitants pour le service de la marine. Si l'état est en danger imminent, on emploie même la *presse*, c'est-à-dire l'enrôlement forcé. L'existence d'une pareille loi, dans une contrée où chacun est au plus haut degré jaloux de sa liberté individuelle, indique parfaitement jusqu'à quel point s'y trouve répandue la conviction que la force principale de l'Angleterre est sa marine, et que c'est dans cette force que se trouve la plus haute garantie de l'indépendance du pays.

En 1854, l'Angleterre possédait 385 bâtiments armés, sur lesquels on comptait 13,025 pièces d'artillerie. Elle avait, en outre, plus de 100 bricks désarmés. — Sur ce nombre, 301 bâtiments (dont 198 à voiles) portant ensemble 12,095 bouches à feu étaient en Europe.

A cette même époque, il y avait encore, sur chantier, 13 bâtiments à voiles et 22 à vapeur (*).

Immédiatement après la déclaration de guerre, les flottes de l'Angleterre apparurent simultanément dans la mer Baltique, dans la mer Noire, dans l'océan Pacifique et même dans la mer Blanche.

Lorsqu'on connaît l'importance et la valeur des forces maritimes de l'Angleterre, ses inépuisables moyens financiers

(*) Navy List. April 1854.

et la persistance du caractère national dans la poursuite d'un but déterminé, on n'a pas lieu d'être surpris d'avoir vu paraître la marine nombreuse de l'Angleterre, au moment de la guerre d'Orient. — Mais l'objet d'un étonnement général, ce fut l'apparition soudaine de la marine française rivalisant avec celle de l'Angleterre.

La marine française ne commença à jouer un rôle important qu'à partir de 1840. En 1833, elle ne possédait pas au delà de 33 bâtiments de guerre. En 1839, la situation des affaires en Orient obligea la France à développer ses forces maritimes, et elle procéda avec énergie à l'augmentation de sa marine. Vers 1840, elle comptait déjà 22 bâtiments de ligne qui ne le cédaient en rien à ceux de l'Angleterre. Mais à cette époque la marine française n'était pas encore puissamment organisée; et, en 1840, après l'escadre armée, il ne lui restait pas un seul bâtiment en réserve qui pût prendre la mer avant 6 mois. Ce n'est qu'à partir du jour où le commandement de la marine fut confié au prince de Joinville que commença le développement progressif de la flotte française.

D'après les lois de la France, la population des côtes, ainsi qu'une partie de celle qui habite à l'embouchure des fleuves jusqu'aux limites atteintes par les marées, sont portées sur les rôles de l'inscription maritime. Ces populations assujéties au service de la marine, de 20 à 40 ans, ne le subissent pas en réalité au delà d'une durée de trois années. Il existe d'ailleurs un réglement qui exige que la moitié au moins des équipages et des patrons des navires marchands soient français.—Toutes ces mesures, jointes à la forte volonté de Napoléon III, firent que la marine française, pendant la guerre d'Orient, ne le céda que de bien peu à la marine anglaise. En 1854, la France possédait 300 bâtiments de guerre, dont environ 100 à vapeur.

Quant à la flotte turque, elle avait été si affaiblie par suite de la bataille de Sinope qu'elle n'avait réellement alors aucune importance militaire.

Dès 1853, la France et l'Angleterre envoyèrent leurs vaisseaux en Turquie; et après la déclaration de guerre notifiée à la Russie, en 1854, la flotte des alliés dans la mer Noire fut considérablement augmentée.

L'escadre anglaise sous les ordres du vice-amiral Dundas comptait déjà, au mois d'avril, 37 bâtiments armés de 1,329 pièces d'artillerie, et 13,918 matelots; — l'escadre française sous les ordres du vice-amiral Hamelin se composait de 26 bâtiments portant 1,120 pièces. Une autre escadre de 10 bâtiments portant 622 pièces, était chargée d'opérer devant Gallipoli, et dans l'archipel du Levant; cette escadre, qui comptait 6 vaisseaux de ligne, reçut la dénomination d'escadre de l'océan, et fut confiée au vice-amiral Bruat.

Les alliés armèrent encore deux autres escadres pour agir dans la Baltique.

Au printemps de 1854, après la jonction de ces deux escadres dans la mer Baltique, la flotte des alliés se trouva composée de 30 vaisseaux de ligne, d'environ 50 frégates, et d'autres bâtiments d'un rang inférieur.

Cependant, convaincus des inconvénients que la navigation dans les eaux du golfe de Finlande présentait pour les grands bâtiments de guerre, les alliés se décidèrent à armer des flottilles spéciales de canonnières à vapeur; et dès le mois de juin 1854, sur 17 bâtimens mis en chantier pour répondre à cette nécessité, les Anglais en possédaient déjà 12 (*).

(*) On reconnut, dans la suite, que ces bâtiments étaient très imparfaits. De toutes les canonnières à vapeur construites en Angleterre durant les années 1854 et 1855, la moitié à peine était propre au service; et

On voit que les alliés avaient évidemment sur mer, une prépondérance immense sur la Russie, dont les flottes, ainsi que nous l'avons vu, ne consistaient presque exclusivement qu'en bâtiments à voiles.

---

toutes avaient été construites trop légèrement pour porter des canons de 68, qui constituaient leur armement. Quant aux canonnières construites en France, on observa que le tiers de ces petits bâtiments était, vû leur pesanteur excessive, impropre au service.

CHAPITRE III.

Aperçu géographique et statistique de la presqu'île de Crimée.

La presqu'île de Crimée a été, pendant plus d'une année, le théâtre de la guerrre soutenue par la Russie contre les puissances alliées.

Les particularités géographiques et statistiques d'une contrée ont toujours une grande influence sur les opérations militaires, l'approvisionnement des armées et la dislocation des troupes; et cette influence se manifeste avec d'autant plus de force que la guerre se prolonge davantage dans le pays, et que la masse des troupes qui y sont concentrées est plus considérable. Il nous semble donc indispensable, avant de faire le tableau de la descente des alliés en Crimée, de donner un aperçu succinct de cette presqu'île et une description détaillée de Sébastopol, qui fut pendant onze mois le but principal des opérations de l'ennemi.

La presqu'île de Crimée dont la forme est celle d'un tétragone irrégulier, se rattache aux provinces du sud de

l'Empire par un isthme étroit, d'une largeur de dix-huit verstes seulement. La plus grande étendue de la Crimée en longueur, de l'est à l'ouest, est d'environ 316 verstes, et du nord au sud depuis Pérékop jusqu'au cap Laspi, d'environ 200 verstes. La superficie totale de la presqu'île est de 530 milles allemands (26,000 verstes carrées).

Baignée de trois côtés par les eaux de la mer Noire, la Crimée s'étend, au nord-est, le long du lac Sivache, ou mer Putride, et de la mer d'Azow réunie à la mer Noire par le détroit de Kertch-Iénikalé. Chacune des mers qui entourent la péninsule se distingue par des traits caractéristiques qui lui sont particuliers.

La mer Noire (autrefois Pont-Euxin), qui baigne de ses eaux les frontières du sud de la Russie d'Europe, le Caucase et les états turcs de l'Europe et de l'Asie, est signalée, depuis la plus haute antiquité, comme une mer très dangereuse. La navigation y fut, pendant longtemps, réputée périlleuse au plus haut degré; et cette opinion n'est pas sans fondement. Les vents impétueux qui y règnent à certaines époques périodiques, font souvent éclater des orages destructeurs qui sévissent notamment dans les mois de novembre et de décembre avec une violence extrême. Lorsque les Turcs se furent emparés de Constantinople, ils s'empressèrent de fermer aux flottes européennes l'entrée de la mer Noire et donnèrent ainsi plus de vraisemblance et plus de crédit à l'opinion qu'on s'en était formée. Ce ne fut que dans la première moitié de notre siècle qu'on recueillit enfin sur cette mer des notions plus précises et plus vraies.

Dans la partie NO. de la Crimée, la mer Noire, en pénétrant profondément dans la terre ferme, forme le golfe de Pérékop, et une autre petite baie près de l'embouchure de la rivière Tschétarlak. De là jusqu'au cap Tarkhankoute,

sur une longueur de 120 verstes, les côtes prennent leur direction vers le SO. De l'isthme de Pérékop au cap Sariboulat, l'eau a peu de profondeur le long des côtes, et les bas-fonds s'étendent dans la mer jusqu'à une distance de 40 verstes du rivage. Plus loin, à l'ouest, et quoique la profondeur commence à augmenter un peu, on ne trouve sur toute l'étendue de la côte jusqu'à Tarkhankoute, qu'une seule petite baie, celle d'Akhmetchet, qui offre quelque sécurite pour le mouillage des vaisseaux.

Depuis Tarkhankoute jusqu'à Sébastopol, sur une étendue de 145 verstes, les côtes forment une ligne concave, dessinant, au milieu, la baie d'Eupatorie. Dans la rade d'Eupatorie sur laquelle se trouve la ville du même nom, l'eau mesure une profondeur de 42 pieds à la distance de $2^1/_2$ verstes du rivage, et de 10 pieds seulement à une demi-verste; mais la position ouverte de cette rade et la mobilité de son fond la rendent peu commode pour l'ancrage des navires.

La baie de Sébastopol, commençant à la pointe du Nord, pénètre profondément dans la terre ferme, et forme une vaste rade et un port qui, par leurs dimensions et l'excellence de leur ancrage, passent, à juste titre, pour les premiers et les plus beaux du monde. La côte, à partir de Sébastopol, s'avance en saillie dans la mer sur une étendue de dix verstes, forme plusieurs criques et se termine au cap Chersonèse; de ce dernier point la côte se dirige vers le sud-est et s'étend jusqu'au cap Laspi.

A une distance d'un peu plus de 20 verstes du cap Chersonèse se trouve la baie profonde de Balaklava, offrant un très bon mouillage. Cette baie a une longueur d'environ 600 sagènes sur à peu près 100 sagènes de largeur, et de 28 à 91 pieds de profondeur. Un des inconvénients de la baie c'est son entrée étroite et sinueuse dont la largeur n'excède pas 100

sagènes. Au fond de cette baie est située la petite ville de Balaklava.

Du cap Laspi la côte tourne vers le nord-est et se prolonge dans cette direction jusqu'au détroit de Kertch-Iénikalé, sur une étendue de 245 verstes, en formant plusieurs baies plus ou moins grandes:—celle de Yalta, près de la ville du même nom, et à 30 verstes de celle-ci la baie d'Alouschta; plus à l'est celle de Soudak et enfin celle de Théodosie. De tous ces golfes il n'y a que le plus grand, celui de Théodosie, qui présente toutes les qualités d'un bon mouillage; les autres sont moins sûrs, à cause de leur position plus ou moins découverte.

Le port de Théodosie, situé dans la partie sud-ouest d'une spacieuse baie et à l'abri des vents du nord, de l'est et du sud-ouest, a une profondeur de 11 à 35 pieds.

Plus loin et en suivant cette même direction, la mer Noire pénétrant dans le continent baigne les rives méridionales de la presqu'île de Kertch, qui forme, conjointement avec celle de Taman, l'extrémité nord-ouest du Caucase, et indique les limites de la mer d'Azow du côté du sud.

Le détroit de Kertch-Iénikalé, qui réunit la mer Noire à la mer d'Azow, a une longueur d'environ 40 verstes et est parsemé, en plusieurs endroits, de récifs et de bas-fonds; la moindre profondeur de son chenal est de 12 pieds. A sa sortie de la mer d'Azow, le détroit de Kertch-Iénikalé forme, non loin de la presqu'île, la baie assez grande de Kertch, au fond de laquelle est située la ville du même nom. Ce détroit offre deux passes très resserrées: l'une près de Iénikalé a quatre verstes et demie de largeur; l'autre, plus au sud du cap Akh-Bouroune, n'en a que six et demie.

Le courant d'eau du détroit de Kertch-Iénikalé sort de la mer d'Azow pour entrer dans la mer Noire; mais pendant

la durée des vents contraires qui soufflent avec une grande intensité, le courant change parfois de direction. En hiver, les eaux du détroit ne se couvrent de glace que pour un très court espace de temps.

La mer d'Azow ne baigne de ses eaux que la côte nord de la presqu'île de Kertch, jusqu'à la flèche de l'Arabat, qui sépare la mer d'Azow du lac Sivache. Sur toute cette étendue de 123 verstes, le rivage suit, sauf quelques courbes peu accentuées, une ligne presque droite, et, sur un point seulement, fait une légère échancrure au continent.

La mer d'Azow, quoique ayant une profondeur assez considérable, ne répond pourtant qu'imparfaitement aux conditions nécessaires à une navigation avantageuse, en raison du peu de profondeur de ses eaux dans le voisinage des côtes. Comme mer intérieure et entourée de tous les côtés de possessions russes, elle présente de très grands avantages pour le commerce et pour les approvisionnements de vivres et de munitions de guerre, tant de la flotte que des armées de terre, échelonnées au Caucase et en Crimée.

La flèche de l'Arabat ne présente qu'une étroite langue de terre de 100 verstes de longueur, et large seulement d'une verste. A son extrémité septentrionale elle s'élargit un peu et rencontre le détroit de Guénitchesk, qui la sépare de la partie méridionale du continent de la Russie. Ce détroit, qui a trois verstes de longueur, sur cinquante sagènes de largeur et près de quatorze pieds de profondeur, réunit la mer d'Azow au Sivache ou mer Putride, laquelle s'étendant vers l'ouest jusqu'à l'isthme de Pérékop peut servir à la navigation des bâtiments qui ne demandent qu'un faible tirant d'eau.

Les rives du Sivache sont découpées dans une multitude d'endroits par des criques profondes, et forment une quantité

de presqu'îles et de promontoires, surtout dans la partie septentrionale du lac où ils se rapprochent tellement entr'eux qu'on y peut aisément établir des passages pour communiquer avec la terre ferme. C'est de cette manière qu'on a pu construire entre Pérékop et Guénitchesk le pont de Tschongare. Durant la guerre, il avait été question d'établir encore, en cas de nécessité, un passage permanent entre les villages de Toïtubé et de Potravka. Telle est la configuration des côtes de la Crimée. Essayons maintenant de décrire l'intérieur même du pays.

D'après les particularités caractéristiques du sol, la Crimée peut être divisée en deux parties inégales, différant essentiellement l'une de l'autre; savoir: la partie montagneuse et les steppes. A la première appartient le sud de la Crimée, qui s'étend depuis les rivages de la mer jusque dans l'intérieur du pays, sur une largeur de 15 à 60 verstes, et occupe environ un tiers de la superficie totale de la presqu'île; les deux autres tiers forment, au nord des montagnes, une steppe d'une vaste étendue.

Les montagnes qui couvrent la partie méridionale de la Crimée, malgré la diversité de leurs cîmes, et les nombreuses irrégularités qui les distinguent les unes des autres, conservent néanmoins l'aspect d'une chaîne continue de montagnes connues sous le nom de *montagnes de Crimée*. La chaîne principale s'étend le long des côtes méridionales de la presqu'île et, pour la majeure partie, ne s'en éloigne pas beaucoup; ses versants escarpés au sud, s'inclinent doucement et par une pente moins rapide vers le nord; et de cette chaîne principale s'échappent de longues ramifications qui pénètrent au loin dans l'intérieur du pays. Parallèlement à la chaîne principale, et au nord de celle-ci, se rencontrent des chaînes secondaires, qui, semblables à des échelons de

la chaîne principale, sont, comme elle, escarpées vers le sud, et s'abaissent en pentes doucement inclinées vers le nord.

On peut considérer avec certitude comme point de départ de la chaîne principale des montagnes de Crimée les hauteurs situées à l'est de Balaklava. De là, elles s'étendent sans interruption à la distance de 70 verstes, offrant d'abord l'aspect d'une chaîne étroite, et plus loin celui d'un plateau montagneux connu sous le nom de la *Yaïla*, rattachée par le rameau insignifiant de *l'Asis-Khira* au mont *Tschatir-dag*, qui, à son tour, est relié à la *Yaïla* de *Démerdjine*. Cette dernière, aussi bien que le Tschatir-dag, présente l'aspect d'un plateau montagneux séparé. De ce point la chaîne principale s'étend en forme de crête étroite, s'abaissant graduellement à mesure qu'elle s'éloigne du rivage de la mer; et, avant d'atteindre Théodosie, elle se divise en plusieurs chaînes secondaires.

Le Tschatir-dag, élevé de près de 5000 pieds au dessus du niveau de la mer, forme le point culminant des montagnes de la Crimée, et ses versants septentrionaux séparent quelques rivières, dont les unes vont porter leurs eaux dans la mer Noire et les autres dans le lac Sivache.

A partir de Balaklava, la chaîne principale des montagnes s'étend le long des côtes, et leur donne un caractère rocheux; plus loin, les sommités de la chaîne, en s'éloignant graduellement de la mer, forment, par leurs versants méridionaux le long du rivage, une bande de terrain fertile et les petites vallées de Yalta, de Goursouf, d'Alouschta, de Soudak et autres. Toute cette contrée, renommée pour la beauté des sites, la fécondité du sol et la salubrité du climat porte le nom de *côte méridionale de la Crimée*. De toutes les vallées du versant septentional, les plus renommées pour l'agréable variété de leurs sites et pour leur fertilité, sont celles qui se

trouvent au commencement de la chaîne, telles que la vallée de Baïdar, d'où sort la rivière Tschernaïa qui se jette dans la baie de Sébastopol; la vallée des sources de la rivière Belbeck et quelques autres encore. A l'est de la rivière Belbeck et en remontant jusqu'aux sources de la rivière Salguire, les montagnes du côté du versant septentrional de la chaîne présentent un aspect plus sévère. Là les vallées sont plus resserrées et beaucoup plus profondes; les versants des montagnes deviennent pour la plupart pierreux, et les terres fertiles ne se rencontrent plus que rarement.

Près de la baie de Théodosie la chaîne principale des montagnes est presque interrompue et ne conserve plus que de faibles pentes qui la relient aux monts qui couvrent la surface de la presqu'île de Kertch.

La partie montagneuse de la Crimée présente un terrain excessivement accidenté, presqu'entièrement couvert de forêts, sillonné de rivières et de ruisseaux qui y prennent leur source.

Parmi les rivières du versant septentrional, la plus importante est la *Tschernaïa,* qui, comme on l'a dit plus haut, prend sa source dans la vallée élevée de Baïdar, près du rocher de Phoros, traverse ensuite la vallée marécageuse d'Inkermann et se jette dans la baie de Sébastopol. On avait établi sur cette rivière des réservoirs pour alimenter les docks de Sébastopol. Après la Tschernaïa, les rivières les plus remarquables sont le *Belbeck*, la *Katcha* et *l'Alma*, qui prennent naissance dans la Yaïla entre le village de Koutchouk-Esenbasche et la montagne Tschatir-dag. Presque toutes ces rivières coulent dans une direction parallèle, et se jettent dans la mer Noire entre les baies d'Eupatorie et de Sébastopol. Les vallées de ces rivières sont couvertes de jardins et de vignes qui, à partir des villages des Biuk-Suïren, de Bïasala et de Béchef continuent sans interruption jusqu'à

leurs embouchures dans la mer. La rivière la plus considérable de la presqu'île est le *Salghire*, qui prend sa source au pied du Tschatir-dag, à une verste du village d'Aïan et qui traverse d'abord une profonde et fertile vallée, puis prolonge son cours dans la steppe. Quoique cette rivière, dont le parcours est de 140 verstes, soit considérée comme la plus importante de toutes celles que contient la presqu'île, elle est cependant complétement à sec en été, pendant près de trois mois, dans la partie de son cours qui s'étend entre le village de Sarabouse et l'embouchure du Bïuk-Karassou, et quelque fois même au-dessus de Simphéropol. La vallée du Salghire, depuis sa source jusqu'à Simphéropol, est entourée de pentes escarpées, et couverte de jardins fruitiers, de bosquets et de plantations de tabac. De Simphéropol à Spate, les jardins deviennent plus rares, et au delà de ce village jusqu'à l'embouchure de la rivière on n'en rencontre plus un seul qui ait quelque importance.

Les autres rivières, et de ce nombre celles qui arrosent les côtes méridionales de la Crimée, sont peu considérables, et plusieurs même tarissent complétement en été. Aucune des principales rivières que nous venons de citer n'est navigable, et elles ne sont, pendant la plus grande partie de l'année, d'un passage difficile qu'aux approches de leur embouchure. Par contre, dans les temps de pluie et à l'époque de la fonte des neiges, non seulement les principales rivières mais aussi les moins importantes et jusqu'aux simples ruisseaux débordent souvent et entravent beaucoup les communications.

La partie de la presqu'île située au nord des montagnes de Crimée a un caractère tout à fait différent. C'est une steppe aride et sans arbres, dont le terrain est argileux et en partie pierreux. De petits ruisseaux insignifiants sillonnent ça et là ce sol uniforme, et parfois tarissent entièrement; c'est seule-

ment par les temps de pluie qu'ils se remplissent d'eau. Les villages et les hameaux y sont situés au fond de ravins assez larges mais peu profonds, et très souvent entièrement à sec; c'est ce qui oblige les habitants à faire usage pricipalement de l'eau des puits, dont la profondeur atteint parfois 40 sagènes, et qui ne fournissent, pour la plupart, qu'une eau saumâtre et d'un goût amer. Les Tatars des steppes, habitués à leur sol natal, extrêmement limités dans leurs besoins, et conservant encore tous les instincts de la vie nomade, pouvaient seuls se contenter d'une telle contrée qui ne présente de ressources réelles que pour l'élève du bétail sur une grande échelle. L'aspect uniforme de la steppe de Crimée change quelque peu dans les environs d'Eupatorie, près de l'isthme de Pérékop et sur les bords du Sivache, où se trouvent disséminés en grande quantité des lacs salés dont on exploite le sel natif, l'une des principales richesses naturelles de la presqu'île.

Le climat de la Crimée, aussi bien que le caractère même du pays, varient beaucoup suivant la différence des localités. La partie montagneuse, et surtout ses côtes méridionales, jouissent d'un climat des plus salubres, et tel qu'on n'en rencontre que très rarement dans les autres contrées de l'Europe. La chaleur, en été, y est tempérée par la proximité de la mer, et en hiver les gelées y sont fort rares. Dans la région des steppes, au contraire, l'été donne ordinairement naissance à d'excessives chaleurs; au printemps et en automne des vents violents et prolongés soufflent presque sans interruption; et l'hiver amène parfois des froids rigoureux.

L'ensemble des propriétés naturelles du sol et des conditions climatériques exerce une influence très active sur les forces productives des deux parties de la Crimée que nous venons de décrire. Les steppes offrent une contrée très favorable au développement de l'élève du bétail et surtout des

bêtes à laine, tandis que la partie montagneuse du sud se distingue par les conditions les plus avantageuses pour la culture des potagers, des jardins et surtout de la vigne.

De cet aperçu géographique et topographique de la Crimée il résulte déjà très clairement, que, par son heureuse situation géographique autant que par les propriétés naturelles de son sol, la partie méridionale de la Crimée pourrait devenir facilement l'une des plus peuplées et des plus riches contrées de la Russie. Les vastes steppes propres à l'éléve du gros bétail et des bêtes à laine, les riches vallées et les fertiles pentes des montagnes de la Crimée, la salubrité du climat sur ses rives méridionales, l'étendue des côtes maritimes et la proximité de deux mers, pourraient, avec une population proportionnée au territoire, et le développement intelligent des sources de richesses locales, mettre le pays dans une situation des plus florissantes. Mais, en raison de différentes circonstances historiques, la Crimée n'a que faiblement développé ses richesses naturelles, et jusqu'à ce moment elle ne compte encore que parmi les contrées les moins peuplées de la Russie.

Une des principales difficultés qui s'opposent au développement des richesses locales, et en même temps un indice caractéristique de l'infériorité de son organisation, c'est l'absence de bonnes voies de communication entre les diverses parties intérieures de la péninsule.

Jusqu'en 1854, à l'exception de la chaussée, construite le long de la côte méridionale sur une étendue d'un peu plus de cent verstes, depuis le village de Taouschan-Bazar au pied du Tschatir-dag jusqu'à Sébastopol, les autres principales voies de communication sur la presqu'île consistaient en routes de poste partant de Simphéropol pour aboutir aux autres villes du gouvernement de Tauride. Ces chemins

restés presque entièrement dans leur état primitif, et subissant l'influence des conditions particulières du sol, ne pouvaient qu'à grand'peine être entretenus par les ressources des localités qu'ils parcouraient, pour ne pas devenir tout à fait impraticables; et cependant, ainsi que nous l'avons déjà vu, les propriétés du terrain exigeaient, pour l'établissement de bonnes voies de communication, de grands efforts et beaucoup d'art.

Dans le nord de la Crimée, au milieu de la steppe aride et peu habitée, les chemins traversent en majeure partie des terrains argileux. En été, et tant qu'il n'y a pas de pluie ces chemins sont excellents; mais, pendant la saison des pluies et au printemps, au moment du dégel, la circulation devient presque impossible.

Dans la partie montagneuse du sud de la Crimée, les routes sont rendues difficiles par les montées trop raides, les descentes rapides et les vallées marécageuses qui avoisinent les rivières. A l'approche de la chaîne principale, les montées deviennent si escarpées et les descentes si dangereuses, qu'à l'exception de la chaussée, on ne trouve guères de passage que pour les bêtes de somme; et les voies de communication ne consistent qu'en étroits sentiers de montagnes. Le mouvement des troupes à travers ces sentiers présente ainsi d'extrêmes difficultés.

Le centre auquel aboutissent toutes les voies de communication en Crimée était, comme on l'a déjà dit, la ville de Simphéropol. De ce point elles divergeaient toutes dans les principales directions suivantes:

1) *De Simphéropol à Pérékop.*—C'est la principale route postale, commerciale et militaire; elle a $133^1/_2$ verstes de longueur, et c'est par cette voie qu'avaient lieu toutes les communications entre la Crimée et les autres parties de l'Empire

2) *De Simphéropol à Eupatorie et plus loin à Akh-Metchet.*

3) *De Simphéropol à Sébastopol, en passant par Bakhtchisaraï.* Ce chemin servait de principale voie de communication tant avec les autres points de la presqu'île qu'avec les provinces intérieures de l'Empire. Il passait par un pays montagneux dont le sol était alternativement argileux et pierreux, et ayant à traverser les vallées peu profondes de la Katcha, du Belbeck et de la Tschernaïa, il était en fort mauvais état. Après avoir passé sur la rive gauche de la Katcha, ce chemin prend sa direction vers le village de Douvankoï, d'où il va, côtoyant la rive droite du Belbeck, aboutir à la station de poste de Belbeck; là, il se divise en deux branches dont l'une mène au côté nord de Sébastopol, d'abord en suivant la rive gauche du Belbeck, puis en traversant les hauteurs des côtes maritimes; l'autre, partant de la station de poste de Belbeck se dirige vers le sud, traverse la vallée marécageuse d'Inkermann, franchit le mont Sapoune et descend vers Sébastopol.

4) De ce dernier chemin à cinq verstes environ de Bakhtchisaraï, et sur la rive gauche de la Katcha, se détache un embranchement qui se dirige vers *Balaklava, par le pont de Traktir sur la Tschernaïa.*

5) *De Simphéropol à Alouschta, et plus loin à Sébastopol, par la côte méridionale, en traversant Yalta et Balaklava.*

Cette voie se dirige par la vallée du Salghire. Près du village de Taouschan-Bazar, entre le Tschatir-dag et la Yaïla de Demerdjine, commence la chaussée qui va vers Alouschta et longe ensuite les bords de la mer en passant par Yalta, Miskhor, Aloupka et Kikinéïse, jusqu'au rocher de Phoros où elle traverse la Yaïla pour entrer dans la vallée de Baïdar, prend sa direction sur Balaklava et aboutit à Sébastopol. Cette chaussée est solidement construite; aussi non-

stant les descentes et les montées continuelles, les communications s'y font toujours avec la plus grande facilité.

6) *De Simphéropol, par Karassou-Bazar, à Théodosie, et de là à Kertch.*

Jusqu'à Théodosie, ce chemin passe sur le versant septentrional des montagnes de la Crimée; plus loin il suit les molles inclinaisons d'un versant de la chaîne des montagnes qui traversent la presqu'île de Kertch.

7) *De Simphéropol au pont de Tchongare.* C'est la voie la plus courte pour les communications de la péninsule de Crimée avec les districts nord-est du gouvernement de Tauride; c'est aussi la route la plus directe pour aller à Kharkow.

8) *Du bourg de Ghénitchesk à Théodosie, le long de la flèche de l'Arabat en passant par le village du même nom.* Cette route traverse, au moyen d'un bac, le détroit de Ghénitchesk qui n'a dans cet endroit qu'une largeur de 50 sagènes; plus loin elle conduit, par une étroite langue de terre sablonneuse, jusqu'au village d'Arabat, où le chemin se bifurque et mène d'un côté à Théodosie et de l'autre à Kertch.

Il y avait aussi, de Théodosie, Karassou-Bazar, Sébastopol et Eupatorie, des chemins qui débouchaient sur la route principale de Simphéropol à Pérékop.

Telles sont les principales voies de communication qui existaient sur la péninsule de Crimée, et qui étaient, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, presque à l'état primitif; l'unique amélioration qu'on y eût apportée consistant dans la construction de quelques ponts, et parfois dans la réparation des montées et des descentes. Ces améliorations, qui s'accomplissaient au moyen des ressources locales des districts, n'étaient pas toujours exécutées d'une manière satisfaisante. Il était naturel que, dans de telles conditions, toutes les routes, même

les principales, fussent en très mauvais état. Quant aux autres voies secondaires de communication par terre de la péninsule, sans même parler des sentiers dans les montagnes, elles devenaient, pour la plupart, à peu près impraticables, par les temps d'orage, vû le manque absolu de ponts sur les rivières et les ravins (*).

Pour compléter notre aperçu de la péninsule de Crimée, il nous reste à dire quelques mots sur sa population, sur les éléments qui la composent, et sur sa répartition. Nous devons aussi donner une idée du genre de vie de ses habitants, de leurs moeurs, de leurs coutumes, en un mot, de l'état général du pays au début de la guerre.

La population de la péninsule de Crimée s'élevait, avant la guerre, à plus de 430,000 habitants des deux sexes, dont plus de 80,000 dans les villes (*). La superficie de la Crimée étant de 530 milles carrés, il s'ensuit que la population était, par mille carré, de 811 habitants.

La plus grande partie de cette population, soit 257,000 âmes, se composait de Tatars; le surplus, de Karaïmes, habitant de préférence les villes; de colons allemands réunis en communes dans les districts de Théodosie et de Simphéropol; de Grecs qui peuplaient la ville de Balaklawa et ses environs, et enfin d'un petit nombre d'émigrés russes, de Bulgares, d'Arméniens et de Juifs.

C'est, avant tout, dans les émigrations fréquentes et prolongées et dans les bouleversements qui précédérent l'annexion

---

(*) Dans ce dénombrement de la population ne sont compris que les habitants des districts situés sur la péninsule même. Quant aux populations des districts de Berdiansk, de Dnieprovsk, de Mélitopol, elles ne figurent pas dans cette énumeration, non plus que celles des villes d'Aleschki, Berdiansk, Mélitopol, Nagaïsk et Orekhow.

de la Crimée à l'empire de Russie, qu'il faut chercher la cause principale du peu de densité de la population qui habite la péninsule. Après l'annexion de cette contrée à l'Empire, en 1783, le gouvernement russe, l'ayant trouvée très peu peuplée, prit la résolution de coloniser la Crimée en y transportant des habitants appartenant aux gouvernements de l'intérieur de la Russie, et en y appelant des émigrants étrangers. Mais les guerres continuelles, qui occupèrent la Russie, ainsi que le reste de l'Europe, pendant les dernières années du siècle passé et les premières de notre siècle, détournèrent de la péninsule l'attention du gouvernement, et l'oeuvre de la colonisation n'y fit que de bien faibles progrès. Laissons de côté, pour le moment, la partie des steppes du nord de la Crimée, que ses conditions locales ne rendent pas apte à recevoir une nombreuse population; et ne nous occupons que de la partie méridionale, si richement dotée de tous les dons de la nature. Cette partie ne commença, cependant, à prendre un air un peu animé qu'à partir de l'année 1820. Jusqu'à cette époque, les Tatars de Crimée, dont le nombre était insignifiant et les ressources excessivement médiocres, composaient à peu près seuls la population de la péninsule.

Les habitants de la Crimée, d'après la configuration de la contrée, se divisent en habitants des steppes et en montagnards; leur extérieur, leur manière de vivre et la direction qu'a prise leur industrie, établissent entre les uns et les autres des différences essentielles.

Les Tatars des steppes de Crimée ont beaucoup de ressemblance avec les Nagaïs qui habitent au nord de Pérékop. Ils ont le type pur de la race mongole et parlent une langue formée d'un mélange des idiômes mongole et tatar. Leurs moeurs se sont beaucoup adoucies, comparativement à ce qu'elles étaient avant leur annexion à la Russie. De brigands

farouches et sauvages qu'ils étaient, aimant le pillage et les excursions, ils sont devenus des cultivateurs paisibles et soumis, s'occupant principalement de l'élève du bétail. Beaucoup d'entre eux sont déjà parvenus à atteindre un certain degré d'aisance.

Les Tatars des montagnes présentent un mélange de différents peuples, parmi lesquels la race turque est la plus nombreuse. Ils sont, pour la plupart, de haute stature et bien faits; leur langue ressemble à un dialecte turc mélangé de mots grecs et italiens. Les Tatars des montagnes se distinguent avantageusement des Tatars des steppes par leur extérieur et leurs facultés intellectuelles. Ils s'occupent principalement de la culture des jardins que rend très avantageuse pour eux la fertilité naturelle du pays qu'ils habitent. Quoique beaucoup plus à leur aise que les habitants des steppes, les Tatars des montagnes, comme ceux des steppes, se font remarquer par leur sobriété, par une grande modération dans leur manière de vivre et par l'extrême simplicité de leurs habitations et de leurs vêtements.

Les villages (aouls) des Tatars des montagnes aussi bien que de ceux des steppes ont, pour la plupart, une forme irrégulière; les habitations et les bâtiments d'exploitation y sont disposés sans aucun ordre. La majeure partie de ces habitations consiste en petites huttes, creusées dans le sol et couvertes de terre, ou en constructions grossières en torchis, dont les toîts sont couverts en tuiles. On y trouvait rarement des poëles, les habitants préférant se servir de cheminées. Malgré l'exiguité des habitations tatares, il y avait pourtant, dans chaque maison, une ou deux chambres remarquables non seulement par leur propreté, mais tenues même avec une certaine élégance. Ajoutons que la population tatare de la presqu'île se distinguait par la douceur de ses moeurs, son amour du travail, et sa probité.

Le principal objet de l'industrie dans la contrée des steppes de la presqu'île, était comme nous l'avons déjà dit, l'élève du bétail. Les champs qu'on n'y rencontre que bien rarement, et dont la culture présente de grandes difficultés, ne donnaient de bonnes récoltes que dans les années pluvieuses; par les temps de sécheresse et de vents violents les ensemencements étaient souvent entièrement perdus. L'élève des bêtes à laine avait pris surtout un assez grand développement. La majeure partie des troupeaux ne consistait pourtant qu'en brebis de race commune; et les riches propriétaires ainsi que les colons allemands, étaient les seuls dans le district de Pérékop, qui s'occupassent de l'élève des brebis à toison de qualité supérieure. Les habitants des steppes avaient, en outre, des haras de chevaux sauvages, et des bêtes à corne destinées aux travaux des champs et à l'attelage des chariots; quelques uns même possédaient des chameaux et des buffles. Dans les parties montagneuses de la Crimée on rencontre une race particulière de petits chevaux tatars habitués à courir par les sentiers des montagnes, et qu'on emploie avantageusement comme bêtes de somme.

Une autre branche d'industrie remarquable du nord de la Crimée, c'est l'extraction du sel marin qui abonde dans les grands lacs salés, que l'on compte au nombre de plus de 100 dans les 3 districts septentrionaux.

Dans la partie montagneuse du sud, l'activité de la population s'appliquait presque exclusivement au jardinage, à la culture de la vigne et à celle des potagers.

Les vastes jardins des vallées de la Katcha, de l'Alma, du Belbeck, du Salghire, ainsi que ceux des côtes méridionales assuraient à la population de cette contrée des revenus très considérables. Les fruits et les produits de toute nature des jardins étaient expédiés en grandes quantités dans le midi

de la Russie, à Moscou, à Saint-Pétersbourg, et faisaient même l'objet d'un commerce d'exportation. La culture de la vigne sur la côte méridionale et la récolte du vin étaient surtout entre les mains des propriétaires et des industriels. La quantité de vin qu'on y obtenait annuellement avant la guerre, montait environ à 400,000 védros.

La partie montagneuse de la péninsule était aussi très riche en bois, et on comptait plus de 200,000 dessiatines de forêts. Mais ce bois, presqu'exclusivement propre au chauffage, couvrant presque toutes les ramifications escarpées des montagnes, son transport aux endroits de consommation était extrêmement difficile.

La pêche aurait pu former aussi une branche avantageuse de revenu pour les populations riveraines; mais on ne s'y adonnait que dans un petit nombre de localités. C'était dans la mer d'Azow, dans le détroit de Kertch, et sur les côtes nord-ouest de la péninsule, que cette industrie avait pris le plus de développement.

En parlant de l'activité industrielle des habitants des steppes et de la partie montagneuse de la Crimée, nous n'avons eu en vue que la majeure partie de la population tatare. Les autres habitants ont aussi les mêmes industries et s'occupent des mêmes genres d'exploitations. Mais il est clair que malgré l'identité des conditions locales, les colons allemands, plus éclairés et plus actifs, ont atteint sous ce rapport des résultats bien plus avantageux que les Tatars. Les Russes, en exceptant les troupes, étaient pour le plus grand nombre, propriétaires des biens situés le long des côtes méridionales de la Crimée; on comptait aussi parmi eux, des marchands et quelques émigrés. Ces derniers s'occupaient de la fabrication du vin, de l'élève du bétail et de l'extraction du sel

ainsi que du roulage pour lequel les Petits-Russiens ont un goût très prononcé.

Les Karaïmes (au nombre d'environ 4000 âmes) formant presque exclusivement la population des villes s'adonnaient au commerce et à la culture des jardins. Les Juifs et les Arméniens s'occupaient en Crimée, comme partout, du commerce de détail. Les Grecs de Balaklawa et des environs se livraient aussi au commerce.

En esquissant cet aperçu géographique et statistique fort restreint, nous n'avons eu en vue de faire connaître au lecteur quelques traits caractéristiques de la péninsule, qu'afin de constater que la Crimée, ne présentant pas par elle même de ressources suffisantes pour l'approvisionnement et l'entretien de l'armée, il fallait faire venir tout le nécessaire de l'intérieur de la Russie. Il résulte aussi très clairement de la description que nous avons donnée de cette contrée, que les voies de communication, par terre, s'y trouvaient dans un état d'infériorité déplorable, ce qui multipliait naturellement les dépenses et augmentait au plus haut degré la difficulté des transports.

Reportons nous, maintenant, à ville de Sébastopol, et essayons de décrire cette cité, ses environs, et l'état dans lequel se trouvaient ses fortifications avant la descente des alliés en Crimée.

---

les principales, fussent en très mauvais état. Quant aux autres voies secondaires de communication par terre de la péninsule, sans même parler des sentiers dans les montagnes, elles devenaient, pour la plupart, à peu près impraticables, par les temps d'orage, vû le manque absolu de ponts sur les rivières et les ravins (*).

Pour compléter notre aperçu de la péninsule de Crimée, il nous reste à dire quelques mots sur sa population, sur les éléments qui la composent, et sur sa répartition. Nous devons aussi donner une idée du genre de vie de ses habitants, de leurs moeurs, de leurs coutumes, en un mot, de l'état général du pays au début de la guerre.

La population de la péninsule de Crimée s'élevait, avant la guerre, à plus de 430,000 habitants des deux sexes, dont plus de 80,000 dans les villes (*). La superficie de la Crimée étant de 530 milles carrés, il s'ensuit que la population était, par mille carré, de 811 habitants.

La plus grande partie de cette population, soit 257,000 âmes, se composait de Tatars; le surplus, de Karaïmes, habitant de préférence les villes; de colons allemands réunis en communes dans les districts de Théodosie et de Simphéropol; de Grecs qui peuplaient la ville de Balaklawa et ses environs, et enfin d'un petit nombre d'émigrés russes, de Bulgares, d'Arméniens et de Juifs.

C'est, avant tout, dans les émigrations fréquentes et prolongées et dans les bouleversements qui précédérent l'annexion

---

(*) Dans ce dénombrement de la population ne sont compris que les habitants des districts situés sur la péninsule même. Quant aux populations des districts de Berdiansk, de Dnieprovsk, de Mélitopol, elles ne figurent pas dans cette énumeration, non plus que celles des villes d'Aleschki, Berdiansk, Mélitopol, Nagaïsk et Orekhow.

de la Crimée à l'empire de Russie, qu'il faut chercher la cause principale du peu de densité de la population qui habite la péninsule. Après l'annexion de cette contrée à l'Empire, en 1783, le gouvernement russe, l'ayant trouvée très peu peuplée, prit la résolution de coloniser la Crimée en y transportant des habitants appartenant aux gouvernements de l'intérieur de la Russie, et en y appelant des émigrants étrangers. Mais les guerres continuelles, qui occupèrent la Russie, ainsi que le reste de l'Europe, pendant les dernières années du siècle passé et les premières de notre siècle, détournèrent de la péninsule l'attention du gouvernement, et l'oeuvre de la colonisation n'y fit que de bien faibles progrès. Laissons de côté, pour le moment, la partie des steppes du nord de la Crimée, que ses conditions locales ne rendent pas apte à recevoir une nombreuse population; et ne nous occupons que de la partie méridionale, si richement dotée de tous les dons de la nature. Cette partie ne commença, cependant, à prendre un air un peu animé qu'à partir de l'année 1820. Jusqu'à cette époque, les Tatars de Crimée, dont le nombre était insignifiant et les ressources excessivement médiocres, composaient à peu près seuls la population de la péninsule.

Les habitants de la Crimée, d'après la configuration de la contrée, se divisent en habitants des steppes et en montagnards; leur extérieur, leur manière de vivre et la direction qu'a prise leur industrie, établissent entre les uns et les autres des différences essentielles.

Les Tatars des steppes de Crimée ont beaucoup de ressemblance avec les Nagaïs qui habitent au nord de Pérékop. Ils ont le type pur de la race mongole et parlent une langue formée d'un mélange des idiômes mongole et tatar. Leurs moeurs se sont beaucoup adoucies, comparativement à ce qu'elles étaient avant leur annexion à la Russie. De brigands

Entré en vainqueur dans Chersonèse, Wladimir y embrassa la religion chrétienne, et ayant fait construire une église sur le lieu même de son baptême, il restitua la ville à l'empire de Byzance. C'est ainsi que, plusieurs siècles avant la défense de Sébastopol, et sur son emplacement même, s'accomplit un fait de la plus haute importance pour l'avenir du peuple russe.

C'est, cependant, à partir de cet événement mémorable que commence la décadence de Chersonèse. Dans le courant du XIII-ème siècle, cette ville fut réunie aux états de la république de Gênes, et les environs de Sébastopol conservent encore aujourd'hui des tours et des murs en ruines, qui datent de cette époque. Les invasions du duc de Lithuanie, Olguerde, ainsi que l'envahissement de la contrée par les Turcs et les Tatars, achevèrent la ruine de cette antique cité. Plus tard, et non loin des décombres de Chersonèse, les Tatars bâtirent le village *d'Akhtiar* (roche blanche) qui donna son nom à la baie; mais malgré ses avantages incontestables, cette baie complétement négligée par le gouvernement turc, n'attira aucunement son attention.

L'affermissement de la domination russe sur les côtes de la mer Noire fit comprendre l'indispensable nécessité de se garantir, pour l'avenir, la possession des provinces nouvellement acquises, et de créer une flotte, ainsi qu'un port militaire, pour assurer aussi sur mer la prépondérance de la Russie. Telles furent les considérations qui, en 1778, présidèrent à la fondation de la ville de Kherson, près de l'embouchure du Dnièpre, et un an plus tard, à celle des chantiers de marine où l'on entreprit immédiatement la construction de plusieurs navires. En 1783, après que la Crimée eut été annexée à la Russie, le capitaine de 2-ème rang Bersénew reçut la mission de décrire les côtes de cette nouvelle possession.

La frégate *Ostorojni* à bord de laquelle on effectuait les travaux relatifs à la levée des côtes, fut le premier navire russe qui jeta l'ancre dans la baie d' Akhtiar. Après avoir étudié avec soin cette baie dans toutes ses parties, Bersénew présenta un rapport détaillé dans lequel il décrivit tous les avantages qu'elle offrait pour abriter une flotte nombreuse; et c'est alors que l'impératrice Catherine II, donnant son approbation à ce travail, ordonna par un oukase du 10 février 1784, de fonder à Akhtiar un port militaire, une amirauté, des chantiers, une forteresse et une ville à laquelle elle donna le nom de *Sébastopol*, c'est-à-dire «*ville célèbre*». Le contre-amiral Mackenzie fut choisi pour exécuter les volontés de l'Impératrice.

A cette époque, l'emplacement qu'occupe maintenant la ville de Sébastopol ne présentait qu'une contrée sauvage et inhabitée, couverte de forêts et de buissons stériles. Ayant reçu l'ordre de bâtir une ville, le contre-amiral Mackenzie apporta, avec l'aide des équipages de ses navires, la plus grande activité au défrichement du terrain, et commença bientôt à construire des casernes, une amirauté, des magasins et enfin des maisons. C'est donc à Mackenzie que revient l'honneur d'avoir, sous l'inspiration et par les ordres de sa souveraine, jeté les premiers fondements de Sébastopol. A partir de ce moment, Sébastopol devient la station principale et permanente de la flotte de la mer Noire qui prend une part importante aux guerres européennes, et rivalise honorablement avec les flottes des puissances occidentales.

En 1787, l'Impératrice entreprit de visiter en personne la ville naissante, ainsi que la flotte qui comptait déjà, à cette époque, 3 vaisseaux, 12 frégates, 20 petits bâtiments, 3 bombardes et deux brûlots.

En 1789, un second chantier pour la flotte de la mer

Noire fut établi en même temps qu'une nouvelle ville, qui reçut le nom de Nikolaew, à l'endroit où la rivière l'Ingoul se jette dans le Boug. (*)

La guerre de 1787 à 1791 ouvrit à la flotte de la mer Noire un vaste champs d'opérations glorieuses. Otchakow, Hadjibey, Toultcha, Isaktcha et Ismaïl furent pris avec sa coopération. Le prince de Nassau-Siegen, déjà connu par ses exploits pendant le siège de Gibraltar, reçut le commandement de la flotille à rames, et obtint sur la flotte turque plusieurs avantages signalés. Le contre amiral comte Woïnowitch nommé, après la mort de Mackenzie, chef de la flotte de la mer Noire, soutint avec honneur près de l'île de Théodonissi un combat contre la flotte turque, supérieure par le nombre et par la bonne construction de ses navires.

En 1790, le contre-amiral Ouschakow, appelé au commandement de la flotte de la mer Noire, remporta plusieurs victoires éclatantes et devint la terreur des Turcs.

Naviguant le long des côtes de la mer Noire depuis Sinope jusqu'à Anapa, Ouschakow détruisit dabord plus de 20 bâtiments ennemis; bientôt après il battit, près du détroit d'Ienikalé, une escadre turque deux fois plus nombreuse que la sienne, et obtint encore un nouveau succès contre cette flotte, près de Hadjibey. Dans la campagne suivante, ce même amiral remporta une brillante victoire, près du cap Kaliakri, sur les escadres réunies de Turquie, d'Alger, de Tunis et de

(*) Après la mort du prince Potemkine, qui avait été chargé personnellement de l'administration supérieure de la flotte de la mer Noire, les commandants en chefs de la flotte et des ports de cette mer furent successivement les amiraux: Mordwinow de 1786 à 1798; de Résin, de 1798 à 1802; le marquis de Traversay, de 1802 à 1809; Iasikow, de 1809 à 1816; Greigh, de 1816 à 1833; Lazarew, de 1833 à 1851; et Berg de 1851 à 1855.

Tripoli. En 1798, la flotte de la mer Noire s'étant réunie dans le Bosphore avec la flotte turque franchit, pour la première fois, les limites de la mer Noire, et, sous le commandement d'Ouschakow, se couvrit d'une nouvelle gloire, en arrachant les îles Ioniennes et le royaume de Naples au joug de la domination française.

En 1802, l'amiral marquis de Traversay, d'origine française, et qui s'était fait une renommée par ses exploits dans la guerre d'Amérique, fut nommé commandant de la flotte et des ports de la mer Noire. On doit à ce chef habile plusieurs améliorations utiles, effectuées durant les sept années de son commandement dans la mer Noire, et plus tard, pendant son administration comme ministre de la marine. Une partie de la flotte de la mer Noire, sous le commandement de l'amiral Siniavine, prit ensuite part aux guerres maritimes qui eurent lieu dans la Mediterranée, et acquit, pendant les collisions avec la Turquie, de 1807 à 1812, une nouvelle gloire par la prise d'Anapa et de Soukhoum-Kalé (*).

En 1816, le commandement en chef de la flotte de la mer Noire, fut confié au vice-amiral Greigh, fils du héros de Tschesmé et de Hochland. Plein d'expérience, et renommé dans le monde savant, l'amiral Greigh, aussi habile administrateur que brave marin, perfectionna dans toutes ses parties la flotte qu'il avait sous sa direction, et posa les bases de son développement ultérieur. Dans la campagne de Turquie de 1827 — 1829, cette flotte rendit, sous son commandement, de très grands services par la prise d'Anapa et de Sizopol, et par sa coopération aux efforts de l'armée russe qui assiégeait Varna.

La Russie acquit, par la paix d'Andrinople, toute la côte

(*) La flottille à rames, du Danube, fut instituée pendant cette guerre.

orientale de la mer Noire. Pour mettre un terme au trafic des esclaves, et à l'importation de la contrebande de guerre, chez les montagnards insoumis, on institua *la ligne côtière* de la mer Noire, le long de laquelle les navires de la flotte entretenaient une croisière permanente, ce qui était une excellente école pour l'instruction pratique des officiers et des matelots de cette flotte.

En 1833, le commandement en chef de la flotte et des ports de la mer Noire fut conféré à l'amiral Lazarew, qui avait reçu son éducation navale en Angleterre, avait fait trois fois le tour du monde, pris part à la bataille de Trafalgar, et qui s'était couvert de gloire à Navarin. Il continua les travaux utiles de son prédécesseur, l'amiral Greigh, et, pendant son commandement, la flotte de la mer Noire reçut un nouvel accroissement, au moyen d'un certain nombre de navires construits d'après les modèles les plus récents, et armés d'une artillerie formidable, ce qui plaça cette flotte au rang des premières marines européennes. Lazarew établit une amirauté considérable à Nicolaew, et une autre de moindre importance à Noworossiysk, tandis que l'on construisait, à Sébastopol, des docks excellents, et qu'on entreprenait des travaux pour la fondation d'une vaste amirauté à laquelle on donna le nom de Lazarew. Mais le principal mérite de l'amiral est d'avoir créé pour son pays un grand nombre d'officiers de marine habiles et pleins d'expérience.

En 1849, l'emploi de chef d'état-major du commandant en chef de la flotte de la mer Noire fut donné au vice-amiral Kornilow, dans la personne duquel se concentra, après la mort de Lazarew en 1851, l'activité principale qu'exigeait l'administration de cette flotte.

Pendant le court espace de temps que dura son administration, Kornilow justifia pleinement la confiance qu'on avait

en lui; il introduisit plusieurs améliorations utiles, et surtout éleva la force morale de la flotte à un haut degré d'énergie, qui se révéla de la manière la plus éclatante au siège de Sébastopol.

Ainsi qu'on l'a dit plus haut, le port principal de la flotte de la mer Noire, depuis l'année 1784, était Sébastopol où se trouvait toujours la plus grande partie des vaisseaux, à l'exception de quelques petits bâtiment mouillés à Kertch, à Nicolaew, et sur le Danube. La baie de Sébastopol offrait à la flotte le plus bel ancrage du monde.

La grande baie de Sébastopol qui rentre profondément dans la terre ferme, a une étendue de près de six verstes en longueur, de 250 à 450 sagènes en largeur, et une profondeur de 35 à 63 pieds. Sur tout cet espace il n'y a point de récifs; le fond est argileux, uni, et la grande baie non plus que ses embranchements ne se couvrent presque jamais de glaces. La passe, qui a une largeur de près de 400 sagènes, est limitée au nord et au sud par deux promontoires longs et étroits. Pour indiquer cette passe, la direction du chenal est marquée par deux phares construits en 1820. L'extrémité orientale de la baie est peu profonde, à cause du sable qu'apporte la rivière Tschernaïa, qui coule dans la vallée marécageuse d'Inkermann. Le seul inconvénient de la baie de Sébastopol est que, partout et à toute profondeur, se trouve en grande quantité une espèce de ver marin qui s'attache aux navires, et leur cause un grand dommage.

Les côtes méridionale et septentrionale de la baie, formées par les saillies des montagnes, sont élevées, pour la plupart rocheuses et abruptes, et s'abaissent graduellement à partir de la vallée d'Inkermann jusque vers la mer. La côte du nord forme quelques promontoires saillants et plusieurs criques dans lesquelles viennent déboucher les ravins suivants peu larges et peu profonds: *Soukhaïa, Kourinaïa,*

Panaïotow, Soukharnaïa, Grafskaïa, les ravins *du Nord, de la Hollande et du Phare*. Sur la côte sud se trouvent trois grandes baies qui rentrent profondément dans la terre ferme: la baie *du Carénage*, celle *du Sud* et la baie *de l'Artillerie*. La baie du Sud ayant plus de deux verstes de longueur, de 100 à 200 sagènes de largeur et de 35 à 56 pieds de profondeur, est garantie contre tous les vents et présente ainsi un excellent port naturel, dans lequel pouvait s'abriter toute la flotte de la mer Noire. La baie *de l'Artillerie* servait de port aux navires marchands. La baie du Sud, dans sa partie nord, forme aussi la baie *Karabelnaia*. A partir de la baie de l'Artillerie vers l'est, les côtes maritimes s'abaissent graduellement jusqu'au cap Chersonèse et forment encore plusieurs baies plus ou moins grandes, telles que celles de *la Quarantaine, de Chersonèse, de Kamiche* et les baies *Kazatschia, Pésotschnaïa*, et *Strélezkaïa*.

Sébastopol est bâti sur les deux rives de la Grande baie qui divise la ville en deux parties: *le côté Nord* et *le côté Sud*. Le côté sud est lui-même divisé par la baie du même nom, en deux parties: *le côté de la Ville*, situé à l'ouest de la baie du Sud, et *le côté Karabelnaïa*, à l'est de cette même baie. La communication entre ces deux parties a lieu par un chemin détourné qui mène le long de la *Péressip* (terrain de remblai) au fond de la baie du Sud. La ville elle-même est assise sur une colline longitudinale ayant près de 30 sagènes d'élévation au dessus de la mer, et appelée *montagne de la Ville*. Cette montagne offre des pentes abruptes du côté de l'est vers la baie du Sud et du côté de l'ouest vers le *ravin de la Ville*. Sur le versant gauche de ce dernier ravin se développe le *faubourg de l'Artillerie*.

Ainsi disposé en amphithéâtre sur les pentes de la montagne, Sébastopol présente un aspect très pittoresque. Les

deux rues les plus importantes de la ville, *Ekatérininskaïa* et *Morskaïa* aboutissent vers le sud, à *la place du Théâtre*, et vers le nord à *la place Nicolas*. Ces rues très larges, à vastes chaussées macadamisées, servent de communications principales entre les différentes parties de la cité; elles étaient alors ornées des plus beaux édifices de la ville. Toutes les autres rues, étroites et disposées en amphithéâtre, avec des pentes rapides, n'étaient point pavées.

Outre ses batteries et les casernes des bastions, Sébastopol renfermait encore les édifices et les établissements militaires suivants:

A. CÔTÉ NORD.

1) *La manutention* dans le ravin Soukharnaïa, qui confectionnait par an près de 86,000 pouds de biscuits.

2) *Les anciens magasins de vivres*, dans le ravin Kourinaïa, pouvant contenir près de 45,000 tchetwerts de blé.

B. CÔTÉ KARABELNAIA.

3) *La nouvelle amirauté* entre la baie Karabelnaïa et la baie du Sud. La construction de cet édifice avait été commencée en 1836, sous l'administration de l'amiral Lazarew, et, pour les terrassements, on avait dû couper l'extrémité de la montagne.

Les travaux nécessités par cette construction furent exécutés dans des proportions vraiment gigantesques: il avait fallu, en effet, enlever plus de 200,000 sagènes cubes (2 millions de mètres cubes) de terrain dont près de la moitié, avait été creusée dans le roc vif. Pour soutenir la saillie de la montagne qui s'était formée, par suite de l'extraction des terres, on avait construit un mur de support d'une hauteur de près de sept sagènes. La terre enlevée avait été employée, en partie pour la for-

mation d'une digue à travers le ravin des Docks, et en partie pour combler les vides du terrain au fond de la baie du Sud. Le long de *la Pérèssip* ainsi formée au fond de cette baie, on avait construit une route qui réunissait le côté de la Ville à la Karabelnaïa. Lorsque la guerre commença on n'était encore parvenu qu'à poser le socle de quelques édifices de la nouvelle amirauté; pour d'autres on n'avait achevé que les fondations.

4) *Les bassins de radoub* disposés à l'extrémité du ravin des Docks, offraient l'une des constructions les plus remarquables et les plus utiles de Sébastopol. Ils avaient été entrepris en 1836, sous les ordres de l'amiral Lazarew et avaient été achevés en 1852.

Le projet primitif en avait été dessiné par les ingénieurs des ponts et chaussées Potier et Raucourt. Ces établissements se composaient:

1) d'un vaste bassin et de cinq docks dont trois pour les vaisseaux de haut bord et deux pour les frégates; 2) d'une écluse qui réunissait le bassin à la baie Karabelnaïa et enfin d'un bassin pour l'immersion des mâts.

Le grand bassin, dont le fond était élevé de huit pieds au dessus de la mer, se remplissait d'eau par un canal qui prenait naissance dans la rivière Tschernaïa, au village de Tschorgoune. Ce canal était, lui même, une oeuvre d'art remarquable; se développant sur environ 19 verstes de longueur, et en partie creusé dans le roc, en partie conduit par des tunnels pratiqués au milieu des rochers, il traversait les ravins au moyen de beaux aqueducs.

La longueur totale des trois tunnels était de 250 sagènes et celle des cinq aqueducs de 200 sagènes.

Pour le cas où, par quelque circonstance imprévue, les conduits d'eau n'auraient pas pu fonctionner, on avait construit, sur les bords de la baie Karabelnaïa, un édifice dans lequel se trouvait une machine à vapeur de 30 chevaux, destinée à remplir d'eau de mer un bassin d'une

profondeur de 30 pieds et pouvant contenir plus de 10,000 sagènes cubes d'eau.

5) *Les magasins de vivres de la marine,* assez considérables pour renfermer environ 47,000 tchetwerts d'approvisionnements pour la subsistance des troupes de terre et une grande quantité de provisions de bouche pour la marine. Ces magasins se trouvaient le long du rivage oriental de la baie Karabelnaïa, dont le quai était garni d'un parapet en porphyre. C'est aussi là que se trouvaient les robinets pour fournir aux navires de l'eau potable venant de Tschorgoune, et amenée dans les magasins par un filtre établi non loin de là sur le principal conduit d'eau.

L'enceinte des docks et des magasins de vivres était entourée d'un mur élevé.

6) *L'avant-cale de Morton,* avec un édifice pour le dépôt des cabestans, sur la côte orientale de la baie du Sud, au sud de la nouvelle amirauté. C'est là qu'on procédait au radoub des bricks et des navires à vapeur.

7) *Les casernes de la marine*—sur une hauteur entre les docks et la baie du Sud.

8) *L'hôpital de la marine* pour 1400 malades, — au sud des casernes de la marine.

Il y avait, en outre, à la Karabelnaïa, différents magasins et le laboratoire de la marine. Enfin sur le côté oriental de la baie du Sud, près de l'extrémité de la grande rade, dans le ravin St-Georges, on trouvait un magasin contenant 21,000 pouds de poudre.

C. CÔTÉ DE LA VILLE.

9) *L'ancienne amirauté* avec deux avants-cales pour frégates et corvettes et des ateliers de construction, situés sur la côte occidentale de la baie du Sud, entre cette baie et la rue

Ekatérininskaïa. Derrière l'ancienne et la nouvelle amirauté, sur la Karabelnaïa, s'ouvrait dans la baie du Sud le port militaire, où venaient hiverner tous les vaisseaux qui pouvaient s'ancrer tout près du rivage. Chaque bâtiment avait sa place marquée avec un débarcadère et un hangar, pour abriter les embarcations et les autres accessoires des navires.

10) *Les ateliers de construction du génie, l'arsenal et les magasins de l'artillerie de terre.* Toutes ces constructions se trouvaient près de la baie de l'Artillerie.

11) *L'hôpital des troupes de terre* pour 600 malades, établi sur la hauteur entre le ravin de la Ville et le ravin Zagorodnoï, à l'ouest du premier.

12) *La bibliothèque de la marine,* fondée par l'amiral Greigh. Ce bel édifice occupait le point le plus élevé de la ville.

13) *Plusieurs établissements de la marine,* consistant en divers ateliers disposés au fond de la baie du Sud.

Enfin, il ne faut pas oublier de mentionner ici les baraques en maçonnerie couvertes de tuiles qui se trouvaient sur le côté Nord, sur le côté de la Ville et à la Karabelnaïa, et qui pouvaient contenir trois régiments complets, en tout environ 12,000 hommes.

Indépendamment de ces établissements pour le service des armées de terre et de mer, on remarquait encore les édifices appartenant à la couronne et les édifices publics suivants: une petite maison de construction ancienne connue sous le nom de *palais de l'Impératrice Catherine II*, *l'assemblée de la noblesse* ou maison des commandants d'escadre, un institut de jeunes filles et un théâtre bâtis sur le côté de la Ville; deux prisons, celle du génie sur le côté de la Ville et celle de la marine sur le côté Karabelnaïa.

On comptait à Sébastopol, 6 églises orthodoxes-grecques et deux en construction; une église catholique-romaine, une église luthérienne, une mosquée, une synagogue et la maison de prières des Karaïmes.

Les principaux édifices appartenant à des particuliers s'élevaient sur le côté de la Ville; il n'y avait sur le côté Nord, que quelques baraques de matelots, dans le ravin Soukhaïa. A la Karabelnaïa, qui faisait presque exclusivement partie du port, on ne voyait pas non plus de grands bâtiments à des particuliers; là, se trouvaient les faubourgs: *Karabelnaïa*, entre les docks et le ravin Ouschakow, — *Malakhow*, au pied du mamelon du même nom,—et, au sud de la Karabelnaïa, le faubourg *Tatar* et de *Bambor* sur les pentes septentrionales de la hauteur, située entre les ravins des Docks et du Laboratoire.

En général, il y avait à Sébastopol 2,120 maisons appartenant tant à la couronne qu'à des particuliers.

La ville possédait trois jardins publics, savoir: le grand boulevard,—sur la hauteur entre le ravin de la Ville et la baie; le petit boulevard, orné du monument de Kazarsky et enfin le jardin, entouré d'un mur, dans le ravin d'Ouschakow.

Les habitants tiraient des puits l'eau potable nécessaire à leur consommation; mais pour fournir de l'eau à la ville en quantité suffisante on avait établi, sur la place du Théâtre, une fontaine alimentée par une source située dans le ravin Sarandinaki.

Le nombre des habitants de la ville montait, en général, à environ 42,000, dont 35,000 appartenaient à la flotte ou à l'armée.

Le terrain qui s'étend sur le côté Sud de Sébastopol présente la forme d'un triangle, baigné de deux côtés par les eaux de la baie et par celles de la mer, et s'appuyant de son dernier côté, tant aux hauteurs qui environnent Balaklawa qu'aux vallées de Balaklawa et de la rivière Tschernaïa.

Le pays compris dans ces limites et qui se nomme *presqu'île de Chersonèse,* s'élève graduellement vers le sud et se termine par des rochers abruptes. Ces rochers qui couvrent une étendue de 12 verstes, depuis les hauteurs de Balaklawa jusqu'à la baie du Carénage, constituent une forte position militaire naturelle, qui prend son nom du *mont Sapoune*, lequel s'élève de 490 à 700 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sur tout l'espace qui s'étend depuis la vallée de la Tschernaïa jusqu'à la mer, le plateau de Chersonèse est sillonné de ravins profonds qui suivent la direction du sud-est au nord-ouest.

Le ravin *Sarandinaki* forme la prolongation de la baie du Sud, et divise le plateau de Chersonèse en deux parties inégales dont chacune a son caractère particulier. La partie orientale présente un terrain plus accidenté que la partie occidentale; les ravins y sont plus profonds et leurs pentes plus abruptes.

Les principaux ravins de la partie orientale du plateau de Chersonèse, qui se développent dans la direction de l'ouest, sont:

Le ravin du Carénage, d'une longueur de quatre verstes, de son origine à son embouchure. Il est très profond, et ses bords sont tellement escarpés qu'il n'y a pas, sur toute son étendue, de communication possible entre les deux rives, excepté à son embouchure. Dans sa partie supérieure, ce ravin se divise en deux embranchements.

L'espace compris entre le ravin du Carénage, la rade et la vallée d'Inkermann se compose de hauteurs, entourées de tous côtés par des ravins plus ou moins profonds.

Presque parallèlement au ravin du Carénage, s'étend *le ravin des Docks*, qui n'a de profondeur et des bords escarpés qu'à partir de l'endroit où il pénètre dans l'enceinte de la ville.

L'espace qui sépare le ravin du Carénage de celui des Docks affecte la forme d'une longue crête et constitue trois monticules, savoir: le mamelon *Malakhow*, le mamelon *en avant du Malakhow* et la hauteur *Mikrukow* (*), en face de l'embouchure du ravin qui porte le même nom.

Le ravin du Laboratoire a une longueur de 4 verstes. Il est très profond et l'escarpement de ses bords est presque perpendiculaire.

La crête qui surgit entre les ravins du Laboratoire et des Docks, présente aussi deux élévations: celle *de Bambor*, et à la distance d'une verste en avant de la première, la hauteur *Worontzow*.

Enfin le ravin *Sarandinaki* s'étend presque en ligne droite du sud au nord, sur une longueur de six verstes jusqu'à son embouchure dans la baie du Sud. Près de son embouchure il se réunit au ravin du Laboratoire et forme, près de la Péréssip, un terrain bas assez vaste. Ce ravin est très profond, la rive gauche est rocheuse et abrupte, tandis que la rive droite, quoique moins escarpée, domine la rive gauche.

Du côté droit, ce ravin en reçoit deux autres, celui de *Khomoutow* et le ravin *De Lagardie*.

La hauteur qui surgit entre les ravins du Laboratoire, Sarandinaki et De Lagardie s'appelle la *montagne Verte*. Elle forme, vers la baie du Sud, deux promontoires saillants, dont l'un tourné vers l'occident s'abaisse en terrase et se termine par une petite élévation à laquelle on a donné le nom de *Pain de Sucre*.

La partie occidentale du plateau de la Chersonèse, est beaucoup plus vaste, et le terrain y est moins accidenté que dans

(*) C'est la hauteur sur laquelle, plus tard, les Anglais construisirent la batterie nommée par eux «Victoria».

sa partie orientale. Là s'étend presque parallèlement au ravin Sarandinaki, le ravin *de la Quarantaine* dont les bords sont moins escarpés, et sur lesquels on peut monter partout aisément, à l'exception toutefois de leur partie inférieure. Près de l'embouchure de ce ravin se trouvaient les bâtiments de la Quarantaine, sur le rivage occidental de la baie du même nom; et, sur la montagne, à l'ouest de cet établissement, on voyait encore les ruines de l'ancienne Chersonèse.

Le plateau élevé, renfermé entre les ravins de la Quarantaine et de Sarandinaki, s'appelle *le champ Koulikowo.* C'est là que prennent naissance *le ravin de la Ville*, qui traverse Sébastopol et vient aboutir à la baie de l'Artillerie, *le ravin Zagorodnoï* qui s'étend à l'ouest de la ville, et *le ravin du Cimetière* où se trouvait le principal cimetière de la ville, entouré d'un mur d'enceinte. Ces deux derniers ravins se réunissent et ont leur embouchure commune dans celui de la Quarantaine.

Entre les ravins de la Quarantaine et le fond du ravin de la Ville se trouve une hauteur longitudinale isolée dont les pentes sont très douces, et qu'on a appellé *mont Rodolphe*, d'après le nom d'une ferme qui y est établie. Le mont Rodolphe s'élève à 300 pieds au dessus du niveau de la mer.

A l'ouest du ravin de la Quarantaine s'étend un terrain plus uni et moins accidenté connu sous le nom de *Terre Neuve*. Des ravins, qui traversent cette région, les plus considérables sont ceux *de Strélezkaia et de Kamiche* qui aboutissent à deux baies portant les mêmes noms, et qui présentent, dans quelques unes de leurs parties, des montées d'un accès difficile. Le ravin de Kamiche prend naissance non loin du monastère St-Georges, et s'étend dans une longueur de neuf verstes, parallèlement aux côtes sud-ouest de la mer; ces côtes peu apparentes près du cap Chersonèse s'élèvent

graduellement vers le sud-est, et présentent alors des pentes verticales et quelquefois surplombantes, qui atteignent près du monastère St-Georges, jusqu'à une hauteur de plus de 300 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le sol de la presqu'île de Chersonèse est formé de couches de calcaire dur, dit calcaire des steppes, montrant en partie le roc vif, et en partie couvert d'une mince couche de humus et d'argile mêlée de gravier, qui ne présente que bien rarement plus de trois pieds d'épaisseur. Le fond des ravins se compose de terrains d'alluvion.

Dans toute cette contrée la végétation est pauvre, et l'eau très peu abondante; celle qui est nécessaire aux besoins des habitants leur est fournie par des puits qui sont parfois très profonds, et par quelques sources provenant du mont Sapoune. Les hauteurs du ravin du Carénage et les parties supérieures des ravins des Docks et du Laboratoire étaient couvertes d'épais buissons de chênes et de fourrés épineux; quelques fermes possèdent des jardins et des vignobles mais de peu d'étendue. Toutes les autres parties de cette contrée ne présentent qu'une steppe aride, sur laquelle on rencontre ça et là quelques vestiges d'anciennes constructions. Pendant les chaleurs d'été qui s'élèvent souvent au dessus de 28° R. les environs de Sébastopol sont entièrement brûlés par le soleil et offrent l'aspect d'une nature désolée; par contre, à l'époque de la saison des pluies, et pendant l'hiver, le sol détrempé devient fangeux, surtout dans les ravins, ce qui entrave beaucoup la facilité des communications.

La contrée située au nord et au nord-est de la presqu'île de Chersonèse, et limitée par la Grande baie, la mer et les rivières Belbeck, Schoulia et Tschernaïa, comprend une partie de la chaîne secondaire de montagnes parallèle à la Yaïla. Cette partie de la chaîne se développe sur une longueur de

30 verstes, et sa plus grande largeur est de 10 verstes. S'abaissant graduellement à mesure qu'elle s'avance vers la mer elle présente du côté de l'est et du sud, vis-à-vis de la vallée de Baïdar et de la ville de Balaklawa, une position très forte, et même sur quelques points inaccessible pour une attaque dirigée du côté du sud. Sa partie orientale est formée par la montagne de Karaless, entre Belbeck et le défilé de Karaless, en avant duquel s'élève une cîme isolée, sur laquelle se dressent encore les ruines de l'ancienne forteresse de Mangoup-Kalé. Plus loin, dans la direction de l'ouest, s'étendent, sur une longueur de 10 verstes, les hauteurs de Mackenzie. Entre ces hauteurs et le ravin de Martinow, à l'extrémité de la baie, le terrain très accidenté, s'élève vers le sud et forme plusieurs ravins, dans l'un desquels se trouvent, près de la rivière Tschernaïa, les ruines de l'antique ville d'Inkermann, qui a donné son nom aux sommets environnants (*). Les hauteurs d'Inkermann et de Mackenzie étaient couvertes d'épaisses forêts.

Le rivage du nord de la Grande baie est aussi entrecoupé d'une multitude de ravins, que nous avons déjà indiqués plus haut, lorsque nous avons fait la description de la rade. A partir de l'embouchure de la baie vers le nord jusqu'au village d'Outchkouï, les côtes s'étendent en falaises presque perpendiculaires; mais depuis ce village jusqu'à l'embouchure du Belbeck, ces falaises s'affaissent et s'effacent graduel-

---

(*) Sous les ruines d'Inkermann s'est conservé jusqu'à ce jour un temple souterrain creusé dans le roc, offrant tout un labyrinthe de grottes disposées à deux et à trois étages et inauguré en 1853, sous l'invocation de St. Clément. On arrive à ce temple par un escalier taillé dans le roc, à droite de l'embouchure du ravin des Carrières. Un souterrain pareil à celui d'Inkermann se trouve aussi dans le ravin St. Georges.

lement. La partie septentrionale de la contrée contigüe à la vallée du Belbeck est coupée par une grande quantité de ravins profonds; mais les saillies des rochers et des cîmes isolées, y sont moins abruptes et offrent conséquemment quelques montées assez faciles. La position militaire qu'on pourrait occuper sur la rive gauche du Belbeck, en vue de se défendre contre un ennemi qui s'avancerait du nord, offre en raison de sa grande étendue, des dispositions du sol moins accidenté, et de la difficulté des communications, moins d'avantages et de résistance que les positions des hauteurs de Mackenzie et d'Inkermann, auxquelles des rochers perpendiculaires forment une défense naturelle sur la plus grande partie de leur étendue. Tout ce plateau que nous examinons, présente un terrain ondulé, inégal, coupé dans différentes directions par des pentes abruptes, et couvert de forêts de chênes et de buissons épais, sur tout l'espace qui se prolonge depuis le ravin Grafskaïa jusqu'aux villages d'Otarkoï, de Zalaankoï et de Tcherkess-Kermenn.

Au delà de la rive droite du Belbeck commence une troisième chaîne de montagnes plus basse encore que les précédentes et qui s'étend jusqu'à Simphéropol. Le versant sud-est de cette chaîne est abrupte tandis que le versant nord-ouest s'abaisse insensiblement jusqu'au rivage de la mer.

Les environs de Sébastopol, au sud-est, sont limités par les montagnes de Balaklawa, formant du côté de la mer, des falaises presque verticales, et du côté de l'intérieur de la presqu'île, des pentes beaucoup moins escarpées. Ces montagnes atteignent une hauteur de 700 à 1400 pieds au dessus du niveau de la mer. Les dernières ramifications de ces montagnes sont occupées par les villages de Karane, de Kadikioï et de Komari, dont la population est presqu'entièrement composée de Grecs. La ville même de Balaklawa, habitée aussi par des

Grecs, est située dans un défilé profond, sur le rivage oriental de la baie et cernée de deux côtés par de hautes montagnes. La baie de Balaklawa, qui a près de 600 sagènes de longueur, 100 sagènes environ de largeur et 28 à 91 pieds de profondeur, présente la plus grande sécurité aux navires qui viennent y jeter l'ancre.

Entre les montagnes de Balaklawa, les hauteurs de Mackenzie et d'Inkermann et les rochers escarpés du mont Sapoune, s'étend une grande vallée, longue de neuf verstes et large de $^3/_4$ à $1^1/_2$ verstes, qu'arrose la rivière Tschernaïa.

La rivière Tschernaïa, (en langue tatare Bïuck-Ouzen) se forme de quelques sources qui sortent de la Yaïla près des villages de Tschorgoune et de Karlowka; elle parcourt le défilé étroit et rocheux de Tschorgoune où elle reçoit les eaux des rivières Warnoutka et Schoulia. A partir de cet endroit, elle arrose une grande vallée limitée, d'un côté par les flancs du mont Sapoune, et de l'autre par les hauteurs de Mackenzie et d'Inkermann. A deux verstes plus bas, au dessous du défilé de Tschorgoune, on traverse la rivière sur un pont en pierres nommé le pont de Traktir; et à deux verstes et demie de ce pont, en se dirigeant vers l'embouchure de la Tschernaïa, on trouve un gué, d'où part une route qui mène jusque sur le mont Sapoune. Plus loin la vallée de la Tschernaïa se rétrécit graduellement et forme le défilé d'Inkermann, d'où la rivière sort pour couler ensuite jusqu'à son embouchure dans la baie d'Inkermann, à travers la vallée marécageuse et malsaine du même nom, presqu'entièrement couverte de joncs. Près de l'embouchure de la Tschernaïa, le long d'une digue de 327 sagènes de longueur, a été établie la route de poste qui conduit à Simphéropol.

Sur tout son parcours entre le défilé de Tschorgoune et son embouchure, la Tschernaïa mesure de 1 à 4 sagènes de

largeur et de 2 à 6 pieds de profondeur. Son lit est parfois sablonneux, parfois couvert d'une boue épaisse et fangeuse. Elle déborde quelquefois en automne et au printemps, et dans la partie de son cours au dessous du gué, elle forme des marais, réputés pour leurs exhalaisons malsaines.

Près du pont de Traktir, les hauteurs de Fedukhine appuyent leur base sur la rive gauche de la Tschernaïa, et forment trois cîmes isolées, d'un relief très saillant et séparées les unes des autres par de petites vallées.

Au délà des hauteurs Fedukhine, depuis le défilé de Tschorgoune jusqu'aux rochers abruptes du mont Sapoune, s'étend une suite de collines affectant la forme d'une chaîne de montagnes. De même que les hauteurs de Fedukhine, les cîmes qui s'étendent au delà étaient couvertes d'épais buissons.

Cette description suffisant pour donner une idée assez juste des environs de Sébastopol, tournons maintenant nos regards vers la ville, et suivons l'historique de toutes les dispositions prises par le gouvernement russe, relativement aux fortifications de cette place, à partir de l'année 1783.

CHAPITRE V.

Aperçu historique des mesures prises par le gouvernement pour la construction des fortifications de Sébastopol. — Projet de 1834. — Esquisse générale de l'état de la défense des côtes et de la défense du côté de terre, au commencement de la guerre avec la Turquie, en 1853. — Description détaillée des batteries de côte et des fortifications de terre. — Armement des batteries de côte.

Dès que Sébastopol fut fondé, le gouvernement prit les mesures nécessaires pour mettre la ville, surtout du côté de la mer, à l'abri des entreprises de l'ennemi.

Déjà, en 1783, lors de l'occupation de la baie d'Akhtiar par les Russes, les deux rives avaient été garnies de batteries de campagne, et, en même temps, le colonel du génie Korsakow avait été chargé d'élaborer un projet de fortifications permanentes pour la défense de Sébastopol contre les attaques dont cette ville aurait été l'objet, tant par terre que par mer. On ne donna, toutefois, aucune suite à ce projet, qui ne fut point exécuté. Après la seconde campagne de Turquie en 1794, les batteries de campagne des deux rives de la baie furent remplacées par cinq batteries en terre d'un

profil permanent, armées d'à-peu-près 100 bouches à feu. En 1805, le marquis de Traversay, commandant en chef de la flotte et des ports de la mer Noire, conçut et fit adopter un projet, d'après lequel on résolut de renforcer la défense des côtes, par sept nouvelles batteries en terre. Conformément à ce même projet, le gouvernement, pour garantir la ville, ainsi que les batteries de côte, d'une attaque dirigée par terre, décida que sur chacun des côtés Sud et Nord, serait construit un fort à polygone fermé et présentant une grande force de résistance.

Deux de ces batteries, les n^{os}8 et 10 (*) n'avaient, ainsi que le fort du Nord, subi presque aucun changement dans leur tracé, jusqu'au commencemeut même de la guerre d'Orient. Les batteries de côte armées d'environ 200 pièces, donnaient à la rade une défense assez redoutable.

Une flotte ennemie, décidée à forcer la rade, devait passer premièrement sous le feu de la batterie extérieure n°10, traverser ensuite quatre lignes de batteries à l'intérieur de la rade, et s'exposer ainsi, presque à bout portant, pendant un trajet de deux milles, à des feux de front, de flanc et de revers. Une pareille tentative devait être considérée comme impossible à l'époque où il n'existait pas encore de marine à vapeur.

En 1822, un comité fut institué à Sébastopol sous la présidence de l'amiral Greigh, alors commandant en chef de la flotte et des ports de la mer Noire. Conformément aux projets de ce comité, les batteries de côte qui existaient déjà, furent considérablement renforcées, et le côté Sud re-

---

(*) Le n°8, à l'ouest de la baie de l'artillerie, et le n°10, à l'est de la baie de la Quarantaine.

çut, entre les batteries n°8 et n°10, deux nouvelles batteries de mortiers.

Par ordre du département du génie, on prépara, en 1834, un nouveau projet ayant pour but de rendre plus intense la défense de la rade, et d'entourer de fortifications le côté Sud, vis-à-vis de la campagne. Ce projet fut adopté, sauf quelques modifications, et les travaux commencèrent immédiatement.

Comme la défense des côtes présentait bien plus d'importance que la défense de terre, c'est sur la première que les ingénieurs, lors de la mise à exécution du projet, portèrent principalement leur attention et employèrent les moyens qu'on jugea les plus efficaces.

Vers la fin de 1852, tous les ouvrages ordonnés pour la défense des côtes furent terminés; ces ouvrages se composaient de huit fortes batteries de côte, savoir: cinq batteries casematées et trois en terre. De ces huit batteries, cinq, *le n°10*, *Alexandre, le n°8 avec le bastion n°7, les batteries Nicolas* et *Paul* se trouvaient sur le côté Sud; les trois autres, situées sur le côté Nord, étaient: *les batteries Constantin, Michel* et *le n°4*. Les batteries n°4, n°8 et n°10 étaient en terre; les autres casematées,—à l'exception de la batterie Alexandre et du n°4, qui étaient mi-partie en terre et mi-partie casematées.

C'est ainsi que Sébastopol présentait du côté de la mer une défense formidable, consistant en cinq lignes successives de batteries. En effet, une flotte ennemie avait à subir, déjà en dehors de la rade, le feu de la batterie n°10; à l'entrée de la rade, elle devait passer sous le feu des batteries Alexandre et Constantin; plus loin encore elle s'exposait premièrement au tir de la batterie n°8 et du bastion n°7, et ensuite à celui des batteries Nicolas et Michel; enfin, étant

parvenue jusqu'à l'entrée de la baie du Sud, cette flotte avait encore à essüyer le feu de la batterie n°4 et de celle de Paul. Toutes ces batteries pouvaient diriger leur feu sur les approches de la mer, ainsi que sur la rade, en prenant la flotte ennemie d'enfilade, en flanc et à revers.

D'après le projet de 1834, on s'était proposé d'entourer le côté Sud, vis-à-vis de la campagne, d'une ligne continue de fortifications, s'appuyant, du flanc gauche, à la rade, en arrière du ravin Ouschakow, et, du flanc droit, à la batterie de côte n°8. Cette ligne de fortifications devait être composée de sept bastions en terre établis sur les hauteurs, et fermés à la gorge par des casernes de défense et des murs crénelés, et ralliés entre eux aussi par des murs percés de meurtrières.

En 1837, lorsque l'Empereur Nicolas I vint, en personne, inspecter lui-même les fortifications de Sébastopol, il apporta plusieurs modifications à ce projet. Elles consistaient principalement en ce que le flanc gauche de la ligne de fortifications devait être porté en avant du ravin Ouschakow, et qu'au lieu de sept bastions on devait, d'après les ordres de l'Empereur, en construire huit, dont quatre auraient été établis sur la Karabelnaïa, et quatre sur le côté de la Ville. Ces huit bastions devaient être construits sur les emplacements suivants:

1. Auprès de la baie du Carénage,—le bastion n°1.

2. A droite du n°1, à une distance de 260 sagènes de ce dernier,—le bastion n°2.

3. Encore plus à droite, sur le mamelon Malakhow, un bastion non-numéroté.

4. Entre les ravins des Docks et du Laboratoire, sur les hauteurs de Bambor, en avant de l'hôpital de la marine, — le n°3.

5. Vis-à-vis de l'embouchure de la baie du Sud, sur les hauteurs du Boulevard,—le n°4.

6. Sur la crête des hauteurs entre le ravin de la Ville et le ravin Zagorodnoï,—le bastion n°5.

7. Sur les mêmes hauteurs, à droite du n°5, à une distance de 500 sagènes de celui-ci, le bastion n°6. Et enfin,

8. Sur les bords de la rade, à proximité de la batterie n°8 et en conjonction avec elle,—le n°7.

L'entier développement de cette ligne de défense devait avoir sept verstes de longueur.

Mais tandis qu'on employait tous les moyens disponibles pour accélérer les travaux relatifs à la défense des côtes, la construction des ouvrages de fortification de terre était à peine commencée; et, au début de la guerre il n'y avait encore, d'achevé,—de tous les ouvrages projetés pour la défense de terre, — que trois casernes, destinées à fermer à la gorge les bastions projetés n°1, n°5 et n°6, — des murs percés de meurtrières entre les bastions n°5, n°6 et n°7, et enfin, ce dernier bastion, lequel, ainsi qu'on l'a dit plus haut, était annexé à la batterie de côte n°8. On avait construit, de plus, en arrière de ces deux ouvrages et entre les bâtiments appartenant à l'artillerie de terre, un autre mur crénelé, appuyé d'un côté, à la batterie n°8 et de l'autre au mur qui reliait entre eux les bastions n°s6 et 7; ce mur servit à fermer à la gorge le bastion n°7 ainsi que la batterie n°8.

Quant à la construction des autres bastions, on ne l'avait pas même commencée, à l'exception, toutefois, de quelques excavations pratiquées dans le roc sur l'emplacement même où devaient être creusés les fossés des bastions projetés n°s3, 4 et 6.

Sur le côté Nord, il n'y avait encore, comme par le passé, que l'ancien fort du Nord.

Tels étaient les seuls ouvrages qui, au début de la guerre, constituaient, du côté de terre, la défense de Sébastopol.

Décrivons maintenant, d'une manière plus détaillée, l'état dans lequel se trouvaient alors les batteries de côte, et les fortifications de terre.

I. BATTERIES DE CÔTE.

Les batteries de côte casematées, furent établies à un, deux, et trois étages de feux; elles étaient également appropriées à la défense et au logement des troupes.

A cet effet, on avait donné à toutes les casemates de ces batteries six sagènes de longueur, à l'exception de la batterie Paul dont les casemates n'en avaient que quatre. On avait ménagé dans l'épaisseur des pieds-droits, des ouvertures qui divisaient les casemates en deux parties; la première était occupée par les pièces d'artillerie, et la seconde, au fond, servait de logement pour les troupes. Toutes les casemates étaient construites de manière à ne recevoir qu'une seule bouche à feu; elles avaient de 12 à 14 pieds de hauteur sous clef sur $15^1/_2$ à $17^1/_2$ pieds de largeur.

Toutes les batteries casematées étaient construites avec une espèce de calcaire très résistant, dit *pierre des steppes*. Les murs de face de ces batteries avaient une épaisseur de $5^1/_2$ à 6 pieds; les voûtes supérieures, d'une épaisseur de 3 pieds, étaient recouvertes, au dessus du remplissage en moëllon et du dallage, d'une couche de terre épaisse de 3 à 6 pieds.

L'épaisseur des pieds-droits des voûtes était de 4 à $4^1/_2$ pieds; celle du mur longitudinal intérieur de $2^1/_2$ à 3 pieds.

L'épaisseur des voûtes des étages inférieurs était de $1^1/_2$ à 2 pieds. Le parement des murs avait été fait par assises réglées en pierres de taille, longues de $1^1/_2$ pied, larges d'environ 1 pied et d'une épaisseur de $^1/_2$ pied et disposées en boutisse et en panneresse. L'intérieur des murs était en moëllon. L'expérience avait fait reconnaître que la pierre des steppes pouvait être écrasée sous une charge de 135 à 150 pouds par pouce carré.

L'espacement des directrices des embrasures était partout de 3 sagènes; ces embrasures avaient un champ de tir latéral de 26°, à l'exception des batteries Paul et Michel, qui avaient été projetées plus tard et dans lesquelles le champ de tir des embrasures avait été augmenté jusqu'a 50°.

Les embrasures permettaient un angle d'élévation de $7^1/_2{}^\circ$ à 9° et un angle de dépression de 5° à 6°, à l'exception de la batterie Alexandre dont les embrasures n'admettaient un champ de tir que de $3^1/_2{}^\circ$ au dessus de l'horizon et de 3° au dessous.

La hauteur de la genouillère était de $4^1/_2$ pieds, excepté dans les batteries Michel et Paul où cette hauteur avait été réduite à 4 pieds. Ces deux batteries avaient des embrasures à niches.

Toutes les embrasures étaient munies de deux anneaux scellés dans le mur de face pour les braques, dans la prévision du cas où les bouches à feu seraient montées sur affûts de marine; on avait aussi ménagé dans le mur de la genouillère des encastrements et des ouvertures verticales pour le logement de la cheville ouvrière et de l'aiguille du châssis. Des crocs étaient scellés dans les voûtes au dessus des bouches à feu.

Pour la circulation de l'air on avait pratiqué des évents dans le mur de face, au dessus des embrasures; et des fenêtres, dont la surface était de 3 à 4 fois plus grande que l'ouverture des embrasures, avaient été ménagées dans le mur opposé.

Les bouches à feu de la plate-forme découverte des batteries casematées se trouvaient à une distance de trois sagènes l'une de l'autre, et tiraient par dessus le parapet, élevé de 5 à 6 pieds, et d'une épaisseur égale à sa hauteur.

Les embrasures des étages inférieurs des batteries casematées s'élevaient de 17 à 28 pieds au-dessus du niveau de la mer, et la crête de leur parapet de 46 à 78 pieds. La communication avec la plate-forme dans les batteries Michel et Paul était établie au moyen d'escaliers, et, dans les batteries Constantin et Alexandre, à l'aide de pentes douces.

Les batteries de côte en terre avaient un rempart de 12 à 15 pieds de hauteur, avec un parapet haut de 7 à 8 pieds et d'une épaisseur de 16 à 21 pieds; la largeur de leur terre-plein était de 3 à 6 sagènes. Ces batteries avaient un commandement de 35 à 87 pieds au dessus de la mer, et leurs bouches à feu placées à des intervalles de trois sagènes, tiraient par dessus le parapet.

Tel était le caractère général des batteries de côte de Sébastopol; mais, indépendamment de ces propriétés qui leur étaient communes, chacune d'elles se distinguait des autres par quelques particularités. Il nous paraît donc indispensable de donner ici un aperçu succint de chacune de ces batteries, séparément, pour qu'on puisse mieux apprécier l'importance et les qualités spéciales de chacune d'elles.

Commençons par la description des batteries situées sur le côté Sud.

Les batteries établies sur ce côté, étaient, comme on l'a déjà dit: le n°10, Alexandre, le n°8 avec le bastion n°7, Nicolas et Paul.

1. *La batterie n°10,* à l'est de la baie de la Quarantaine, avait été construite en 1818. Le front de mer, long de 200 sagènes, d'un faible profil permanent, se composait de deux saillants arrondis, disposés sur deux pro-

montoires de la côte et réunis entre eux par une courtine brisée, avec des retours fermant la gorge des saillants. L'extrémité gauche du front de mer avait pour objet de battre la baie de la Quarantaine et l'extrémité droite devait prendre à revers l'entrée de la rade. Du côté de terre la batterie était fermée par un front à redans, d'un profil de campagne, qui se réunissait au front de mer par de longues ailes.

La batterie n°10 occupait un emplacement très avantageux. Disposée en dehors de la rade, dans une position avancée, cette batterie pouvait, à une assez grande distance, attaquer de ses feux la flotte ennemie et la prendre en flanc, dans le cas où celle-ci viendrait à occuper une position devant la rade et la batterie Constantin; elle battait, en même temps, la baie de la Quarantaine et ne laissait pas aux navires ennemis la possibilité de s'introduire dans cette baie pour bombarder la ville.

2. *La batterie Alexandre,* disposée sur un promontoire saillant de la côte, était en partie casematée et en partie construite en terre. La partie casematée disposée en ligne droite sur une longueur de 36 sagènes, se composait d'un seul étage de treize casemates et d'une plate-forme découverte. A l'extrémité de son flanc droit se trouvait une tour ronde à deux étages de feux; son diamètre était de 11 sagènes, chacun de ses étages contenait 7 casemates. Le flanc gauche de la partie casematée se reliait à la partie en terre, longue de 70 sagènes et composée de deux faces, l'une en crémaillère, et l'autre droite; à son extrémité gauche, la batterie se terminait par un petit retour.

Les deux parties de la batterie, la partie casematée aussi bien que celle en terre, devaient battre les approches de la mer sur toute l'étendue des côtes depuis la batterie n°10 jusqu'à la pointe du Nord (Sévernaïa Kassa). La tour ronde

pouvait, en outre, défendre l'entrée de la rade ainsi que les parties les plus avancées de la rade elle-même.

Du côté de terre la batterie Alexandre était fermée par un mur crénelé et par une caserne blindée à un étage, entourée d'un glacis et défendue par la mousqueterie.

3. *Le bastion n°7 et la batterie n°8,* près de la baie de l'Artillerie, constituaient ensemble une puissante batterie dont le front tourné vers la grande baie dans une longueur de 185 sagènes, affectait la forme d'un front bastionné. Le bastion n°7 avait ainsi que la courtine, une escarpe revêtue en maçonnerie et tous deux étaient précédés d'un fossé et d'un glacis; la face gauche de la batterie n°8 avait un faible profil permanent, et la face droite tournée vers la baie de l'Artillerie un profil de campagne.

Le front de mer avait pour but principal de battre en écharpe l'entrée de la rade; la face gauche du bastion n°7 devait battre de ses feux le terrain avoisinant, et prendre des revers sur les batteries n°10 et Alexandre.

4. *La batterie casematée Nicolas, sans plate-forme découverte,* et dont la façade extérieure avait une longueur de 227 sagènes, était disposée le long de la rive nord-ouest du promontoire qui sépare la baie de l'Artillerie de la baie du Sud. Cette batterie se composait de deux longues faces; la face droite se terminait par une partie arrondie et celle de gauche par un petit retour. Elle avait trois étages de casemates: sur la face droite tous les étages étaient appropriés à la défense; mais sur la face gauche il y avait un étage souterrain et seulement deux étages de feux; cette différence provenait de l'inégalité du terrain, qui était plus élevé du côté de la face gauche que du côté de celle de droite. L'étage inférieur possédait 40 casemates, et chacun des étages supérieurs, 75. Derrière les casemates, une galerie large de 12 pieds, régnait tout le long de la batterie.

La face gauche enfilait la passe et la face droite prenait en flanc les parties les plus avancées de la rade. L'extrémité de la partie arrondie prenait des revers sur le milieu de la rade et servait à la défense de l'entrée de la baie du Sud.

L'étage moyen de la face gauche de la batterie Nicolas avait des embrasures construites spécialement pour les canons à bombes, d'après le modèle de 1837. La hauteur des genouillères était de trois pieds; les embrasures avaient des niches profondes, de manière que leur gorge se trouvait à une distance de deux pieds du plan extérieur du mur; leur champ de tir latéral était de 48°, tandis que le champ de tir de toutes les autres embrasures de la batterie Nicolas n'était que de 27°.

5. *La batterie Paul*, sur la pointe d'un long promontoire qui sépare la baie Karabelnaïa de la grande baie, avait trois étages de casemates et une plate-forme supérieure. Elle se composait de trois faces ayant ensemble une longueur totale de 42 sagènes. La face centrale battait les parties les plus avancées de la rade et l'entrée de la baie du Sud; la face droite prenait la rade en flanc, et la face gauche était tournée vers la baie du Sud. Cette batterie était fermée à la gorge par un mur percé de meurtrières.

Sur le côté Nord de la rade se trouvaient les batteries Constantin, Michel et n°4.

6. *La batterie Constantin* située en face de la batterie Alexandre, et formant avec elle la première ligne des batteries de la rade, se composait de deux étages de casemates avec une plate-forme découverte. Elle avait la forme d'un fer à cheval; la face droite était tournée vers la mer, celle de gauche battait la rade à revers, et la partie arrondie avait pour but de défendre la passe et ses abords. La batterie Constantin, conjointement avec les batteries Alexandre et n°10 contribuait puissamment aux feux croisés qui devaient battre

les approches de la rade. La façade extérieure de cette batterie se développait sur une longueur de 88 sagènes; chaque étage avait 27 casemates.

Du côté de la campagne, la batterie était fermée par une caserne de trois faces, à deux étages de feux et par des murs crénelés. L'étage inférieur de la caserne servait à défendre le fossé par des feux de mousqueterie, et l'étage supérieur était armé de bouches à feu; trois casemates de cet étage, sur la face centrale de la caserne, regardaient la campagne; quatre casemates de la face droite battaient les approches de la mer; et quatre casemates de la face gauche prenaient des revers sur la rade.

La caserne était précédée d'un fossé avec escarpe en maçonnerie.

7. *La batterie Michel* vis-à-vis de la batterie Nicolas avait deux étages de casemates avec une plate-forme supérieure, et se composait d'une face et de deux flancs qui mesuraient ensemble, sur le périmètre extérieur, une longueur de 96 sagènes. Chaque étage de feux avait 31 casemates. La face de cette batterie enfilait la passe, le flanc gauche flanquait la rade et défendait l'entrée de la baie du Sud, et le flanc droit regardait la campagne. La batterie était fermée à la gorge par un mur crénelé avec fossé et chemin couvert.

8. *La batterie* n°4, disposée sur un promontoire saillant vis-à-vis de la batterie Paul, se composait de deux parties distinctes: la batterie basse et la batterie supérieure. La batterie basse avait quatre faces comportant ensemble une longueur totale de 93 sagènes, et tournées vers la rade. Les deux faces de droite enfilaient la passe, la troisième face battait l'entrée de la baie du Sud et enfin la quatrième prenait la rade en flanc et à revers. La face droite longue de 45 sagènes et parallèle au rivage avait dû être disposée en crémaillère. Les quatre faces tournées vers la mer

étaient toutes d'ancienne date et n'avaient reçu, depuis leur construction primitive, que des réparations et un parement. Une caserne à un seul étage, en forme de queue d'aronde et percée de meurtrières, couvrait cette batterie à la gorge. En avant de la caserne on trouvait un fossé avec escarpe en maçonnerie et un glacis.

La batterie supérieure, établie dans des temps plus récents, avait la forme d'un saillant qui appuyait sa pointe à la batterie basse à laquelle elle était réunie par des murs crénelés. Elle se composait de deux faces: celle de droite regardait l'entrée de la rade, et celle de gauche, — la baie du Carénage. Du côté de terre, la batterie supérieure était couverte par un mur crénelé avec une partie arrondie au centre. Le mur de gorge de la batterie supérieure était précédé d'un fossé avec escarpe en maçonnerie, et la face gauche avait un fossé avec escarpe en terre revêtue de pisé et un glacis, lesquels communiquaient avec le fossé et le glacis de la caserne couvrant la gorge de la batterie basse.

Les talus extérieurs de cette batterie étaient revêtus en moëllon à bain de mortier, à partir d'un espace de 4 pieds au dessous de la crête, pour que les éclats de pierres ne pussent pas inquiéter les servants de la batterie. Tout le surplus du talus extérieur ainsi que les talus intérieurs et ceux du terre-plein et des rampes étaient revêtus de pisé à lit d'argile. Ce pisé se composait d'un mélange d'argile, de sable et d'herbes marines, et présentait une bonne résistance à l'action corrosive de l'eau. Ce dernier revêtement avait été appliqué aussi à toutes les autres batteries en terre.

II. FORTIFICATIONS DE TERRE.

Les casernes qui devaient fermer à la gorge les bastions projetés n[os] 1, 5 et 6, pourvoir à leur défense intérieure et servir, chacune, à loger une compagnie d'infanterie

de 250 hommes, n'étaient élevées que d'un seul étage. Ces casernes présentaient une façade en ligne droite de 40 sagènes de longueur sur 6 de profondeur; elle avait été disposée pour les feux de mousqueterie, et était garnie de deux parties saillantes en forme de caponnières munies d'embrasures pour les bouches à feu.

Les murs extérieurs des casernes avaient une épaisseur de $3^1/_2$ pieds; celle des murs de refend n'était que de 3 pieds et celle des voûtes de 2 seulement. Les voûtes étaient extradossées à deux chapes. Comme les casernes avaient été bâties sur des terrains en pente, elles étaient de hauteurs différentes, et leur élévation variait de 21 à 30 pieds; une partie de ces casernes avait des souterrains voûtés.

Les casernes des bastions nº5 et nº6 se réunissaient, des deux côtés, à des murs crénelés, d'une longueur de 16 à 20 sagènes, d'une épaisseur de 3 pieds et de $10^1/_2$ à $16^1/_2$ pieds de hauteur; ces murs devaient, conjointement avec les casernes, fermer à la gorge les bastions projetés. On avait ménagé des portes, dans ces murs, des deux côtés des casernes.

Les murs entre les bastions nºˢ5, 6 et 7 avaient été disposés seulement pour la défense des abords du terrain par des feux de mousqueterie; leur hauteur était de $17^1/_2$ pieds, leur épaisseur de $4^1/_2$ pieds, et ils étaient garnis de banquettes en terre d'une hauteur de $3^1/_2$ pieds. La partie centrale de chaque mur offrait le tracé d'un front bastionné; chaque flanc avait deux embrasures. Sur la continuité des faces des bastions en terre, les murs avaient des brisures derrière lesquelles on avait disposé de petites casemates destinées à recevoir deux bouches à feu chacune.

Du côté de la campagne ces murs étaient complétement découverts depuis le pied jusqu'à la tablette, et pouvaient être, même de loin, détruits par l'artillerie. Le mur entre

les bastions n°5 et n°6 avait une étendue de 400 sagènes, et de 330 seulement entre les bastions n°s6 et 7.

On voit donc que tous ces murs ne protégeaient la ville que sur la quatrième partie de son circuit; les trois autres parties étaient tout à fait dégarnies de retranchements quelconques.

Le fort du Nord, construit dès l'année 1818, et n'ayant reçu, depuis cette époque jusqu'au commencement de la guerre, aucun changement, avait la forme d'un octogone, dont les côtés mesuraient de 80 à 100 sagènes. Sur quatre des huit saillants, étaient disposées alternativement de petits bastions ou plutôt des caponnières avec parapets en terre.

Pour le flanquement des bastions, les parties contigües aux longues faces étaient brisées de façon qu'il s'était formé 8 flancs et autant de petites courtines. Chacun des 16 flancs avait une casemate étroite en forme de galerie; chaque casemate pouvait recevoir une bouche à feu de petit calibre.

Dans les quatre saillants entre les bastions on avait disposé des bonnettes et des barbettes de petites dimensions, chacune pour trois pièces. Les profils des bastions avaient 14 pieds de hauteur et 10 pieds d'épaisseur, et les autres ouvrages du fort de 4 à 7 pieds de hauteur et de 3 à 7 pieds d'épaisseur. Les bastions étaient retranchés à la gorge par des fossés avec escarpes revêtues en maçonnerie.

Le fort était entouré d'un fossé d'une profondeur de 12 pieds sur 18 pieds de largeur, avec revêtement en maçonnerie et un glacis.

Le fort avait trois grandes portes; la porte de Simphéropol était couverte par un petit redan d'un profil de campagne porté en dehors du glacis. En avant de la porte d'Inkermann et du bastion du Sud étaient disposées deux lunettes séparées, aussi d'un profil de campagne, faisant face à la rade et ayant la gorge tournée vers la campagne.

Maintenant, que nous avons examiné en détail l'état dans lequel se trouvaient les batteries de côte et les batteries de terre de Sébastopol, exposons aussi l'état de leur armement.

Pour prendre, sur place même, les dispositions nécessaires, avant le commencement des opérations militaires, on envoya à Sébastopol le chef de l'état-major de l'inspecteur de toute l'artillerie, l'aide-de-camp général Bézack et le général-major Barantzow, de la suite de S. M. l'Empereur, auxquels fut donné la mission de régler toutes les conditions relatives à l'armement des batteries de cette ville. Les projets de ces deux généraux furent examinés et sanctionnés par le prince Menchikow, commandant des troupes en Crimée, et exécutés immédiatement par le colonel d'artillerie Kartaschevsky, envoyé de Saint-Pétersbourg avec cette mission spéciale, de sorte que, dès l'automne de l'année 1853, les batteries de côte possédaient l'armement suivant:

Batteries.	Canons.						Licornes.			Mortiers de 5 pouds.	Total.
	Can. à bombes de 3 pouds.	de 36.	de 30.	de 24.	de 18.	de 12.	longues, de 1 poud.	courtes, de 1 poud.	longues, de 1/2 poud.		
Batterie n°10	2	29	—	—	—	—	12	—	9	6	58
« Alexandre	2	11	—	16	4	—	19	—	—	4	56
« Constantin	—	—	—	50	—	—	34	—	4	6	94
Bastion n°7 avec la batterie n°8	2	9	—	22	—	4	11	—	4	10	62
Batterie Michel	8	16	—	12	—	—	28	—	13	—	77
« Nicolas	10	—	—	63	—	—	32	—	—	—	105
« n°4	—	—	16	15	4	—	9	—	3	—	47
« Paul	4	—	4	—	11	—	—	15	—	—	34
Total	28	65	20	178	19	4	145	15	33	26	533

Cet armement était réparti comme il suit:

Batterie n°10.

	Canons.		Licornes.			
	Can. à bombes de 3 pouds.	de 36.	de 1 poud.	de $^1/_2$ poud.	Mort. de 5 pouds	Total.
1) Sur le front de mer pour battre les approches de la mer depuis la batterie Constantin jusqu'à la baie de la Quarantaine	2	29	12	—	6	49
2) Sur l'extrémité droite du front de mer pour battre la passe à revers	—	—	—	2	—	2
3) Sur l'extrémité gauche du front de mer pour battre la baie de la Quarantaine	—	—	—	4	—	4
4) Sur le front de gorge pour la défense des abords de la batterie du côté de la campagne	—	—	—	3	—	3
Total . .	2	29	12	9	6	58

Batterie Alexandre.

	Canons.						
	Can. à bombes de3 pouds.	de 36.	de 24.	de 18.	Licornes de 1 poud.	Mortiers de 5 pouds.	Total.
1) Dans la batterie casematée pour enfiler la rade							
a) à l'étage inférieur	—	—	13	—	—	—	13
b) sur la plate-forme	—	—	—	4	9	—	13
2) Dans la tour pour battre la passe et la rade							
a) à l'étage inférieur	—	—	3	—	—	—	3
b) à l'étage supérieur	—	—	—	—	6	—	6
3) Sur la batterie en terre pour enfiler la rade . . .	2	11	—	—	4	4	21
Total . .	2	11	16	4	19	4	56

Batterie Constantin.

	Canons de 24.	Licornes de 1 poud.	Licornes de ½ poud.	Mortiers de 5 pouds.	Total.
1) Dans les deux étages: a) à l'étage supérieur	25	—	—	—	25
b) « « inférieur	25	—	—	—	25
c) sur la plate-forme	—	27	—	6	33
2) Dans la caserne de gorge pour battre les approches de la mer .	—	4	—	—	4
3) Pour battre la rade à revers	—	3	—	—	3
4) Pour la défense du côté de la campagne	—	—	4	—	4
Total . .	50	34	4	6	94

De l'armement des étages inférieur et supérieur et de la plate-forme, un tiers des bouches à feu battait les approches de la mer, un tiers la passe et enfin le dernier tiers prenait la rade à revers.

Batterie n° 8 et bastion n° 7.

	Canons.				Licornes.		Mortiers de 5 pouds.	Total.
	Can. à bombes de 3 pouds.	de 36.	de 24.	de 12.	de 1 poud.	de ½ poud.		
1) Sur le front riverain pour battre la passe d'écharpe.	2	9	18	—	11	—	4	44
2) Sur les flancs pour le flanquement	—	—	—	4	—	4	—	8
3) Sur la face gauche du bastion n° 7:								
a) pour la défense du côté de terre.	—	—	4	—	—	—	—	4
b) pour battre les approches de la mer.	—	—	—	—	—	—	6	6
Total . .	2	9	22	4	11	4	10	62

Batterie Michel.

	Canons.			Licornes.		
	Can. à bombes de 3 pouds.	de 36.	de 24.	de 1 poud.	de ½ poud.	Total.
1) Sur la face avancée:						
a) à l'étage inférieur	8	—	—	10	—	18
b) à l'étage supérieur	—	—	—	18	—	18
c) sur la plate-forme	—	16	—	—	—	16
2) Sur le flanc gauche pour le flanquement de la rade et pour battre l'entrée dans la baie du Sud.	—	—	12	—	—	12
3) Pour battre les abords de la campagne et pour le flanquement du mur de gorge	—	—	—	—	13	13
Total . .	8	16	12	28	13	77

Batterie Nicolas.

	Canons.			
	Can. à bombes de 3 pouds.	de 24.	Licornes de 1 poud.	Total.
1) Sur la face gauche pour enfiler la rade:				
a) à l'étage moyen	10	22	—	32
b) à l'étage supérieur	—	—	32	32
2) Sur la face droite pour le flanquement de la rade . .	—	26	—	26
3) Dans la partie arrondie pour battre à revers la rade et la baie du Sud	—	15	—	15
Total . .	10	63	32	105

Batterie n° 4.

	Canons. de 30.	Canons. de 24.	Canons. de 18.	Licornes. de 1 poud.	Licornes. de ½ poud.	Total.
1) Dans la batterie basse pour enfiler la rade	8	—	—	9	—	17
2) Pour battre l'entrée de la baie du Sud	—	4	—	—	—	4
3) Pour prendre la rade en flanc et à revers	—	3	—	—	—	3
4) Dans la batterie supérieure pour les feux d'enfilade . .	8	4	—	—	—	12
5) Pour prendre la rade à revers	—	4	4	—	—	8
6) Dans la partie arrondie du mur de gorge pour la défense du côté de la campagne.	—	—	—	—	3	3
Total . .	16	15	4	9	3	47

Batterie Paul.

	Canons. Can. à bombes de 3 pouds.	Canons. de 30.	Canons. de 18.	Licornes de 1 poud.	Total.
1) Sur la face centrale pour enfiler la rade:					
a) à l'étage inférieur.	4	—	—	—	4
b) à l'étage moyen	—	4	—	—	4
c) à l'étage supérieur	—	—	4	—	4
d) sur la plate-forme	—	—	5	—	5
2) Sur la face droite pour le flanquement de la rade:					
a) dans les étages casematés	—	—	—	15	15
b) sur la plate-forme	—	—	2	—	2
Total . .	4	4	11	15	34

Presque toutes les bouches à feu des batteries de côte étaient montées sur affûts de place élevés et châssis mobiles. Quoique toutes les embrasures eussent des ouvertures dans le couronnement de la genouillère et dans le mur de masque

pour le logement de la cheville-ouvrière et de longues aiguilles, cependant, à défaut de bandes circulaires en fer d'un rayon assez grand, toutes les pièces étaient montées sur des châssis avec de courtes aiguilles qui tournaient autour d'une cheville-ouvrière fixée dans le petit châssis. Il résultait de cette disposition que le champ de tir de toutes les bouches à feu avait été considérablement diminué en comparaison de celui qu'admettait l'ouverture des embrasures.

Dans les batteries à ciel-ouvert les pièces avaient un champ de tir de 45° à 90°.

Toutes les bouches à feu des batteries de côte étaient munies de hausses mobiles en bois et le feu se communiquait à la charge au moyen d'étoupilles et de mèches.

Chaque pièce avait été approvisionnée de 160 coups, dont 10 avec boîtes à balles, c'est-à-dire deux fois autant que comportait l'approvisionnement des bouches à feu sur la flotte. De ces munitions, 115 coups par canon à bombes, 115 par canon et par licorne et 55 par mortier, étaient préparés en cartouches et déjà en dépôt dans les batteries. Cinq coups par pièce se trouvaient dans les caisses à charges auprès de leurs bouches à feu respectives, et tout ce qui restait en surplus de cartouches ainsi que de poudre se trouvait dans les magasins à poudre des batteries. Ces mêmes approvisionnements dans les batteries casematées avaient été placés dans celles des casemates qui étaient le plus à l'abri du feu ennemi.

Les canons de 24 étaient désignés pour le tir à boulet rouge. En temps de paix, on avait construit dans presque toutes les batteries des fourneaux à rougir les boulets; il y en avait en tout 27; de ce nombre, trois se trouvaient à la batterie n°10, — six à la batterie Constantin, — deux à la batterie au bastion n°7 et à la batterie n°8,

— deux à la batterie Michel, et enfin dix à la batterie Nicolas. On avait, en outre, par ordre du général-major Barantzow, construit des grils à rougir les boulets dans le batteries n°10, Constantin, Alexandre, n°4 et Paul, un dans chaque batterie.

Les expériences comparatives concernant le rougissement des boulets de différents calibres ont montré que les boulets de 36, quoique s'échauffant plus lentement que les boulets de 24, pouvaient pourtant être employés, en cas de nécessité, à la batterie n°10 qui avait 29 canons de 36 et pas un de 24.

Dirigé par cette considération que les projectiles creux s'échauffent en moins de temps que les projectiles pleins, le prince Menchikow donna l'ordre d'apprêter dans les batteries de côte, pour le tir des canons de 24, 500 obus de $^1/_2$ poud non chargés, répartis de la manière suivante:

A la batterie Constantin	150
» » Alexandre.	50
Au bastion n°7 et à la batterie n°8. . . .	60
A la batterie Michel.	40
» » Nicolas	200
Total	500

On fit, en même temps, des expériences sur le tir des canons à bombes dans les casemates de la batterie Michel. On craignait que les embrasures qui avaient des niches peu profondes ne vinssent à être endommagées par le tir des canons à bombes (modèle 1838), car ces pièces étant fort courtes, leur bouche n'était distante que de deux pieds du plan extérieur du mur.

Mais les expériences prouvèrent que ces craintes étaient sans fondement, et elles montrèrent en même temps que, pour amortir l'effet du coup de l'entretoise de crosse de l'affût contre l'entretoise de derrière du châssis, dans le tir des canons à bombes à pleine charge de 16 livres, il fallait avoir recours à des bragues.

On se vit aussi forcé d'employer, à la batterie Paul, de forts cordages avec crocs et même des chaînes pour diminuer le sursaut des culasses des 15 licornes courtes de 1 poud.

Comme, d'après les règlements de 1844 concernant l'armement des forteresses, une seule hausse servait pour deux bouches à feu, ce qui évidemment ne suffit pas aux batteries de côte, qui sont souvent dans la nécessité d'accélérer leur tir, un ordre fut donné d'après lequel chaque pièce devait être munie de sa hausse.

On fit, en même temps, la distribution des commandants et des servants des pièces des batteries de côte. Les batteries avancées n°10, Alexandre et Constantin restèrent à la charge de l'artillerie de terre, tandis que les batteries de l'intérieur de la rade furent confiées à la marine.

Le service des bouches à feu des 8 batteries de côte fut organisé de manière que chaque canon à bombes avait 6 servants, et chacune des pièces des autres calibres 5 servants, à l'exception des mortiers pour lesquels on n'avait point assigné de servants spéciaux ; enfin pour chacun des fourneaux à rougir les boulets on avait désigné 5 hommes. De cette manière, le service des pièces et des fourneaux dans les batteries de côte se faisait par 2,708 hommes répartis de la manière suivante:

Batterie n°10	277	hommes
» Alexandre.	272	»
» Constantin.	470	»
Bastion n°7 et batterie n°8. .	282	»
Batterie Nicolas	285	»
» Michel	403	»
» n°4	240	»
» Paul	179	»
Total	2,708	hommes.

Pour ce qui concerne les ouvrages de fortification de terre sur le côté Sud, aucun d'eux ne pouvait encore être armé. Le fort du Nord ne pouvait pas non plus recevoir son armement, car, à ce moment là, c'est-à-peine si on avait commencé les travaux de réparations ordonnés par le département du génie, — travaux bien urgents, — car ce fort construit d'ancienne date tombait en ruines, et ses parapets s'étant écroulés avaient perdu entièrement leur profil primitif.

CHAPITRE VI.

Renforcement de la défense des côtes par de nouvelles batteries, au commencement de 1854. — Disposition de la flotte sur la rade à la fin du mois de mars. — Puissance de la défense des côtes, à cette même époque. — Estacades flottantes, brûlots et télégraphes. — Établissement de la batterie Kartaschevsky et de la tour Volokhow. — État de l'armement des batteries de côte, au $^1/_{13}$ mai. — Mesures prises par le prince Menchikow pour défendre Sébastopol du côté de la terre, au $^2/_{14}$ septembre. — Description détaillée des fortifications de terre de Sébastopol, au $^2/_{14}$ septembre 1854. — Sections sur la ligne de défense. — Opérations de la flotte de la mer Noire depuis la déclaration de guerre des puissances maritimes à la Russie jusqu'à la descente des alliés en Crimée.

Les procédés hostiles de l'Angleterre et de la France, faisant prévoir une rupture prochaine avec ces puissances, déterminèrent le prince Menchikow à renforcer encore la défense de la rade, en construisant trois nouvelles batteries, destinées à battre la partie de la rade entre les batteries Paul, n°4, la baie du Carénage et la Hollande. Ces batteries furent achevées en janvier 1854 et armées de bouches à feu de marine; elles reçurent leurs noms des vaisseaux respectifs auquels apparte-

naient les matelots qui les avaient construites. Deux de ces batteries — *les douze Apôtres* et *Paris* — s'élevaient sur la rive septentrionale de la rade, et la troisième, la batterie *Sviatoslaw* sur la côte méridionale.

La batterie *les douze Apôtres* armée de 20 pièces (*) était située vis-à-vis de la baie du Carénage, et présentait deux faces. La batterie *Paris* avec 22 pièces (**) se trouvait placée à gauche de la première, sur un promontoire saillant de la rive septentrionale, en face du ravin Troïtzky, et avait un tracé brisé; enfin la batterie *Sviatoslaw* armée de 17 pièces (***) était établie à l'ouest de la baie du Carénage et avait deux faces.

Ces trois batteries étaient à embrasures, et établies simplement sur le sol; elles n'avaient pas de fossé, car étant assises sur le roc même, la terre qui avait servi à leur construction avait du être apportée de loin. On avait armé ces batteries de bouches à feu tirées du vaisseau *les trois Iérarches* alors en radoub.

Lorsque ces batteries eurent été armées, le nombre total des pièces qui constituaient la défense des côtes, à Sébastopol, monta à 592.

Pendant ce temps, la flotte de la mer Noire concentrée à Sébastopol, et comptant 14 vaisseaux, 7 frégates, 11 vapeurs et une quantité considérable de bâtiments d'un rang inférieur, ne restait pas oisive. Les navires de cette flotte, portant environ 2000 pièces à bord, étaient disposés à la fin de mars, dans les différentes parties de la rade, de la manière suivante:

(*) 18 canons de 36 et deux caronades de 36.

(**) 17 canons de 36, 2 caronades de 68, 2 caronades de 36 et 1 mortier de 3 pouds.

(***) 14 canons de 36 et 3 licornes de 1 poud.

Au fond de la rade, et constamment prête à prendre la mer, se tenait l'escadre du vice-amiral Nakhimow, forte de 8 vaisseaux, de 6 frégates, de quelques bâtiments de rang inférieur et d'un certain nombre de vapeurs.

A l'entrée de la baie du Sud, et, de même, prête à l'appareiller, se trouvait l'escadre du vice-amiral Kornilow, comptant 4 vaisseaux, 1 frégate et 4 vapeurs. Au fond de la baie du Sud étaient rangés les petits bâtiments; enfin les deux vaisseaux restant de la flotte se trouvaient en radoub à l'amirauté. L'escadre de Kornilow avait pour mission d'attaquer en flanc toute flotte ennemie qui parviendrait à forcer la rade, et de défendre aussi la baie du Sud.

Dans le cas où l'ennemi eût réussi à franchir les batteries Paul et le n°4, il se serait trouvé pris de face et de flanc par le feu de l'escadre de Nakhimow, disposée de la manière suivante: deux frégates et un vaisseau stationnaient près du rivage du Nord entre le ravin Kourinaïa et la Hollande, et deux autres frégates en face du ravin Apollonow. Le vaisseau *Silistria* trop vieux pour pouvoir tenir la mer se trouvait dans la baie du Carénage. Ces six bâtiments étaient disposés de manière à pouvoir prendre en flanc la flotte ennemie. Les sept vaisseaux et les deux frégates restant de l'escadre de Nakhimow étaient rangés sur deux lignes et en échiquier, entre la batterie de Paris et le ravin Troïzky; ces bâtiments devaient attaquer de face la flotte ennemie et engager avec elle un combat décisif. Cette disposition de la flotte resta presque la même et sans aucun changement, jusqu'au débarquement des alliés en Crimée.

Pour mieux faire comprendre la puissance de la défense de la rade, à ce moment là, et le feu formidable auquel devait s'exposer une flotte ennemie, essayant de pénétrer dans la rade, supposons qu'en effet l'ennemi eût pris l'offensive en

se dirigeant sur la ligne (de fermeture) des phares, et examinons quel aurait pu être le degré de concentration des feux sur les divers points de cette ligne. (*)

A une distance de 1200 sagènes en dehors de la passe, l'ennemi rencontrait le feu de quatre canons à bombes des batteries n°10 et Alexandre. Pénétrant plus loin, à 800 sagènes de distance de l'entrée de la rade il entrait dans la sphère d'action de 81 pièces des batteries n°10, Alexandre et Constantin, et de deux canons à bombes de la batterie n°8. Se rapprochant encore plus de la passe, la flotte ennemie ne fuyait le feu des premières batteries que pour essuyer celui des autres; et, à une distance de 400 sagènes de l'entrée, elle rencontrait le feu de 146 pièces. A partir de ce point, les batteries intérieures de la rade, c'est-à-dire la batterie n°8 avec le bastion n°7, et les batteries Michel et Nicolas, commençaient à prendre part à l'action. L'intensité du feu, à mesure que l'ennemi s'approchait vers la passe, augmentait graduellement; et, à 200 sagènes de l'entrée, il subissait l'action de 229 pièces tirant sur lui dans toutes les directions.

Sur un espace de 200 sagènes en dehors, et de 200 sagènes en dedans de la passe, se concentrait le feu de toutes les batteries de côte et notamment des batteries n°8, Michel et Nicolas. Vers l'entrée même de la rade convergeaient les feux de près de 200 pièces; enfin 247 pièces d'artillerie concentraient leur feu à l'intérieur de la rade, sur un seul point, distant de la passe de 200 sagènes.

Vers le fond de la rade, et à mesure que la flotte ennemie s'engageait plus avant, le feu des batteries s'affaiblissait graduellement, en ce qui concerne le nombre des bouches

(*) Dans l'atlas des planches se trouve un tableau détaillé de la répartition des feux.

à feu; mais, par contre, les distances devenant moindres, le feu gagnait de précision et d'efficacité. A 400 sagènes en deça de l'entrée de la rade, l'ennemi avait à essuyer le feu de 123 pièces des batteries intérieures et de la face gauche de la batterie Constantin; et, dans cette position, la plupart de ces pièces ne tiraient qu'à 300 sagènes de distance. L'entrée de la baie du Sud était battue par 42 pièces des batteries les plus rapprochées qui, pour recevoir l'ennemi sur ce point, concouraient avec les bordées de 230 bouches à feu de l'escadre de Kornilow.

Après avoir franchi les batteries Paul et n°4, l'ennemi était pris à revers par 35 pièces de ces batteries.

Poursuivant sa marche vers le fond de la rade, la flotte ennemie s'engageait successivement dans la sphère d'action des 170 pièces en bordée des vaisseaux de Nakhimow, dirigées de manière à prendre l'ennemi en flanc, puis elle s'exposait à subir les feux de flanc et d'écharpe de 37 bouches à feu des batteries *les douze Apôtres* et *Sviatoslaw*, les feux d'enfilade de 22 pièces de la batterie *Paris* et enfin ceux des bordées de près de 300 pièces des vaisseaux de Nakhimow.

La puissance défensive de la rade, se trouvant dans de telles conditions, il était difficile de supposer qu'une tentative de l'ennemi pour la forcer pût être couronnée de succès, quoique, selon l'opinion de quelques marins expérimentés, entre autre de Nakhimow lui même, cette entreprise eût pu réussir.

On fit, en outre, toutes les dispositions nécessaires pour garantir le port d'une attaque par surprise. On établit sur la rade deux estacades flottantes à ancres; l'une faite avec des mâts liés entre eux par des chaînes, barrait la rade, entre les batteries Michel et Nicolas, et l'autre en cordages était établie un peu en avant de la première.

Pour détourner les brûlots que l'ennemi pourrait envoyer, et les conduire dans des lieux où ils éclateraient sans danger, et aussi pour transporter des troupes, on organisa une flotille à rames composée de 15 chaloupes de vaisseaux et de 24 barques. De plus les transports *le Kinbourn* et *l'Ingoul* furent transformés en brûlots, tout prêts à être employés, en cas de nécessité.

Pour observer les mouvements des navires ennemis, on établit une ligne de télégraphes-sémaphores, le long du rivage, depuis Eupatorie jusqu'à Mschatki, village situé sur la côte méridionale de la Crimée; dans le même but, on organisa des patrouilles de cosaques, sur ce même parcours.

On se décida aussi à établir des télégraphes dans la ville même, sur le mamelon Malakhow, ainsi qu'à la ferme Panutine, entre Sébastopol et le couvent St-Georges.

Dans la crainte que les navires de guerre ennemis n'occupassent les ancrages qui se trouvaient derrière la batterie Constantin, à peu de distance des côtes, et d'où ils pourraient aisément prendre cette batterie à revers et bombarder la ville aussi bien que la flotte, le prince Menchikow pour parer à ce danger, fit déplacer au milieu du mois d'avril, une des licornes de 1 poud, qui faisaient partie de l'armement de l'extrémité droite de la plate-forme supérieure de la batterie Constantin, et la fit disposer de façon que cette licorne se trouvât placée derrière le mur de gorge de la batterie; il ordonna en même temps la construction sur la falaise auprès du télégraphe, d'une nouvelle batterie au nord de la batterie Constantin; elle fut achevée et armée dans les premiers jours de mai. Cette batterie, qui était en terre, avait son terre-plein enfoncé; elle était armée de cinq bouches à feu de place, dont quatre sur châssis mobiles pour le tir par dessus le parapet; la cinquième, sur affût de marine et sans châssis

aucun, était destinée au tir vertical contre les approches de la mer. Cette batterie fut appelée batterie *Kartaschevsky* du nom du colonel Kartaschevsky qui en avait dirigé la construction et l'armement.

En même temps qu'on établissait la batterie Kartaschevsky, on construisait, au nord de celle-ci, sur le faîte d'un rocher élevé, à l'endroit même où la côte fait un coude vers l'est, une petite tour carrée de 27 pieds de hauteur, et à deux étages, ayant 50 pieds de longueur sur le côté, et couronnée d'un parapet en maçonnerie; elle reçut le nom de tour *Volokhow* du nom du lieutenant en retraite Volokhow qui fit les frais de sa construction. Cette tour devait battre les ancrages en arrière de la batterie Constantin, ainsi que les côtes de la mer jusqu'à l'embouchure du Belbeck; elle était entourée d'un fossé, avec un glacis qui la couvrait presque entièrement. Les deux étages devaient servir de logement et de dépôt, et pourvoir à la défense du fossé par des feux de mousqueterie. Deux caronades (*) de marine se trouvaient à l'étage supérieur et avaient pour objet la défense du pont-levis. La batterie à ciel-ouvert de la tour était garnie de 8 bouches à feu (**) sur plates-formes circulaires; il y en avait une dans chacun des saillants et une au milieu de chaque face, de manière que cinq pièces pouvaient tirer à la fois en capitale, de chacun des saillants, et trois pièces battre les abords de la tour, perpendiculairement à ses faces.

Le dépôt de munitions et de poudre se trouvait à l'étage inférieur, tandis que l'étage supérieur était muni d'un fourneau à rougir les boulets. L'approvisionnement des bouches à feu de la batterie à ciel-ouvert se faisait à tra-

---

(*) Caronades de 18.
(**) Canons longs de marine de 36.

vers deux petites écoutilles, ainsi que cela se pratique sur les navires. On communiquait avec le haut de la tour au moyen d'un escalier.

Bientôt après, le prince Menchikow fit retirer de la plateforme supérieure de la face droite de la batterie Constantin, six mortiers de 5 pouds et les fit placer à 50 sagènes en arrière de cette batterie, derrière un ressaut de rocher de la berge de la grande baie, en leur conservant toutefois leur destination primitive, qui était de projeter des bombes sur les approches de la mer. On augmenta immédiatement aussi de 3 pièces le nombre des bouches à feu de la batterie Constantin. (*) La batterie de mortiers, la batterie Kartaschevsky et celle de la tour Volokhow furent classées sous les n°s 11, 12 et 13. (**)

On exécuta encore, par ordre du prince Menchikow, durant l'hiver de 1853 et le printemps de 1854, les changements suivants dans l'armement des batteries de côte:

L'état de l'armement du $^{12}/_{24}$ mai 1853, fixait à 10 le nombre des canons à bombes de 3 pouds qui devaient remplacer autant de canons de 24, à l'étage inférieur de la face droite de la batterie Constantin. Mais quand, pour opérer ce changement, on entreprit la transformation des embrasures, on s'aperçut facilement que les canons à bombes n'auraient qu'un champ de tir fort restreint le long de la ligne des phares et cette considération détermina le prince Menchikow à révoquer l'ordre de rechange des pièces de 24.

(*) Une caronade de 12 sur l'extrémité de droite de la caserne de la gorge pour battre le rivage, et deux mortiers de 6 livres derrière les murs de gorge.

(**) Les Français donnèrent à la batterie Kartaschevsky le nom *de batterie du Télégraphe* et à la tour Volokhow celui *de batterie de la guêpe*. Les Anglais nommèrent cette dernière *Wasp-battery*.

La licorne extrême de 1 poud du côté droit de la plate-forme supérieure de la batterie Michel reçut un nouvel emplacement dans l'angle de droite, pour battre les pentes de la hauteur occupée par le fort du Nord; elle fut appropriée au tir par dessus le parapet et reçut un champ de tir de 180°, de manière que la cheville-ouvrière était à la distance de 16 pieds du parapet. Sous le terre-plein de toutes les batteries de côte on établit des magasins à poudre blindés; chaque magasin contenait l'approvisionnement de 4 à 6 pièces.

C'est ainsi qu'après l'ouverture des hostilités, la défense des côtes de Sébastopol fut renforcée de cinq nouvelles batteries, et que, vers le $^1/_{13}$ mai 1854, les batteries de côte possédaient l'armement suivant qu'elles conservèrent jusqu'au jour même du débarquement des alliés:

Batteries.	Canons.						Licornes.				Caronades.				Mort.			Total.
	Canons à bombes de 3 pouds.	de 36.	de 30.	de 24.	de 18.	de 12.	de 1 poud. longues.	de 1 poud. courtes.	de $^1/_2$ poud. longues.	de $^1/_2$ poud. courtes.	de 68.	de 36.	de 18.	de 12.	de 5 pouds.	de 3 pouds.	de 6 livres.	
Batterie n°10	2	29	—	—	—	—	12	—	9	—	—	—	—	—	6	—	—	58
« Alexandre. . . .	2	11	—	16	4	—	19	—	—	—	—	—	—	—	4	—	—	56
« Constantin . . .	—	—	—	50	—	—	34	—	4	—	—	—	—	1	6	—	2	97
« Kartaschevsky . .	—	1	—	—	—	—	3	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	5
Tour Volokhow. . .	—	8	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	2	—	—	—	—	10
Bastion n°7 et batterie n°8.	2	9	—	22	—	4	11	—	4	—	—	—	—	—	10	—	—	62
Batterie Michel	8	16	—	12	—	—	28	—	13	—	—	—	—	—	—	—	—	77
« Nicolas.	10	—	—	63	—	—	32	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	105
« n°4	—	—	16	15	4	—	9	—	3	—	—	—	—	—	—	—	—	47
« Paul	4	—	4	—	11	—	—	15	—	—	—	—	—	—	—	—	—	34
« douze Apôtres . .	—	18	—	—	—	—	—	—	—	—	—	2	—	—	—	—	—	20
« Paris	—	17	—	—	—	—	—	—	—	—	2	2	—	—	—	1	—	22
« Sviatoslaw . . .	—	14	—	—	—	—	3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	17
Total . . .	28	123	20	178	19	4	151	15	33	1	2	4	2	1	26	1	2	610

De ces 610 bouches à feu, 571 pièces battaient la rade et les approches de la mer; les 39 pièces restant, pour la plupart de petit calibre, regardaient la campagne, et servaient à la défense des gorges des batteries de côte ainsi qu'au flanquement des fossés.

En même temps qu'on renforçait la défense des côtes, des mesures efficaces étaient prises pour garantir Sébastopol d'une attaque par terre. Cédant à l'opinion alors généralement admise sur la difficulté d'opérer une descente en forces considérables, le prince Menchikow croyait peu à la probabilité d'une pareille entreprise dirigée par les alliés sur les côtes de la Crimée. Cependant, il appréhendait que l'ennemi, pour faciliter son attaque contre Sébastopol du côté de la mer, n'opérât une descente, ne fût-ce qu'avec un petit nombre de troupes, dans l'intention de s'emparer des batteries de côte les plus avancées, et notamment de la batterie n°10, située à une grande distance de la ville. On prit donc, avant tout, les dispositions nécessaires tant pour garantir la ville d'une attaque du côté de l'ouest, consideré comme le point le plus menacé, que pour défendre la batterie n°10 contre une attaque de vive force.

On travailla pendant l'hiver même, à construire par ordre du prince Menchikow, une petite lunette sur la hauteur située entre le ravin de la ville et le ravin Zagorodnoï, à gauche du bastion projeté n°5; cette lunette reçut dans la suite le nom de redoute n°1 (Schwartz). Sur les flancs de chacun des murs crénelés entre les bastions n°5 et n°7, à l'exception du flanc qui battait le fossé du bastion n°7, on plaça deux longues licornes, de $^1/_2$ poud, soit en tout 14 licornes, sur plates-formes en madriers à poutrelle directrice mobile.

On procéda, de plus, à la même époque au remblai de la partie gauche du bastion n°6, et la batterie de côte n°10

fut renforcée d'une palissade et d'une caponnière qui flanquait le front gauche de la batterie faisant face à la baie de la Quarantaine (*).

Après la déclaration de guerre notifiée à la Russie par l'Angleterre et la France, on sut positivement que ces deux puissances organisaient un corps de troupes de descente en destination de la mer Noire. Nous ne pouvions toutefois abandonner la conviction que les alliés ne sauraient se décider à débarquer en Crimée un corps considérable et à le jeter ainsi imprudemment dans une contrée presque dénuée de ressources pour l'entretien d'une armée, et où l'eau potable elle même ne se trouvait qu'en insuffisante quantité.

Cependant, au commencement du printemps le prince Menchikow imprima une nouvelle activité aux travaux de fortification de terre pour la défense du côté Sud, n'ayant d'ailleurs en vue, à ce moment comme par le passé, que de garantir la ville contre une tentative de descente opérée par un faible corps de troupes.

(*) En avant de la partie arrondie gauche du front de mer de cette batterie, sur une longueur de 23 sagènes, fut placée une palissade, entièrement à découvert, haute de 1 sagène $^1/_2$ avec une banquette en terre et des meurtrières pour défendre le rivage par la mousqueterie. Une galerie blindée établissait la communication avec cette palissade.

La caponnière en bois à ciel ouvert pour flanquer le front, faisait face à la baie de la Quarantaine et pouvait être découverte en entier du côté de la mer; elle avait une hauteur de 3 sagènes et était munie de deux rangées de meurtrières l'une au dessus de l'autre.

Un mince parados fut élevé sur le terre-plein de la partie droite du front de gorge de la batterie n°10, exposée aux feux de revers de la flotte ennemie; la banquette du côté gauche de ce front et l'aile orientale de la batterie furent munies d'une palissade, pour mettre à couvert les hommes du côté de la campagne.

Les ressources de l'administration militaire s'étant trouvées insuffisantes pour la construction et l'armement de ces ouvrages, la marine fut chargée de l'exécution des travaux qu'on allait entreprendre sur tout le parcours entre le ravin de la ville et la baie du Carénage, laissant à l'administration militaire la tâche d'exécuter les travaux sur l'espace compris entre le ravin de la ville et le bastion n°7.

On prit la résolution de retirer les pièces d'artillerie des navires de rang inférieur et de s'en servir pour armer les fortifications de terre; car les bouches à feu en dépôt à l'arsenal de la marine n'avaient ni affûts, ni accessoires.

Le système des ouvrages de fortification nouvellement entrepris fut marqué d'un caractère spécial, emprunté aux propriétés mêmes du sol, lequel était formé de roc vif recouvert partiellement d'une mince couche de terre végétale, ayant rarement plus de trois pieds d'épaisseur. Et comme l'administration militaire et celle de la marine possédaient dans leurs dépôts de larges quantités de pierres de steppe, cette considération jointe à la disposition particulière du sol, fit que l'on préféra les constructions en maçonnerie aux ouvrages en terre; on commença donc à élever des murs ou des barricades de $3^1/_2$ à $4^1/_2$ pieds de haut sur 2 à 3 pieds d'épaisseur; les pierres furent placées tantôt à sec, tantôt sur argile. Pour les ouvrages en terre, les matériaux ne se trouvant pas sur place, on était obligé d'aller chercher la terre au loin, ce qui rendait le travail lent et pénible.

Au milieu du mois d'avril arriva à Sébastopol le 6-ème bataillon de sapeurs. Ce bataillon fut employé aux travaux du fort du Nord et du bastion n°6, ainsi qu'à la construction d'une nouvelle route, nommée *route des Sapeurs*, laquelle commençant au pont d'Inkermann, suivait la côte méridionale de la grande baie, gravissait la pente du ravin St-Georges pour atteindre la crête du ravin du

Carénage, descendait ensuite vers la baie du Carénage et débouchait à la Karabelnaïa, entre le mamelon Malakhow et le ravin des Docks. Cette route diminuait de cinq verstes la distance entre Sébastopol et le pont d'Inkermann. Le $^{10}/_{22}$ août, on vit arriver à Sébastopol le lieutenant-colonel du génie de Todleben, envoyé par l'aide-de-camp général prince Gortchakow pour se mettre à la disposition du prince Menchikow. Restant attaché an prince Menchikow, le lieutenant-colonel de Todleben, n'avait, jusqu'au débarquement même de l'armée ennemie en Crimée, aucun cercle d'action déterminé dans l'oeuvre des fortifications de Sébastopol.

Au $^{2}/_{14}$ septembre, jour du débarquement, — les fortifications de terre de Sébastopol se trouvaient dans l'état suivant:

Le bastion n°6 commencé en hiver, mais encore loin d'être terminé, était néanmoins alors le plus important des ouvrages de fortification de terre; ses faces avaient une longueur de 48 sagènes et ses flancs de 12 sagènes. La partie gauche du bastion ainsi qu'une partie de sa face droite contigüe au saillant étaient remblayées en terre. Les parties adjacentes au saillant et près de l'angle d'épaule gauche, avaient 16 pieds de haut sur 14 pieds d'épaisseur; elles avaient le profil de fortes batteries élevées au dessus du sol, et leur terre-plein était haut de 11 pieds et large de 18. La partie centrale de la face gauche avait un profil moins fort et était défendue par les feux de mousqueterie. L'autre partie de la face droite, ainsi que le flanc droit, étaient formés d'un mur crénelé en pierres sèches, de 10 pieds de haut et d'une épaisseur de $3^{1}/_{2}$ pieds. Le bastion était précédé d'un fossé large de 7 à 9 sagènes, profond de 6 pieds, et par un glacis de peu de largeur. La partie en terre de ce bastion avait à l'extérieur, un parement en pierres posées à plat sur argile, à un angle de 45°.

Le bastion était armé de 15 bouches à feu (*) de place sur châssis mobiles et tirant par dessus le parapet; il était fermé à la gorge par une caserne pouvant contenir une compagnie, et des murs crénelés construits pendant qu'on était encore en paix.

On n'avait, à cette époque là, entrepris aucun ouvrage relatif à la construction du bastion n°5; cette circonstance détermina le prince Menchikow à mettre à profit la caserne de ce bastion pour battre le terrain situé devant elle. On avait établi sur la caserne, au dessus de sa partie saillante, un parapet en maçonnerie long de 25 sagènes, haut de 6½ pieds et d'une épaisseur de 3½ pieds; ce parapet avait des embrasures pour six bouches à feu. Dans l'intérieur de la caserne se trouvaient encore 5 pièces d'artillerie: 3 dans la partie arrondie de face et deux dans la partie saillante d'arrière. Ces 11 pièces étaient toutes des canons de 12 sur des plates-formes en madriers à poutrelle directrice mobile.

La communication avec la plate-forme supérieure de la caserne se faisait par un escalier intérieur et une ouverture pratiquée au centre de la voûte. Les murs crénelés entre les bastions n°s5, 6 et 7 étaient armés, comme on l'a déjà dit plus haut, de 14 bouches à feu.

La redoute n°1 (Schwartz), située plus à gauche du bastion n°5, fut terminée et armée; la crête de son parapet se développait sur une longueur de 24 sagènes. Son parapet avait 9 pieds de haut et 14 pieds d'épaisseur, et on y ajouta un terre-plein de 3 pieds de haut; le parapet était entouré d'un fossé de 8 pieds de largeur et de 2 pieds seulement de profondeur. Les talus extérieurs avaient un parement en placage;

(*) Deux canons de 30, huit canons de 18 et cinq de 12.

un magasin à poudre se trouvait à l'extrémité gauche de la redoute, sans excavation dans le sol, et dépassant de toute sa hauteur le terrain sur lequel il était construit. Une barricade fermait la redoute à la gorge; derrière cette barricade s'élevait une caponnière de communication en terre, d'une longueur de 32 sagènes, dont les extrémités se reliaient à des barricades qui s'étendaient, d'un côté, jusqu'au mur de gorge du bastion n°5, et de l'autre, jusqu'au ravin de la Ville. La redoute était armée de 8 canons de place de 12, dont 7 étaient sur plate-formes en madriers à poutrelle directrice mobile, et tiraient par des embrasures revêtues en placage; la huitième, placée dans le saillant et tirant à barbette était sur châssis mobile.

Pour combler l'intervalle entre la redoute Schwartz et le bastion n°4 on établit 3 barricades; la première de ces barricades derrière laquelle se trouvaient placées, sur quatre points différents, huit bouches à feu (*), commençait à la redoute Schwartz, descendait dans le ravin de la Ville et couvrait les issues des rues. Derrière la seconde barricade disposée au fond du ravin en travers de la route de Balaklava, entre un groupe de maisons et un enclos de jardin, se trouvaient 4 canons de campagne de 6, destinés à prendre cette même route en enfilade. La troisième barricade, commençant auprès de l'enclos de jardin, gravissait les pentes de la hauteur du boulevard et aboutissait au flanc droit du bastion n°4; deux canons-caronades de 24 se trouvaient derrière cette troisième barricade.

La face droite du 4-ème bastion, longue de 50 sagènes, et le flanc droit, de 8 sagènes, reçurent un relief de 8 pieds seulement sur une épaisseur de 12 pieds; on y ajouta un terre-

(*) Deux canons-caronades de 24 et 6 licornes de montagne de 10 livres.

plein de 2 pieds de haut. La face et le flanc gauche de ce bastion ne présentaient encore, en ce temps là, qu'un remblai de terre s'élevant à peine au dessus du sol. Le bastion était entouré d'un fossé creusé dans le roc, déjà depuis 1836, et qui avait des talus de forme irrégulière; ce fossé, large de 4 sagènes, avait une profondeur de 8 pieds auprès du saillant et de 2 à 4 pieds aux deux extrémités du bastion.

La face et le flanc de droite du 4-ème bastion étaient armés de 14 canons-caronades de 24, tirant à travers des embrasures qui n'avaient aucun revêtement. Deux canons de 3 étaient placés dans le fossé auprès de l'angle d'épaule pour flanquer la face droite du bastion.

A partir du bastion n°4, le long de la lisière du grand boulevard, s'élevait une barricade à l'extrémité de laquelle se trouvait, auprès du *Gribock*, une faible batterie portant le n°2 (du Gribock) armée de 2 canons-caronades de 24, pour battre les ravins du Laboratoire et Sarandinaki, ainsi que les pentes les plus rapprochées de la montagne Verte.

Au fond de la baie du Sud, sur la Peréssip, furent élevées quatre petites batteries, en forme de barricades; l'une d'elles, armée de 4 pièces, se trouvait auprès du laboratoire de la marine; la seconde, pour six bouches à feu, auprès de la baie; enfin les deux autres, armées chacune de 2 pièces, étaient placées entre quelques groupes de maisons, à droite de la grande route. Ces 14 bouches à feu étaient toutes des caronades de place de 12.

Sur la hauteur de Bambor, à l'endroit même où, d'après le projet de 1834, devait se trouver le 3-ème bastion, était une batterie d'une longueur de 24 sagènes, en forme de redan avec un pan coupé. Son parapet avait 8 pieds de haut et 18 pieds d'épaisseur; on y ajouta un terre-plein haut de 3 pieds et large de 18 pieds. Cette batterie fut armée de 7 ca-

nons courts de 18, de marine, tirant à embrasures. Sur le surplus des faces du bastion n°3, se trouvait un remblai de très peu de relief, pareil aux remblais de tranchée. Le fossé de ce bastion était déblayé sur une largeur de 15 pieds et une profondeur de 1 à 5 pieds.

Pour flanquer la face gauche de la batterie établie sur l'emplacement du bastion projeté n°3 et en arrière de celui-ci, on avait construit près de l'angle oriental du jardin Prokofiew, une petite batterie n°3 (Boudistschew) formée d'une barricade et armée de 3 licornes de descente de 10 livres. En arrière de cette batterie, et près de la porte orientale de l'hôpital de la marine, on éleva une autre petite batterie n°4 (dite de l'hôpital), armée de 6 caronades de marine de 18.

La marine construisit sur le mamelon Malakhow, aux frais des marchands de la ville, une tour de 7 sagènes de diamètre, qu'on nomma *tour Malakhow*. Elle avait deux étages préparés pour les feux de mousqueterie et une batterie à ciel ouvert. Les murs extérieurs avaient cinq pieds d'épaisseur, la voûte supérieure 2½ pieds.

La batterie à ciel ouvert, protégée par un parapet de 3 pieds de haut, était armée de 5 canons de place de 18 sur châssis mobiles; la tour avait 28 pieds de haut et était couverte, du côté de la campagne, par un glacis de 6 pieds de hauteur commençant à une distance de 3½ sagènes de la tour.

A gauche du mamelon Malakhow, sur la hauteur entre le ravin du Carénage et celui d'Ouschakow, et sur l'emplacement même que devaient occuper les bastions projetés n°1 et n°2, on avait élevé deux batteries. Celle qui occupait l'emplacement du bastion n°2 était assise sur le roc nu et se composait de trois faces de 35 sagènes de long, d'un profil de campagne, sans fossé, et devait battre à la fois la crête du

ravin du Carénage et les pentes de ce ravin. Cette batterie était armée de six bouches à feu de marine (*), placées sur un terre-plein d'une hauteur de 3 pieds pour le tir à embrasures. Des deux côtés de la batterie s'étendaient des barricades qui se reliaient à un enclos de jardin dans le ravin Ouschakow et couvraient la batterie contre les feux de revers.

La batterie érigée sur l'emplacement du bastion en projet n°1 avait une seule face de 21 sagènes de longueur, d'un profil de campagne, et était protégée par un petit fossé de peu de profondeur. Les quatre pièces (**) dont cette batterie était armée avaient pour objet de battre le ravin du Carénage et de flanquer en même temps la batterie située sur l'emplacement du bastion projeté n°2.

La caserne du bastion n°1 était armée de 9 licornes de place de $1/2$ poud sur des plates-formes en madriers à poutrelle directrice mobile.

Sur le côté Karabelnaïa on éleva, en outre, une ligne de barricades de quatre pieds de haut et de $2^1/_2$ pieds d'épaisseur, qui s'étendait depuis l'enclos de l'hôpital de la marine jusqu'aux murs de clôture des docks, et se dirigeait, plus loin, vers la prison de la marine et le jardin public dans le ravin Ouschakow.

On doit avouer que tous les ouvrages de fortification sur le côté Sud de Sébastopol étaient très faibles, et que chacun d'eux avait ses imperfections particulières; mais comme, lors de leur construction, on n'avait eu en vue de s'en servir que pour repousser l'attaque d'un faible corps de descente, ces ouvrages pouvaient alors, jusqu'à un certain point, paraître suffisants. Ces fortifications étaient armées de 134 bouches à

(*) Trois canons de 18 et trois canons-caronades de 24.

(**) Deux canons-caronades de 24 et deux de 18.

feu, et, conjointement avec les 6 pièces de la face gauche du bastion n°7 et les 5 pièces de la batterie n°10 qui regardaient la campagne, le total des pièces, pour la défense de Sébastopol du côté de la campagne montait à 145 bouches à feu:

Canons de 30	2
« « 24	4
« « 18	23
« « 12	24
« « 6	4
« « 3	2
Licornes de ½ poud	30
« « ¼ «	9
Canons-caronades de 24	25
« 18	2
Caronades de 18	6
« « 12	14
Total.	145 (7)

Cette artillerie était disséminée sur tout le circuit de la ligne de défense, sur une étendue de 6½ verstes, et ne pouvait concentrer, presque sur aucun point de la campagne en avant des fortifications, les feux de plus de 3 ou 4 de ses pièces; il y avait même des espaces morts aux abords des batteries de terre.

Tournons maintenant nos regards vers le côté Nord.

Pendant l'hiver on avait construit, par ordre du prince Menchikow, dans le fort du Nord, un petit réduit, en forme de redan avec flancs, composé d'un mur en maçonnerie d'une hauteur de 17 pieds et d'une épaisseur de 4½ pieds avec fossé et glacis. Ce mur qui s'appuyait à l'enceinte du fort, des deux côtés du bastion du Sud, avait des meurtrières et deux barbettes: l'une dans le saillant, pour cinq bouches à feu, l'autre, sur le flanc gauche, pour deux pièces.

Afin de défiler l'intérieur du fort, qui pouvait être aisément découvert des hauteurs situées au nord, on s'était déjà occupé, vers la fin de 1853, de renforcer le profil des deux fronts du nord. Ce travail n'avançait que très lentement, tant à défaut d'ouvriers que par le manque de terre qu'on ne trouvait pas dans le voisinage et qu'il fallait apporter d'assez loin; enfin on trouva le moyen de s'en procurer en creusant dans l'intérieur du fort, et cependant au jour du débarquement, le travail était loin d'être achevé.

Au $^{2}/_{14}$ septembre, l'état de l'armement au fort du Nord comportait 47 pièces: 19 canons de 24 et 9 licornes de $^{1}/_{2}$ poud étaient disposés sur les huit bastions et bonnettes; 7 canons de 6 constituaient l'armement du réduit, et 16 fauconneaux de 3 livres étaient répartis en nombre égal dans les galeries casematées des 16 flancs des bastions. Les canons et les licornes étaient sur affûts de place et châssis mobiles.

D'après l'état de l'armement dressé en 1836 on avait dû armer ces galeries de caronades de 24; et, en se conformant à l'état du $^{12}/_{24}$ mai 1853, il aurait fallu y placer des licornes longues de $^{1}/_{2}$ poud. Prenant en considération le peu de largeur des galeries et le peu de longueur des lignes qu'il fallait flanquer, le prince Menchikow eut d'abord l'idée de les armer de caronades de 12; mais, dans la suite, il ordonna de faire des expériences comparatives entre l'effet du tir à mitraille des mortiers de $^{1}/_{2}$ poud, et celui des fauconneaux de 3 livres. Le résultat de cette expérience ayant été à l'avantage des fauconneaux, tous les flancs des bastions du fort du Nord furent, dès la fin d'août, armés de ces pièces. A cet effet, on fixa en terre, à côté des genouillères des embrasures, des billots de bois dont la base enfoncée dans la terre fut entourée d'une solide maçonnerie; et l'on pratiqua, à l'extrémité supérieure de ces billots, des encastrements pour y loger les tiges de support des fauconneaux.

Le fort du Nord construit sans qu'on ait eu aucunemen égard à la configuration du terrain, ayant d'ailleurs, un trac très désavantageux, n'assurait que très imparfaitement la dé fense du terrain qui le précédait, et l'exiguité des bastion rendait presque nul le champ de tir des pièces qui les ar maient. Il n'était guère possible de concentrer le feu de plu de 3 pièces pour battre la hauteur étroite située au nord est de ce fort, tandis que les ravins qui s'étendaient à l'es et à l'ouest du fort ne présentaient que des espaces morts Le terrain du côté Nord de la rade pouvait, à la vérité être encore battu par 23 pièces des batteries de côte (*) mais leur action ne s'étendait que sur les abords les plus rap prochés des batteries.

Dans le but de couvrir les approches de la rade du côt de la campagne, le prince Menchikow fit construire au commencement/milieu d'août, sur la hauteur entre le ravin Panaïotov et la Hollande, une petite tour dans le genre de celle d Volokhow pour 5 bouches à feu; mais, au jour du débarquement, cet ouvrage n'avait pas encore dépassé les travau de terrassement.

Les bouches à feu de place qui armaient les fortification de terre sur le côté Sud et le côté Nord, étaient montée sur affûts de place élevés et châssis mobiles; quelques une avaient des plates-formes en madriers à poutrelle directrice conformément aux réglements. Les bouches à feu de marine qui faisaient partie de l'armement des ouvrages, étaient sur affûts à quatre roues, à l'exception toutefois des caronades qui avaient des affûts à la Congrève. Leurs plates-forme

---

(*) Trois canons de 36 de la tour Volokhow, 1 caronade de 12 et 3 licornes de $^1/_2$ poud de la batterie Constantin, 13 licornes de $^1/_2$ poud de la batterie Michel et 3 licornes de $^1/_2$ poud de la batterie n°4.

étaient en madriers, sans poutrelle directrice et semblables à celles qui sont employées dans l'artillerie de place. Ces plates-formes étaient faites pour une, deux ou plusieurs pièces.

Les plates-formes pour plusieurs bouches à feu ne différaient des plates-formes pour une seule pièce, qu'en ce qu'elles étaient formées de madriers d'égale longueur. Pour fixer les bragues et amarrer les palans latéraux, on enfonça dans le sol des batteries de terre, — à côté du talus intérieur du parapet, — à dix pouces à gauche et à droite des joues des embrasures,—deux poteaux hauts de $3^1/_2$ pieds, et de 6 pouces d'épaisseur. On enlaça ces poteaux d'estropes de $2^1/_2$ pouces d'épaisseur qui remplissaient l'office des organeaux à bord des navires. Pour fixer les palans d'arrière on fichait en terre, en dehors de la longueur du recul, un troisième poteau coiffé d'une estrope semblable à celles des poteaux de devant. Les plates-formes en madriers étaient le plus souvent horizontales; mais on leur donnait aussi quelquefois une légère inclinaison, ne dépassant pas 2°, vers le devant de la plate-forme.

Toutes les pièces de marine faisant partie de l'armement, étaient, à l'exception des fauconneaux, munies de percuteurs.

Chaque bouche à feu de place de l'armement des batteries était, par ordre du prince Menchikow, approvisionnée de 40 coups dont 10 avec boîtes à balles. Ces munitions étaient en partie déposées dans les maisons du voisinage des batteries, en partie dans les batteries mêmes, dans des caisses à charges en cuivre, soit de place, soit de marine.

Tel était l'état des fortifications de terre de Sébastopol au jour du débarquement de l'ennemi.

Toute la ligne de défense du côté Sud était divisée en trois parties, appelées *sections*: la première section s'étendait depuis le bastion n°7 jusqu'à la route de Balaklava dans le

ravin de la ville; la seconde—depuis cette même route jusqu'à la Péressip; enfin la troisième comprenait toute l'étendue des fortifications entre la Péressip et le ravin du Carénage.

La flotte de la mer Noire, quoique dans l'impuissance d'entreprendre quelque chose de décisif depuis la déclaration de guerre des puissances maritimes, se trouvait néanmoins constamment prête à appareiller, et n'attendait que le moment propice pour engager un combat avec l'ennemi.

L'excellent esprit militaire, l'ardent amour de la patrie qui animaient nos marins, et l'ordre parfait qui régnait dans notre flotte, faisaient attendre avec impatience l'occasion vivement désirée. Mais à notre grand regret cette attente ne fut point remplie.

Vers le milieu de mai, on organisa, devant la rade et près du phare de Chersonèse, une croisière permanente, composée d'un vaisseau de ligne, de deux frégates, d'un vapeur et d'un brick, qui fut maintenue jusqu'au $\frac{\text{26 août}}{\text{7 septembre}}$. Pendant ce temps, et malgré la vigilance des croiseurs ennemis, nos vapeurs exécutaient des traversées continuelles entre Sébastopol, Odessa et Nikolaew; ils réussirent même dans plusieurs reconnaissances hardies et avantageuses sur les côtes de la Turquie.

Le $\frac{6}{18}$ mai arriva de Nikolaew à Sébastopol le vapeur *l'Elborouss* commandé par le capitaine-lieutenant Popow. Bientôt après, le vapeur *le Wladimir*, sous le commandement du capitaine de second rang Boutakow, alla croiser en vue de Sinope. $\frac{\text{Au commencement}}{\text{A la fin}}$ de mai les vapeurs *l'Andia* et *le Tourock* firent la traversée d'Odessa à Nikolaew. $\frac{\text{A la fin de mai}}{\text{Au commencement de juin}}$ *le Taman* fit la même traversée. Au $\frac{\text{commencement}}{\text{milieu}}$ de juin le vapeur *Tourock* vint de Nikolaew à Sébastopol; et vers le milieu de juillet le vapeur *l'Elborouss*, sous le commandement du capitaine-lieutenant Popow, étant en croisière entre le cap Kéremée et le

Bosphore, brûla 4 bâtiments marchands turcs dont il amena les patrons à Sébastopol. Du $^{6}/_{18}$ au $^{8}/_{20}$ juillet le vapeur le Wladimir, commandé par le capitaine de second rang Boutakow croisait dans les parages du nord de la mer Noire. Le $\frac{31 \text{ juillet}}{12 \text{ août}}$ arriva de Nikolaew à Sébastopol le vapeur *Taman* avec un chargement de divers matériaux pour le port.

Dans la nuit du $^{6}/_{18}$ au $^{7}/_{19}$ août le vapeur *l'Elborouss*, allant en croisière, toujours sous son même commandant s'empara d'un brick marchand turc, l'incendia et amena l'équipage du brick à Sébastopol. Au commencement de septembre, le vapeur *l'Andia* remorqua d'Odessa à Nikolaew un bâtiment marchand chargé des machines du vapeur anglais *Tiger*.

La flotte ennemie agissait pendant tout ce temps avec beaucoup de circonspection, se bornant à la reconnaissance des côtes de la Crimée, ne se montrant que rarement et toujours en forces supérieures, en vue de Sébastopol. Ce n'est que vers la fin d'avril qu'elle parut, pour la première fois, devant Sébastopol.

Le $\frac{3}{15}$ juin, 3 vapeurs ennemis (*) se montrèrent en vue de Sébastopol. On expédia immédiatement contre eux une escadre de 6 vapeurs; il s'en suivit une cannonade qui se termina par des avaries de peu d'importance de part et d'autre. Le $\frac{14}{26}$ juillet une partie de la flotte ennemie apparut pour la seconde fois devant Sébastopol; trois vapeurs ennemis, dans le but de s'emparer d'un navire marchand, s'approchèrent des côtes à portée de canon. Mais la tour Volokhow et la batterie Kartaschewsky ayant fait feu, les navires ennemis s'empressèrent de se retirer. Enfin, pour la dernière fois,

---

(*) Les vapeurs anglais *Terrible* et *Furious* et le vapeur français *le Descartes*.

avant que le débarquement n'ait eu lieu, une escadre ennemie (*) se montra devant Sébastopol le $\frac{29 \text{ août}}{10 \text{ septembre}}$.

La longue inaction de l'ennemi, l'approche de l'automne et des tempêtes de l'équinoxe, jointes à une certaine confiance dans la marche satisfaisante des négociations diplomatiques, avaient inspiré au prince Menchikow la conviction que l'ennemi n'entreprendrait rien de décisif dans le courant de cette année 1854.

Après avoir fait l'exposé de l'état dans lequel se trouvaient les fortifications de la ville et des côtes de Sébastopol au jour du débarquement, il nous reste à examiner la force numérique des troupes et les ressources matérielles dont le prince Menchikow pouvait disposer au $^{2}/_{14}$ septembre 1854.

(*) C'était l'escadre de la commission chargée de choisir le lieu sur lequel devait s'effectuer le débarquement.

CHAPITRE VII.

Forces de terre et de mer qui se trouvaient en Crimée au moment du débarquement des alliés. — Leur composition et leur répartition. — Ressources militaires; approvisionnements de l'artillerie et du génie; service des vivres et des hôpitaux.

Jusqu'au moment où commença la dernière guerre, outre les troupes du ressort de la marine appartenant à la flotte de la mer Noire, les troupes locales telles que les bataillons de la garde intérieure, les garnisons d'artillerie, le bataillon grec de Balaklava et d'autres encore, on comptait aussi, en Crimée, quelques régiments d'infanterie active. Ces régiments devaient faire le service des différents postes, et étaient, en même temps employés aux travaux de construction du port de Sébastopol, qui se poursuivaient sur une grande échelle, et presque sans interruption.

Les troupes actives qui se trouvaient en Crimée en 1853 se composaient de la 13-ème division d'infanterie; mais lorsque marche des négociations diplomatiques à Constantinople vint démontrer la nécessité de renforcer les troupes qui défendaient

notre frontière caucaso-turque, on résolut de transporter la 13-ème division dans la Transcaucasie, en la remplaçant sur la péninsule de Crimée par la 1-ère brigade de la 14-ème division d'infanterie cantonnée alors dans les environs d'Odessa, et l'on reconnut, en même temps, la nécessité de former, au moyen de soldats en congé illimité, la brigade de réserve de la 13-ème division d'infanterie.

Au mois de septembre, la flotte de la mer Noire transporta la 13-ème division au Caucase. Mais comme les rapports politiques de la Russie avec la Turquie et les puissances occidentales devenaient de jour en jour plus tendus, le prince Menchikow, à la fin de 1853, organisa, pour le service de terre, quelques corps de troupes formés de matelots et d'autres troupes du ressort de la marine. Enfin lorsqu'éclata la rupture définitive entre la Russie, d'une part, et la France unie à l'Angleterre, de l'autre, on commença à renforcer les troupes de terre en Crimée, en dirigeant successivement sur la péninsule le 6-ème bataillon de sapeurs chargé de l'exécution des travaux du génie, la 17-ème division d'infanterie, le 6-ème bataillon de tirailleurs, un régiment et demi de cosaques du Don, et enfin, la 16-ème division d'infanterie envoyée immédiatement avant le débarquement, et dont une partie arriva presque en droite ligne sur le champ de bataille qui ouvrit la campagne de Crimée.

Les forces de terre qui, le $^{1}/_{13}$ septembre, se trouvaient en Crimée se composaient de troupes locales et de troupes actives. Les troupes locales comprenaient:

Le bataillon grec de Balaklava . . . 2 compagnies (*).

(*) Deux compagnies de ce bataillon se trouvaient, à tour de rôle, à Novorossysk.

Le bataillon de Tauride (n°41) de la garde intérieure	3	compagnies (*).
Le demi-bataillon de Kertch (n°17) de la garde intérieure	2	»
Gardes-frontières et gardes de la quarantaine	3	»
La garnison d'artillerie de Kinbourn .	½	»
« » de Sébastopol .	4½	»
Compagnie d'ouvriers militaires (n°14).	1	»
« « « (n°15).	1	»
Compagnies mobiles d'invalides pour le service dans les hôpitaux.	2½	»

Les troupes actives étaient divisées en deux sections principales. Celles qui étaient destinées à la défense de Sébastopol et réparties dans le sud-ouest de la Crimée, avaient été placées sous le commandement direct du prince Menchikow. Le général de cavalerie Khomoutow commandait l'autre section chargée de défendre la partie sud-est de la Crimée, les côtes de la mer d'Azow et le nord-ouest du Caucase.

Sous le commandement direct du prince Menchikow se trouvaient, en y comprenant les renforts qui lui arrivaient successivement :

42 bataillons	32,956	hommes.
16 escadrons	2,675	»
9 sotnias de cosaques.	1,264	»

(*) Une compagnie à Simphéropol et deux à Théodosie. En outre, il y avait les détachements de district de la garde intérieure à Simphéropol, Eupatorie, Pérékop et Kertch, et un détachement employé au transport des détenus à Bakhtchisaraï.

88 pièces d'artillerie avec leurs servants, au nombre de . . . . 1,702 »

Total 38,597 hommes.

Des différentes troupes du prince Menchikow 26 bataillons, 3 sotnias de cosaques et 44 bouches à feu se trouvaient à Sébastopol, ou dans ses environs les plus rapprochés; 8 bataillons, 8 escadrons et 32 bouches à feu stationnaient entre la Katcha et l'Alma; et 6 sotnias faisaient le service des avant-postes. Le surplus de ces troupes se trouvait en partie près de Simphéropol et en partie en marche sur la route, venant de Pérékop. (*)

Les troupes actives placées dans la partie sud-est de la Crimée, sous le commandement du général Khomoutow, étaient au nombre de 9 bataillons et $^3/_4$, 1 escadron, 18 sotnias de cosaques et 24 bouches à feu. Leur nombre total s'élevait à près de 12,000 hommes. Ces troupes étaient divisées en deux détachements, la réserve formant une partie séparée: le détachement de Théodosie composé de 3 bataillons, 6 sotnias et 8 bouches à feu sous le commandement du général-major Jabokritsky se trouvait à Théodosie et ses environs; le détachement de Kertch comptant 2 bataillons et $^3/_4$, 6 sotnias et 8 pièces d'artillerie sous le commandement du général-major Timoféiew, dans les environs de Kertch et dans la ville même. Enfin la réserve formant 4 bataillons, 1 escadron, 6 sotnias et 8 bouches à feu occupait la station d'Arguinsk entre Théodosie et Kertch. (*)

On voit que le total des troupes de terre qui se trouvaient en Crimée, le $^1/_{13}$ septembre, ne dépassait pas 51,500 hommes; et, ces troupes étant dispersées sur toute l'étendue de la presqu'île, il en résulte que le prince Menchikow ne pouvait concentrer dans les environs de Sébastopol plus de 30,000 hommes, au moment de l'apparition de l'ennemi.

Mais, en sus des troupes de terre, le prince Menchikow avait à sa disposition la majeure partie de la flotte de la mer Noire, dont les bâtiments étaient alors mouillés dans le port de Sébastopol.

Cette partie de la flotte se composait de marins appartenant aux équipages de la flotte et à ceux de transport et d'ouvriers, du personnel de l'artillerie et du génie, de différentes autres troupes de marine et de détenus. Dans les équipages de la flotte on comptait 18,501 hommes dont 416 officiers, 357 musiciens et 2,729 matelots libres (*).

Au mois de septembre, tous les équipages se trouvaient à bord de leurs navires respectifs. Les autres troupes du ressort de la marine vaquaient à leurs occupations ordinaires, pour lesquelles on déployait une grande activité par suite de la mise en état de guerre de Sébastopol. Un petit nombre seulement du personnel de la marine avait été tiré de la flotte pour prendre part aux opérations sur terre et pour servir les pièces d'artillerie sur la ligne de défense.

Le $^{1}/_{13}$ septembre, sur cette ligne de défense, au côté Sud, avaient été disposés les détachements suivants:

1) Sur la 1-ère section de la ligne de défense (depuis le bastion n°7 jusqu'à la route de Balaklava, dans le ravin de la Ville) restèrent jusqu'au printemps, sous le commandement du capitaine de 1-er rang Ivanow, un détachement formé de compagnies hors-rang, et les équipages de ceux des navires qui étaient en radoub. Au printemps, quand les navires entrèrent dans la rade, tous les équipages de la flotte montèrent à bord des bâtiments, et il ne resta plus sur la ligne de

(*) Les matelots libres formaient des aggrégations dans les villes d'Aleschki et de Nikopol; cette institution avait pour but de donner des matelots expérimentés à la flotte de la mer Noire.

défense que les compagnies hors-rang commandées par le lieutenant de marine Obésianinow. Une partie du personnel des équipages d'ouvriers arrivés de Nikolaiew resta sur la 1-ère section. Au $^1/_{13}$ septembre 1854 ce détachement se composait de 291 hommes des compagnies hors-rang, armés de fusils, et de 150 hommes des équipages d'ouvriers qu'on attacha au service des pièces d'artillerie.

2) Sur la 2-ème section (depuis la route de Balaklawa jusqu'à la Péressip) avait été placé le détachement du contre-amiral Ioukharine I composé d'abord des cadres des équipages du vapeur *Wladimir*, de la goëlette *Drotick* du côtre *Skorï*, des transports *Boug* et *Ingoul* et d'un certain nombre d'hommes des différentes compagnies hors-rang d'artificiers et d'ouvriers de l'arsenal. Au printemps, il ne resta sur cette section qu'une partie des compagnies d'ouvriers militaires du port et du 4-ème équipage de transport. Ce corps était d'une force de 580 hommes, dont 79 étaient affectés au service des bouches à feu.

3) Sur la 3-ème section (depuis la Péréssip jusqu'au ravin du Carénage) se trouvait le détachement du contre-amiral Voukotitch II qui comptait, au $^1/_{13}$ septembre, 56 hommes de la compagnie d'artificiers et 535 hommes du 19-ème équipage d'ouvriers et des équipages de transport, en tout 591 hommes dont 189 servaient les bouches à feu.

En sus des détachements déjà mentionnés qui occupaient la ligne de défense, on avait formé du personnel de la marine, les détachements suivants:

1) Le détachement dit *de l'amirauté,* chargé de la défense de l'ancienne et de la nouvelle amirauté ainsi que des docks. Il se composait d'hommes appartenant aux 11-ème, 12-ème, 17-ème, 18-ème et 19-ème équipages d'ouvriers, d'un certain nombre de marins tirés des transports *Beresann, Dounaï, Ga-*

gri et *Pruth* et de 300 détenus de choix qu'on avait armés de piques, en tout 754 hommes. Plus tard, on prit parmi ces hommes le complément nécessaire aux servants des pièces dans les batteries nouvellement construites.

2) Le détachement dit *de l'hôpital*, composé d'une compagnie de 300 hommes, pour la défense de l'hôpital de la marine.

Il faut enfin faire aussi mention des bataillons de descente formés de matelots tirés de la flotte de la mer Noire. Ces bataillons étaient au nombre de quatre, comptant, en tout, près de 1800 hommes. Ils devaient rester à bord des navires jusqu'au signal d'alarme, et, ce signal étant donné, descendre à terre où ils étaient rejoints par deux batteries de 6 pièces chacune, composées de licornes de montagne de 10 livres, et qui d'ordinaire se trouvaient dans la batterie n°8. Les bataillons de descente avaient été placés sous le commandement du capitaine de 1-er rang Varnizky.

Il résulte de cet aperçu des troupes de marine qui se trouvaient à Sébastopol au moment du débarquement des alliés, que, à l'exception de 18,000 hommes des équipages de la flotte restant à bord des navires, il n'y avait alors sur la ligne de défense proprement dite, ayant une étendue de plus de $6^1/_2$ verstes, que 1,612 hommes, dont 418 faisaient le service des bouches à feu. Mais si l'on veut ajouter à ce nombre celui des bataillons de descente ainsi que des détachements de l'amirauté et de l'hôpital, on aura, non compris les servants des pièces, un chiffre total de 4,048 hommes.

N'oublions pas de faire observer que cet effectif se composait en grande partie de soldats hors-rang, appartenant à toutes sortes de corps différents, et qui n'étaient aucunement préparés à repousser, avec quelque certitude de succès, l'attaque sérieuse d'un ennemi nombreux, bien exercé et muni d'armes excellentes.

Après cette énumération des troupes de terre et de mer qui se trouvaient à la disposition du prince Menchikow au moment du débarquement des alliés en Crimée, donnons un aperçu des ressources et des approvisionnements dont pouvait user le commandant en chef des forces en Crimée pour satisfaire aux besoins de l'armée, tant sous le rapport militaire que sous celui de la subsistance des troupes.

Les ressources de l'artillerie, outre la poudre, les projectiles et les approvisionnements de toutes sortes, consistaient en bouches à feu de place et de marine. Les bouches à feu de place étaient au nombre de 974, dont 657 composaient l'armement des batteries de côte et du fort du Nord, et 145 celui de la ligne de défense, sur le côté Sud. Les 172 pièces (*) restant, toutes de calibres au-dessous de 24, étaient dans les dépôts. Ces dernières pièces ne peuvent pas être mises en ligne de compte, attendu que les calibres de l'artillerie des alliés ne nous permettaient pas d'armer nos batteries de bouches à feu au dessous du calibre de 24.

Mais la réserve pour l'armement de la ligne de défense de terre se composait principalement de bouches à feu de marine, tant de celles qui étaient en dépôt que de celles qui étaient à bord des navires. En apparence, cette réserve était considérable; mais, en réalité, la plupart des pièces ne pouvaient faire aucun service. Il faut remarquer, en effet, que le nombre des bouches à feu s'était beaucoup accrû à Sébastopol pendant la longue période de l'existence de la flotte de

(*) Canons de 18 . . .	67
» » 12 . . .	55
» » 6 . . .	21
Caronades de 12 . . .	29
Total. .	172

la mer Noire. Mais, en même temps qu'on introduisait des innovations dans la flotte, on changeait aussi l'armement des navires: l'artillerie de marine augmentait graduellement ses calibres, et quelques bouches à feu, telles par exemple que les caronades, furent mises hors de service.

A mesure qu'elle recevait de nouvelles bouches à feu, la flotte de la mer Noire laissait les anciennes dans les dépôts, ainsi que celles qui s'étaient détériorées par un long service. Les bouches à feu qui, dans les guerres précédentes avaient été prises à bord des navires ennemis étaient aussi conservées dans les dépôts.

Voilà comment, pendant un espace de temps assez long, le nombre de cette espèce de bouches à feu s'était accrû à Sébastopol, au point d'atteindre le chiffre de 1,944 pièces.

Ce matériel de guerre aurait pu être employé avantageusement pour la défense, si la Crimée eût possédé une fonderie. Dans ce cas, on aurait pu fondre les pièces qui ne pouvaient servir à l'armement, pour en faire des projectiles; mais dans l'état où elles se trouvaient alors, ces bouches à feu étaient tout à fait inutiles. On ne comptait en réalité, dans les dépôts que 931 pièces en état de servir utilement. (*)

Le nombre des bouches à feu à bord de la flotte mouillée, le $^{1}/_{13}$ septembre à Sébastopol, était de 1,908. [10] Ainsi donc le total des bouches à feu de marine, tant à bord des navires que dans les dépôts, dont on pouvait faire usage était de 2,822. Ajoutons que, de toutes les pièces d'artillerie en dépôt, en état de servir pour l'armement, les bouches à feu de la flotte étaient les seules qui eussent des affûts et tous les accessoires néces-

(*) Canons de 36	. . .	253 pièces
» » 30	. . .	58 »
» » 24	. . .	620 »
	Total	931 pièces.

saires et composassent ainsi une réserve vraiment utile; toutes les autres bouches à feu n'avaient ni affûts ni accessoires.

Les mêmes conditions qui s'opposaient à l'emploi d'un grand nombre de bouches à feu en dépôt, s'appliquaient aussi à une grande quantité de projectiles existant à Sébastopol. De 449,000 projectiles de différentes espèces qui composaient l'approvisionnement de l'artillerie de place, 27,000 ne pouvaient être employés à cause de leur petit calibre. Si l'on retranche du nombre disponible de 422,000 projectiles, l'approvisionnement des batteries de côte à 200 par pièce, on verra qu'il ne restait pour l'approvisionnement des bouches à feu de place que 300,000 projectiles.

Des 864,000 projectiles destinés aux bouches à feu de marine il faut aussi exclure 272,555, qui ne pouvaient être employés soit à cause de leur petit calibre, soit en raison de leur défectuosité (*); il ne restera donc pour l'approvisionnement des bouches à feu de marine que 591,445 projectiles.

La quantité de poudre, tant en cartouches qu'en barils, pour l'artillerie de place était de 23,380 pouds et pour l'ar-

---

(*) Les projectiles dont on ne pouvait se servir étaient des calibres suivants:

Boulets de 68 anglais	9,443
« « 18 «	24,600
« « 12 «	115,000
« « 8 «	23,250
« « 6 «	37,262
Boulets incendiaires de différents calibres .	63,000
Total .	272,555

Les boulets anglais de 68 se trouvèrent être d'un calibre plus fort que nos canons de 68, et conséquemment n'entraient pas dans l'âme de ces bouches à feu.

tillerie de marine de 41,660 pouds, en tout 65,040 pouds. Si l'on prend, pour moyenne de la charge, un poids de 8 livres, il en résultera que toute la quantité de poudre qui était en dépôt, le $^{1}/_{13}$ septembre 1854, pouvait suffire pour 325,000 coups.

En outre de ce matériel, Sébastopol possédait encore trois parcs locaux d'artillerie, approvisionnés de munitions pour 48 bataillons, 32 escadrons et 12 batteries de campagne. Un demi-parc de campagne se trouvait aussi à Simphéropol.

Les approvisionnements du génie, à Sébastopol, étaient tout-à-fait insignifiants. Les troupes, ainsi que le 6-ème bataillon de sapeurs étaient seuls munis d'outils de pionniers; mais dans les dépôts du génie de Sébastopol il ne se trouvait d'outils de pionniers et, en général, d'outils quelconques que pour 200 hommes.

Quand il fallut avoir des outils pour les travaux d'urgence, on rassembla tous ceux qu'on put trouver dans la ville et dans les villages environnants. On s'occupa en même temps de confectionner des outils dans tous les ateliers militaires, et dans ceux de la marine; on transporta même à terre les haches d'abordage de la flotte. On était également dépourvu de matériaux de construction de différentes sortes, à l'exception du bois, des cordages, du fer, de la toile à voiles et de quelques autres objets qui se trouvaient dans les dépôts de la flotte. Ces approvisionnements devinrent plus tard, lorsque les travaux de la défense prirent plus de développement, et pendant toute la durée du siège, la source féconde où l'on puisait des matériaux pour la confection de travaux et d'ouvrages de toute espèce.

Il nous reste encore à jeter un regard sur les magasins de vivres et l'approvisionnement des hôpitaux.

On a déjà fait observer, dans l'aperçu géographique et sta-

tistique de la presqu'île de Crimée, que les ressources locales en vivres pour l'entretien de l'armée étaient très restreintes. Les provisions de bouche pour les troupes disséminées sur la péninsule, pour la marine aussi bien que pour les corps chargés de défendre les côtes nord-ouest du Caucase, devaient être complétées par des vivres tirés de l'intérieur de la Russie. L'entier approvisionnement de fourrages, en Crimée, était à la charge de la commission de Simphéropol, qui avait des dépôts dans toutes les villes de la péninsule.

Cette commission, avant le débarquement des alliés en Crimée, se trouvait dans une situation fort critique. Ses dépôts contenaient peu d'approvisionnements, et la commission était non seulement mal fournie d'argent, mais elle devait même encore aux troupes, pour plusieurs termes échus, près de 100,000 roubles argent.

Pour l'approvisionnement des troupes de terre, la Crimée avait des dépôts de vivres dans les différentes parties de la péninsule. Le dépôt le mieux fourni pour la quantité de vivres, était celui de Sébastopol qui contenait 28,000 tchetwerts de farine et 2800 tchetwerts de grains. Il y avait aussi des dépôts de vivres à Simphéropol, à Eupatorie, à Yalta, à Karassoubazar, à Kertch (*), à Iénikalé et à Arabat. Enfin un dépôt de vivres situé à Pérékop était spécialement destiné aux troupes réparties dans le nord de la péninsule.

La quantité de vivres qui se trouvait, le 1/13 septembre 1854, dans les dépôts sus-mentionnés, se résumait comme il suit:

Farine.	58,791 tchetwerts
Grains.	6,244 »

(*) Dans ce dépôt, l'un des plus considérables, se trouvaient les approvisionnements de la ligne côtière de la mer Noire.

Biscuits	2,456	pouds
Avoine	16,000	tchetwerts
Orge	1,000	»

Si l'on fixe, en général, à 51,000 hommes l'importance des forces de terre, il en résultera que ces troupes étaient approvisionnées de pain, pour la durée de près de 4 mois ½.

La quantité de vivres existant dans les dépôts de la marine, s'élevait aux chiffres suivants:

Farine	43,714	tchetwerts
Grains	62,018 (*)	»
Pois	20,033	pouds
Viande salée	14,850	»
Eau de vie	36,574	védros

Si l'on fixe le personnel des équipages de la flotte, de transport et d'ouvriers, et le nombre de tous les autres corps de troupes de marine à 25,000 hommes, et si l'on prend pour la distribution des vivres aux troupes de marine une base égale à celle que nous avons adoptée pour les troupes de terre, il en résultera que la marine était approvisionnée de pain pour un laps de temps d'environ sept mois.

Les hôpitaux, jusqu'au moment du débarquement des alliés, étaient organisés d'après l'état de paix. En ce temps là, les hôpitaux suivants étaient exclusivement affectés aux troupes:

Un hôpital permanent à Sébastopol pour recevoir . . . . 300 malades

Un hôpital provisoire à Théodosie pour recevoir. 300 «

Un hôpital provisoire à Simphéropol pour recevoir . . . . 300 «

(*) Sarrasin: 30,165 pouds.
Froment: 16,220 pouds.
Orge: 15,632 pouds.

Un hôpital provisoire à Kertch pour recevoir 150 »
Un hôpital provisoire à Pérékop pour recevoir 75 »

Service organisé pour un chiffre effectif de 1,125 malades.

Il y avait en outre à Sébastopol, à cette même époque, les infirmeries provisoires suivantes, pour le temps de guerre; mais elles n'étaient pas encore ouvertes:

1 de 3-ème classe	pour	600	malades
2 de 2-ème classe	»	300	»
Les cadres de l'hôpital de Cherson n°29	»	300	»

Service pour 1,200 malades.

On pouvait donc placer en totalité dans tous ces hôpitaux et infirmeries 2,325 hommes.

Enfin l'hôpital de la marine, à Sébastopol, pour 1200 malades, fut élevé, le $^1/_{13}$ septembre, au rang d'hôpital de 5-ème classe, c.-à.-d. capable de recevoir 1800 malades.

Les hôpitaux possédaient dans leurs cadres un matériel d'objets divers pour 1500 malades et un approvisionnement d'objets nécessaires au pansement pour 6,000 blessés.

On voit donc, par cet aperçu des forces militaires et des ressources dont pouvait disposer le prince Menchikow au moment du débarquement des alliés que, bien qu'il y eût dans ce temps là, en Crimée, près de 51,000 hommes, ces troupes étant nécessairement dispersées dans diverses parties de la péninsule, le prince Menchikow, comme on l'a déjà dit plus haut, ne pouvait concentrer autour de Sébastopol plus de 30,000 hommes.

La flotte de la mer Noire, composée principalement de bâtiments à voiles, avait été assez puissante jusqu'au moment de la guerre avec l'Angleterre et la France, pour maintenir la domination de la Russie sur la mer Noire. Mais infiniment

supérieure à la flotte turque, notre flotte se voyait, à son tour, en état d'infériorité vis-à-vis de la flotte alliée, munie de toutes les innovations introduites plus récemment dans les constructions navales.

N'ayant pas de vaisseaux à hélice et étant, pour ce motif, dans l'impossibilité de prendre la mer, la flotte de la mer Noire s'apprêtait à recevoir l'ennemi sur terre ferme, à Sébastopol. Ayant placé ses bâtiments de manière à attendre l'ennemi dans la rade, la marine devint dès ce moment une ressource presque inépuisable pour le renforcement de la défense de Sébastopol, tant par son personnel que par son armement, ses projectiles et quantité d'autres moyens matériels qu'elle put mettre à la disposition de l'armée de terre.

Il faut reconnaître, enfin, que les approvisionnements du génie ainsi que ceux des hôpitaux de l'armée de Crimée étaient tout à fait insuffisants, en raison de la soudaineté et de l'immensité des besoins qui se déclarèrent pour l'emploi de ces approvisionnements.

C'est dans cet état que se trouvaient nos affaires en Crimée, pendant que les alliés s'apprêtaient à effectuer un débarquement.

CHAPITRE VIII.

Réception de la nouvelle du débarquement de l'ennemi. — Concentration des troupes russes sur l'Alma. — Occupation d'Eupatorie par les alliés. — Débarquement. — Marche des alliés sur l'Alma. — Reconnaissance du $^{7}/_{19}$ septembre. — Disposition de nos troupes sur l'Alma.

Le $^{1}/_{13}$ septembre 1854, vers dix heures du matin, on aperçut de Sébastopol, à l'horizon, deux vaisseaux de guerre, et derrière eux, un nuage épais de fumée provenant d'un grand nombre de navires à vapeur. Bientôt après on reçut la nouvelle que 70 bâtiments ennemis avaient doublé le cap Tarkhan-koute. Environ à midi, le télégraphe du cap Loukoul manda à Sébastopol que la flotte qui s'était montrée au N.-O. se dirigeait en trois colonnes vers le O.-N.-O. Après midi, le télégraphe de Loukoul annonça, à divers intervalles, que le nombre des navires ennemis augmentait successivement, et sur les 6 heures environ, on en comptait déjà près de cent. Peu après parurent encore quelques vapeurs et plusieurs bâtiments à voiles. Enfin un cosaque apporta la nouvelle que le nombre des navires ennemis était si considérable «qu'il était impossible de les compter».

A huit heures et demie, le télégraphe signala que la flotte ennemie jetait l'ancre.

La descente des alliés en Crimée était donc devenue imminente. Voyons maintenant ce que pouvait entreprendre, dans un pareil moment, le commandant de nos forces de terre et de mer, pour résister à l'ennemi, alors que l'approche de l'automne faisait prévaloir à Sébastopol de plus en plus, l'opinion que les alliés ne tenteraient rien de décisif contre la ville, durant cette année 1854.

Pour être en état de s'opposer au débarquement de l'ennemi sur nos côtes, il fallait, avant tout, être informé du lieu où devait s'opérer la descente. Mais s'il est déjà difficile de préciser, quand il s'agit d'une rivière, l'endroit où l'ennemi a l'intention de la franchir, il est bien plus difficile encore de signaler, à l'avance, le point que l'ennemi se proposera de choisir pour son débarquement, sur une côte maritime plus ou moins accessible aux troupes de descente sur tout son parcours.

Dans l'état de perfection auquel se trouve portée, de nos jours, la marine à vapeur, l'ennemi peut franchir les distances avec une telle célérité, qu'il est évident que ni l'infanterie ni la cavalerie, disposées sur la côte, ne pourront jamais lutter de vitesse avec les vapeurs ennemis. Les chemins de fer seuls, peuvent, jusqu'à un certain point, permettre de remédier à ce désavantage des troupes de terre; mais on sait déjà qu'en Crimée, il y avait absence complète de voies ferrées et que, en général, toutes les voies de communication existantes dans ce temps là étaient, à l'exception seulement de la chaussée de la côte méridionale, peu sûres et surtout d'un usage très difficile par les temps pluvieux. Dans de telles circonstances, il devenait facile à l'ennemi de détourner par de fausses démonstrations notre attention vers un point quelconque de la péninsule, de nous faire diriger nos forces sur ce point, et,

après avoir opéré son débarquement dans un tout autre endroit, de s'y affermir avant que nos troupes aient eu le temps de s'y concentrer.

Si le prince Menchikow, à la première nouvelle de l'apparition de la flotte ennemie à Eupatorie, eût dirigé ses troupes sur cette ville, n'aurait-il pas pu arriver que l'ennemi se fût borné à une simple démonstration sur ce point, et qu'après y avoir attiré nos troupes il eût effectué sa descente dans un endroit plus rapproché de Sébastopol, tel que, par exemple, la baie de Kamiche ou celle de Strélezk? C'est alors que l'ennemi aurait pu immédiatement, et même avant l'arrivée du prince Menchikow, s'emparer de Sébastopol, dont les fortifications du côté de la terre étaient encore, à ce moment là, très insignifiantes et la garnison très faible, ainsi que nous l'avons exposé, en décrivant l'état dans lequel se trouvaient, au $^{2}/_{14}$ septembre, les ouvrages de la défense, sur le côté Sud de Sébastopol.

Le prince Menchikow, en se portant vers Eupatorie eut laissé, sans aucun doute, à Sébastopol une partie de ses troupes; mais, vû la faiblesse numérique de son armée, à peine aurait-il pu détacher de ses forces plus de quatre bataillons, les mêmes qui, plus tard, occupèrent la ville pendant la concentration de ses autres troupes sur l'Alma. Si donc, le prince Menchikow s'était éloigné, la totalité des troupes de terre restées pour former la garnison de Sébastopol ne se fût composée que de ces quatre bataillons d'infanterie, de quatre bataillons de descente, des marins, d'une partie du 6-ème bataillon de sapeurs et de quelques autres détachements. Il est évident qu'une garnison si peu nombreuse n'aurait pu, dans aucun cas, s'opposer à une attaque des alliés contre la ville.

En ce qui concerne nos bâtiments de guerre mouillés dans

la baie de Sébastopol et prêts pour le combat, au nombre desquels on comptait, entre autres, 14 vaisseaux et 11 frégates, ils ne pouvaient opposer une résistance efficace au débarquement de l'ennemi, car les alliés avaient sur nous, sous le rapport des forces maritimes, une prépondérance énorme. L'escadre française comprenait un certain nombre de vaisseaux de ligne et de frégates, qui n'ayant à bord qu'un petit nombre de troupes de descente, étaient principalement destinés à combattre.

L'escadre anglaise présentait, de son côté, 10 vaisseaux de ligne et 15 frégates, lesquels n'ayant point embarqué de troupes de terre, n'avaient d'autre mission que d'engager le combat avec l'escadre russe, dans le cas où celle-ci aurait pris le large. Ajoutez à cela que la plupart des bâtiments de guerre des alliés étaient à hélice, tandis que tous nos vaisseaux de ligne et nos frégates étaient des navires à voiles.

Soutenus par leur flotte, les alliés auraient pu hardiment entreprendre le débarquement de leurs troupes, dans les environs les plus rapprochés de Sébastopol; car ils n'avaient point à craindre de voir la flotte russe sortir du port, ayant à leur disposition tous les moyens possibles pour la détruire.

C'est ainsi qu'il aurait bien pu arriver, si le prince Menchikow, immédiatement après avoir reçu la nouvelle du débarquement de l'ennemi, se fût porté sur Eupatorie, que le sort de Sébastopol eût été déjà décidé, avant que nos troupes, éloignées alors à une distance de 70 verstes, eussent eu le temps de revenir à la ville pour la défendre.

Mais supposons que le prince Menchikow eût connu le point où l'ennemi se proposait d'effectuer la descente, et que, à la première nouvelle de l'apparition des alliés devant Eupatorie, il se fût porté vers cette ville avec ses principales forces, et eût même réussi à surprendre l'ennemi pendant l'opération de

la descente, il n'en résultera pas pour cela, que nos troupes eussent pu s'opposer avec succès au débarquement.

L'endroit choisi par les alliés pour opérer leur descente présentait une plage susceptible d'être aisément battue par les bouches à feu des plus gros calibres de la flotte ennemie sur toute la longueur de leur portée. Cette flotte de combat, placée sur les deux ailes de la flotte de descente, pouvait donc battre la plage par un feu croisé des plus vifs qui n'aurait nui en rien au débarquement.

Mener ses troupes sous un feu si terrible, pour tenter une entreprise dont le résultat était plus qu'incertain, équivalait à leur faire essuyer le feu d'une place forte pourvue des moyens de défense les plus formidables; et encore est-il reconnu que l'armement des batteries de terre ne peut égaler celui des vaisseaux.

Et cependant l'armée du prince Menchikow était la dernière ressource dont on pût disposer pour défendre Sébastopol contre l'attaque imprévue d'un ennemi nombreux, et pour gagner du temps afin d'augmenter les moyens de défense du côté de terre, en attendant l'arrivée des renforts.

Toute tentative d'opposition au débarquement d'un ennemi supérieur en nombre sur un terrain uni et découvert, battu de la flotte par le feu croisé des pièces de gros calibres de l'artillerie de marine, ne devait produire aucun résultat. Une attaque de nos troupes qui ne possédaient que leur artillerie de campagne, n'aurait retardé que de bien peu le débarquement, tandis qu'elles mêmes, auraient pu être désorganisées, après avoir eu à subir des pertes sensibles; et il y avait encore à craindre qu'un effort infructueux n'eût une influence fâcheuse sur leur moral.

Il ressort de tout ce que nous venons de dire, que la défense de la côte occidentale de la Crimée, accessible sur pres-

que tous ses points à la flotte ennemie, était complétement impossible. Mais, convaincu que le but principal des opérations de l'ennemi devait être Sébastopol, le prince Menchikow dans l'intention de barrer aux alliés la route qui menait vers la ville, se décida à concentrer ses troupes sur le point qu'avait choisi l'ennemi pour son agression et à accepter le combat sur l'Alma.

Par suite de cette résolution, le prince Menchikow, ayant appris que l'ennemi s'approchait, se borna à prendre les dispositions nécessaires pour la défense immédiate de Sébastopol, concentra un certain nombre de troupes sur la route d'Eupatorie, et fit parvenir à Kertch la nouvelle du danger que courait Sébastopol, en demandant en même temps des renforts. Quand on sut positivement que les forces principales de l'ennemi étaient en train de débarquer près d'Eupatorie, le prince Menchikow, remettant la défense de Sébastopol aux bataillons de réserve de la 13-ème division d'infanterie, aux équipages de la flotte et à d'autres détachements de la marine, s'occupa de concentrer ses troupes sur l'Alma.

Immédiatement après qu'on eût reçu la nouvelle de l'apparition de la flotte ennemie, on fit l'appel des hommes qui devaient occuper les batteries de Sébastopol, on prescrivit de suspendre les travaux du port et de s'apprêter à recevoir l'ennemi. Kornilow donna l'ordre à tous les marins de l'escadre de se tenir prêts en tout temps à lever l'ancre, et Nakhimow fit le signal qui indiquait que chacun eût à se préparer à entrer en campagne.

Le général d'infanterie prince Gortchakow, commandant le 6-ème corps, reçut l'ordre de faire avancer la seconde brigade de la 16-ème division d'infanterie vers l'Alma pour faire sa jonction avec la 1-ère brigade de la même division qui s'y trouvait déjà avec son artillerie. Le soir du $^1/_{13}$ septembre,

les 4-ème bataillons de la seconde brigade de la 17-ème division d'infanterie et le régiment d'infanterie de Minsk, avec la batterie légère n°4 de la 14-ème brigade d'artillerie venant de Sébastopol, arrivèrent aussi sur l'Alma. Les troupes qui y étaient déjà réunies furent rejointes, le $^2/_{14}$ septembre, par les bataillons restant de la 2-ème brigade de la 17-ème division d'infanterie avec les batteries légères n°s 4 et 5 de la 17-ème brigade d'artillerie, par le régiment d'infanterie de Volhynie avec la batterie légère n°3 de la 14-ème brigade d'artillerie et enfin par les 5-èmes et les 6-èmes bataillons de réserve des régiments d'infanterie de Brest et de Bialostok.

Dans la nuit du $^2/_{14}$ au $^3/_{15}$ septembre, arrivèrent aussi sur l'Alma le régiment de chasseurs de S. A. I. le grand-duc Michel (*) avec 6 bouches à feu de la batterie légère n°2 de la 16-ème brigade d'artillerie, et le régiment de hussards du grand-duc de Saxe-Weimar. Pendant cette même nuit, les patrouilles de cosaques battant les abords d'Eupatorie rapportèrent que l'ennemi avait déjà débarqué de grandes forces près des lacs salés; sur cette nouvelle, le prince Menchikow, dès le matin du $^3/_{15}$ septembre, dépêcha un second courrier au général de cavalerie Khomoutow, pour le presser de diriger au plus vite vers l'Alma le régiment d'infanterie de Moscou, la batterie de position n°3 et le régiment n°60, tous deux des cosaques du Don. Vers le soir de ce même jour, arrivèrent aussi sur l'Alma le régiment de hussards de S. A. I. le duc de Leuchtenberg, la batterie légère à cheval n°12 et la batterie de réserve n°4 des cosaques du Don.

(*) Nos régiments de chasseurs ne différaient des autres régiments d'infanterie de l'armée que par leur uniforme. Leur armement était le même. Cette remarque s'applique à tous les régiments de chasseurs dont il sera question dans le cours de cet ouvrage.

Dans cette journée, les avant-postes du régiment n°57 des cosaques du Don firent prisonniers 11 soldats français qui étaient venus fourrager dans les aouls les plus à proximité du lieu du débarquement.

Le $^{4}/_{16}$ septembre, le 2-ème bataillon du régiment d'infanterie de Minsk fut placé sur le cap Loukoul pour surveiller, du côté de la mer, les pentes de la position que nous occupions. On recueillit, par les prisonniers que nous avions faits la veille, quelques notions sur l'effectif des troupes ennemies débarquées en Crimée; les uns disaient que le nombre de ces troupes montait à 100,000 hommes avec 200 bouches à feu, tandis que d'autres affirmaient que l'armée alliée ne comportait pas plus de 50 à 60,000 hommes soutenus par 48 pièces d'artillerie.

Quelque différence qu'il y eût entre les renseignements fournis par les prisonniers, il en résultait, en tout cas, que, sous le rapport du nombre des troupes, l'ennemi avait une grande supériorité sur nous. Cette circonstance détermina le prince Menchikow à faire partir immédiatement pour Nikolaew un courrier qui portait à l'aide-de-camp général de Knorring l'ordre d'envoyer en Crimée les régiments de cavalerie de réserve, et confirma dans la pensée du commandant en chef l'opinion que, vû la faiblesse numérique de l'armée qu'il avait à sa disposition, il lui était impossible de prendre l'offensive; qu'il ne lui restait conséquemment qu'à accepter une bataille défensive dans le but d'arrêter la marche de l'ennemi, et de gagner du temps pour recevoir des renforts, en donnant aux troupes qu'on attendait de Pérékop, de Kertch et de Théodosie, la possibilté d'arriver.

Le $^{5}/_{17}$ septembre, le régiment de cosaques n°57 poussa une reconnaissance de l'armée ennemie près des lacs sa-

lés, et, dans son excursion, mit le feu aux approvisionnements de foin et de blé des villages voisins.

Le lendemain $^{6}/_{18}$ septembre, l'armée du prince Menchikow sur l'Alma fut renforcée: 1° par un des bataillons de marins récemment formés à Sébastopol (*) avec une batterie de montagne aussi nouvellement organisée au moyen de matelots; 2° par le régiment de chasseurs d'Ouglitch avec 6 bouches à feu de la batterie légère n°2 de la 16-ème brigade d'artillerie, et 3° par le régiment de cosaques n°60. Dans la nuit du $^{6}/_{18}$ au $^{7}/_{19}$ septembre, arrivèrent encore les 3-ème et 4-ème bataillons du régiment d'infanterie de Moscou et la batterie de position n°3 des cosaques du Don. Enfin, le lendemain matin, les deux premiers bataillons du régiment de Moscou, vinrent se réunir aux deux autres.

Le régiment d'infanterie de Moscou, ainsi que la batterie n°3 du Don, avaient quitté Kertch le $^{3}/_{15}$ septembre, à la première réquisition du prince Menchikow, et fait route vers l'Alma, à marches forcées, sans prendre un seul jour de repos. Ils avaient ainsi franchi 250 verstes en 5 jours.

Tournons maintenant nos regards vers les armées alliées, voyons quels étaient les préparatifs de guerre qu'elles faisaient à Varna, et suivons la marche de l'un des événements les plus remarquables de l'histoire militaire, le débarquement en Crimée.

N'ayant obtenu aucun résultat important pendant tout l'été de 1854, les alliés se déterminèrent enfin à porter un grand coup à la Russie, sur l'un des points où elle devait le moins s'attendre à être attaquée, et où ce coup qu'on lui portait pouvait être le plus sensible pour elle.

(*) C'était un des bataillons de descente, renforcé par des tirailleurs.

Déjà, dès le mois de juillet, l'expédition de Crimée avait été résolue. Cette entreprise hardie, qui se promettait la destruction de la flotte de la mer Noire et l'affaiblissement de l'influence de la Russie sur cette mer, ne pouvait manquer d'obtenir l'approbation de l'Angleterre et celle du cabinet de Vienne, qui désirait tout naturellement éloigner le théâtre de la guerre des frontières de l'Autriche. Après quelques conseils de guerre tenus à Constantinople et à Varna, au milieu de discussions très vives entre les commandants et les généraux des armées alliées, tous les détails de l'expédition furent réglés, et le $^{13}/_{25}$ août, le maréchal de St-Arnaud rendit un ordre du jour par lequel il faisait connaître aux troupes le but de l'expédition.

A la fin de juillet et au commencement d'août, les armées alliées faisaient déjà leurs préparatifs pour la campagne prochaine, et réunissaient tous les approvisionnements et le matériel nécessaires pour le siège de Sébastopol. Les troupes du génie apprêtaient des fascines et des gabions et s'exerçaient à différents travaux pratiques dont l'utilité devait se faire sentir pendant les opérations du siège. L'artillerie s'approvisionnait de plates-formes et de fascines pour les batteries, et, en attendant l'arrivée du parc de siège envoyé de Toulon, organisait un second parc formé du matériel trouvé dans l'arsenal de Constantinople. L'infanterie et la marine s'exercèrent pendant plusieurs semaines aux manoeuvres de l'embarquement et du débarquement des troupes.

L'intendance faisait des approvisionnements de vivres, et frêtait des navires pour leur transport.

L'armée alliée destinée à l'expédition de Crimée se composait de troupes françaises, anglaises et turques. Les troupes françaises comptaient 4 divisions d'infanterie, un escadron de spahis détaché auprès du quartier général, et un escadron

de chasseurs. Le nombre total de ces troupes montait à 28,223 hommes avec 68 bouches à feu de campagne et 24 de siège. (11)

Le matériel de l'artillerie de campagne se composait de 56 canons-obusiers de 12, de 12 canons-obusiers de 12 légers et d'un petit équipage de pont de 12 chevalets à la Birago (*).

Les troupes anglaises comprenaient 5 divisions d'infanterie et une division de cavalerie. L'effectif général de l'armée anglaise était de 27,000 hommes avec 54 bouches à feu de campagne. (12)

La division turque, forte de 7,000 hommes avec 12 bouches à feu de campagne et 9 de siège, était commandée par Souleïman-Pacha.

Le nombre total des troupes alliées rassemblées pour l'expédition de Crimée était donc de 62,223 hommes.

Les canons de l'artillerie française furent approvisionnés à 700 coups, les obusiers à 500 coups et les mortiers à 300 coups (**).

Le matériel du génie se composait de 6,200 gabions, 50 gabions farcis, 16,000 fascines diverses, 18,600 outils de pionniers, 5,000 manches de rechange, 30,000 briques et 100,000 sacs à terre. Le parc du génie comptait en tout 43 voitures (***).

L'armée anglaise emmenait avec elle 5,000 gabions, 8,000 fascines, 80,000 sacs à terre et environ 3,000 outils et instruments du génie (****).

(*) Auger. Siège de Sébastopol. Historique du service de l'artillerie.

(**) Ibid.

(***) Niel. Siège de Sébastopol. Journal des opérations du génie.

(****) Elphinstone. Siege of Sebastopol. Engeneer's operations.

L'armée alliée devait être transportée, en partie à bord des bâtiments de guerre français,—4 vaisseaux de ligne à hélice et 11 à voiles, 35 frégates à vapeur et 5 à voiles, — et en partie à bord de 150 navires marchands.

La flotte anglaise comptant 10 vaisseaux de ligne et 15 vapeurs de guerre de divers rangs formait principalement la flotte de combat.

Les Anglais avaient frêté, pour le transport des troupes, 150 transports marchands d'un fort tonnage. La flotte alliée comprenait, en outre, 9 vaisseaux de ligne turcs (*).

C'est ainsi que le nombre total de navires réunis par les alliés pour l'expédition de Crimée comportait 34 vaisseaux de ligne, 55 frégates, quelques autres bâtiments de guerre et 300 transports.

En prévision des éventualités qui pourraient subvenir pendant le transport des troupes sur mer, telles, par exemple, qu'une longue retenue à bord par suite de tempêtes pendant la traversée en Crimée, et vû l'altération présumable des subsistances, et l'approvisionnement défectueux des troupes turques qui faisaient partie de l'armée alliée, l'intendance française avait pourvu fort habilement au service des vivres et à celui des ambulances. S'étant chargée de l'entretien de la division turque, cette intendance fit monter ses approvisionnements à 1,000,000 de rations de farine, biscuit et sel; 1,500,000 de riz, sucre et café; 240,000 de viande fraîche; 450,000 de lard; 800,000 de vin; 300,000 d'eau de vie; 97,000 d'orge, de foin et de paille; 180,000 de bois et 430,000 de charbon. (**)

Pour cuire le pain, les troupes françaises étaient munies

(*) Atlas historique et topographique de la guerre d'Orient. Pl. X.
(**) Niel. Siège de Sébastopol. Journal des opérations du génie.

de sept fours de campagne, et du matériel nécessaire pour en construire encore vingt.

Le gouvernement français avait aussi pourvu avec le plus grand soin au service des ambulances. Le nombre des employés du service sanitaire avait été augmenté. Le quartier général et chaque division avaient leur ambulance, 50 paires de cacolets ou litières et des voitures spéciales; une section d'ambulance de campagne, arrivée de l'Algérie, avait été aussi affectée au service de l'armée. En sus des tentes d'ambulance, les Français possédaient encore le matériel nécessaire pour l'établissement de quatre grandes baraques pour contenir 200 lits, et pouvant être montées en vingt-quatre heures. Ajoutez à tout cela plusieurs centaines de matelats, 3,500 draps de lit et 2,000 couvertures, fournis par l'intendance militaire.

Le train destiné exclusivement au service sanitaire se composait de 350 mulets à bât et de 40 voitures de toutes sortes.

Enfin chaque soldat français était muni d'une tente-abri.

Les Anglais n'étaient pas aussi bien approvisionnés que les Français et ne possédaient point de matériel de transport. Quant aux troupes turques, faisant partie du corps expéditionnaire, leur équipement et leur approvisionnement très défectueux laissaient beaucoup à désirer, sous tous les rapports.

Lorsque tous les préparatifs furent terminés, le $\frac{\text{20 août}}{\text{1 septembre}}$, l'armée commença à s'embarquer, partie à Varna et partie à Baltchik; et, le $\frac{\text{26 août}}{\text{7 septembre}}$, les escadres alliées appareillèrent et prirent le large, nonobstant un vent contraire assez fort. Quand tous les navires eurent rallié l'île des Serpents, lieu de rendez-vous désigné d'avance aux escadres, on tint un conseil de guerre. Après de longues discussions qui occupèrent deux séances, on résolut de faire préalablement une reconnaisance des côtes de la Crimée, sur toute leur étendue entre Eupatorie et le cap Chersonèse.

Par suite de cette décision, une escadre composée du vaisseau de ligne anglais *l'Agamemnon* et des vapeurs *le Sampson*, *le Primauguet* et *le Caradoc* reprit le large, le $\frac{28 \text{ août}}{7 \text{ septembre}}$, pour faire la reconnaissance ordonnée. Cette escadre avait à bord les généraux Canrobert, Thiry, Bizot, Martimprey, Brown, Burgoygne, les contre-amiraux Lyons et Bouët-Villaumez et les colonels Trochu et Leboeuf. Elle se dirigea premièrement vers Sébastopol, et, le $\frac{29 \text{ août}}{10 \text{ septembre}}$, longeant lentement la côte, se porta vers la baie d'Eupatorie. Après avoir exploré les environs de Sébastopol, la commission put se convaincre que des troupes russes étaient postées non loin de la ville et qu'elles occupaient aussi les embouchures de la Katcha et de l'Alma. Se rapprochant ensuite d'Eupatorie, et dans le but de reconnaître de plus près les côtes, la commission fit avancer le vapeur *le Caradoc*, et examina avec soin la baie d'Eupatorie.

A 28 verstes au sud d'Eupatorie, près des ruines d'un ancien fort génois situées non loin des villages de Kontougane et de Bagaïla, s'étend une plage qui, à la distance de $2^1/_2$ verstes de la mer, s'élève dans l'intérieur du pays, à une hauteur de 100 à 150 pieds, et, pour cette raison, peut être aisément battue par les feux de la flotte. Les lacs de Kizil-iarsk et de Kitchik-belsk qui limitent et rétrécissent cet espace, forment un défilé que l'artillerie de marine peut parfaitement dominer. Ce terrain présentant, pour un débarquement, de si grands avantages qu'il serait difficile d'en trouver un plus propice, fixa l'attention de la commission. A son retour vers la flotte qui avait jeté l'ancre à l'ouest du cap Tarkhan-Koute, le $\frac{30 \text{ août}}{11 \text{ septembre}}$, un nouveau conseil de guerre fut assemblé et l'on y décida que le débarquement serait effectué sur la plage au sud d'Eupatorie, et que le même jour, on occuperait la ville qui, pensait-on, ne pouvait op-

poser aucune résistance. On avait, ensuite, l'intention de marcher au sud sur Sébastopol, trois ou quatre jours après le débarquement, en s'appuyant du flanc droit aux bords de la mer, que devait longer l'escadre pour soutenir de son feu l'armée de terre, en cas de nécessité, et pourvoir à tous ses besoins.

A la suite de cette résolution, la flotte alliée appareilla, le $\frac{\text{31 août}}{\text{12 septembre}}$, et, le jour suivant, vers midi, jeta l'ancre en vue d'Eupatorie. *Le Caradoc*, portant pavillon parlementaire, accompagné de deux autres vapeurs, *le Sampson* et *le Firebrand*, chacun armé de 8 bouches à feu, s'approcha de la ville et s'arrêta à une distance d'un quart de mille. Dans le même temps la frégate à hélice *Tribune* de 36 bouches à feu, se posta près de la ville de manière à ouvrir le feu contre elle, s'il en était besoin.

A l'approche de la flotte ennemie le major Bronizky, remplissant les fonctions de commandant de la place, quitta Eupatorie avec environ 200 malades convalescents du régiment de chasseurs de Taroutino, et se retira sur Simphéropol. Il ne resta pas dans la ville un seul homme capable de la défendre, et les alliés après avoir fait prisonniers quelques employés et le médecin de la quarantaine, occupèrent Eupatorie, avec 3,170 hommes d'infanterie, 8 pièces de siège et 4 bouches à feu de montagne (*). Pour protéger ces troupes deux navires de guerre, dont un anglais et un français, et quelques bâtiments turcs prirent position non loin de la ville.

Après l'occupation d'Eupatorie, les habitants tatars des environs se tinrent parfaitement tranquilles, à l'exception de

(*) Auger. Siège de Sébastopol. Historique du service de l'artillerie.

quelques jeunes gens qui ne cachaient point leurs sympathies pour leurs coréligionnaires. Mais ces sympathies se bornèrent à l'expression de la joie peinte sur leurs visages; et aucun des Russes n'eut à subir de leur part la moindre offense ou vexation. Dans tous les aouls, les habitants, au contraire, donnaient des chevaux et une escorte aux employés qui quittaient Eupatorie, et à ceux qui transféraient en lieu de sûreté la caisse du gouvernement.

Les alliés n'ayant point cerné Eupatorie, chacun resta libre de quitter la ville; mais ils s'y emparèrent de 60,000 tchetwerts de froment appartenant aux marchands de la localité.

Pendant qu'on occupait Eupatorie, les vapeurs *le Primauguet*, *la Mouëtte* et *le Caton*, ayant à bord les généraux Canrobert et Martimprey, partirent pour reconnaître définitivement le point de la côte choisi pour le débarquement, et pour marquer par des bouées et des guidons de différentes couleurs les places que devaient occuper les navires de chaque division.

Le résultat de cette reconnaissance fut que la côte n'était pas gardée par les Russes, qu'elle présentait un bon ancrage et un endroit très commode pour effectuer la descente. Mais afin de détourner complétement l'attention des Russes de ce point, et pour les induire en erreur relativement à la locatité choisie pour le débarquement, la quatrième division française embarquée sur des vapeurs se porta sur l'embouchure de la Katcha pour y faire une démonstration, tandis que le reste de la flotte se dirigeait vers le Vieux-Fort.

Le $^{2}/_{14}$ septembre, à l'aube du jour, la flotte française s'approchant de la côte, mouilla sur quatre lignes vis-à-vis du lac Kitchik-belsk: la 1-ère ligne jeta l'ancre à 700 sagènes de distance des côtes; les autres lignes se rangèrent der-

rière la première à des intervalles de 200 sagènes l'une de l'autre. En arrière de ces bâtiments ainsi disposés, les transports français jetèrent l'ancre. La flotte anglaise prit place à gauche de l'escadre française, et les navires turcs se tinrent à la gauche des Anglais et sur la même hauteur que la flotte française.

Les bâtiments français se placèrent en travers, ayant un de leurs bords tourné vers la côte, tandis que du bord opposé on descendait les chalands, les chaloupes et les autres embarcations à rames qui n'attendaient qu'un signal pour commencer le débarquement.

A 7 heures 40 minutes, le signal fut donné à bord de *la ville de Paris*, et, à l'instant même, la 1-ère division commença à descendre dans les embarcations à rames. A 9 heures (*), les premières troupes mirent pied à terre, et, à midi, la 1-ère division française était déjà tout entière sur la plage. Pour couvrir le débarquement des autres troupes, cette division se disposa immédiatement en demi-cercle à l'est du lac Kitchik-belsk, appuyant son flanc droit à la mer (**). Un peu plus tard la 2-ème division débarqua à son tour et se rangea sur le rivage, en formant un angle presque droit avec la 1-ère division; enfin, vers le déclin du jour, la 3-ème division prit aussi place à gauche de la 2-ème, et sur la même hauteur qu'elle (***). On effectuait, en même temps, le débarquement de l'artillerie; et lorsque la nuit arriva les Français avaient déjà transporté sur la côte 59 bouches à feu avec leurs chevaux et les harnais.

Le débarquement des Anglais commença deux heures plus

(*) Atlas historique et topographique de la guerre d'Orient.

(**) Ibid.

(***) Atlas historique et topographique de la guerre d'Orient.

tard que celui des Français, et s'opéra assez rapidement. Vers le soir, deux divisions anglaises avec une partie de l'artillerie occupaient déjà la côte, et se disposèrent sur le terrain de manière à former un angle avec les Français en s'appuyant du flanc droit à la 3-ème division et du flanc gauche au lac Kamischli.

Cependant le vent qui s'était élevé après midi, souffla avec tant de violence aux approches de la nuit que, la descente des troupes devenant dangereuse, les Français et les Anglais durent forcément suspendre leur débarquement.

Il y avait donc, à la nuit, sur la plage et ayant déja débarqué, trois divisions d'infanterie françaises avec 59 bouches à feu, et deux divisions anglaises avec une partie de leur artillerie (*). Le nombre total des troupes alliées qui débarquèrent ce jour là était de plus de 45,000 hommes avec 83 bouches à feu.

Les troupes anglaises portaient avec elles pour trois jours de vivres et les Français pour quatre.

L'escadre qui avait été envoyée, ce même jour, avec une partie des troupes de la 4-ème division française pour faire une démonstration, longea la côte et arriva jusqu'à l'Alma. Ayant remarqué des troupes russes qui campaient en cet endroit l'escadre ouvrit le feu contre elles, et une partie des troupes descendit dans les embarcations à rames qui, couvertes par le tir de l'artillerie de marine s'approchèrent des côtes à une distance de 55 sagènes. Ces troupes s'étant maintenues quelque temps à cette distance se rembarquèrent à bord des navires, et toute l'escadre continua de faire route vers l'embouchure de la Katcha; elle s'arrêta, y stationna

---

(*) Atlas historique et topographique de la guerre d'Orient.

pendant une heure, vira ensuite de bord et rallia, vers le soir, le gros de la flotte.

Le $^{3}/_{15}$ septembre, de grand matin, les alliés recommencèrent à débarquer, et cette opération les occupa jusqu'au $^{6}/_{18}$ septembre. Les Anglais furent les derniers qui achevèrent le débarquement. Le parc de siège et tout le matériel nécessaire pour opérer contre Sébastopol restèrent encore à bord pour quelque temps.

Le détachement de troupes laissé à Eupatorie reçut aussi, ce même jour, des renforts.

L'ennemi avait donc, au $^{6}/_{18}$ septembre, opéré sa descente en Crimée, et jeté sur la plage une armée de 62,223 hommes.

Le lendemain, $^{7}/_{19}$ septembre, les alliés s'appuyant du flanc droit à la mer, se mirent en marche sur Sébastopol; ils avaient laissé auprès du Vieux-Fort une petite partie de la 2-ème brigade de la 4-ème division anglaise et le 4-ème régiment de dragons légers, sous le commandement du général Torrens, pour embarquer les malades et les approvisionnements, et pour garantir, en même temps, leur base d'opération—Eupatorie. Simultanément, la flotte longeait la côte; quelques vapeurs d'un faible tirant d'eau marchaient en tête, faisaient des sondages et indiquaient la route aux bâtiments de haut bord. Plus à gauche, et tout près des côtes, s'avançaient les autres vapeurs destinés à servir d'intermédiaires entre l'armée de terre et la flotte, et chargés, le cas échéant, de protéger aussi par leur feu les troupes débarquées. S'étant mis en marche à 9 heures du matin, les alliés, après une étape de 15 verstes, arrivèrent, à 2 heures de l'après-midi, sur la rivière Boulganack, et l'ayant traversée s'arrêtèrent en vue et à 6 verstes de la position de l'Alma.

Dans le but de reconnaître la position occupée par les Russes, lord Cardigan, par ordre du commandant de l'armée

anglaise, partit, sur les 3 heures, à la tête de deux régiments de cavalerie, et s'avançant au trot refoula nos avant-postes. Le prince Menchikow, pour les appuyer, et afin de pouvoir apprécier les forces et découvrir les intentions de l'ennemi, fit avancer, sous le commandement du lieutenant-général Kiriakow, une brigade de hussards avec la batterie légère à cheval n°.12 et 9 sotnias de cosaques, les faisant soutenir par les régiments de chasseurs de Borodino et de Taroutino avec la batterie légère n° 4 de la 17-ème brigade d'artillerie.

Ayant remarqué le mouvement de nos troupes, lord Raglan envoya la division légère et la seconde division pour appuyer ses escadrons, et manda près de lui les deux régiments de cavalerie restants, qui se trouvaient sur le flanc gauche de l'armée alliée. Il fit avancer, en même temps, une batterie de campagne.

Lord Cardigan descendit dans un ravin qui séparait ses troupes des nôtres, et là, ayant fait faire halte à ses régiments, déploya devant son front une ligne de tirailleurs. Alors nos hussards dévancèrent notre infanterie, et se rangeant sur la droite, firent un mouvement analogue à celui de lord Cardigan. Les deux lignes de tirailleurs échangèrent entre elles quelques balles, pendant environ vingt minutes, et cet engagement n'eut aucun résultat de part ni d'autre. Le 1-er escadron du régiment de hussards de S. A. I. le duc de Leuchtenberg, qui occupait, sous le commandement du major de Helfreich, les avant-postes à l'aile droite, rallia ses cavaliers et se porta en avant en colonne par pelotons. Le commandant du régiment, général-major Khalezky, s'avança aussi pour appuyer son 1-er escadron avec six autres. Mais le général Kiriakow ayant pris les soldats de notre 1-er escadron, qui étaient en tuniques de toile, pour des cuirassiers ennemis, fit avancer 4 bouches à feu et ouvrit le feu contre le flanc de notre cavalerie.

Le major de Helfreich se trouvant ainsi placé entre deux feux, se décida à la retraite, et toutefois fit prisonnier, pendant le trajet, un officier d'état-major français. Bientôt après, l'ennemi commença à se retirer, et nos troupes, imitant ce mouvement, revinrent sur la position de l'Alma, ne laissant que des avant-postes de cosaques sur la rive droite de cette rivière.

Les alliés bivouaquèrent, durant cette nuit, sur la rive gauche du Boulganack. Les troupes françaises et turques se disposèrent entre le village de Zamrouck, situé au bord de la mer à l'embouchure du Boulganack, et la maison de poste sur le chemin qui mène de Kamischli à Bourliouck sur l'Alma, en traversant le Vieux-Fort. Les Anglais choisirent leur emplacement à la gauche de celui des Français.

Le front et les derrières de l'armée alliée étaient couverts, sur la rive droite du Boulganack, par une ligne continue de tirailleurs avec leurs grand'gardes, et ceux des Français étaient abrités par de légers épaulements.

C'est ainsi que les alliés passèrent la nuit du $^7/_{19}$ au $^8/_{20}$ septembre, en vue de nos troupes disposées sur l'Alma.

La nuit était froide et sombre; au milieu de l'obscurité on voyait étinceler les feux de bivouac, pendant que les parties de la mer les plus rapprochées des côtes étaient couvertes de navires resplendissant de brillantes clartés. Tout était tranquille dans notre armée, et le silence n'était interrompu à de rares intervalles que par la transmission de quelques ordres. Les équipages du train furent envoyés en arrière de l'armée sur les rives de la Katcha; deux emplacements avaient été désignés pour l'établissement des ambulances, et on avait attaché à chacun d'eux trois chirurgiens, assistés d'un petit nombre d'infirmiers; plus dix chariots pour le transport des blessés. Cependant, le lendemain, les autres chirurgiens, soit par curiosité, soit pour obéir aux ordres

de leurs chefs, restèrent tous avec leur personnel auprès des ambulances, et il arriva un bien plus grands nombre de chariots que celui qu'on avait prescrit.

Les armées ennemies reposaient en vue l'une de l'autre; mais les feux de bivouac s'éteignirent et ce n'était plus que rarement qu'on pouvait apercevoir, encore ça et là, quelque lueur brillante.

Avant l'aube, un coup de canon retentit à bord du vaisseau amiral français. Bientôt on entendit battre la diane dans l'armée française, puis dans l'armée anglaise, et enfin dans la nôtre, où elle fut accompagnée de l'hymne «*Qu'il est glorieux!*» Nos troupes firent leurs prières, et les prêtres parcoururent les bataillons avec la croix et l'eau bénite.

La position choisie par le prince Menchikow pour livrer bataille se trouvait sur la rive gauche de la rivière l'Alma, qui coule de l'est à l'ouest et se jette dans la mer Noire en suivant une direction presque perpendiculaire à la côte. Près du village de Bourliouck, situé à quatre verstes de l'embouchure de la rivière, elle coule sur un arc très peu tendu, et forme au sud un angle obtus saillant.

La rive droite de l'Alma, sur une étendue de six verstes vers le nord, présente un terrain assez uni quoique légèrement accidenté. Sur cette rive étaient situés trois villages: Alma-Tamack à une distance d'une verste et demie de l'embouchure; Bourliouck à quatre verstes et enfin Tarkhanlar à environ sept verstes. La rive droite était, en outre, parsemée d'une quantité de groupes de maisons tatares, entourées de jardins, de vignobles et de bosquets qui s'étendaient le long de l'Alma entre la mer et le village de Tarkhanlar. Des jardins couverts d'un grand nombre d'arbres fruitiers, entourés de murs d'enclos, étaient disposés sur les bords mêmes de la rive droite. On ne

trouvait de vignobles sur la rive gauche qu'auprès du village de Bourliouck.

Contrairement à la rive droite, la rive gauche de l'Alma est très élevée. Son extrémité près de la mer forme un promontoire saillant découpé en falaise escarpée et à-peine accessible. Cette rive gauche, sur une étendue de près de 4 verstes, à partir de l'embouchure de la rivière jusqu'aux environs du village de Bourliouck, présente une chaîne de hauteurs abruptes élevée de près de 100 pieds au dessus du niveau de la mer. Ces hauteurs d'un accès difficile, non seulement pour l'artillerie mais même pour l'infanterie, ont des pentes plus rapides encore vers le lit de la rivière en aval du village d'Alma-Tamack. De ce village, jusqu'à l'embouchure même de l'Alma, la berge escarpée domine le cours de la rivière de telle sorte que, dans quelques endroits sa crête supérieure n'est éloignée de la rive droite qu'à portée de mousquet. En remontant la rivière au delà du village d'Alma-Tamack, la crête des hauteurs s'éloigne du lit de cette rivière; sur l'espace compris entre les villages d'Alma-Tamack et de Bourliouck, cette crête se trouve à une distance de 300 à 900 pas de la rivière, et à celle d'une verste, et quelquefois plus encore, vis-à-vis du village de Bourliouck.

En amont de ce village, la crête présentant l'apparence d'un arc se rapproche une seconde fois de la rive; ses pentes s'adoucissent un peu et forment de légères saillies.

Le front de la position militaire vis–à–vis de Bourliouck est coupé par un ravin qui descend vers la rivière; mais les pentes de ce ravin sont assez accessibles et peuvent être, sur tous les points, franchies par l'infanterie; elles sont même en quelques endroits, praticables pour l'artillerie.

La côte maritime, depuis l'embouchure de l'Alma et presque jusqu'au cap Loukoul, est élevée, abrupte et conséquem-

ment peu commode pour que des troupes puissent effectuer une descente, et y prendre pied du côté de la mer. Sur cette étendue se trouve cependant l'embouchure du ravin Loukoul, qui s'abaisse en pente assez douce, vers la mer, près du village d'Aklèse. L'embouchure de ce ravin était le seul endroit de la position où l'ennemi avait quelque chance de pouvoir opérer une descente sur les derrières de notre aile gauche, et encore à la condition de ne se présenter qu'en nombre très restreint. A peu près à deux verstes au sud de l'Alma sur les bords du ravin Loukoul, s'élève en terrasses une seconde chaîne de monticules. A droite de ce ravin, qui sort près de Bourliouck, vis-à-vis du village de Tarkhanlar, se trouve une haute montagne dont les versants s'abaissent d'abord assez rapidement, mais plus loin par des pentes très peu sensibles. Cette montagne commande presque tout le terrain environnant. A droite de cette montagne, il s'en trouve une autre un peu moins élevée; entre ces deux montagnes et presque sur les bords même de la rivière, on voit une colline isolée assez élevée, près de laquelle passait le chemin qui conduisait vers le sud, de l'hôtellerie du village de Tarkhanlar à la rivière de la Katcha. Tout le terrain situé entre l'Alma et la Katcha présente une steppe nue, peu accidentée et commode pour le mouvement des troupes dans toutes les directions.

Le gué principal et le plus facile sur l'Alma se rencontrait un peu en amont du village de Bourliouck. Là, sur la grande route qui mène d'Eupatorie à Sébastopol, se trouvait un pont en bois, le seul qui existât sur toute l'étendue de la position occupée par nos troupes. En s'élevant sur le plateau à partir du ravin qui traversait le front de la position, ce chemin se bifurque, et l'un de ses embranchements se dirige vers Sébastopol, tandis que l'autre mène à gauche vers

Bakhtchisaraï. Une autre route conduisait du village d'Alma-Tamack et se bifurquait aussi: un de ses embranchements aboutissait à Hadji-Boulate et l'autre à Orta-Késsek.

Près de l'embouchure de l'Alma se trouvait encore un gué formé par un banc très étroit, provenant des sables charriés par la rivière et produit par le roulis des vagues de la mer.

De toutes les routes que nous venons de décrire la moins praticable était celle qui se dirigeait par Alma-Tamack, et néanmoins c'est par ce chemin que les Tatars transportaient habituellement dans leurs arbas (*) différents produits du sol, destinés à la consommation de Sébastopol.

Mais, indépendamment des chemins, il y avait aussi plusieurs sentiers qui descendaient rapidement vers la rivière. L'un d'eux conduisait tout près de l'embouchure de l'Alma au fond d'un ravin étroit à berges escarpées, dont l'accès était praticable, quoique peu commode.

La faible quantité d'eau que contenait l'Alma au commencement de septembre permettait de traverser à gué la rivière sur presque toute son étendue.

On voit par cette description de la position militaire de l'Alma, qu'elle interceptait à l'ennemi la route de Sébastopol, et qu'elle commandait tout le terrain environnant, ce qui la rendait très avantageuse pour la défense. Les endroits par lesquels on pouvait aborder cette position étaient en petit nombre, et pour la plupart d'un accès fort difficile. En cas de retraite, nos troupes avaient derrière elles des hauteurs qui avaient un commandement sur la première position, ce qui leur donnait la possibilité d'arrêter les entreprises de l'ennemi.

(*) Charrettes tatares.

Mais, d'un autre côté, la position de l'Alma présentait aussi de grands désavantages. L'un des plus remarquables était que son front, se développant sur un espace de près de 8 verstes, était trop étendu en longueur. Un autre désavantage consistait en ce que le flanc gauche ne pouvait s'appuyer directement à la mer, car il était exposé sur ce point au feu de la flotte ennemie.

Cette dernière circonstance, jointe à la difficulté des abords de la rive gauche de l'Alma près de son embouchure, faisait que la position n'était occupée par les troupes que sur une certaine étendue, plus haut et plus bas que Bourliouck, notre flanc gauche atteignant à-peine la route d'Alma-Tamack.

Les troupes concentrées par le prince Menchikow, au nombre de près de 33,600 hommes sur la position de l'Alma comprenaient 42¹/₂ bataillons, 16 escadrons, 11 sotnias et 96 bouches a feu ([13]). Pour faire face à l'ennemi elles avaient été disposées ainsi qu'il suit:

Près du village d'Aklèse, à une distance de près d'une verste des côtes maritimes, se trouvait le 2-ème bataillon du régiment de Minsk.

A droite et en avant de ce bataillon, à une distance de 2 verstes des côtes de la mer, entre la route d'Alma-Tamack et celle qui venait du gué de Bourliouck, étaient placés 4 bataillons de réserve des régiments d'infanterie de Bialostock et de Brest. Ils étaient rangés, sur les pentes, en colonnes de compagnies. Derrière ces bataillons, sur la deuxième ligne étaient disposés, en colonnes d'attaque, le régiment de chasseurs de Taroutino, et en réserve derrière ces chasseurs, le régiment d'infanterie de Moscou avec la batterie légère nº4 de la 17-ème brigade d'artillerie.

Au centre de la position, à la droite des bataillons de réserve, étaient disposées les batteries légères nºˢ1 et 2 de

la 16–ème brigade d'artillerie qui enfilaient la route. Derrière ces batteries le régiment de chasseurs de Borodino de S. A. I. le grand–duc Héritier était rangé sur deux lignes et formé en colonnes d'attaque.

A droite de la route d'Eupatorie, à une distance de 300 sagènes de la rivière, étaient disposés sur une seule ligne, 4 bataillons du régiment de chasseurs de S. A. I. le grand-duc Michel. En avant de l'intervalle qui se trouvait entre les bataillons du centre, et à portée de mitraille de la rivière, derrière un épaulement, était placée la batterie de position n°1 de la 16–ème brigade d'artillerie.

A droite du régiment du grand—duc Michel, en partie formé en colonnes par compagnies, en partie en colonnes d'attaque, était rangé le régiment d'infanterie de Souzdal. En avant de celui–ci, se trouvaient deux batteries de la 14–ème brigade d'artillerie: la batterie n°3 sur son aile gauche, et la batterie n°4 sur son aile droite. En seconde ligne se déployaient, derrière le régiment du grand–duc Michel, le régiment d'infanterie de Wladimir, et derrière celui de Souzdal le régiment d'infanterie d'Ouglitch. Derrière le régiment de Wladimir on avait fait placer dans un ravin la batterie de position n°3 et la batterie légère de réserve n°4, toutes deux des cosaques du Don.

La réserve principale se composait du régiment d'infanterie de Volhynie, de 3 bataillons du régiment d'infanterie de Minsk, de la batterie légère n°5 de la 17–ème brigade d'artillerie, et de la brigade de hussards de la 6–ème division de cavalerie légère avec la batterie légère à cheval n°12. Toute cette réserve se trouvait derrière le centre de la position près de la grande route d'Eu[illegible]rie, sur le versant opposé de la chaîne des hauteurs: [illegible]rie à gau[illegible] et la cavalerie à droite de la route.

Deux régiments de cosaques, le n°57 et le n°60, avaient été envoyés précédemment sur la rive droite de l'Alma, pour garder notre flanc droit et pour observer l'ennemi.

Le 6-ème bataillon de tirailleurs, le bataillon combiné de marins et le 6-ème demi-bataillon de sapeurs étaient disséminés en tirailleurs sur la rive droite de l'Alma, dans les vignobles, les plantations et les villages de Bourliouck et d'Alma-Tamack. Un détachement de sapeurs se tenait près du pont.

Pour incendier, en cas de nécessité, les villages d'Alma-Tamack, de Bourliouck et de Tarkhanlar, et pour détruire le pont, on avait préparé un amas de matières inflammables.

Le commandement du centre et de l'aile droite avait été confié au général d'infanterie prince Gortchakow, et celui de l'aile gauche au lieutenant-général Kiriakow.

CHAPITRE IX.

Bataille de l'Alma et retraite de l'armée russe vers le Belbeck.

Le $^{7}/_{19}$ septembre, les alliés décidèrent que, le lendemain, ils attaqueraient l'armée russe, simultanément de face et sur ses deux flancs. Pour l'exécution de ce plan, la division Bosquet devait commencer son mouvement à $5^{1}/_{2}$ heures du matin et tourner le flanc gauche de la position qu'occupaient les troupes russes. Les divisions Canrobert, Prince Napoléon et Forey avaient reçu l'ordre d'attaquer le centre et d'effectuer leur mouvement à 7 heures du matin. Enfin toute l'armée anglaise devait se mettre en marche à $5^{1}/_{2}$ heures et tourner le flanc droit de la position des Russes (*).

Le $^{8}/_{20}$ septembre, à 6 heures du matin la division Bosquet était déjà en marche. A 7 heures, quand le centre aussi commença son mouvement, le maréchal de St-Arnaud ayant été averti que l'armée anglaise n'était pas encore prête, suspendit pour

---

(*) Atlas historique et topographique de la guerre d'Orient.

quelque temps la marche de la division Bosquet. Sur ces entrefaites, la flotte ennemie jeta l'ancre près du rivage; quelques vapeurs s'approchèrent de l'embouchure de l'Alma, et s'étant postés vis-à-vis du flanc de la position des Russes, s'apprêtèrent à soutenir de leur feu l'attaque des troupes de Bosquet.

En même temps, une chaloupe du vapeur *le Roland* s'étant approchée tout près de l'embouchure de l'Alma, y découvrit un bas-fond et en donna immédiatement avis au général Bosquet.

Enfin, à $11^1/_2$ heures, toute l'armée alliée nous attaqua dans l'ordre suivant:

La division Bosquet formée en deux colonnes avec son artillerie au milieu , couverte par de nombreux tirailleurs, se dirigea, en devançant les autres corps de troupes, vers le village d'Alma-Tamack; elle était suivie de la division turque formée aussi en deux colonnes, et qui marchait en échelons un peu plus à droite. Les divisions Canrobert et prince Napoléon disposées sur deux lignes de colonnes par division, avec l'artillerie entre les lignes, et couvertes par des tirailleurs, devaient, à un moment donné, se diriger plus à gauche de la division Bosquet, vers l'espace compris entre les villages d'Alma-Tamack et de Bourliouck. Derrière la division du prince Napoléon, placée à gauche de Canrobert, marchait la division Forey, par régiments en colonne, ayant l'artillerie à sa suite, et le 5-ème bataillon de chasseurs sur son flanc droit. La réserve d'artillerie marchait derrière la division Canrobert.

A la gauche des Français s'avancait l'armée anglaise couverte par le feu d'une batterie de campagne et par de nombreux tirailleurs. Le flanc droit était formé par la 2-ème division commandée par sir de Lacy-Evans, ayant à sa gauche la division légère de sir Georges Brown. Ces deux divisions étaient formées sur deux lignes et chaque ligne se

composait de trois régiments. Dans l'intervalle entre les deux lignes, et en avant, marchait une batterie de campagne.

Ces deux divisions étaient suivies dans le même ordre, 1° par la 3-ème division, qui, sous les ordres de sir Richard England marchait derrière la division Lacy-Evans, et 2° par la 1-ère division commandée par le duc de Cambridge qui suivait la division Brown. Entre les divisions England et duc de Cambridge, marchait l'artillerie. La 4-ème division sir Georges Cathcart marchait en arrière et à gauche du duc de Cambridge, et la cavalerie encore plus à gauche, pour couvrir l'aîle gauche de l'armée contre les attaques de la cavalerie russe.

Quand les alliés commencèrent à se mettre en marche, les cosaques se retirèrent sur la rive gauche de l'Alma et se placèrent derrière la réserve de l'aile droite.

Vers midi et demi la division Bosquet atteignit la rive droite de l'Alma. En même temps, les vapeurs ennemis renforcèrent leur feu et lancèrent des bombes et des obus sur les troupes de notre flanc gauche qui, bien qu'éloignées de deux verstes du rivage de la mer, essuyaient des pertes assez considérables. Appuyée par ce feu, la brigade d'Autemarre se dirigea sur le gué d'Alma-Tamack. Un bataillon du 3-ème zouaves, qui marchait en tête, franchit immédiatement la rivière en vue de tous, et s'éparpillant en tirailleurs, commença à gravir les hauteurs. On les vit bientôt se montrer sur la crête des rochers d'où ils ouvrirent un feu de carabines très vif.

Voyant que ce bataillon de zouaves avait engagé si résolument l'action, Bosquet donna l'ordre à toute la brigade d'Autemarre de franchir l'Alma et de gravir aussi les hauteurs. Cet ordre fut exécuté, et les zouaves ayant été rejoints par des bataillons entiers, toute la brigade d'Autemarre avec une batterie de la division Bosquet, en attendant l'arrivée de la

brigade Bouat, se forma immédiatement sur le plateau, en travers du chemin qui conduit d'Alma-Tamack à Hadjiboulat.

Pendant que la brigade d'Autemarre s'avançait vers Alma-Tamack, la brigade Bouat accompagnée d'une batterie d'artillerie et suivie des troupes turques se dirigea vers l'embouchure de l'Alma et commença à traverser la rivière sur le banc de sable. La batterie voyant l'impossibilité de suivre l'infanterie dans la traversée du gué fort étroit, se dirigea vers Alma-Tamack et rejoignit en cet endroit la batterie de la brigade d'Autemarre; l'infanterie française et turque poursuivirent néanmoins leur passage en traversant le gué qui se trouve à l'embouchure de l'Alma.

Le bataillon qui, de notre côté, ouvrit le feu le premier, fut le 2-e bataillon du régiment d'infanterie de Minsk; mais dans sa position près du village d'Aklèse il ne put s'apercevoir du mouvement de la brigade d'Autemarre que quand la tête de la colonne française sortit du ravin et prit position sur la crête des hauteurs (*).

Les zouaves avaient à-peine réussi à franchir les hauteurs de la rive gauche de l'Alma, que déjà ce bataillon se trouvait dans une position très critique. Se voyant dans l'impossibilité de maintenir sa position près d'Aklèse, décimé par des feux de face, d'écharpe et même de revers et craignant d'être inquiété dans sa retraite, ce bataillon commandé par le lieutenant-colonel Rakovitch, après avoir entamé une fusillade avec les tirailleurs français et contenu autant que possible leur

---

(*) A partir du village d'Aklèse toute la vallée de l'Alma est cachée par une rangée de hauteurs qui s'étendent sur la rive gauche de la rivière, et qui ont un commandement de quelques pieds au dessus de la vallée d'Ouloukoul.

attaque, commença sa retraite vers le village d'Orta-Kessek.

Les troupes du lieutenant-général Kiriakow avaient eu, depuis le commencement du combat, à supporter un feu très vif. Nous avons dit que les bâtiments de guerre français, pour appuyer l'attaque du général Bosquet, s'étaient approchés de l'embouchure de l'Alma et avaient ouvert le feu contre les troupes russes. Subissant le feu d'enfilade de l'artillerie de marine, le général Kiriakow commença à faire retirer ses troupes en arrière dans la direction du télégraphe. Le prince Menchikow ayant aperçu les Français sur notre flanc gauche tout-à-fait découvert, fit marcher dans cette direction le régiment d'infanterie de Moscou avec les batteries légères nº 4 et nº 5 de la 17-ème brigade d'artillerie. En voyant approcher le régiment de Moscou, le lieutenant-colonel Rakovitch, qui s'était retiré jusque derrière le village d'Orta-Kessek et avait renforcé ses tirailleurs, suspendit aussitôt son mouvement rétrograde. La batterie légère nº 4 arriva sur le terrain avant l'infanterie, et, ayant pris position, aida le bataillon à se maintenir sur place jusqu'à l'arrivée du regiment de Moscou.

Le commandant de la batterie, lieutenant-colonel Kondratiew, ayant 10 pièces contre 12, et battu par les feux de l'escadre, faisait ses dispositions avec un remarquable sang-froid; mais sa batterie eut extrêmement à souffrir du tir des carabines françaises. Les tirailleurs ennemis parfaitement couverts par le terrain, et visant à une distance de 300 sagènes au moins, ne permettaient pas à notre artillerie légère de s'approcher d'assez près pour que le tir de plein-fouet put avoir de bons résultats. Les canons-obusiers français tiraient avec tant de succès, que le général Bosquet attribue presqu'exclusivement l'heureuse issue de son mouvement tournant à la supériorité de leur calibre sur l'artillerie légère rus-

se. Ajoutons que les zouaves, qui avaient été lancés en tirailleurs devant le front de la division Bosquet, avaient reçu l'ordre de concentrer tout leur feu contre les servants des pièces (*). Dans un court espace de temps, la batterie Kondratiew, sur les 100 artilleurs qui la desservaient, subit en tués et en blessés une perte de 48 hommes, et une plus considérable encore en chevaux. Malgré ces pertes, et bien que les servants eussent à peine le temps de remplacer leurs camarades mis hors de combat, la batterie agissait avec autant d'habileté que de bravoure. Le régiment de Moscou accompagné de la batterie légère n°5 de la 17-ème brigade d'artillerie, ne tarda pas à paraître sur le terrain; mais comme ce régiment n'avait reçu l'ordre de marcher que lorsque l'action était déjà engagée entre le deuxième bataillon du régiment de Minsk et les Français, il ne put arriver au flanc gauche qu'au moment où toute la brigade d'Autemarre couronnait déjà les hauteurs de la rive gauche de l'Alma, et où la brigade Bouat sortait du ravin. Reçues par toute une brigade supérieure en nombre, nos troupes ne purent rejeter les Français derrière la rivière.

Avec le régiment de Moscou arriva à notre aile gauche le prince Menchikow, qui, jugeant la situation, fit avancer les trois autres bataillons du régiment d'infanterie de Minsk, deux batteries à cheval des cosaques du Don (la batterie de position n°3, et la batterie légère de réserve n°4) et la batterie légère à cheval n°12, plus 4 escadrons de hussards.

La situation de la division Bosquet sur la rive gauche de l'Alma, alors que les autres troupes n'avaient pas encore entre-

---

(*) Auger. Siège de Sébastopol. Historique du service de l'artillerie. page 63.

pris de passer la rivière, aurait été très périlleuse, si nous eussions pu opposer au général français des troupes en nombre supérieur aux siennes; mais c'est ce qu'il nous était impossible de faire. Les troupes du général Kiriakow, ainsi qu'on l'a dit plus haut, s'étaient retirées, et nos renforts ne nous rejoignaient que consécutivement; aussi, bien qu'au moyen de l'arrivée de trois nouvelles batteries (*), nous eussions 28 pièces à opposer aux 12 pièces du général Bosquet, cette supériorité numérique ne nous assurait aucun avantage, car les pièces françaises, d'un plus grand calibre, atteignaient nos troupes de très loin, et les tirailleurs ennemis ne permettaient pas à nos batteries d'égaliser les chances du combat en rapprochant les distances.

Dès que la division Bosquet eût réussi à occuper les hauteurs de la rive gauche de l'Alma, tout le reste des troupes françaises se porta en avant. Canrobert avec sa division se dirigea vers la gauche du village d'Alma-Tamack, et le prince Napoléon conduisit la sienne vers la droite du village de Bourliouk.

A une heure après midi ces deux divisions se rapprochèrent de la rive droite de l'Alma. Les tirailleurs français attaquèrent les jardins occupés par nos tirailleurs, pendant qu'une batterie de la division Canrobert, deux batteries du prince Napoléon et deux batteries à cheval de l'artillerie de réserve, prenaient position et ouvraient le feu contre notre centre. La seconde batterie de la division Canrobert se porta vers Alma-Tamack pour rejoindre la division Bosquet. En même temps, le maréchal de Saint-Arnaud pour soutenir Bos-

(*) Les batteries légères n°4 et n°5 de la 17-ème brigade d'artillerie et la batterie légère à cheval n°12.

quet, le fit rallier par la brigade de réserve Lourmel avec une batterie, tandis qu'il envoyait la brigade Aurelle pour renforcer Canrobert. C'est ainsi que, dans l'espace laissé libre entre le régiment de Borodino et les troupes aux prises avec la division Bosquet, les Français dirigèrent 24 bataillons et 28 pièces d'artillerie (*).

Cependant les Anglais n'avaient pas encore engagé l'action. Plus lents que les Français dans leurs mouvements, ils firent halte en dehors de la portée du canon (**), et lord Raglan se décida à attendre préalablement que le succès des Français eût pris plus de développement.

Par suite de l'arrivée des divisions Canrobert et Napoléon, la situation de nos cinq bataillons et de nos trois batteries, fortes ensemble de 28 pièces, ayant à lutter contre 11 bataillons et les 12 pièces de Bosquet, aurait pu devenir désespérée, si les renforts dirigés sur ce point par le prince Menchikow eussent tardé dans leur marche.

Toutefois, comme le régiment de Minsk, faisant partie de la réserve, avait à parcourir environ trois verstes pour arriver sur le lieu du combat, quand il parvint jusqu'au flanc gauche du régiment de Moscou, toute la division Bosquet et une partie des Turcs occupaient déjà les hauteurs de la rive gauche. La brigade Bouat et les Turcs avaient réussi à monter sur le plateau et s'étaient formés en échelons, à droite et en arrière de la brigade d'Autemarre. C'est ainsi qu'en cette occasion les troupes de l'ennemi se trouvèrent, de rechef, plus fortes que les nôtres. En faisant entrer en ligne de compte toutes les batteries qui avaient été dirigées sur ce point, nous

---

(*) Au débarquement, les batteries de la division Canrobert n'étaient, chacune, que de quatre pièces.

(**) Letters from Head-Quarters.

avions en tout à l'aile gauche, 8 bataillons, 4 escadrons de hussards et 5 batteries présentant un total de 44 pièces (*).

Ces forces réunies ne comportaient pas plus de 6,000 hommes, tandis que les alliés possédaient sur ce point près de 7,000 hommes de troupes françaises de la division Bosquet, dont le flanc était couvert par un corps de 7,000 Turcs.

Les troupes de notre aile gauche étaient alors placées de manière à former un angle avec la ligne générale de notre armée, tournant le dos au village de Hadji-Boulat. Le flanc gauche de ces troupes s'appuyait au village d'Orta-Kessek, et leur droite longeait le chemin qui conduit d'Alma-Tamack vers la Katcha.

Malgré la supériorité numérique de l'ennemi, nous essayâmes, à l'arrivée du régiment de Minsk, de repousser les Français à la baïonnette, des hauteurs qu'ils occupaient; mais voulant éviter une lutte corps à corps, ils accueillirent notre attaque avec de la mitraille et une grêle de balles lancées par leurs tirailleurs et leurs bataillons déployés. Vû l'impossibilité de passer, sans avoir à subir d'énormes pertes, à travers cette épaisse nuée de projectiles tirés avec la plus grande précision, notre aile gauche dut forcément renoncer à une charge à la baïonnette, et se borner à une lutte défensive.

Exposées au tir des batteries de la division Bosquet et des armes rayées de l'ennemi, notre infanterie et notre artillerie restaient stoïquement sous un feu meurtrier, serrant les rangs pour remplacer les tués et les blessés, et continuant

(*) Il faut encore remarquer ici que les batteries n'agissaient pas en même temps. Les batteries des cosaques du Don n'entrèrent en lice que lorsqu'elles dûrent remplacer les batteries de la 17-ème brigade d'artillerie qui avaient grandement souffert.

énergiquement un feu de mousqueterie très vif et une canonnade qui causaient à l'ennemi des pertes sensibles.

Dès l'instant où nous dûmes renoncer à l'espoir de rejeter les Turcs et la division Bosquet derrière la rivière, la possibilité de nous maintenir à l'aile gauche devint plus que douteuse, d'autant plus que la première et la troisième divisions françaises étaient, en ce moment, déjà en train de traverser la rivière.

Nous avons rapporté plus haut que Canrobert et le prince Napoléon, après avoir mis leurs batteries en position, avaient attaqué les tirailleurs répandus dans les jardins et les vignobles de la rive droite de l'Alma.

Nos tirailleurs éparpillés sur tout l'espace qui s'étend entre les villages d'Alma-Tamack et de Bourliouck, ne purent tenir longtemps, et après avoir échangé des coups de fusils avec l'ennemi pendant une demi-heure environ, se retirèrent sur la rive gauche.

Comme alors les troupes du général Kiriakow n'occupaient déjà plus leur position, la division Canrobert se mit immédiatement en devoir de traverser l'Alma à gué, et s'empressa de monter sur le plateau. Sa batterie se dirigea vers le village d'Alma-Tamack, passa sur la rive gauche et rejoignit la division Bosquet.

Les deux compagnies du 6-ème bataillon de tirailleurs qui occupaient la rive gauche auraient pu fortement inquiéter la division Canrobert, à son passage de la rivière, mais n'ayant déjà plus de cartouches et ne pouvant retrouver ses caissons de munitions, qui avaient été reportés derrière l'aile droite, elles durent se retirer, quand les troupes de Canrobert commencèrent à se montrer sur le plateau.

Lorsque la division Canrobert eût réussi à se déployer sur les hauteurs de la rive gauche, les troupes du prince Napo-

léon auprès desquelles se trouvait le maréchal de St-Arnaud, commencèrent à effectuer aussi le passage de l'Alma. Un bataillon de zouaves se jeta immédiatement sur la rive gauche.

A une heure et demie les troupes anglaises marchant fort lentement, atteignirent la rive droite de l'Alma, et s'arrêtèrent à une distance où le tir de nos troupes devenait déjà efficace. Les divisions Brown et Lacy-Evans se déployèrent sur une seule ligne, et leurs tirailleurs appuyés par deux batteries à cheval qui vinrent se mettre en position ouvrirent un feu très vif. Nos soldats du 6-ème bataillon de tirailleurs et ceux du bataillon formé des tirailleurs de la marine, disséminés dans les vignobles, accueillirent l'ennemi par un feu de précision très soutenu, tandis que nos batteries accéléraient leur tir. Les Anglais auxquels nos tirailleurs et surtout le feu de notre artillerie, faisaient subir des pertes sensibles s'abritèrent derrière les inégalités du terrain. Leurs soldats armés de fusils rayés répondaient vivement au feu de nos tirailleurs et faisaient pleuvoir les balles sur nos troupes occupant la rive gauche; les Anglais tirant avec une grande précision, atteignaient à leur choix les officiers, les soldats et les servants des pièces.

A ce moment le maréchal de St-Arnaud apprit que les troupes de la 1-ère division après avoir effectué le passage de la rivière rencontraient de la résistance. En effet, la division Canrobert arrivée sur les hauteurs avait débouché sur le flanc du régiment de Moscou qui avait déjà à lutter contre les troupes de la division Bosquet; mais le régiment de Moscou avec quelques pièces d'artillerie porta son flanc droit un peu en arrière et ouvrit une fusillade et un feu d'artillerie bien nourris contre la tête des colonnes frainçaises. A ce même moment, Canrobert rencontra les troupes du général Kiriakow qui avaient faite halte derrière le télégraphe; et ces divers

obstacles réunis arrêtèrent les Français. Ce succès de nos armes ne fut pourtant pas de longue durée. La brigade d'Aurelle se porta promptement au secours de Canrobert, et Bosquet détacha ses deux batteries pour le soutenir. Ces troupes rétablirent l'équilibre dans la marche de l'action, et facilitèrent au prince Napoléon l'accès des hauteurs de la rive gauche. Un fait qui n'est pas sans importance et qu'il convient de signaler aussi, c'est que les troupes de Canrobert ne rencontrèrent d'obstacles que lorsqu'elles eurent déjà gravi la montée.

Le prince Napoléon concentra ses troupes et fit avancer ses batteries qui, réunies aux deux batteries de la division Canrobert arrivées au trot, ouvrirent un feu meurtrier. Le prince envoya en même temps demander la coopération des Anglais. Les batteries françaises écrasèrent nos troupes sous la mitraille et les obus, et nous essuyâmes à notre tour des pertes très sensibles. Le colonel Prikhodkine, chef du régiment de Minsk, et le général-major Kourtianow, commandant celui de Moscou, furent blessés; la plupart des chefs de bataillons et des capitaines furent aussi tués ou blessés. C'est alors que nos troupes, privées de la majeure partie de leurs chefs, commencèrent à rétrograder vers le télégraphe.

Quoique les régiments de Minsk et de Moscou eussent perdu, à eux deux, 1,500 hommes, ils se retirèrent en bon ordre, s'arrêtant par intervalles, et ouvrant contre l'ennemi un feu violent. Ils prêtèrent aussi assistance aux batteries légères n°s 4 et 5 de la 17-ème brigade d'artillerie, qui avaient souffert plus que les autres. Ces batteries ayant perdu le plus grand nombre de leurs servants et de leurs chevaux, traînaient néanmoins leurs pièces avec ardeur, quoiqu'elles fussent réduites chacune à deux chevaux, et chaque caisson à un seul cheval. Elles ne cessèrent de tirer tant que dura la retraite. Enfin l'aile gauche, s'arrêtant au télégraphe, opposa aux Fran-

çais une dernière résistance; et ce n'est qu'après une lutte acharnée qu'elle dût céder définitivement à l'énorme supériorité des forces ennemies. La montagne du télégraphe, point culminant du centre de notre position fut occupée par les Français qui y plantèrent leur drapeau.

Bosquet et Canrobert, pendant la retraite de nos troupes, avaient commencé à marcher en avant; mais à la vue de 4 escadrons de hussards se portant en avant du flanc gauche de notre infanterie, ils suspendirent leur mouvement.

Alors, l'armée française et la division turque réunies se déployèrent en une ligne brisée, dont l'aile droite se trouva en ce moment, en avant du village de Hadji-Boulat, et l'aile gauche en avant du télégraphe.

Pour sauvegarder son flanc gauche, la division du prince Napoléon changea de front et se plaça sur deux lignes, en formant un angle avec la ligne générale des troupes. La brigade Lourmel occupa l'intervalle entre les divisions Canrobert et Bosquet, et simultanément toute l'armée française se porta en avant.

C'est ainsi que, pendant que l'aile droite de notre armée était encore engagée dans une lutte acharnée où les efforts des Anglais se brisaient contre la fermeté et le courage de nos troupes, le combat à l'aile gauche était déjà terminé.

Il a été dit plus haut que, vers deux heures et en même temps que Canrobert avait déjà réussi à se déployer sur les hauteurs de la rive gauche, les Anglais atteignaient la rive droite de l'Alma. Ils se maintinrent dans cette position en nous faisant subir les effets d'un feu de précision très vif jusqu'à ce que toute la division du prince Napoléon eût traversé la rivière.

Ayant reçu la nouvelle du passage effectué par le prince, lord Raglan se porta en avant.

La division Brown se dirigea vers les jardins et les vi-

gnobles; et la division Lacy-Evans en partie vers la droite, et en partie vers la gauche du village de Bourliouck. Derrière la division Brown, la division du duc de Cambridge se déploya en colonne; la division Lacy-Evans fut suivie par la division England; et la division Cathcart, avec la cavalerie placée encore plus à gauche et quelque peu en arrière, assuraient le mouvement de l'aile gauche. En avant du centre marchaient deux batteries. Malgré notre feu qui faisait essuyer des pertes sensibles à l'ennemi, les Anglais s'avançaient avec un ensemble parfait. Leur artillerie fit pleuvoir la mitraille sur nos tirailleurs, logés dans les vignes et dans les maisons.

Quand les Anglais eurent atteint le pont, deux de nos batteries occupant les hauteurs des deux côtés de la grande route les accueillirent par un feu violent de mitraille; et les carabiniers du régiment de Borodino joints à ceux du régiment de chasseurs de S. A. I le grand-duc Michel concentrèrent aussi leur tir contre eux.

La brigade Codrington qui s'avançait vers le pont, reçue à coups de fusils et à coups de canon, éprouva des pertes considérables, la confusion se mit dans ses rangs, et elle se retira en grand désordre derrière Bourliouck. Mais les tirailleurs ennemis cachés derrière les murs d'enclos des jardins, ouvrirent leur feu, et commencèrent à pénétrer dans les vignobles de la rive gauche. Le tir de précision des carabiniers anglais causait à nos troupes de terribles pertes et portait surtout un grave préjudice à deux batteries légères placées en avant du régiment de Borodino, à gauche de la grande route.

La situation de ces deux batteries devint encore plus critique quand, après un certain temps, deux canons anglais parvinrent à traverser l'Alma à gué, plus bas que Bourliouck, et après avoir gravi une saillie de la montagne, s'y mirent en position et prirent de là nos deux batteries en enfilade.

Une grêle de balles de carabines faisait de grands ravages parmi les servants de cette artillerie et les colonnes du régiment de Borodino, qui, de concert avec la batterie légère n°1 placée en avant de son aile gauche, fut obligée de se retirer. Sur ces entrefaites, la batterie légère n°2, placée plus à droite, continuait à accabler de ses coups les bataillons en retraite de la brigade Codrington.

Les troupes du général Kiriakow, après leur rencontre avec les Français, près du télégraphe, ne s'arrêtèrent plus dans leur mouvement de retraite jusqu'à la Katcha, et furent suivies par le régiment de Borodino. La batterie légère n°2 ne quitta là position que la dernière. Ce fut à grand peine qu'elle put faire franchir les hauteurs à ses canons, vû la grande perte qu'elle avait essuyée dans ses attelages. Le passage du pont devint alors d'un plus facile accès.

Enfin les divisions du duc de Cambridge et de Lacy-Evans ayant atteint la rivière, se mirent à en effectuer le passage; la division England et la réserve de l'artillerie étaient les seules qui restassent encore sur la rive droite de l'Alma, tandis que la cavalerie et la division Cathcart commençaient à gagner la rive gauche. La division Brown passa aussi sur la rive gauche malgré le feu du régiment de chasseurs du grand-duc Michel, et celui de douze pièces placées derrière un épaulement, à droite de la grande route. Voyant cette action du général Brown, le prince Gortchakow ordonna à deux bataillons du régiment de chasseurs du grand-duc Michel, qui avaient moins souffert du feu que les autres, d'aborder l'ennemi à la baïonnette. Le régiment d'Ouglitch fut rapproché de l'épaulement et posté dans un ravin près de la place précédemment occupée par les batteries des cosaques du Don. Les 3-ème et 4-ème bataillons du régiment du grand-duc Michel marchèrent à la baïonnette contre les Anglais.

Par cette manoeuvre l'infanterie masqua sa batterie, qui dut forcément interrompre son tir à mitraille.

L'ennemi voyant les mouvement de nos troupes, rétrograda vers la rivière, et les ayant laissés s'approcher à une faible distance, ouvrit contre elles un feu des plus meurtriers. Le commandant du régiment, colonel Sélesnew, et les deux chefs de bataillon furent tués. C'est alors, qu'après avoir essuyé une perte considérable, et vû tomber la plupart de leurs chefs, nos bataillons se retirèrent directement vers l'épaulement, empêchant ainsi la batterie de rouvrir son feu et de couvrir la retraite de notre infanterie.

Sur les pas de nos troupes en retraite, marchait le 23-ème régiment d'infanterie anglaise. Arrivées à l'épaulement, nos troupes occupèrent les flancs et démasquèrent ainsi la batterie qui recommença immédiatement à tirer. Mais il était déjà trop tard. Les Anglais n'étaient déjà plus qu'à une portée de pistolet de la batterie; nos artilleurs voyant que l'ennemi était sur le point d'envahir l'épaulement, emmenèrent leurs pièces et se retirèrent aussi avec les bataillons de l'infanterie qui avaient éprouvé dans leur effectif une perte très considérable.

Les deux autres bataillons du régiment du grand-duc Michel, placés sur un terrain découvert et exposés au feu de l'ennemi, étaient aussi très affaiblis et ne pouvaient guère opposer de résistance aux colonnes anglaises. Deux pièces de la batterie de position n°1 de la 16-ème brigade, dont l'une avait eu son avant-train démonté, et l'autre ses deux chevaux de timon tués, ne purent être emmenées et restèrent derrière l'épaulement qui fut immédiatement occupé par les Anglais.

En un moment, sur cet épaulement naguère encore occupé par notre batterie on vit surgir le drapeau anglais.

Le premier et le second bataillons du régiment de Wladimir, envoyés pour soutenir les chasseurs en retraite, s'élancèrent au combat. Cette charge s'exécuta avec une grande impétuosité. Les bataillons de Wladimir, sans s'inquiéter du terrible feu des Anglais s'avançaient en masse compacte à la baïonnette. L'ennemi ne résista pas à leur choc, et abandonnant l'épaulement, battit en retraite, en ayant à peine le temps de tirer quelques coups de fusil. L'épaulement fut occupé derechef par nos troupes qui, s'abritant derrière le parapet, ouvrirent un feu très vif contre l'ennemi, forcé de se retirer précipitamment vers la rivière. Pendant que ceci se passait, les Français avaient occupé la hauteur du télégraphe, et leurs réserves s'étaient déjà massées sur la rive gauche, tandis que les troupes du général Kiriakow battaient en retraite vers la Katcha.

Cependant, les Anglais expulsés de l'épaulement et hors de l'atteinte des balles des fusils lisses, n'avaient plus à essuyer le feu que d'une poignée de carabiniers du régiment de Wladimir, car les carabiniers du régiment du grand-duc Michel n'avaient plus de cartouches. Les Anglais s'arrêtèrent donc à environ 70 sagènes de la rivière; et là ayant commencé à se reformer ils rouvrirent leur feu. Lord Raglan fit avancer les divisions du duc de Cambridge et de Lacy-Evans, qui alors avaient déjà effectué leur passage pour se porter au secours des troupes affaiblies du général Brown. Une nouvelle attaque des Anglais était imminente et faisait évidemment ses apprêts.

La division du duc de Cambridge, soutenue par la division légère Brown qui venait d'être ralliée et par la brigade Pennefather, s'avança de nouveau vers l'épaulement. La situation de nos troupes devenait fort difficile.

Cette lutte périlleuse aurait pu être rendue jusqu'à un

certain point moins inégale, au moyen de l'appui d'une batterie; mais comme on n'en avait pas attaché au régiment de Wladimir, l'ennemi organisa tranquillement ses bataillons en face du pont. La batterie qui avait quitté l'épaulement put à grand'peine en retirer les 10 pièces qui lui restaient, à cause de l'énorme perte essuyée par elle en servants et en chevaux, et elle se trouvait dans l'impossibilité absolue de réoccuper l'épaulement et de renouveler le combat. On aurait pu faire avancer la batterie légère qui restait presque sans utilité auprès du régiment de Souzdal; mais il lui aurait fallu opérer un mouvement fort difficile au fond du ravin, situé derrière la position du régiment de Souzdal, et elle n'aurait pas pu arriver à temps.

Malgré la difficulté de leur situation nos troupes tenaient ferme.

Le feu terrible d'une nuée de tirailleurs ennemis priva nos troupes, après un très court espace de temps, de la plupart de leurs officiers et de leurs chefs. Tous ceux qui entouraient le prince Gortchakow succombèrent; le prince lui-même eut son cheval tué sous lui et son manteau percé de six balles.

Néanmoins, le prince Gortchakow et le général Kvizinsky ne reculèrent pas devant un nouveau sacrifice pour garder la position: tous deux commandèrent une charge à la baïonnette et y conduisirent, en personne, les restes du régiment de Wladimir. Entraîné par l'exemple de ses chefs le régiment de Wladimir s'élança en poussant des hourrah!, partie par dessus l'épaulement, et partie en débouchant par ses flancs, et se précipita sur l'ennemi.

A la vue de l'attaque décisive du régiment de Wladimir, la première ligne des bataillons anglais confondit ses rangs, s'ébranla et commença à se retirer vers le pont.

Mais dans ce moment suprême, nos troupes furent tout à coup prises en flanc par des bouches à feu françaises, et cette attaque imprévue détermina le succès de l'action en faveur des Anglais.

En effet, St-Arnaud, ayant appris la résistance opiniâtre que rencontraient les Anglais, avait suspendu pour quelques instants le mouvement de ses troupes, et après l'occupation de la montagne du télégraphe, il avait fait avancer contre notre flanc droit deux batteries à cheval de la réserve, une batterie montée de la 4-ème division et une demi–batterie anglaise. Cette artillerie réunissant 23 pièces ouvrit un feu meurtrier contre notre flanc, et au même moment les troupes françaises se remirent à marcher en avant.

Accablé par cet incident aussi terrible qu'inattendu, le régiment de Wladimir s'arrêta; et les Anglais enhardis dirigèrent contre lui un feu très vif. Mais le régiment, après un temps–d'arrêt, se remit à charger à la baïonnette en poussant ses bruyants hourrah!. Cependant, reçu par le feu foudroyant de l'infanterie et de l'artillerie des Français et des Anglais, ayant perdu presque tous ses officiers, et n'ayant plus derrière lui aucun renfort pour le soutenir, il dut abandonner l'attaque et se retirer vers l'épaulement, que nous n'eûmes pas le temps de faire occuper de nouveau par l'artillerie.

Les Anglais se mirent à la poursuite du régiment de Wladimir. Ses débris trouvèrent un refuge derrière le parapet et réussirent à arrêter encore pendant quelque temps, par un feu roulant, les progrès de l'ennemi.

Désirant vivement emmener les deux bouches à feu abandonnées par la batterie de position n°1 de la 16-ème brigade d'artillerie, et voulant ménager un moyen de retraite à l'artillerie qui occupait l'épaulement élevé plus à droite, le géné-

ral Kvizinsky resta avec le régiment de Wladimir pour contenir l'ennemi.

Ainsi arrêtés dans leur marche, les Anglais répondaient aux coups du régiment de Wladimir sans ralentir leur feu. Durant vingt minutes, ce régiment se maintint derrière l'épaulement; et en même temps qu'il tenait tête à presque toute une division anglaise, il était pris de flanc et à revers par le feu de la batterie française.

Pendant que le régiment de Wladimir tombait héroïquement derrière l'épaulement, la brigade Colin Campbell menaçait de le tourner par son flanc droit, la division du prince Napoléon, s'avançant plus à gauche, se hâtait de lui couper la route de Sébastopol, la batterie française le foudroyait de flanc, et les divisions Brown, Evans et duc de Cambridge faisaient pleuvoir sur lui une grêle de balles et d'obus. Mais le régiment de Wladimir ne chancela pas. Quoiqu'il eût perdu son commandant, trois chefs de bataillons, 14 chefs de compagnie, 30 officiers et environ 1,300 soldats, il tenait ferme sur place.

Craignant qu'on ne lui coupât la retraite sur Sébastopol, et voyant qu'au centre et au flanc gauche, il n'y avait plus moyen de rendre les chances du combat plus favorables pour nous, le prince Menchikow, vers 4 heures de l'après—midi, ordonna enfin au prince Gortchakow de faire rétrograder les troupes de notre flanc droit sur la chaîne des hauteurs.

Le lieutenant-général Kvizinsky, ayant renforcé la ligne des tirailleurs, commença à se retirer avec les restes du régiment de Wladimir (*) et ceux du régiment du grand-duc Michel.

(*) Dans le régiment de Wladimir, il ne restait alors qu'un officier supérieur, 2 chefs de compagnie et 7 officiers subalternes, dont plusieurs, quoique blessés, n'avaient pas voulu quitter leurs rangs.

Au moment où il donnait l'ordre de la retraite, il eut un cheval tué sous lui, et il fut blessé lui même au pied. Cela ne l'empêcha point de continuer à combattre et à prendre les mesures qu'exigeaient les circonstances. Mais bientôt une balle de carabine, lui ayant brisé le poignet de la main gauche et la hanche, il tomba sous le coup de ses graves blessures.

Nos troupes se retirèrent avec ensemble et en bon ordre, de manière que l'artillerie, malgré les pertes qu'elle avait essuyées en hommes et en chevaux, ramena toutes ses pièces, à l'exception seulement de deux de la batterie de position n°1 de la 16-ème brigade d'artillerie, qui, n'ayant pu être montées par les hommes sur la hauteur, restèrent sur place et tombèrent aux mains de l'ennemi.

Les Anglais ayant réussi à transporter plusieurs bouches à feu sur la place occupée pendant le combat par le flanc gauche du régiment de Souzdal, ouvrirent contre les régiments en retraite de Souzdal et d'Ouglitch, un feu d'artillerie et de carabines qui fit perdre environ 100 hommes à ce dernier régiment, avant qu'il eut eu le temps d'atteindre le sommet de la hauteur.

Pour couvrir la retraite, le général-major Kischinsky, conformément aux ordres du commandant en chef, fit placer sur une petite éminence non loin de l'ancienne position de la réserve principale, trois batteries qui avaient moins souffert que les autres: la batterie légère à cheval n°12 et les batteries légèrs n°s3 et 4 de la 14-ème brigade d'artillerie. Derrière ces batteries, et à gauche de la route de Sébastopol, vint se poster le régiment d'infanterie de Volhynie; une brigade de hussards occupa la droite de cette route, et les cosaques se placèrent à la droite des hussards.

Les Anglais ayant occupé l'aile droite et le centre de notre ancienne position, commencèrent à poursuivre nos troupes dans leur retraite. La brigade de cavalerie lord Cardigan, de concert avec l'artillerie à cheval se porta en avant; elle s'appuyait au flanc droit de la brigade Colin Campbell, et était soutenue par la brigade de la garde Bentink et par une partie des divisions Lacy-Evans et Cathcart qui marchaient à sa suite. L'artillerie ennemie ouvrit le feu, mais nos troupes étaient déjà hors de portée et n'en éprouvèrent aucun mal. L'ennemi s'étant rapproché de notre arrière-garde à une portée de canon fut reçu par le feu de notre artillerie qui l'arrêta et lui fit cesser toute poursuite ultérieure. C'est ainsi que notre arrière-garde ménagea à nos forces principales la possibilité d'arriver sans obstacle jusqu' à la rivière Katcha, qu'elle atteignit aussi elle-même à environ 9 heures du soir.

A 7 heures, l'ennemi renforcé par les troupes de Torrens, qui faisaient partie de la division Cathcart et qui venaient d'arriver du Vieux-fort, bivouaqua sur l'emplacement même qu'avaient occupé nos troupes pendant le combat.

Les motifs qui empêchèrent l'ennemi de pousser plus loin sa poursuite, étaient, 1° que ses troupes avaient été harassées de fatigue par l'opposition héroïque des Russes; 2° qu'il n'avait pas assez de cavalerie; 3° qu'il pouvait craindre que les Russes ne s'arrêtâssent derrière la Katcha qui présentait pour le combat les mêmes avantages que l'Alma, et enfin 4° que la maladie du maréchal St-Arnaud empêcha de donner aux opérations qui suivirent la bataille toute l'activité nécessaire.

Les troupes russes, ayant résisté pendant quatre heures consécutives à un ennemi très supérieur en nombre et beaucoup mieux armé, avaient dû nécessairement supporter une perte considérable. Elle consistait en 5 généraux, 23 officiers

supérieurs, 170 officiers subalternes et 5,511 soldats mis hors de combat (*).

L'armée alliée éprouva aussi des pertes sensibles; elle eut 3,500 hommes hors de combat. Dans ce nombre la part des Anglais fut la plus considérable; ils souffrirent davantage et perdirent 2,000 hommes.

La première rencontre de l'armée russe avec l'ennemi ne fut donc pas heureuse. La bataille de l'Alma qui nous coûta de grandes pertes, fut une bataille perdue.

(*)	Généraux.	Officiers supérieurs.	Officiers subalternes.	Sous-officiers et soldats.	Total.
Tués	—	6	40	1,755	1,801
Blessés.	4	8	76	2,611	2,699
Contusionnes.	1	9	47	417	474
Disparus	—	—	7	728	735
Total . .	5	23	170	5,511	5,709

Les pertes furent surtout supportées par les régiments qui défendaient la position à droite de la route d'Eupatorie à Sébastopol et réparties de la manière suivante:

Dans les régiments.	Officiers supérieurs.	Officiers subalternes.	Sous-officiers et soldats.
de Wladimir	5	42	1,260
du grand-duc Michel	3	25	1,224
de Souzdal	1	12	407
d'Ouglitch	—	5	137
	9	84	3,028
Total		3121	

Cette première rencontre prouva que l'armée russe animée du meilleur esprit militaire, était la digne rivale des plus belles armées européennes pour l'abnégation, la bravoure et le sentiment du devoir, mais qu'elle leur cédait sous le rapport de la tactique et de l'armement.

Les nouveaux procédés inventés pour faciliter le chargement des armes rayées firent bien vite apprécier, dans l'Europe occidentale, l'importance de l'infanterie légère et le rôle qu'elle était appelée à jouer désormais. Le système des carabines à tige, proposé en 1846, fut immédiatement introduit en France, et les exploits des chasseurs de Vincennes en Afrique firent comprendre au gouvernement français tous les avantages des armes rayées, qui donnaient au soldat la possibilité de frapper l'ennemi à des distances aux quelles les armes à feu portatives n'avaient pu atteindre jusqu'alors.

Les résultats obtenus par l'emploi de cette arme qui reçut des perfectionnements successifs, exigeaient tout naturellement de grandes modifications dans les manoeuvres et dans l'enseignement des troupes; on exerça, dès lors, les bataillons de tirailleurs à pratiquer l'escrime à la baïonnette et le pas gymnastique. Ces innovations servant de complément aux avantages que procurait la carabine rayée, les soldats acquirent plus d'assurance, plus d'adresse et de mobilité; livrés à eux-mêmes pour faire le service de tirailleurs, ils n'hésitaient pas dans l'action et ne réclamaient ni la direction ni la surveillance continuelles de leurs chefs immédiats. Une troupe ainsi armée, et formée dans de telles conditions, pleine de confiance dans ses moyens d'action et dans la célérité de ses manoeuvres, lorsqu'elle s'est rendu compte de la précision et de l'immense portée de son tir, a nécessairement une supériorité marquée, même à nombre égal, sur un adversaire totalement étranger à la tactique et à l'armement nouveaux.

L'armée russe qui, au contraire, n'avait pas eu depuis longtemps à soutenir de combats importants contre des troupes européennes aguerries et bien armées, et à laquelle par conséquent avait manqué l'occasion de se convaincre par la pratique, de l'avantage des armes rayées, préférait, en souvenir des recommandations léguées par Souvorow, le choc de la charge à la baïonnette au tir de précision à longues portées. Tandis qu'en Occident toute l'attention était fixée sur la précision du tir et sur l'instruction individuelle du soldat, qui développent son adresse, sa présence d'esprit et sa sagacité, les troupes, chez nous, étaient surtout exercées à agir par masses. L'exécution rigoureuse des prescriptions réglementaires qu'on ne peut certainement pas appliquer indistinctement sur tout terrain et en toute circonstance, habituèrent les troupes à l'éxécution machinale des commandements et des signaux.

Il résulta de cette manière de procéder, qu'aucune armée européenne ne pouvait rivaliser avec la nôtre dans la manoeuvre par masses. Mais, par contre, lorsque, dans le combat, la régularité dans l'alignement et la précision des mouvements n'étaient pas de rigueur, et quand le terrain même n'admettait point de pareilles exigences; lorsqu'il fallut savoir se retrouver, être agiles et faire preuve de présence d'esprit, nos troupes qui, d'ailleurs, ne le cédaient, par la bravoure et le dévouement, à aucune armée du monde, supportaient souvent de grandes pertes qu'il eût été facile d'éviter dans d'autres conditions, et laissaient échapper ainsi des occasions favorables qui eussent peut-être décidé de la victoire.

A la bataille de l'Alma, notre infanterie armée de fusils lisses ne pouvait atteindre l'ennemi au delà de 300 pas, tandis que, de son côté, l'ennemi ouvrait le feu contre nos trou-

pes à une distance de 1,200 pas et plus. C'est ainsi qu'il pouvait leur nuire et les affaiblir, sans s'exposer lui-même. Quand il se rapprochait de nos troupes à une distance qui aurait pu égaliser les chances du combat, alors notre feu ne pouvait plus lutter avec le sien, car déjà nos bataillons étaient désorganisés et considérablement affaiblis par l'effet des armes rayées des alliés.

L'ennemi parfaitement convaincu de la supériorité de son armement évitait tout engagement trop rapproché; toutes les fois que nos bataillons allaient à la charge, il se retirait à quelque distance et entamait une fusillade meurtrière, tant de la ligne de ses tirailleurs que de celle de ses bataillons déployés. Nos colonnes, en continuant l'attaque, ne faisaient que subir de plus terribles pertes, et dans l'impossibilité de pénétrer à travers la grêle de balles dont elles étaient accablées, elles se désorganisaient et se voyaient obligées de rétrograder avant d'avoir atteint l'ennemi.

L'artillerie exposée au feu d'une épaisse nuée de tirailleurs, à une distance dépassant la portée de la mitraille, n'avait d'autre moyen, pour activer son feu, que de lancer des obus à balles, dont nous ne possédions que quinze par batterie légère, et dont le tir ne pouvait s'effectuer avec toute la promptitude désirable. Les obus ordinaires étaient presque sans résultat contre les tirailleurs des alliés; mais lorsque l'ennemi arrivait à portée de mitraille, c'était alors seulement que l'artillerie produisait tout son effet. Aussi, malgré les inégalités du terrain, fîmes nous subir par ce genre de tir des pertes considérables tant aux tirailleurs ennemis qu'aux troupes massées qui les soutenaient. Mais quand l'ennemi avait été désorganisé et repoussé par les efforts réunis de l'infanterie et de l'artillerie, et qu'il aurait fallu achever sa défaite par l'emploi de l'artillerie, celle-ci ayant déjà supporté une énorme perte en

hommes et en chevaux, se trouvait souvent dans l'impossibilité d'agir. Le même motif obligeait parfois l'artillerie à quitter prématurément sa position, dans la crainte d'être enlevée par l'ennemi.

L'artillerie ennemie tirant sur nos troupes à boulets et à obus ne leur occasionnait cependant que des pertes peu sensibles, en comparaison des terribles ravages que causait le feu des armes rayées.

Au nombre des autres raisons qui influèrent aussi sur la perte de la bataille, on peut en signaler une des plus importantes, c'est que notre position n'était pas fortifiée, quoique nous n'eussions manqué à cet égard ni de temps ni de moyens.

L'opposition tardive que nous fîmes à l'attaque de la division Bosquet ne fut pas non plus sans influence sur la marche de la bataille.

Enfin, l'abandon de la position par les troupes du général Kiriakow permit à celles du prince Napoléon et de Canrobert de gravir avec plus de facilité les hauteurs de la rive gauche de l'Alma.

Cette retraite du général Kiriakow eut une fatale influence sur l'action de nos régiments combattant à l'aile droite, et fut la cause des pertes considérables que subirent les troupes du prince Gortchakow.

Après la bataille de l'Alma, notre armée, ainsi qu'on l'a déjà dit, se concentra sur la Katcha, et y bivouaqua. Le campement présentait un tableau assez sombre; point de causeries, point de bruit, aucun feu de bivouac. Des visages mornes et des colères contenues indiquaient l'issue malheureuse de la bataille; mais les troupes n'étaient nullement démoralisées, comme l'annonçait suffisamment le désir général d'une nouvelle rencontre avec l'ennemi.

Prenant en considération les pertes de nos troupes, la nécessité de les réorganiser et la supériorité de l'ennemi, le prince Menchikow donna l'ordre à l'aide-de-camp général Kornilow, arrivé de Sébastopol, de prendre les mesures les plus énergiques et les plus décisives pour empêcher la flotte ennemie de forcer la rade, et à cet effet, de couler à l'entrée de la grande baie les plus vieux de nos vaisseaux de guerre. Le prince chargea aussi le lieutenant-colonel Todleben de faire une reconnaissance du terrain sur le côté nord de la rade et d'y choisir une position sur les hauteurs d'Inkermann, d'où l'on pût menacer le flanc de l'ennemi dans son mouvement vers le fort du Nord.

Le lendemain $^{9}/_{21}$ septembre, notre armée protégée par une arrière-garde formée de huit bataillons forts de 6,500 hommes, et de 16 bouches à feu (*), continua sa retraite vers le Belbeck. Afin d'alléger les troupes, on profita de la nuit pour envoyer les bagages en avant.

Quoique le mouvement des troupes fût entravé par la marche d'un grand convoi de blessés, cette retraite, bien que opérée avec la plus grande rapidité, eut lieu dans un ordre parfait.

A mesure que notre armée s'avançait vers le Belbeck, les habitants des villages situés sur notre ligne de retraite quittaient leurs demeures pour suivre les troupes, et il n'y en eut que bien peu qui restèrent dans les villages.

(*) Le régiment de chasseurs de Borodino, le régiment d'infanterie de Volhynie et les batteries légères n^{os}3 et 4 de la 14-ème brigade d'artillerie formaient cette arrière-garde qui était commandée par le colonel Khroustchew.

Vers midi, nos troupes s'approchèrent du Belbeck, et après en avoir atteint la rive gauche en traversant le pont de pierre, elles firent une halte bien nécessaire à des hommes exténués de fatigue par une longue matinée de marche sous un soleil brûlant.

Reportons-nous maintenant vers Sébastopol, et voyons dans quel état se trouvaient les fortifications sur le côté Nord; car c'était contre elles qu'une attaque de l'ennemi semblait imminente.

CHAPITRE X.

Mesures prises à Sébastopol, depuis le moment de la descente de l'ennemi en Crimée. — Retour du prince Menchikow à Sébastopol après la bataille de l'Alma. — Submersion de plusieurs vaisseaux de guerre pour barrer l'entrée de la rade. — Renforcement de la garnison par des détachements de marins. —Marche du prince Menchikow sur Bakhtchisaraï. — Situation des fortifications du côté Nord de Sébastopol au $^{13}/_{25}$ septembre. — Dénombrement et disposition des troupes dans l'attente d'un assaut.

Le prince Menchikow, en concentrant son armée sur l'Alma, n'avait laissé à Sébastopol, ainsi que nous l'avons déjà vu, qu'une garnison très faible; elle se composait, indépendamment de quelques troupes appartenant à la marine, de quatre bataillons de réserve des régiments de chasseurs de Vilna et de Lithuanie, de quatre bataillons de troupes de descente et de deux batteries mobiles de marine de 16 bouches à feu.

Il est évident que ces troupes étaient insuffisantes, tant pour la défense de la ville que pour les nombreux travaux qu'il était indispensable d'exécuter sur la ligne de défense.

Aussi, immédiatement après la descente de l'ennemi, on se servit, afin de renforcer la garnison, des équipages de quelques uns des navires pour en former des bataillons destinés au service de terre; ces bataillons, au nombre de quatre, étaient les n°s 34, 36, 37 et le 1-er bataillon de recrues [14].

Après la formation de ces troupes, la garnison de Sébastopol était, au $^{2}/_{14}$ septembre, répartie de telle façon que le côté Nord était occupé par quatre bataillons avec 8 bouches à feu, et le côté Sud par six bataillons avec 8 pièces d'artillerie, indépendamment des troupes de marine placées sur trois sections de la ligne de défense, et des détachements *dits* de l'amirauté et de l'hôpital.

Les quatre bataillons de descente demeuraient à bord des vaisseaux et descendaient à tour de rôle, par deux bataillons, sur la côte septentrionale de la rade, tandis que les deux autres bataillons restaient à bord et pouvaient, en cas de besoin, être dirigés sans retard sur un point quelconque où leur présence était jugée nécessaire.

En même temps qu'on renforçait la garnison, on fit des préparatifs pour la coopération de la flotte, tant sous le rapport de la défense de la rade, que pour le cas où elle devrait prendre la mer. Les meilleurs bâtiments de la flotte de la mer Noire, au nombre de 14 vaisseaux et de 7 frégates reçurent l'ordre de se tenir prêts à entrer en campagne, et des dispositions furent faites pour l'éventualité de leur sortie en mer.

Pendant qu'on faisait ces préparatifs relativement à la flotte et à la garnison, on s'occupa aussi de renforcer la défense du côté de la terre.

On exécutait, à cette époque, dans le fort du Nord, des travaux importants ayant pour but d'augmenter considérablement la hauteur et l'épaisseur des parapets et de mieux défiler

l'intérieur de ce fort. Ces travaux s'effectuaient dans des proportions telles qu'on avait besoin de plusieurs mois pour les achever.

Vû l'agression des alliés venant d'Eupatorie, on devait s'attendre à une attaque contre le côté septentrional de la rade, et il fallait donc, pour cette raison, le rendre aussi promptement que possible, capable de résister à une tentative de l'ennemi.

Dans ce but, le lieutenant-colonel Todleben suspendit immédiatement tous les travaux qui s'effectuaient dans le fort du Nord, et fit procéder à l'exécution de son propre projet.

Ayant reconnu la faiblesse du fort du Nord en général, et notamment du front septentrional, le lieutenant-colonel Todleben sentit la nécessité d'élever des fortifications de campagne des deux côtés du fort, afin de lui donner plus d'étendue; cela lui permettait de mettre en batterie sur cette position choisie le plus grand nombre de bouches à feu possible, et de battre par des feux de mousqueterie et d'artillerie les ravins et autres accidents de terrain les plus à proximité du fort, qui auraient pu servir d'abri à l'ennemi.

En même temps, pour garantir la ville contre les alliés du côté du midi, surtout dans la direction de la route de Balaklava, le lieutenant-colonel Todleben commença à renforcer par des ouvrages de campagne la partie du côté Sud de Sébastopol qui s'étend sur l'espace compris entre le bastion n°4 et le bastion n°5.

Mais pour exécuter tous ces ouvrages dans le plus bref délai possible, il fallait augmenter le nombre des travailleurs pour le service de nuit aussi bien que pour celui de jour. Lorsque nous avons énuméré plus haut les forces et les ressources dont pouvait disposer le prince Menchikow en Crimée au moment de la descente de l'ennemi, nous avons déjà vu

que le matériel du génie était tout à fait insignifiant. Il fallut donc se préoccuper, avant tout, de réunir les outils nécessaires aux travaux en proportion du nombre d'hommes que la garnison pouvait fournir, eu égard à sa force numérique.

Le lieutenant-colonel Todleben exposa sur ce point ses idées dans une note qu'il présenta au vice-amiral Kornilow. L'amiral approuva son projet, et aussitôt les troupes, comprenant toute la gravité de la situation et la nécessité de mesures rapides, se livrèrent avec énergie à l'exécution des travaux.

La note remise au vice-amiral Kornilow recommandait, tant pour la marche active des travaux que pour subvenir aux plus urgentes nécessités, les propositions suivantes:

1. Laisser une quantité suffisante d'outils sur le côté Sud où on avait l'intention d'établir un dépôt général du génie, et réunir dans le fort du Nord, pour les travaux de remblai 800 pelles, 1,600 pioches, 500 pics à roc et 40 barres à mine.

2. Confectionner 40,000 sacs à terre dont la moitié devait être envoyée au fort du Nord, et réunir la plus grande quantité possible de sacs à biscuit et à provisions dont un tiers était destiné à ce même fort.

3. Envoyer, au fort du Nord pour la construction des blindages, la confection de plates-formes et de portières d'embrasures, 100 pièces de bois de charpente de 3 sagènes de long et 200 madriers, dont une moitié de 3 pouces d'épaisseur, et l'autre moitié de 2 pouces.

4. Désigner pour les travaux, au fort du Nord, en sus des sapeurs, 1000 hommes d'infanterie, et former, sous les ordres d'un officier et de deux sous-officiers, un détachement de 50 charpentiers munis d'une quantité suffisante d'outils à leur usage.

5. Tenir prêt pour les travaux sur le côté Sud, un détachement de 1,000 travailleurs.

6. Créer un dépôt du génie en y versant les outils de pionniers du 6-ème bataillon de sapeurs et ceux de l'infanterie, ainsi que ceux que pourraient avoir en leur possession les habitants de la ville et des villages environnants.

7. Ordonner la fabrication en grande quantité, d'outils de diverses sortes, dans les ateliers de la marine, de l'artillerie et du génie.

Nous exposerons, en temps et lieu, le résultat des travaux entrepris par le lieutenant-colonel Todleben ainsi que l'état dans lequel se trouvait le côté Nord, lors de l'apparition de l'ennemi dans les environs de Sébastopol. Bornons, pour le moment, notre récit à l'exposé des mesures prises à Sébastopol, relativement à d'autres branches du service, dans l'intérêt de la défense de la ville.

En même temps qu'on veillait à se procurer les outils indispensables et qu'on fixait le nombre des travailleurs, on retirait des navires de guerre 30 pièces d'artillerie pour renforcer les batteries de Sébastopol; de ce nombre 20 bouches à feu furent désignées pour le côté Nord et 10 pour le côté Sud.

Afin de pouvoir communiquer avec plus de célérité, et à tout instant, avec le prince Menchikow, on établit entre la position de l'Alma et la ville une ligne de télégraphes-sémaphores.

Nous voilà enfin arrivés au $^8/_{20}$ septembre. Vers deux heures de l'après-midi le télégraphe du cap Loukoul fit connaître que l'ennemi s'avançait, et bientôt après la canonnade qui se fit entendre annonça le commencement du combat. A $4^1/_2$ heures la canonnade se tut; à 7 heures, on sut déjà confusément que l'issue de la bataille nous était défavorable, et à 9 heures la nouvelle en fut apportée au vice-amiral Kornilow par un courrier du prince Menchikow.

Le bruit de la retraite de l'armée russe se répandit dans

la ville, et on était surtout frappé de l'efficacité et de la portée, jusqu'alors inouies, du tir des armes rayées de l'ennemi.

Le lendemain, environ vers midi, l'armée russe apparut sur le rivage gauche du Belbeck.

La rive gauche du Belbeck domine la rive droite, et est formée d'un groupe de collines superposées et séparées entre elles par d'étroits ravins à berges escarpées. Ce n'est qu'à une certaine distance de la rivière, et même assez loin, que ces collines forment un plateau uni, d'ailleurs peu étendu et peu favorable aux manoeuvres des troupes. La défense de cette position exigeait surtout l'action de tirailleurs logés sur des pentes abruptes, d'où ils pouvaient battre tous les abords de la rivière. Mais si l'ennemi, bravant le feu de ces tirailleurs, fût parvenu à monter sur le plateau, nos troupes auraient dû se retirer ou vers le fort du Nord ou sur les hauteurs d'Inkermann. L'une et l'autre de ces alternatives étaient également désavantageuses. La retraite vers le fort du Nord eût été même dangereuse, car nos troupes se seraient pressées sur un espace fort restreint et auraient eu à supporter d'énormes pertes par le feu de la flotte ennemie. Ajoutez à cela que l'ennemi aurait bien pu pénétrer sur les talons de nos troupes en retraite dans le fort du Nord, et occuper toutes celles de nos batteries qui défendaient de ce côté l'entrée de la rade de Sébastopol.

La retraite sur le côté Sud, le long de la route étroite de la poste, passant sur une longue digue au fond de la baie, et à travers les marais de la Tschernaïa, aurait été accompagnée des plus grandes difficultés et des plus grands dangers. Nos troupes auraient pu y être culbutées, en partie dans la baie, et en partie dans les marais. Dans l'impossibilité de s'arrêter sur le [illegible] le prince Menchikow songea à occuper à l'est [illegible] sur l'espace compris

entre le Belbeck et la vallée de la Tschernaïa, une position d'où il pourrait menacer le flanc de l'ennemi. Mais ce terrain était très accidenté et couvert d'épaisses broussailles. Il ne présentait à une armée aucune position avantageuse pour la défense. L'attaque des troupes en masses compactes par dessus des buissons épineux, des collines et des excavations était fort difficile. Et quant à la retraite sur Bakhtchisaraï en cas de revers, il eût été tout à fait impossible de faire suivre à l'armée une direction régulière sur un pareil terrain, inégal et embarrassé, présentant, à chaque pas, des obstacles au mouvement des troupes et à la vue de la marche générale de l'action.

S'étant aussi convaincu qu'il n'y avait sur cet emplacement aucune position où nos troupes pussent attendre l'ennemi avec quelque espoir de succès et sans être exposées à se trouver dans une situation des plus critiques en cas de non réussite, le prince Menchikow se vit obligé de renoncer à une rencontre avec les alliés du côté du nord de la rade. Reconnaissant, en même temps, la nécessité de réorganiser ses troupes, de compléter les approvisionnements de guerre et de bouche, de renforcer la garnison de Sébastopol et d'arrêter les mesures nécessaires à sa défense, le prince Menchikow prit la résolution de se transporter sur le côté Sud de Sébastopol.

Les troupes ayant donc quitté le Belbeck, descendirent dans la vallée de la Tschernaïa, et après l'avoir traversée sur la digue d'Inkermann, gravirent le mont Sapoune et, dans la soirée du $^{9}/_{21}$ septembre, notre armée arriva à Sébastopol. Le régiment de chasseurs de Taroutino occupa le fort du Nord, 4 bataillons de la brigade de réserve (*) furent incor-

(*) Les 5-èmes et 6-èmes bataillons des régiments de Brest et de Bialostock.

porés dans la garnison, et le surplus des troupes bivouaqua en vue de Sébastopol sur le champ de Koulikow entre les ravins de la Quarantaine et Sarandinaki. Deux escadrons du régiment de hussards du duc de Leuchtenberg furent postés près du couvent St-Georges.

Reportant alors son attention sur Sébastopol, et principalement sur la défense de la ville même, le prince Menchikow ordonna au vice-amiral Kornilow:

1) De barrer l'entrée de la rade, en coulant à fond de vieux vaisseaux et de vieilles frégates, et d'employer au service de terre les équipages de ces bâtiments submergés;

2) De confier aux marins la défense du côté Nord, et de renforcer les troupes de mer déjà organisées pour le service de terre, par plusieurs équipages de la flotte, en les tirant des bâtiments destinés à la défense de la rade.

Avant d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu de barrer la rade, le vice-amiral Kornilow réunit, le $^{9}/_{21}$ septembre, un conseil d'amiraux et de commandants de vaisseaux de guerre (*).

Dans ce conseil il exposa, que l'armée russe ayant perdu la bataille sur l'Alma se retirait vers Sébastopol, que l'ennemi après avoir occupé le rivage nord-est de la rade, pourrait forcer la flotte russe à abandonner sa position actuelle, prendre possession du côté Nord et brûler par le feu de ses batteries nos bâtiments mouillés dans la grande baie.

Partant de ces données et raisonnant d'après ces appréhensions, le vice-amiral Kornilow résolut de tenter une entreprise très aventureuse: il proposa de prendre le large et d'aller attaquer la flotte alliée qui était à l'ancre au cap Loukoul. Il avait calculé que si son plan réussissait, la flotte de

---

(*) Matériaux pour servir à l'histoire de la défense de Sébastopol, p. 196—199.

la mer Noire pourrait disperser l'Armada ennemie, et priver ainsi l'armée alliée de renforts et de moyens de subsistance. En cas d'insuccès dans son attaque, Kornilow proposait de s'accrocher aux bâtiments ennemis et de se faire sauter avec eux. Ce coup hardi aurait eu, suivant l'opinion du brave amiral, pour résultat inévitable un tel affaiblissement des escadres alliées que ce qui eût échappé à la destruction n'aurait pas osé attaquer les puissantes batteries du port de Sébastopol, et l'armée alliée privée de l'assistance de la flotte, n'eût pas été en état de s'emparer de la ville. A l'arrivée de nos renforts, l'ennemi, ainsi du moins le pensait Kornilow, n'aurait pas manqué d'être définitivement anéanti par des forces supérieures.

Ce projet d'une audace héroïque n'obtint cependant pas l'approbation du conseil, et il n'y eut qu'un bien petit nombre de membres qui y adhérèrent. La majorité fut de l'opinion qu'il fallait barrer la passe en coulant à fond les vaisseaux, et profiter des équipages et de l'artillerie des bâtiments pour défendre Sébastopol du côté de la campagne.

Et réellement, tout en rendant hommage à la bravoure du vaillant amiral, on ne peut s'empêcher d'exprimer un doute péremptoire en ce qui touche le succès de l'attaque proposée. La puissante flotte ennemie aurait infailliblement écrasé, rien que par sa supériorité numérique, notre flotte à voiles, comparativement beaucoup plus faible; elle lui aurait coupé la retraite, l'aurait détruite, et, en même temps, eût pu forcer la rade. Le sort de Sébastopol aurait été ainsi décidé de fait.

Kornilow ne voyant pas sa proposition accueillie, congédia le conseil et fit connaître son projet au prince Menchikow; mais le commandant en chef s'y opposa définitivement, et réitéra l'ordre qu'il avait déjà donné de barrer l'entrée de la rade.

A la suite de l'injonction positive et pressante du prince Menchikow, Kornilow prit relativement à la flotte, les mesures suivantes:

Il ordonna, 1° d'immerger dans le chenal, à l'entrée de la rade les cinq vaisseaux les plus vieux et deux frégates (*), et de mouiller les dix vaisseaux restants, le long de la côte méridionale de la rade, à partir de la baie de l'Artillerie jusqu'à la baie du Carénage, afin qu'en cas d'attaque, ils pussent être employés à battre par leur artillerie le côté Nord;

2° de placer tous les autres bâtiments de la flotte, excepté les vapeurs, dans la baie du Sud (**), et de les apprêter à être coulés bas, pour le cas où on se verrait forcé de céder à l'ennemi la ville et le port.

Le $^9/_{21}$ septembre, vers quatre heures de l'après-midi, les bâtiments de la flotte commencèrent à s'acheminer vers les postes qui leur étaient assignés, et à 10 heures et demie ils étaient placés conformément à l'ordre donné. Les vaisseaux et les frégates désignés pour être coulés à fond furent conduits à l'entrée de la rade, en travers du chenal entre les batteries Constantin et Alexandre. Les autres vaisseaux se placèrent le long de la côte et de la rade dans l'ordre suivant:

A l'entrée de la baie de l'Artillerie:

(*) Les vaisseaux: *Tri Sviatitelia, Ouriil, Sélaphaïl, Varna, Silistrie* et les frégates *Sizopol* et *Flore*.

(Matériaux pour servir à l'histoire de la défense de Sébastopol, etc.)

(**) Outre les vapeurs mouillés en rade, la frégate *Oreste* restait, comme par le passé, dans la baie de la Quarantaine; une partie des bâtiments marchands étaient à l'ancre dans la baie du Sud, l'autre partie l'extrémité intérieure de la rade.

1) *le Rostislaw* . . . . 90 bouches à feu

A l'entrée de la baie du Sud:

2) *le grand-duc Constantin*. . . . . 124 »

3) *le Iagoudiïl*. . . . . 88 »

4) *les douze Apôtres*. . . . . 124 »

Le long de la côte depuis le promontoire de Paul jusqu'à la baie du Carénage:

5) *le Paris* . . . . 126 bouches à feu

6) *le Sviatoslaw* . . . . 90 »

7) *l'Impératrice Marie* . . . . . 84 »

8) *le Tchésmé* . . . . 90 »

9) *le Khrabri* . . . . 88 »

10) *le Gavriïl* . . . . 96 »

Le matin du $^{10}/_{22}$ septembre, les bâtiments condamnés à barrer le chenal étaient mouillés à l'entrée de la rade, dégréés de leurs mâts de perroquet et de leurs voiles, mais encore armés de leur artillerie.

L'ennemi en les voyant supposa que la flotte russe avait l'intention de livrer bataille (*).

Et effectivement le vice-amiral Kornilow ordonna de différer le débarquement de l'artillerie des bâtiments destinés à être coulés bas, comptant sur la puissance de cette artillerie dans le cas d'une attaque de l'ennemi; mais à 6 heures du soir le pavillon national russe fut hissé au dessus de la ville. C'était le signal de l'ordre définitif d'immerger les navires. Conformément à cette prescription, on devait, dans le courant

(*) Le $^{10}/_{22}$ septembre, à 9 heures du matin, deux vapeurs ennemis firent une reconnaissance de l'entrée de la rade. En voyant la ligne de nos bâtiments destinés à barrer la rade, ils annonçèrent à leurs amiraux que la flotte russe se préparait au combat. *Basancourt*, Expédition de Crimée.

de la nuit du $^{10}/_{22}$ au $^{11}/_{23}$ septembre, mettre à terre tout le matériel qu'il serait possible de transporter, et au point du jour abattre les mâts et couler à fond les bâtiments.

Les marins déployèrent dans l'exécution de ces ordres une activité extraordinaire durant toute la soirée et toute la nuit; seulement l'artillerie des navires ne fut pas débarquée, car cela aurait exigé beaucoup trop de temps.

Le $^{11}/_{23}$ septembre, à l'aube du jour, là où naguère encore étaient ancrés les vaisseaux armés *le Sizopol*, *le Varna*, et *le Silistrie*, on ne vit plus flotter que quelques débris de mâture. Après eux s'engloutirent *l'Ouriil* et *le Sélaphaïl;* et à 8 heures la frégate *Flore* disparut aussi sous les ondes. Seul le vaisseau *Tri-Sviatitélia* descendait lentement, malgré que l'eau affluât par toutes les ouvertures percées dans sa muraille.

Les marins, le visage contristé, le coeur plein d'angoisses poignantes, regardaient, silencieux, s'accomplir l'oeuvre inexorable des vagues qui engloutissaient ces nobles bâtiments, auxquels étaient liés tant de glorieux souvenirs pour la flotte de la mer Noire. Mais l'émotion fut à son comble, quand il fut ordonné au vapeur *le Gromonossetz* de lancer quelques boulets dans la muraille du *Tri-Sviatitélia* pour en activer l'immersion. Des larmes, contenues jusqu'alors, coulèrent sur les figures bronzées de nos braves marins.

C'est ainsi que l'excellente et célèbre rade de Sébastopol fut transformée pour un temps, en un lac stérile, et, que les marins de la mer Noire, forcés d'abandonner leur destination première, s'engagèrent dans une lice toute nouvelle pour eux: l'action militaire sur terre. Ayant maintes fois donné des preuves d'intelligence et d'intrépidité sur mer, ils venaient concourir maintenant à la défense des faibles fortifications de leur ville natale menacée par un adversaire puissant.

En même temps que s'exécutait le barrage de la passe, on prenait des mesures pour renforcer la garnison. On fit, à cet effet, descendre à terre les équipages des bâtiments mouillés en rade. Ces équipages, joints à ceux des navires submergés, formèrent 12 nouveaux bataillons. C'est ainsi qu'avec les bataillons déjà formés antérieurement, Sébastopol posséda en tout 17 bataillons de marine, 11 bataillons numérotés, 1 de recrues, le bataillon composé de l'équipage du *Sizopol* et de *la Flore* et 4 bataillons de descente. (16)

Sur ces entrefaites, l'ennemi était arrivé, le $^{12}/_{24}$ septembre, près du Belbeck; on pouvait, du fort du Nord, apercevoir ses bivouacs. L'insuffisante garnison du fort s'attendit, dès lors, d'un moment à l'autre, à voir ses faibles retranchements attaqués par un puissant adversaire; et sa position semblait d'autant plus critique que le prince Menchikow avait, dans la nuit même, quitté Sébastopol pour se diriger avec son armée, sur Bakhtchisaraï, en passant par les hauteurs Mackenzie.

En s'éloignant de Sébastopol, le prince Menchikow remit le commandement des troupes restées dans la ville même au lieutenant-général de Moller; il confia à l'aide-de-camp général Kornilow le commandement du fort du Nord et la défense de tout le côté septentrional de la rade; celui des troupes de marine placées sur la ligne de défense du côté Sud, fut remis entre les mains du vice-amiral Nakhimow.

Après l'éloignement de l'armée sous les ordres du prince Menchikow vers Bakhtchisaraï, il resta à Sébastopol, — outre les troupes de marine placées sur la ligne de défense du côté Sud et les artilleurs des batteries de côte, — 17 bataillons de marins, 8 bataillons de la brigade de réserve de la 13-ème division d'infanterie et enfin le 6-ème bataillon de sapeurs. Le nombre total de ces forces s'élevait à environ 16,569 combattants. (17)

C'est ainsi que Sébastopol, confié à la défense des marins qui venaient de quitter leurs navires, et des troupes de réserve composées en majeure partie de nouveaux venus, devait se préparer à une lutte imminente avec un redoutable adversaire.

L'armée alliée bien armée et forte de 60,000 hommes, était à 5 verstes de la ville. Le côté Nord était le plus menacé, et on devait supposer qu'il aurait à soutenir le premier choc de l'ennemi. Voyons ce qui avait été préparé alors pour défendre ce point important.

Le fort du Nord, ainsi que nous le savons, était loin de pouvoir couvrir de ce côté les abords de la rade, et n'offrait aucune sécurité pour servir d'appui aux troupes chargées de la défense du côté septentrional de la grande baie. A peine si 12 pièces étaient en position de battre l'ennemi; encore ne pouvaient-elles pas concentrer leurs feux, placées qu'elles étaient sur tout le parcours du front tourné vers la campagne. Il convient d'ajouter que les versants occidental, oriental et celui du sud-est du plateau sur lequel est disposé le fort du Nord, se trouvaient presque entièrement en dehors de la sphère d'action de son artillerie; tandis que les bâtiments ennemis, en se rapprochant du rivage pouvaient battre le fort presque impunément.

Reconnaissant ces défauts de la position du Nord, et animé du vif désir d'assurer à sa défense, aussi promptement que possible, une certaine latitude, le lieutenant-colonel Todleben procéda, avec le concours du contre-amiral Istomine, aux travaux les plus urgents. Son plan général avait pour but:

1° d'occuper une position de front plus forte et plus étendue le long du fort du Nord;

2° de placer, sur cette position, un nombre aussi grand que possible de bouches à feu;

3° d'assurer à l'artillerie et à la mousqueterie les moyens de balayer le terrain et les abords de la position qui ne peuvent être battus par l'artillerie du fort du Nord;

4° d'interdire à la flotte ennemie l'approche du rivage; et enfin,

5° de garantir la position ainsi occupée, contre toute tentative qui aurait pour objet de la tourner par le flanc droit.

C'est en vue d'obtenir de pareils résultats, que les travaux suivants furent exécutés du $^{2}/_{14}$ au $^{13}/_{25}$ septembre.

On érigea sur la crête de la falaise, au bord du plateau septentrional deux batteries: le n°1 pour 8 pièces (*) et le n°2 pour 6 pièces (**), pour empêcher l'approche des bâtiments ennemis.

Indépendamment de leur destination, qui était d'agir contre les navires ennemis pour les tenir éloignés du rivage, ces pièces battaient les côtes de la mer dans la direction de l'embouchure du Belbeck, où le terrain était entièrement à couvert des feux du fort du Nord; 3 bouches à feu de la batterie n°1 et 2 de la batterie n°2 furent assignées à cette destination.

Au flanc gauche de la position, on ouvrit deux tranchées; celle de devant qui réunissait le fort du Nord à la batterie n°2 fut appropriée aux feux de mousqueterie; elle avait pour objet de battre le ravin situé en avant de la tranchée qui se trouvait à couvert des feux de ce fort. La tranchée reculée reliait le fort du Nord à la batterie n°1, et formait

---

(*) Canons de 24.

(**) Quatre canons de 24 et deux canons-caronades de 24.

une seconde ligne destinée à recevoir les réserves des troupes logées dans la tranchée avancée.

A droite du fort du Nord fut érigée la batterie n°3, formée de deux faces et de deux flancs et armée de 12 pièces. Le flanc gauche de cette batterie, armé de deux canons-caronades de 24, flanquait le front de face du fort du Nord. Les faces armées de 8 longs canons de 24, étaient destinées à battre les versants du plateau. Enfin le flanc droit armé de 2 canons-caronades de 24 battait le terrain qui s'étendait devant le fort du Nord, dans la direction du sud-est.

Cette batterie se reliait au fort par un parapet précédé d'un fossé, d'un profil de campagne, et disposé pour la défense par la mousqueterie.

Quant à la lunette construite antérieurement, elle ne put prendre aucune part à la défense de la position sur le côté Nord, parce que sa gorge était tournée vers l'ennemi; et son fossé, seulement, pût servir utilement d'abri pour les réserves. Afin de garantir le flanc droit de la position, contre le danger d'être tourné, on traça une batterie sur la pente du plateau qui s'appuie au rivage de la rade, près de la batterie n°4. Mais le temps manqua pour élever cette batterie.

La batterie de côte n°4 reçut les modifications nécessaires pour pouvoir flanquer cet ouvrage projeté ainsi que la batterie située à l'extrémité du flanc droit de la position, et généralement pour battre le versant sud-est du plateau et l'espace compris entre ces pentes et les rives de la rade. Comme on l'a dit plus haut, trois pièces seulement de cette batterie disposées dans la partie arrondie du mur de gorge avaient action sur la campagne.

Pour renforcer son artillerie on adjoignit au mur de gorge des barbettes pour six licornes de 1 poud, pour lesquelles on perça des embrasures dans le mur.

Dans le fort du Nord, on eut à peine le temps d'exhausser son parapet peu élevé, de peu d'épaisseur et à moitié éboulé, pour lui donner le relief d'un ouvrage de campagne, afin de protéger les tirailleurs du feu de l'ennemi. Pour adapter le parapet aux feux de mousqueterie, on y ajouta une banquette et l'on garnit la crête du parapet de créneaux formés de sacs à terre. Les vieux murs d'escarpe ne résistaient pas à la pression des terres nouvellement rapportées pour augmenter le relief du parapet. Ils s'écroulaient et comblaient de leurs débris l'étroit fossé. C'est ainsi que dans le bastion occidental, il se forma une brèche praticable toute prête, avant même que l'ennemi ce fut approché de cet ouvrage. Et tout cela se passait dans le moment même où les colonnes de l'ennemi étaient déjà en vue du fort du Nord, sur l'espace qui s'étend entre la Katcha et le Belbeck.

Afin de renforcer l'artillerie du front de devant du fort du Nord, on éleva sur sa face gauche des barbettes pour six pièces, et pour quatre seulement sur sa face droite. Les dix pièces destinées au renforcement de l'armement du fort furent fournies à la date du $^{13}/_{25}$ septembre, mais on ne les monta en batterie qu'un peu plus tard, de manière que le nombre des bouches à feu du fort du Nord resta tel qu'il était au $^{1}/_{13}$ septembre. Il y avait en tout 47 pièces, dont 7 dans le retranchement; les 16 fauconneaux, un sur chaque face, étaient destinés à la défense des étroits fossés. Du nombre des autres pièces, 12 seulement pouvaient agir contre les abords de la position du côté de la campagne; ces bouches à feu tiraient par dessus le parapet et avaient été mises à couvert des feux de mousqueterie, au moyen de sacs à terre.

Voilà tout ce qu'on pût faire en travaillant nuit et jour avec énergie, dans l'attente de l'ennemi, durant le court espace de temps qui s'écoula entre le $^{2}/_{14}$ et le $^{13}/_{25}$ septembre.

Il résulte de cet exposé que, malgré toutes les mesures prises, la position du Nord n'offrait à la faible garnison de Sébastopol qu'un appui de peu de valeur. Occupant une étendue d'environ une verste et demie elle ne présentait à l'ennemi qu'un front armé de 29 bouches à feu. La garnison insuffisante qui devait défendre le côté septentrional de la rade aurait à peine pu, malgré sa bravoure et son élan, opposer une résistance un peu prolongée à un ennemi nombreux.

Néanmoins le vice-amiral Kornilow nommé commandant des troupes sur le côté Nord résolut de le défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Dès le matin du $^{12}/_{24}$ septembre, on aperçut l'ennemi du haut des remparts du fort du Nord. L'armée alliée s'avançait dans un ordre parfait vers le Belbeck, et sa flotte nombreuse cinglait vers le sud en longeant la côte.

Il était près de six heures quand six vapeurs ennemis s'approchèrent du rivage et ouvrirent le feu contre la tour Volokhow et la batterie Constantin. Mais cette démonstration se termina par une canonnade insignifiante, et vers le soir l'armée ennemie campa sur le Belbeck.

Le lendemain de la bataille de l'Alma les commandants en chef des armées alliées se réunirent en conseil de guerre. Le maréchal de St-Arnaud exprimait le désir de marcher immédiatement sur Sébastopol. Lord Raglan s'appuyant sur ce qu'il y avait beaucoup de blessés dans l'armée anglaise, et que ses troupes étaient à plus de trois milles de la flotte qui devait recevoir les blessés, ne voyait pas la possibilité de se mettre en marche avant deux jours. A la suite de ce conseil, les journées du $^{9}/_{21}$ et du $^{10}/_{22}$ septembre furent employées dans l'armée alliée à l'inhumation des morts, aux secours à donner aux blessés, ainsi qu'au débarquement des provisions de bouche. Ce ne fut donc que le $^{11}/_{23}$ septembre, à 6 heures du ma-

tin, que les alliés se dirigèrent enfin vers la Katcha. A la droite marchaient la division turque et les Français, à gauche, les Anglais. L'armée s'avançait précédée de nombreux tirailleurs.

A chaque pas en avant, les alliés acquéraient de plus en plus la conviction que l'armée russe se retirait dans un bien meilleur ordre que celui auquel ils s'étaient attendus. Il est vrai que la route était jonchée de casques, de havresacs et de vêtements déchirés, et que l'on rencontrait de temps en temps quelque corps mutilé; mais tout cela ne donnait pas lieu de supposer une fuite précipitée de la part des Russes, et de croire leur armée démoralisée. (*)

La flotte ennemie s'avançait à la même hauteur que l'armée de terre qui était appuyée de plusieurs vapeurs se tenant le plus près possible du rivage, pour l'assister au besoin. *Le Lavoisier*, *la Mouëtte* et *le Dauphin*, vapeurs d'un faible tirant d'eau, précédaient la flotte en éclaireurs.

Vers 11 heures du matin, les alliés s'approchèrent jusqu'à la Katcha. Lord Raglan proposa d'y faire une halte et de continuer ensuite le mouvement jusqu'au Belbeck pour y bivouaquer. Mais le maréchal St-Arnaud désirant faire prendre un peu de repos aux troupes et rallier à lui les renforts débarqués à Eupatorie, déclina cette proposition; l'armée alliée s'arréta donc sur la Katcha pour y passer la nuit. Au bivouac elle se disposa en ligne brisée, ainsi qu'elle l'avait fait à l'Alma et près de Zamrouk; son flanc droit s'appuyait à la mer et son flanc gauche à la Katcha.

Vers le même temps, 11 heures du matin,—dès que le vaisseau amiral *la Ville de Paris* eut doublé le cap Loukoul, on entendit du côté de Sébastopol de violentes détonations et, un peu plus tard, quand l'escadre ennemie eût

(*) Letters from Head-Quarters T. I. p. 200.

jeté l'ancre à l'embouchure de la Katcha, les alliés reconnurent du haut des mâts de leurs vaisseaux que, de tous nos bâtiments mouillés la veille à l'entrée de la rade de Sébastopol, il n'en restait plus qu'un seul. Le vapeur, *le Roland* sous le commandement du capitaine de la Roncière le Noury fit une reconnaissance, par ordre de l'amiral Hamelin. S'étant rapproché de l'entrée de la baie, la Roncière put se convaincre que les cinq vaisseaux et les deux frégates qu'il avait vus la veille, avaient disparu. On pouvait, par les extrémités des mâts qui s'élevaient au dessus de l'eau et par l'écume des vagues qui se brisaient contre un obstacle invisible, deviner l'endroit de leur disparition. L'amiral Hamelin tint l'immersion des bâtiments pour un fait si grave qu'il en fit porter immédiatement la nouvelle par la Roncière au maréchal St-Arnaud. Le maréchal comprit aussitôt toute l'importance de cette mesure ordonnée par le général en chef de l'armée russe.

L'aile droite des alliés, ayant eu constamment un peu d'avance, atteignit la rivière vers le soir. On apercevait de là une petite batterie en terre elevée sur les hauteurs de la rive gauche près de la mer. Cette circonstance empêcha les généraux alliés d'effectuer le passage de la rivière à proximité des côtes et ils reculèrent un peu plus à gauche du village de Belbeck. Le passage fut assez long, et ce ne fut que vers la nuit, que les alliés purent bivouaquer sur la rive opposée de la rivière; les Français occupèrent le terrain à droite de la route, les Anglais le terrain à gauche.

Le vice-amiral Kornilow s'attendant, pour le lendemain, à une attaque contre notre position, renforça la garnison du côté Nord par les troupes de marine restées sur le côté Sud. Il désigna pour son chef d'état-major le contre-amiral Istomine et confia au lieutenant-colonel Todleben le soin de placer les troupes dans les retranchements et de prendre toutes les mesures préalables pour la défense.

La garnison du côté Nord rangée sur plusieurs lignes de combat occupait, avec sa réserve, au $^{13}/_{25}$ septembre, les ouvrages de fortification, les ravins, et les abris qu'offrait le terrain en arrière de ces ouvrages.

Sur l'aile gauche, dans les deux tranchées qui reliaient le fort du Nord à la batterie n°2, on plaça trois compagnies du deuxième bataillon de descente, fort de 640 hommes.

Au centre, dans le fort du Nord, furent installés sept bataillons et un quart et différents détachements, en tout 5,200 combattants. De ce nombre, cinq bataillons de marine furent distribués le long de la ligne de défense; deux compagnies de chacun de ces bataillons garnissaient la crête du parapet et les deux autres compagnies furent placées en arrière des premières et en réserve. Les deux bataillons et un quart restants formaient la reserve générale du fort du Nord.

Sur l'aile droite, derrière le parapet qui relie la batterie n°3 au fort du Nord, on plaça une compagnie du deuxième bataillon de descente et le détachement du capitaine-lieutenant Ilinsky. Il y avait là en tout 380 combattants.

En réserve, derrière l'aile gauche dans le ravin Soukhaïa furent placés quatre bataillons de marine, d'une force de 1,740 hommes, et derrière le flanc droit, près du débarcadère du Nord, cinq bataillons de marine forts de 2,600 hommes. Outre ces troupes et les servants des pièces dans les batteries de côte, il y avait encore à la batterie Constantin le 5-ème bataillon du régiment de chasseurs de Vilna, fort de 780 combattants.

Le nombre total des hommes composant la garnison du côté Nord, y compris le bataillon du régiment de chasseurs de Vilna, montait à 11,350 hommes. [16]

Le commandement des troupes de l'aile gauche et de leur réserve fut confié au vice-amiral Novossilsky; celui de la garnison du fort du Nord au capitaine de 1-er rang Barté-

niew; et celui des troupes de l'aile droite ainsi que de leur réserve, au capitaine de premier rang Varnizky.

Simultanément avec ces dispositions, on arrêta d'avance les mesures nécessaires pour le cas de la retraite. Huit vapeurs et la flottille à rames mouillés au débarcadère du Nord et dans la baie qui baigne l'embouchure du ravin Kourinaïa furent désignés pour transporter des troupes sur l'autre côté de la rade. En même temps dix vaisseaux placés le long de la côte méridionale de la grande baie devaient, par leur feu, aider à la retraite, en battant la berge du rivage septentrional de la rade.

En cas d'évacuation du fort du Nord il s'agissait de faire sauter les batteries Michel et le n°4; quant à celles des pièces qui voyaient le côté méridional de la rade et la baie du Sud, elles furent enclouées et on en jeta même une partie à la mer.

Néanmoins, malgré les efforts incessants de 1,500 hommes, travaillant nuit et jour du $^{2}/_{14}$ au $^{13}/_{25}$ septembre, malgré le courage, la constance et l'esprit héroïque de la garnison, décidée à défendre la position du Nord jusqu'à la dernière extrémité, la situation des défenseurs était désespérée.

La description de la position du Nord constate de la manière la plus évidente qu'elle n'était défendue que par des retranchements si non de nulle valeur, au moins d'une faiblesse extrême. Les parapets avaient si peu de hauteur qu'un fantassin y était à peine à couvert.

Le fort du Nord n'étant pas défilé des hauteurs environnantes ne mettait à l'abri que les soldats placés immédiatement derrière ses parapets. Toutes les autres troupes placées à quelque distance en arrière de ces remparts étaient exposées aux ravages produits par les projectiles qui venaient tomber en dedans du fort par dessus la crête des parapets.

Le terrain derrière les tranchées des deux côtés du fort était encore plus à découvert.

Outre ces inconvénients, la position confinait à la mer. Pour empêcher les bâtiments des alliés de s'approcher du rivage on n'eut le temps de monter que 9 pièces dans les batteries n^{os}1 et 2. Il est évident que cet armement, insignifiant en comparaison de celui de la flotte ennemie, était complétement impuissant pour s'opposer à un bombardement dirigé contre le fort du Nord qui était tout à fait à découvert. Le flanc gauche présentait ici le même désavantage que celui qui décida le prince Menchikow à retirer ses troupes du rivage de la mer, dans la bataille de l'Alma.

Une pareille position n'avait pour la défendre qu'une garnison de 11,000 hommes presque tous marins, prêts, il est vrai, à tous les sacrifices, mais n'ayant point l'habitude du service de terre, armés de toutes sortes d'armes composées en partie de vieux fusils à silex, d'armes d'abordage, et obligés de lutter contre une armée de 60,000 hommes et une puissante flotte. Il est évident qu'à une attaque de l'ennemi, le feu de mousqueterie formant la principale force défensive de l'infanterie placée derrière des remparts, n'aurait produit, dans ce cas, presque aucun résultat.

A cet exposé il faut encore ajouter deux considérations d'une haute importance; c'est que, d'abord, l'ennemi ayant occupé les hauteurs situées à l'est de la côte septentrionale de la rade, aurait été le maître de couper, durant le jour, par le feu de son artillerie, toute communication avec le côté Sud; et qu'ensuite l'ennemi, en s'emparant du fort du Nord par la gorge, de laquelle on découvre toutes les pentes du rivage descendant vers la baie, aurait rendu la retraite de la garnison tout à fait impossible.

Contre la première de ces considérations on peut opposer que

l'établissement des batteries pour couper la communication du côté Nord avec le côté Sud sous le feu de notre flotte n'aurait pas été sans de grandes difficultés. Néanmoins la chose était-possible, et ce qui le prouve, c'est que dans la suite l'ennemi éleva sur le côté Sud des batteries qui forcèrent nos bâtiments à s'éloigner.

On peut objecter aussi qu'il aurait été très difficile aux alliés de débarquer leur artillerie et que n'ayant pas de port, la communication avec leur flotte aurait pu être interrompue. Cela eut été certainement très grave, mais seulement en supposant que les batteries et les troupes eussent été forcées de prolonger, pendant un temps assez long, leur action contre le fort du Nord; tandis que, vû le peu de résistance que pouvait offrir cet ouvrage et le nombre considérable des vaisseaux ennemis, l'entreprise des alliés pouvait obtenir, en peu de temps, un succès complet.

Essayons de prouver ce que nous venons d'avancer.

Le terrain en avant de la position sur le côté septentrional de la rade était, comme il a été dit plus haut, battu directement par 29 pièces. Le fort du Nord pouvait être abordé de trois côtés. Examinons les tous les trois, et déterminons le nombre de bouches à feu qui pouvaient être opposées aux colonnes de l'assaillant à leur approche dans chacune de ces directions.

Le fort du Nord est situé sur un plateau élevé qui descend vers la campagne par l'une de ses pentes, large de 150 à 200 sagènes. Cette pente est bordée des deux côtés par de profonds ravins qui, à une distance rapprochée du fort, sont à l'abri de ses feux. De sorte que si l'ennemi s'était avancé par le ravin contre notre aile droite qui se termine à la batterie n°3, il aurait eu à subir à une grande distance, le feu de 7 pièces; mais en se rapprochant il en eut été à couvert et à peine nous aurait-il été possible de

tirer un coup par pièce, que déjà ses troupes se fussent jetées dans le fossé.

La direction la plus défavorable pour l'attaque, était celle qu'on aurait suivie en marchant sur le plateau, contre le front de face du fort du Nord; là, l'ennemi subissait pendant tout le temps qu'il avançait, le feu de 6 pièces.

A son attaque de l'aile gauche, l'ennemi aurait été reçu par le feu de 7 pièces des batteries de côte n°1 et 2, balayant le rivage dans la direction du Belbeck. Cette partie des côtes était entièrement à couvert des feux du fort du Nord.

Mais ces 7 pièces auraient pu être facilement démontées par l'artillerie de la flotte ennemie, et alors l'assaillant aurait eu la possibilité de s'approcher du fort du Nord le long du ravin, sans avoir rien à souffrir de son feu jusqu'à une distance de 60 sagènes.

La tranchée entre le fort du Nord et la batterie de côte n°2, défendant ce ravin, était prise d'enfilade et à revers par la flotte. Au sortir du ravin, l'ennemi, à la distance la plus rapprochée, n'aurait été exposé qu'au tir de 3 pièces et à des feux de mousqueterie partant d'un front de 85 sagènes de long. L'artillerie n'aurait pas pu tirer plus d'un coup par pièce; le fossé de 16 pieds de large et de 12 pieds de profondeur, n'aurait certainement pas suffi pour arrêter l'ennemi, et le succès complet de l'attaque, préparée au préalable par un bombardement dirigé de la flotte ennemie contre une garnison sans abris, aurait été inévitable. En attaquant sur ce point, l'ennemi pouvait d'autant mieux se flatter de réussir, que de la flotte on voyait en détail toute l'aile gauche de la position.

Dans une telle situation toutes les chances étaient sans contredit en faveur de l'armée alliée, déjà exaltée par son succès après la bataille de l'Alma.

Mais si l'ennemi, en présence de nos retranchements insignifiants et de notre faible garnison, avec la supériorité numérique de ses forces et l'excellence de son armement, put hésiter à nous attaquer, il est certain que si, après la bataille de l'Alma il eut marché immédiatement sur la position du Nord, il n'eut pas, alors, rencontré la moitié des ouvrages de défense qu'on eût le temps d'ériger depuis, et des obstacles qu'on put lui opposer plus tard. Conséquemment il n'est pas difficile de présager quelle eût été l'issue de l'affaire, et lequel des deux belligérants eût été favorisé par le sort.

Le matin du $^{14}/_{26}$ septembre, la garnison faisant son service avec une attentive vigilance, et s'attendant à tout moment à être attaquée, apprit non sans étonnement, que l'armée alliée se dirigeait vers l'orient, dans la direction de la ferme Mackenzie.

CHAPITRE XI.

Appréhensions conçues pour le côté Sud, par suite de la marche de l'ennemi sur la ferme Mackenzie.—Ordre du jour de Nakhimow.—Passage de nos troupes du côté Nord sur le côté Sud. — Inquiétudes générales à Sébastopol.—Nouvelles alarmantes.— Apparition des avant-postes ennemis devant le côté Sud. — Raisons qui déterminèrent les alliés à diriger leur attaque sur le côté Sud. — Description détaillée de leur mouvement de flanc. — Motifs qui déterminèrent le prince Menchikow à se retirer sur Bakhtchisaraï. — Description détaillée du mouvement de flanc de notre armée. — Prise de Balaklava. — Mort du maréchal de St-Arnaud. —Marche des alliés sur Sébastopol. — Travaux exécutés sur le côté Sud, du $^{2}/_{14}$ au $^{14}/_{26}$ septembre. — Faiblesse des fortifications et de l'armement du côté Sud. — Disposition de la garnison.

Pendant que tout le monde, à Sébastopol, était persuadé que l'ennemi allait immédiatement attaquer le côté Nord, l'armée alliée, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, quitta inopinément sa position sur les hauteurs de la rive gauche du Belbeck et se porta vers l'est, dans la direction de la ferme Mackenzie.

La garnison, manquant de cavalerie, ne pouvait observer

la marche ultérieure de l'ennemi. On supposait que les alliés avaient résolu de se transporter sur la presqu'île de Chersonèse et qu'ils avaient l'intention, après avoir changé leur base d'opérations, d'attaquer le côté Sud de Sébastopol.

Les ouvrages de fortification de cette partie de la ville, disséminés sur une étendue de près de sept verstes, étaient encore presqu'aussi faibles qu'au jour du débarquement, parceque, après la descente des alliés, tous nos efforts s'étaient exclusivement concentrés sur le côté Nord, qu'on voulait mettre autant que possible à l'abri des entreprises de l'ennemi.

La garnison du côté Sud ne se composait que de six bataillons de réserve de la 13-ème division d'infanterie et du 44-ème bataillon de la flotte; ces forces réunies ne s'élevaient pas à plus de cinq mille hommes.

Nakhimow, ayant reconnu qu'il était impossible, avec de si faibles ressources, d'empêcher les alliés de s'emparer du côté Sud, fit les dispositions nécessaires pour couler bas les navires de son escadre, afin que l'ennemi ne pût pas s'en saisir, au cas où Sébastopol serait tombé en son pouvoir. Conformément à ces dispositions, Nakhimow donna, le $^{14}/_{26}$ septembre, le mémorable ordre du jour, suivant:

«*L'ennemi s'avance vers la ville qui n'a qu'une faible garnison pour la défendre; je me vois obligé de faire couler bas les navires de l'escadre qui m'a été confiée et d'en réunir les équipages, leurs armes d'abordage en mains, à la garnison. Je suis convaincu que chacun des commandants, des officiers et des matelots combattra en héros; nous serons environ trois mille; le lieu de ralliement est la place du Théâtre.* «*Que l'escadre se tienne pour avertie*».

Alors Nakhimow, avec les matelots qu'il avait débarqués de son escadre, forma deux nouveaux bataillons.

S'étant convaincu que les alliés avaient l'intention de tourner Sébastopol par la partie méridionale, Kornilow donna l'ordre de passer sur le côté Sud à onze bataillons de la flotte et deux de marine avec deux batteries mobiles de marine qui étaient alors sur le côté Nord; il se transporta lui-même sur le côté Sud avec son état-major, le $^{14}/_{26}$ septembre, après avoir confié le commandement du côté Nord au capitaine de 1-er rang Barténew.

Déjà, la veille, le général de Moller avait déclaré Sébastopol en état de siège. Connaissant l'énergie et les talents extraordinaires de Kornilow, tous les chefs, même ceux qui comptaient plus d'années de service que lui, offrirent unanimement de remettre entre ses mains le soin des principales dispositions à prendre pour organiser la défense de Sébastopol.

Le soir du $^{14}/_{26}$ septembre la nouvelle arriva dans la ville que l'ennemi s'était emparé d'une partie des équipages du train de notre armée, et avait coupé ses communications avec Sébastopol. Il serait difficile de peindre l'inquiétude générale qu'on éprouvait alors sur le côté Sud, presque entièrement à découvert et dénué de troupes qui auraient pu le défendre.

Pendant la nuit l'alarme se répandit dans toute la ville, par suite de l'entrée à Sébastopol du 3-ème bataillon du régiment de Taroutino, qu'on avait pris pour une troupe ennemie. Le lendemain, on apprit que les alliés s'étaient emparés de Balaklava, et on ne tarda guère à voir les avant-postes ennemis se montrer sur les hauteurs qui entourent le côté Sud.

La coïncidence de tous ces faits ne laissa plus aucun doute sur la direction qu'avait prise l'ennemi en se portant sur la presqu'île de Chersonèse, et sur son intention d'attaquer par le côté Sud. A Sébastopol, on n'avait aucune nouvelle de notre

armée et personne ne savait dans la ville ni ce qu'elle était devenue, ni où elle se trouvait.

Cherchons maintenant les motifs qui déterminèrent les alliés à entreprendre un mouvement de flanc et à se porter sur le côté Sud; et voyons aussi pour quelle raison le prince Menchikow s'était éloigné de Sébastopol, en exécutant un mouvement de flanc sur Bakhtchisaraï.

Les écrivains étrangers, afin d'expliquer ce changement dans le plan d'opérations des alliés, donnent pour raison que le côté Nord ne possédait pas de port. Cette absence de port aurait, disent-ils, forcé les escadres alliées à se tenir toujours en pleine mer, ce qui n'aurait pas été sans danger pour elles; et les communications de l'armée avec ses navires auraient été soumises à toutes les incertitudes du temps.

On ne peut cependant s'empêcher de remarquer ici, que cette argumentation n'aurait pu avoir de fondement solide que dans le cas où les alliés, ayant entrepris de débarquer au nord de Sébastopol et étant alors pleinement convaincus de la possibilité de s'emparer de vive force du côté Nord, auraient—seulement après le débarquement—acquis la conviction qu'une pareille attaque était impossible, et qu'il leur fallait entreprendre un siège régulier contre les fortifications de ce côté de la rade. Ne savaient-ils pas, en effet, avant le débarquement, que le côté Nord n'avait point de port, et cependant ils n'en avaient pas moins effectué leur débarquement au nord de Sébastopol, ce qui indique clairement, qu'ils avaient eu à ce moment l'intention d'opérer contre cette partie des bords de la grande baie.

Les alliés n'avaient pas de raison assez fondées pour croire que les ouvrages de fortification du côté Nord, dont nous avons signalé la faiblesse dans un chapitre précédent, fussent imprenables. Ils ne pouvaient sans doute pas connaître avec autant de précision et de détails que nous, l'insignifiance et les

imperfections de ces ouvrages; mais rien ne les empêchait d'en apercevoir clairement la disposition générale aussi bien que leurs profils du côté de la mer; et si, à cette première inspection, les alliés avaient joint quelques reconnaissances sur terre, ils se seraient, sans aucun doute, convaincus de la pleine possibilité de prendre ces ouvrages de vive force.

D'autres écrivains assurent qu'en attaquant la ville par le côté Nord, les alliés n'auraient pas atteint le but qu'ils se proposaient, savoir: de détruire notre flotte et les établissements maritimes de Sébastopol.

Cette opinion ne nous parait guère admissible. Si les alliés se fussent emparés des fortifications du côté Nord, ils auraient parfaitement pu y établir des batteries, brûler notre flotte jusqu'au dernier bâtiment et causer de graves dommages à tous les établissements du port, à l'amirauté et à la ville; et le but qu'ils s'étaient proposé aurait été ainsi pleinement atteint.

Si l'on veut peser toutes ces circonstances, on arrivera à cette conviction, que la véritable cause du changement dans le plan des alliés et de l'incertitude qui se manifesta alors dans leur résolutions, doit être attribuée en partie à la maladie du commandant en chef de l'armée française, et en partie aussi à l'impression que produisit sur les alliés la submersion de nos navires.

Ayant résolu de ne point attaquer les ouvrages sur le côté Nord, les alliés, après avoir quitté leurs bivouacs sur le Belbeck, le $^{13}/_{25}$ septembre, exécutèrent un mouvement de flanc vers la gauche, avec l'intention de passer sur le côté Sud de Sébastopol.

Les amiraux de leurs escadres avaient été informés d'avance de cette décision, et sir Lyons reçut de lord Raglan l'ordre de se tenir en vue de Balaklava.

Les Anglais, qui formaient au bivouac l'aile gauche de l'armée alliée, commencèrent la marche vers la ferme Mackenzie; après eux vinrent les Français et les Turcs.

La route qui mène dans cette direction traverse d'épais buissons, et forme un défilé long et étroit qui força les alliés à s'étendre pendant leur marche en une colonne générale. C'est alors que, sans s'y être aucunement attendu, ils rencontrèrent le train de l'armée russe qui, ainsi qu'on l'a dit plus haut, se dirigeait sur Bakhtchisaraï en traversant les hauteurs Mackenzie.

Les voitures de ce train marchaient à la suite de la colonne du prince Menchikow, convoyées par deux compagnies d'un bataillon de cosaques de la mer Noire.

Mettant à profit le terrain couvert qui les masquait, l'artillerie et les tirailleurs ennemis se formèrent sur la crête d'une pente abrupte et accompagnèrent de leur feu les voitures qui descendaient la montagne. Après quelques coups de canon, le 8-ème régiment de hussards anglais soutenu par l'artillerie à cheval commença à charger. Les deux compagnies qui formaient le convoi, se voyant dans l'impossibilité de résister à l'ennemi, se retirèrent dans la montagne en abandonnant quelques voitures et quelques blessés qui furent faits prisonniers; 14 chariots de parc, qui s'étaient brisés pendant la descente et quelques autres voitures chargées du bagage des officiers tombèrent aux mains de Anglais. Cette rencontre inattendue pour les alliés, aussi bien que pour les Russes, apprit aux deux armées qu'elles étaient en train d'effectuer en même temps et chacune de son côté, un mouvement de flanc: les Russes connurent ainsi que les alliés avaient passé sur le côté Sud de Sébastopol, et les alliés—que l'armée russe s'était portée sur le côté Nord.

Voyons par quelles raisons le prince Menchikow avait été

déterminé à entreprendre une marche de flanc sur Bakhtchi-saraï.

Après l'occupation du Belbeck par les alliés et leur campement en vue des fortifications du côté Nord, la situation du prince Menchikow était devenue fort critique. Les ouvrages du côté Nord se trouvaient — dans le cas d'une attaque dirigée contre eux par les alliés—réduits à leurs propres forces, et ces forces, en comparaison de celles des alliés, étaient parfaitement insignifiantes ; l'armée russe, séparée d'elles par une large baie, ne pouvait leur prêter aucun secours.

On devait, en outre, dans la supposition d'une attaque des fortifications du nord, s'attendre à ce qu'une partie des troupes de l'assaillant s'étendrait vers la gauche et occuperait une forte position sur les rochers escarpés de la ferme Mackenzie et des hauteurs d'Inkermann.

La Tschernaïa est bordée de rochers sur presque toute la longueur de son cours, qui ne peuvent être franchis qu'en quatre endroits très rapprochés les uns des autres. Ces passages présentent tous les inconvénients des passages de montagne et peuvent être, sans beaucoup d'efforts, rendus tout à fait inaccessibles au moyen d'un petit corps d'infanterie appuyé par quelques bouches à feu. Si les alliés eussent occupé cette position, notre armée aurait été forcée de rester à Sébastopol et d'attendre l'ennemi sur le mont Sapoune qui, présentant une position assez forte, avait pourtant le désavantage d'une trop grande étendue,— environ douze verstes. Par suite de la position prise par l'ennemi sur les hauteurs d'Inkermann, le prince Menchikow aurait eu ses communications coupées avec l'intérieur de la Russie, et alors la situation de l'armée russe, privée de ses approvisionnements et de l'espoir de recevoir des renforts, aurait été fort pénible. Il est vrai que dans ce cas, la garnison de Sébastopol aurait pu être notablement renforcée par l'armée ; mais

si l'on considère l'étendue en longueur du terrain qu'occupaient nos troupes, les forces supérieures de l'ennemi et l'issue de la bataille de l'Alma, on voit que nous ne pouvions avoir la certitude de vaincre l'ennemi dans le cas où il aurait attaqué la ville. Tous les avantages étaient évidemment de son côté, et s'il eût obtenu un succès, non seulement nous perdions la ville et la flotte, mais notre armée elle-même était aussi perdue.

Ayant bien pesé toutes ces circonstances, le prince Menchikow, convaincu que son armée n'était pas en état de sauver Sébastopol si l'ennemi dirigeait une attaque contre cette ville, jugea qu'il valait mieux prendre les mesures les plus efficaces et employer les efforts les plus énergiques pour la défense de la presqu'île de Crimée. Néanmoins, il gardait encore l'espoir que, si l'irrésolution des alliés et le courage désespéré de nos marins permettaient de contenir pour quelque temps l'ennemi devant Sébastopol, l'armée pourrait, après avoir reçu des renforts, arrêter les succès ultérieurs des alliés.

Guidé par ces puissantes considérations, le prince Menchikow prit la résolution de quitter la ville et de se diriger vers Bakhtchisaraï, afin de pouvoir renouer ses communications avec la Russie et menacer le flanc et les derrières de l'ennemi, sans se préoccuper de l'impression défavorable que son éloignement devait produire sur la garnison de Sébastopol.

La nuit du $^{12}/_{24}$ au $^{13}/_{25}$ septembre, avait été choisie pour opérer le passage de l'armée du prince Menchikow sur le côté nord de Sébastopol (*). Dans cette prévision, l'avant-

(*) Déjà le $^{11}/_{23}$ septembre, le prince Menchikow avait envoyé une partie de ses troupes sur le Belbeck, pour observer l'ennemi. Cette mission avait été confiée au lieutenant-général Kiriakow, lequel ayant pris 8 bataillons et 20 bouches à feu, devait traverser la Tschernaïa, rallier encore

garde composée de 15 bataillons, 8 escadrons, 9 sotnias et 38 bouches à feu, d'un effectif total de 13,000 hommes, sous le commandement du général-major Jabokritsky, se dirigea, dans la nuit du $^{12}/_{24}$ septembre, sur la ferme Mackenzie. Ce détachement devait, après son repas, poursuivre sa marche vers le village d'Otarkoï, dans la direction de Bakhtchisaraï. A 4 heures de l'après-midi, le général Kiriakow, avec la 17-ème division d'infanterie, avait ordre de se mettre en marche sur les traces du général Jabokritsky. Il devait ensuite remplacer le détachement de ce général près de la ferme Mackenzie.

Enfin, après le général Kiriakow, devaient suivre les autres troupes sous le commandement du prince Gortchakow.

L'armée ne prit avec elle qu'un nombre très restreint de voitures du train, tout le reste fut dirigé sur Sébastopol.

S'étant mis en marche à l'heure indiquée, le général Jabokritsky arriva exactement près de la ferme Mackenzie et fit halte. Mais le général Kiriakow, se trompa de chemin, perdit beaucoup de temps, retarda la marche de la colonne du prince Gortchakow (retard fatal qui nous fit rencontrer les Anglais, et fut la cause principale de leur attaque sur la queue

---

à lui, pendant la route, 4 bataillons d'infanterie et 5 sotnias de cosaques, et après avoir gravi la montée près de la ferme Mackenzie, disposer ses troupes sur les hauteurs de la rive gauche du Belbeck.

A 4 heures de l'après-midi, le corps du général Kiriakow s'approcha du Belbeck. Ayant aperçu sur la rive opposée les troupes anglaises et ayant reçu à 6 heures la nouvelle que la route sur Douvankoï était occupée par les Anglais, Kiriakow commença à $10^1/_2$ heures du soir, son mouvement retrograde vers Inkermann; il laissa un bataillon du régiment de Taroutino et 4 bouches à feu de la batterie de position n°1 de la 16-ème brigade d'artillerie près de la descente d'Inkermaun, et disposa ses autres troupes sur les hauteurs du mont Sapoune.

de notre colonne), traversa enfin le gué entre les ponts d'Inkermann et de Traktir et se dirigea sur la ferme Mackenzie.

Le gros de nos forces descendit aussi du mont Sapoune vers la Tschernaïa, traversa cette rivière par le pont de Traktir, et ayant gravi un chemin d'une montée fort difficile vers le village de Tcherkess-Kermenn, qui se trouve à environ trois verstes de la ferme Mackenzie, s'y arrêta pour faire aussi une halte.

Après l'arrivée du gros de nos forces sur ce point, le général Jabokritsky quitta la ferme Mackenzie, et se porta sur Otarkoï; et le général Kiriakow qui arriva à peu près vers le même temps, auprès de la ferme Mackenzie occupa l'endroit abandonné par Jabokritsky, et ne se remit en marche qu'à deux heures et demie de la nuit.

A l'aube du jour, le $^{13}/_{25}$ septembre, le général Kiriakow gagna Otarkoï, s'y arrêta pendant une demi-heure, devança, par méprise, l'avant-garde de Jabokritsky et se dirigea sur Bakhtchisaraï. Après avoir traversé la Katcha, il disposa ses troupes sur les hauteurs de la rive droite de la rivière.

Après une halte près de Tcherkess-Kermenn, le gros de notre armée continua sa route à marche forcée le long du chemin de Bakhtchisaraï, et, le matin du $^{13}/_{25}$ septembre, prit position près d'Otarkoï, à peu près à 15 verstes du fort du Nord.

Quand le prince Menchikow eût appris, que le général Kiriakow avait, sans en avoir reçu l'ordre, devancé l'avant-garde de Jabokritsky et qu'il s'était porté sur la Katcha, il lui intima l'ordre de rebrousser chemin vers Otarkoï et de se rallier aux forces principales. Les troupes du général Kiriakow qui avaient marché, en faisant seulement de petites haltes, le $^{11}/_{23}$ septembre, toute la nuit du $^{12}/_{24}$ au $^{13}/_{25}$ et pendant toute la journée du $^{13}/_{25}$, avaient parcouru près de quatre-vingts verstes.

Le jour suivant, $_{26}$ septembre, le prince Menchikow laissa l'avant-garde de Jabokritsky auprès d'Otarkoi, et dirigea ses autres troupes sur la Katcha, où celles-ci restèrent jusqu'au $^{16}/_{28}$ septembre, attendant les approvisionnements qui devaient leur arriver de Simphéropol.

Dans ce même temps, l'armée française avait bivouaqué pendant la nuit du $^{13}/_{25}$ au $^{14}/_{26}$ septembre, près de la ferme Mackenzie, mais l'armée anglaise continua sa marche pendant toute la nuit, et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut atteint la Tschernaïa. Les Français quittèrent leur bivouac, le matin, se dirigèrent vers la Tschernaïa, traversèrent cette rivière à gué et l'aqueduc au moyen de ponts construits par le génie, puis campèrent sur les monts Fédukhine.

L'armée anglaise se porta sur Balaklava.

Balaklava, assise pittoresquement au pied de hautes montagnes rocheuses qui entourent son port peu étendu, aurait pu être défendue du côté de la Tschernaia par une simple ligne de fortifications élevées à une certaine distance de la baie.

Quand les Génois possédaient Balaklava, cette ville était fortifiée, et l'on peut voir encore quelques restes des ouvrages qu'ils y avaient construits. Sur une montagne élevée à gauche de la rade, apparaissent encore de nos jours les ruines de plusieurs tours et de murailles d'un château-fort, jadis considérable. Comme cette ville ne comptait pas au nombre de nos ports de guerre, elle n'avait pas été fortifiée dans les temps modernes, et, au moment du débarquement des alliés en Crimée, elle ne possédait absolument aucun ouvrage de défense.

Pendant que les Anglais s'approchaient de Balaklava, le commandant du bataillon grec de cette ville, le colonel Manto, s'enferma dans les vieilles ruines du château, avec une com-

pagnie de son bataillon, forte de 80 combattants et de 30 soldats retirés du service. Cette poignée d'hommes étaient soutenue par quatre mortiers en bronze de $^1/_2$ poud, commandés par le lieutenant Makarow.

L'avant-garde ennemie, après avoir occupé le village de Kadikoi, s'était rapprochée de Balaklava; mais elle fut reçue, à sa grande surprise, par le feu des tirailleurs grecs et les obus des mortiers. Une heure s'étant écoulée, les Anglais se formèrent en ordre de bataille, firent avancer leur artillerie et ouvrirent contre la ville une forte canonnade. En même temps, près de vingt bâtiments ennemis s'approchèrent des côtes et commencèrent à bombarder les vieilles ruines. Le lieutenant Makarow qui commandait les mortiers, n'en continua pas moins son tir et ne cessa le feu qu'après avoir épuisé toutes ses munitions.

Voyant enfin que la batterie restait silencieuse, l'ennemi se jeta dans la ville avec de bruyants cris de triomphe et planta son drapeau sur les murailles. Il était alors 2 heures et demie de l'après-midi.

De cette garnison imperceptible qui s'était défendue contre l'armée ennemie jusqu'à la dernière extrémité, il ne resta que le colonel Manto, 6 officiers et 60 soldats, tous atteints de plusieurs blessures. On les fit prisonniers, à l'exception d'un officier et de deux soldats qui parvinrent à échapper aux Anglais.

Les généraux alliés ayant demandé au capitaine Stamati, qui commandait la compagnie, «s'il était possible qu'il eut espéré d'arrêter toute une armée avec une poignée de soldats?»

«*Une capitulation sans conditions*,» répondit ce brave officier, «*aurait attiré sur moi le courroux de mes chefs*, «*et eut excité votre mépris, tandis que maintenant ma* «*conscience est pure, car j'ai fait mon devoir*».

Dès que le pavillon ennemi eût été arboré sur le château, un petit vapeur entra immédiatement dans la baie, côtoya les rives avec une grande vitesse, opéra des sondages, reprit le large, et revint de nouveau, mais suivi cette fois par toute l'escadre.

C'est ainsi que la petite, mais excellente baie de Balaklava tomba entre les mains des Anglais.

Le même jour, le vaisseau *l'Agamemnon* et après lui des transports anglais, puis deux vaisseaux à hélice français ayant aussi des transports à la remorque, entrèrent dans le port et commencèrent à débarquer des approvisionnements et un parc de siège.

Cependant, la maladie qui faisait cruellement souffrir le maréchal de St-Arnaud empira gravement pendant la nuit du $^{13}/_{25}$ au $^{14}/_{26}$ septembre, et prit décidément un caractère très-dangereux.

N'ayant plus la possibilité de diriger son armée, le maréchal remit, le $^{14}/_{26}$ septembre, le commandement des troupes au général Canrobert, et fut lui-même transporté le $^{17}/_{29}$ du même mois à bord du *Berthollet* mouillé à Balaklava, sur lequel il devait être conduit à Constantinople; mais il expira le même jour.

Le $^{15}/_{27}$ septembre, l'armée française prit un jour de repos sur les monts Fedukhine; la 4-ème division seulement fut envoyé à Balaklava et bivouaqua, ce même jour, sur l'espace compris entre le port de cette ville et le village de Kadikoï. Les 1-ère et 2-ème divisions, sous le commandement du général Bosquet et deux divisions anglaises firent, ce jour là, une reconnaissance afin d'explorer les environs les plus rapprochés de Sébastopol. Les commandants des armées française et anglaise, aussi bien que les commandants de l'artillerie et

du génie des deux armées, faisaient partie de cette reconnaissance.

Voyons maintenant dans quel état se trouvaient, sur le côté Sud, les ouvrages de fortification, et quel degré de résistance ils pouvaient offrir à l'ennemi, lorsque celui-ci se présenta devant eux.

Ces ouvrages, dont l'état, au $^{2}/_{14}$ septembre c.-à.-d. au jour du débarquement, a déjà été décrit en détail (*), avaient subi peu de changements depuis ce moment, parce que, après la bataille de l'Alma, tous nos efforts avaient été reportés sur le côté Nord, comme le plus gravement menacé par l'ennemi, tandis qu'au contraire, sur le côté Sud, les travaux avaient été presque suspendus.

Quant à une attaque de l'ennemi dirigée contre le côté Sud, on ne la considérait comme possible qu'après qu'il aurait débarqué dans une des baies de la presqu'île de Chersonèse, situées entre le phare du même nom et Sébastopol.

Dans cette prévision, on avait surtout en vue, en travaillant à la construction des fortifications sur le côté Sud, aussi bien avant qu'après la bataille de l'Alma, de garantir la ville par l'ouest et le sud-ouest qu'on pouvait s'attendre à voir de préférence attaqués par l'ennemi.

Pendant l'espace de temps écoulé entre le $^{2}/_{14}$ et $^{14}/_{26}$ septembre, le petit nombre de travaux effectués, sur le côté Sud, se réduisait à ce qui suit:

Quatre licornes de $^{1}/_{2}$ poud furent ajoutées à l'armement de la face droite du bastion n°6, pour battre le terrain situé entre ce bastion, la baie de la Quarantaine et la mer.

(*) Voy. chapitre VI.

Ces licornes étaient des bouches à feu de place, sur affûts élevés et châssis mobiles, et tiraient par dessus le parapet.

Les faces du bastion n°5 furent remblayées jusqu'à 7 pieds de haut et 6 pieds d'épaisseur, et appropriées aux feux de mousqueterie.

Pour effectuer ces remblais on tirait la terre de l'intérieur du bastion, qui se trouva ainsi approfondi; le bastion fut garni d'un fossé qui n'avait pas plus de deux pieds de profondeur.

Une attention spéciale fut apportée à la défense du ravin de la Ville, car c'était de ce côté qu'on appréhendait le plus une attaque de l'ennemi, dans le cas où il eut opéré un débarquement dans une des baies situées à l'ouest de la ville. Les barricades établies au fond de ce ravin, ne pouvaient défendre que sa partie la plus rapprochée, sur une longueur d'environ 100 sagènes, au plus, parceque à cette distance, le fond du ravin s'élevant plus rapidement, présente un ressaut, et en s'élevant davantage encore, affecte la forme d'une terrasse séparée qui se trouvait à couvert du feu des barricades. On se vit forcé, pour cette raison, d'avancer sur ce point la ligne de défense, en la reportant entre le bastion n°4 et la redoute n°1 (Schwartz), plus haut que le ressaut du ravin, de façon à ce qu'on pût battre toutes les inégalités et les sinuosités de la partie de ce ravin, située en avant.

Au $^{14}/_{26}$ septembre, on n'avait réussi encore qu'à faire le tracé de cette ligne, et à y exécuter quelques travaux insignifiants.

La face gauche du bastion n°4 avait été remblayée avec des terres rapportées jusqu'à une hauteur et une épaisseur de six pieds, et on l'avait appropriée à la défense par la mousqueterie.

Enfin, huit caronades de 12 furent placées derrière la barricade qui était à gauche du 4–ème bastion.

Voilà tout ce qu'on avait pu faire sur le côté de la Ville.

Sur la Karabelnaïa on avait exécuté les travaux suivants:

En avant des casernes de l'artillerie de marine, au dessus de la berge du ravin du Laboratoire, on construisit avec des terres rapportées, la batterie n°5 (Nikonow) composée de deux faces; celle de droite pour six bouches à feu regardait le versant le plus rapproché de la montagne Verte, et la face gauche, pour quatre bouches à feu, était destinée à battre le terrain entre le bastion n°3 et la berge escarpée du ravin du Laboratoire. Cette batterie était armée de dix canons–caronades de 24 tirant à embrasures.

Les deux faces de la batterie établie sur la hauteur de Bambor, sur l'emplacement du 3–ème bastion, furent prolongées et appropriées à la défense par la mousqueterie.

On se décida aussi à construire une batterie, le n°6 (Gervais), entre le ravin des Docks et le mamelon Malakhow à droite de la route des Sapeurs; on y établit préalablement une barricade pour un certain nombre de bouches à feu de campagne, qui devaient battre cette route et les pentes de la berge droite du ravin des Docks.

Pour couvrir la tour Malakhow du côté de la campagne contre les feux de l'artillerie on exhaussa son glacis jusqu'à dix pieds de hauteur.

Enfin la batterie établie sur l'emplacement du bastion n°1, reçut, à son côté gauche, une annexe composée d'une face remblayée de terres rapportées, et armée de cinq bouches à feu qui regardaient la hauteur du Carénage. Ces pièces, dont trois canons–caronades de 24 et deux canons–caronades de 18, tiraient à travers des embrasures.

Ainsi donc, l'armement du côté Sud ne s'était accrû après

le débarquement de l'ennemi que de 27 bouches à feu, et le total des pièces qui composaient cet armement, au $^{14}/_{26}$ septembre, était de 172 [7].

Une partie de ces bouches à feu armait les batteries en terre, et l'autre partie était placée derrière les barricades, les murs crénelés, et dans les casernes des bastions; de l'armement des batteries en terre, 55 bouches à feu seulement tiraient à travers des embrasures.

La plus grande partie de ces pièces consistait en canons de 18 et de 12, en licornes de $^{1}/_{2}$ poud et canons–caronades de 24, c.–à.–d. en bouches à feu de faibles calibres et de peu de portée.

Vû l'étendue de la ligne de défense, longue de près de sept verstes, l'armement était faible sur tout le parcours de cette enceinte fortifiée et ne présentait nulle part une défense assez efficace pour repousser l'ennemi.

En ce qui concerne la ligne de défense elle–même, la partie comprise entre les bastions n°5 et n°7, (c.-à.-d. les 6–ème et 7–ème bastions et les murs crénelés) pouvait seule être considérée comme se trouvant, jusqu'à un certain point, garantie contre une attaque de vive force, tandis que le surplus de cette ligne, depuis le 5–ème bastion inclusivement jusqu'à la baie du Carénage, ne présentait sur une étendue de plus de 5 verstes, qu'une faible résistance et pouvait être aisément forcé. En effet, ces ouvrages de fortification tels, par exemple, que les 5–ème et 4–ème bastions, les batteries sur les emplacements des 3–ème, 2–ème et 1–er bastions et d'autres encore, n'avaient qu'un faible profil de campagne, en partie même étaient non–achevés et n'avaient pour la plupart point de fossé; les intervalles considérables qui se trouvaient entre tous ces ouvrages étaient d'ailleurs, presque sur tous les points, entièrement dépourvus de défense.

C'est ainsi que, sur le côté de la Ville, l'intervalle entre le bastion n°5 et la redoute n°1 (Schwartz) n'était couvert que par une barricade de 4¹/₂ pieds de haut. Les retranchements du ravin de la Ville ne se composaient aussi que de semblables barricades; leur armement ne comportait que 14 bouches à feu, pour la plupart de petits calibres, serrées étroitement les unes à côté des autres, comme à bord des navires, et n'ayant qu'un champ de tir tout à fait insignifiant. Ces bouches à feu étaient complétement dépourvues d'abris, et l'ennemi pouvait aisément, des hauteurs environnantes, les démonter, tuer les artilleurs par le feu de ses armes rayées, et s'approcher des pièces à 100 sagènes de distance, sans avoir presque rien à souffrir de leur tir. Enfin, sur la Karabelnaïa, les intervalles considérables entre le bastion n°3, la tour Malakhow, le 2-ème et le 1-er bastion, étaient entièrement ouverts et ne recevaient de ces ouvrages qu'une très faible défense.

Au ¹⁵/₂₇ septembre, la garnison du côté Sud se composait de 23 bataillons et de 3¹/₂ compagnies, formant un effectif de 16,000 combattants et de 32 bouches à feu de campagne ou de descente.

Troupes.	Bataillons.	Compagnies.	Bouches à feu.
3-ème bataillon du régiment d'infanterie de Taroutino	1	—	—
6 bataillons de la 13-ème division d'infanterie.	6	—	—
Bataillons de la flotte	16	—	—
3¹/₂ compagnies du 6-ème bataillon de sapeurs	—	3¹/₂	—
Batterie légère n°4 de la 14-ème brigade d'artillerie.	—	—	8
4 bouches à feu de la batterie de position n°1 de la 16-ème brigade d'art.	—	—	4
4 bouches à feu de l'artillerie attachée à la 13-ème division d'infant.	—	—	4
Les batteries mobiles de marine n°1 et n°2.	—	—	16
Total . . .	23	3¹/₂	32

On n'avait laissé sur le côté Nord que cinq bataillons: les 5-èmes bataillons des régiments de Lithuanie et de Vilna, le 1-er de marine, le 42-ème de la flotte, le 1-er de recrues et un peloton du 6-ème bataillon de sapeurs, en tout 3,500 combattants. Ces troupes avaient été jugées nécessaires pour défendre les fortifications sur le côté Nord contre une descente que l'ennemi aurait pu opérer sur la Katcha ou le Belbeck, ou bien en arrière de la batterie Constantin. Environ trois mille hommes seulement furent laissés à bord des navires. On ne pouvait naturellement compter sur aucune de ces troupes pour la défense du côté Sud.

Le $^{15}/_{27}$ septembre, les troupes étaient disposées sur le côté Sud, de la manière suivante:

CÔTÉ DE LA VILLE.

1-ère section: dans la batterie n°10 et au bastion n°7, le 6-ème bataillon du régiment de Lithuanie; *derrière le mur crénelé entre le 7-ème et le 6-ème bastion*, le 5-ème bataillon de Bialostock; *au bastion n°6*, le 6-ème bataillon de Brest; *derrière le mur crénelé entre le 6-ème et le 5-ème bastion*, le 6-ème bataillon de Vilna; *au bastion n°5 et à la redoute n°1 (Schwartz)*, le 3-ème bataillon de Taroutino.

Quatre bouches à feu de la 13-ème brigade d'artillerie, postées près *de l'hôpital des troupes de terre*, étaient destinées à défendre en cas d'assaut, le bastion n°4, ou l'intervalle entre le bastion n°5 et la redoute n°1 (Schwartz).

2-ème section: entre la redoute n°1 (Schwartz) et le bastion n°4, le 6-ème bataillon du régiment de Bialostock et le 29-ème de la flotte; *au bastion n°4*, le 32-ème bataillon de la flotte; sa réserve, *derrière les barraques du 4-ème bastion*, le 1-er bataillon combiné de marine avec 4 pièces de la batterie de marine n°2; *derrière la barricade du boulevard*, le 34-ème bataillon de la flotte. La réserve des troupes sur le côté de la Ville, composée du

5-ème bataillon de Brest, du 2-ème bataillon de marine et de 4 pièces de la batterie légère n°1 de la 16-ème brigade d'artillerie, se trouvait *sur la place du Théâtre*, derrière le centre des 4-ème et 5-ème bastions, les plus exposés à un assaut.

Le total des troupes sur le côté de la Ville était de 12 bataillons, forts de 8,500 combattants avec 12 bouches à feu de campagne et de descente.

CÔTÉ KARABELNAÏA.

2-ème section: derrière la batterie n°5 (Nikonow), le 45-ème bataillon de la flotte et 4 pièces d'une batterie de marine, destinées à battre, en cas d'assaut, l'intervalle entre le 3-ème bastion et le ravin du Laboratoire; *au bastion n°3*, le 2-ème bataillon combiné de marine; sa réserve, *derrière le bastion n°3*, le 44-ème bataillon de la flotte; *derrière la batterie n°3 (Boudistschew)*, le bataillon de Sizopol-Flore.

3-ème section: derrière la batterie n°6 (Gervais), le 1-er bataillon de descente; *sur le mamelon Malakhow*, le 3-ème bataillon de descente; *entre le mamelon Malakhow et la batterie sur l'emplacement du 2-ème bastion*, le 2-ème bataillon de descente, *et dans cette dernière batterie*, le 5-ème bataillon de marine; *à gauche de celle-ci jusqu'à la caserne du 1-er bastion*, le 4-ème bataillon de marine.

La réserve des troupes du côté Karabelnaïa se composait du 3-ème bataillon de marine, du 4-ème de descente et de la batterie de marine n°1, postés *entre le mamelon Malakhow et le jardin dans le ravin d'Ouschakow*, et de la batterie légère n°4 de la 14-ème brigade d'artillerie qui se trouvait près du *mur de clôture des docks*.

Le total des troupes sur la Karabelnaïa était de 11 bataillons, forts en tout de 7,500 combattants et de 20 bouches à feu de campagne et de descente. Le 6-ème bataillon de sapeurs était réparti sur toute la ligne pour l'exécution des travaux: sa 2-ème compagnie sur la 1-ère section, la 4-ème depuis la redoute n°1 (Schwartz) jusqu'à

la baie du Sud; un peloton de la 1-ère compagnie—entre la baie du Sud et le ravin des Docks, et la 3-ème compagnie — sur la 3-ème section.

Le général-major Aslanovitch fut nommé chef de la première section, le vice-amiral Novossilsky chef de la 2-ème, et le contre-amiral Istomine, chef de la 3-ème section. Les chefs de l'artillerie, subordonnés aux chefs des sections furent: sur la 1-ère section, le capitaine de 1-er rang Ivanow, sur la 2-ème—le contre-amiral Ioukharine I, sur la 3-ème—le contre-amiral Voukotitch II.

Les troupes réparties sur l'enceinte fortifiée avaient reçu l'ordre d'entretenir pendant la nuit, une ligne d'avant-postes en avant des fortifications, et d'envoyer chaque jour, à 7 heures du matin, demander la consigne et le mot d'ordre au commandant de place.

Les ouvrages du côté Sud étant si faibles et la garnison si peu nombreuse, il était impossible d'espérer, même en supposant une défense des plus valeureuses, qu'on pût parvenir à repousser un ennemi si supérieur en nombre et dont les forces, ainsi que nous l'avions appris, ne s'élevaient pas à moins de 60,000 hommes (*).

La position qu'occupait notre faible garnison était divisée

(*) L'effectif de l'armée alliée était positivement, à ce moment là, de 58,115 hommes, savoir:

Débarqués en Crimée.	Français . .	27,629	(Niel p. 462).
	Anglais . . .	26,800	(Elphinstone p. 8).
	Turcs. . . .	7,000	
	Total . .	61,429	hommes.
Nombre d'hommes mis hors de combat à la bataille de l'Alma.	Français . .	1,339	(Niel p. 27).
	Anglais . . .	1,975	
	Total . .	3,314	

par la baie du Sud en deux parties, qui ne pouvaient communiquer entre elles que le long de la Péressip, à travers un chemin étroit et détourné, embarrassé de montées et de descentes et qui aboutissait au front de la position. Il est évident qu'avec des moyens de communication si peu faciles, on ne pouvait, dans le cas d'un assaut imprévu et rapide donné contre un des côtés, celui de la Ville ou de la Karabelnaïa, s'attendre à voir arriver à temps les renforts venant de l'autre côté c.-à.-d. de celui qui n'aurait pas été attaqué par l'ennemi. C'est ainsi que la garnison du côté Sud avait, outre son petit nombre, une autre source de faiblesse, en ce qu'elle était divisée en deux parties qui ne pouvaient se porter secours mutuellement. Il en résultait que l'ennemi, en attaquant la ville ou le faubourg de la Karabelnaïa, n'avait chaque fois contre lui que 8000 hommes. Il faut encore ajouter, que les communications entre les différentes troupes d'une même partie de la ville, étaient rendues difficiles par des ravins profonds, des maisons et des enclos; c'est surtout entre le bastion n°4 et le bastion n°5 que cette difficulté de communication était la plus sensible. Enfin, les troupes de la ligne de défense n'étaient, presque nulle part, couvertes des feux de l'artillerie et de ceux des armes rayées de l'ennemi, et elles auraient eu, dans le cas d'un assaut, à supporter des pertes très considérables avant de pouvoir aborder à la bayonnette les colonnes de l'assaillant.

Les servants de nos bouches à feu placées pour la plupart derrière des barricades, ou tirant par dessus le parapet, au-

---

Il restait donc dans les rangs.	Français . .	26,290
	Anglais . . .	24,825
	Turcs	7,000
	Total . .	58,115.

raient été bientôt mis hors de combat par les tirailleurs ennemis. Les réserves mêmes n'avaient pas d'abris où elles pussent être à couvert du feu et des vues de l'ennemi qui pouvait occuper les hauteurs dominantes. L'importance de ces inconvénients n'était que trop évidente pour nous, après les expériences que nous avions faites pendant la dernière campagne du Danube, et sous l'impression toute fraîche encore de la bataille de l'Alma, dans laquelle le tir des armes rayées avait été si périlleux pour nos troupes.

Pendant les jours qui venaient de s'écouler on n'avait point eu de nouvelles du prince Menchikow, et personne ne savait à Sébastopol ce que notre armée était devenue et où elle pouvait se trouver en ce moment.

Ainsi les défenseurs de Sébastopol n'avaient à compter sur aucun secours; on a vu qu'il leur était de toute impossibilité de repousser l'ennemi avec les seules forces de la garnison. Il ne leur restait donc d'autre alternative que celle de se faire tuer glorieusement sur le poste confié à leur bravoure.

Dans la matinée du $^{15}/_{27}$ septembre, le clergé fit une procession avec la croix et l'eau bénite le long de la ligne de défense.

Kornilow en parcourant à cheval l'enceinte fortifiée haranguait les troupes, et cherchait à exciter leur courage:

«*Enfants,*» leur disait-il, «*nous devons nous battre contre «l'ennemi jusqu'à la dernière extrémité; chacun de nous doit «mourir sur place plutôt que de reculer. Tuez celui qui osera «parler de battre en retraite! Tuez moi moi-même, si je vous «l'ordonnais.*»

Cependant ni l'exaltation des troupes ni leur résolution de se battre jusqu'à la dernière extrémité, n'auraient pu sauver Sébastopol, si l'ennemi l'eût attaqué immédiatement après son passage de la Tschernaïa.

[illegible] VI

[illegible] — Principes [illegible] sur les [illegible] a Sébasto- [illegible] à l'armée. — [illegible] de la gar- [illegible] de nos [illegible] Sébastopol. — [illegible] sep- [illegible]

[illegible] Sébasto- [illegible] aucun moyen [illegible] Secondé par [illegible] lieutenant-co- [illegible] organisation de la ligne de [illegible] lutte. [illegible] et d'autres [illegible] administrations les troupes [illegible]

La grande étendue de la position qui entourait le côté Sud de Sébastopol, se développant sur une longueur de plus de sept verstes, le peu de ressources qu'on possédait, et l'imminence d'un assaut auquel on s'attendait d'heure en heure, ôtèrent toute possibilité de garantir la ville contre une attaque de vive force, par l'établissement de puissants ouvrages de fortification permanente. Il aurait fallu, pour entourer de pareils ouvrages toute la position, fractionner les forces de la défense; et lors même qu'on eût fait un projet dans le but d'élever en présence de l'ennemi des ouvrages capables de repousser une attaque de vive force, on peut affirmer que ce projet n'aurait été effectué que sur le papier, car il est difficile de supposer que les alliés fussent restés pendant longtemps spectateurs indifférents des travaux renforcés qu'on eût exécutés sous leurs yeux.

Dans des circonstances aussi difficiles, l'attention de l'ingénieur dut naturellement se porter sur les moyens d'utiliser le mieux et dans le plus bref délai possible, le puissant armement de la flotte, qui avait perdu sa destination primitive.

Inspiré par ces considérations, le lieutenant-colonel Todleben procéda au renforcement de la ligne de défense, en se fondant sur les bases suivantes:

Rechercher la position la moins étendue en longueur et la plus rapprochée de la ville, et armer ses points principaux d'une artillerie formidable; relier ces points entre eux par des tranchées défendues par la mousqueterie; y établir des batteries séparées, armées chacune de quelques bouches à feu, et concentrer de cette manière sur tous les abords de la ville un puissant feu de front et de flanc, d'artillerie et de mousqueterie, en tâchant de battre, autant que possible, toutes les sinuosités de ce terrain coupé, par le moyen desquelles l'en-

nemi aurait pu s'approcher de la position occupée par nous.

L'imminence d'un assaut obligeait à se préparer aussi vite que possible pour pouvoir faire face aux alliés. Par ce motif on commençait d'abord par donner aux ouvrages un profil qui couvrait les artilleurs au moins du feu de l'artillerie de campagne. Pour achever plus promptement la construction de ces fortifications, on prenait la mince couche de terre végétale qui couvrait le sol environnant, et on ne creusait des fossés que dans les endroits peu nombreux où cela pouvait se faire sans qu'on fut obligé de briser le roc, car un pareil travail aurait trop retardé le moment où l'artillerie et les troupes devaient se trouver à couvert du feu de l'ennemi. Tout le surplus, tel, par exemple, que le renforcement des profils des batteries et la construction de retranchements et d'obstacles de toutes sortes, devait être remis à des temps plus propices. En général, les travaux s'effectuaient avec un calcul si précis que chaque jour voyait se renforcer la défense. Les bouches à feu se montaient en batteries, avant même que ces dernières fussent prêtes, afin que, à la première possibilité, les pièces pussent immédiatement ouvrir leur feu.

Le choix même de la position n'était pas libre, car il était subordonné aux conditions des ouvrages déjà existants. Le tracé et l'emplacement de quelques uns de ces ouvrages n'était pas avantageux. Si l'on avait pu prévoir que la défense dût se prolonger considérablement il aurait sans doute été utile de corriger ces imperfections; mais, à ce moment là, on ne pouvait y apporter les rectifications nécessaires, et il n'y avait rien de mieux à faire qu'à tirer parti des constructions déjà existantes en les prenant dans l'état où elles étaient.

Les travaux avaient été entrepris en même temps sur tous les points de la défense, car, ainsi qu'on l'a

dit plus haut, elle était faible partout, et ses ouvrages étaient même, en divers endroits, tout à fait insignifiants.

Sur le côté de la Ville, on commença à renforcer le profil du bastion n°5 et la face gauche du bastion n°4, et à construire des barbettes sur ces deux bastions. En avant du flanc droit du bastion n°5, on procéda à la construction d'un ouvrage n°7 (Belkine) composé de trois faces: celle de gauche enfilait les parties supérieures du ravin Zagorodnoï et flanquait la face droite du 5-ème bastion; celle de droite prenait d'enfilade les parties inférieures de ce même ravin et flanquait le bastion n°6; enfin la face avancée, formée par un pan coupé des deux autres faces, pouvait battre la hauteur du Cimetière, vû la rapidité des pentes du terrain. A gauche du bastion n°5, on commença à remblayer un parapet en terre; sa partie centrale reçut la forme d'un saillant destiné au flanquement du fossé de la face gauche du bastion n°5. Dans le ravin de la Ville on s'occupa d'achever la construction des batteries et des tranchées, qui avaient été déjà commencées à une période antérieure, sur tout l'espace compris entre la redoute n°1 (Schwartz) et le bastion n°4. On choisit pour l'emplacement de ces batteries des positions d'où elles pouvaient avantageusement battre toutes les sinuosités de la partie du ravin située devant elles. Sur tout cet espace on établit cinq batteries: la batterie n°8 (Zaboudsky) pour 6 pièces, à droite de la route de Balaklava, destinée à balayer cette route ainsi que la berge gauche du ravin; et les batteries n°s9, 10, 11 et 12 (Pétrow), toutes les quatre pour 14 bouches à feu, à gauche de la route de Balaklava, afin de battre la berge droite du ravin et ses parties supérieures.

Toutes ces batteries étaient, pour la plus grande partie, construites en terres rapportées, et précédées d'un fossé dont la profondeur n'excédait pas 2$^1/_2$ pieds, car l'épaisseur de la

couche de terre végétale n'allait pas au delà. Ces batteries étaient réunies entre elles par des tranchées qui les reliaient aussi à la redoute n°1 (Schwartz) et au bastion n°4.

Pour défendre les abords de l'intérieur de Sébastopol, on construisit sur l'extrémité sud de la montagne de la Ville la batterie intérieure n°13 (Skariatine) dont la face droite balayait le plateau derrière le bastion n°5 et le ravin de la Ville, et dont la face gauche regardait le boulevard.

Le vaisseau *le Iagoudiil*, de 84 canons, avait été spécialement affecté à la défense de la Péressip. Dès le $^{11}/_{23}$ septembre, ce vaisseau, commandé par le capitaine de 1-er rang Kislinsky, et sur lequel le contre-amiral Panfilow avait arboré son pavillon, ayant à bord un équipage de 400 hommes et portant toutes ses bouches à feu, ainsi qu'un approvisionnement complet de projectiles, avait, par ordre de Kornilow, pris place au fond de la baie du Sud, montrant un de ses bords à la Péressip, et la poupe tournée du côté de la route qui mène vers l'hôpital (*).

Dans l'éventualité d'une attaque contre la Péressip, *le Iagoudiil* pouvait tirer à mitraille de toutes les pièces de sa bordée de bâbord, tandis que des embarcations armées s'approchant immédiatement des rives, auraient balayé par la mitraille les routes qui conduisaient de la Péressip vers la ville et vers l'hôpital. Mais comme ce vaisseau ne pouvait défendre les abords des ravins du Laboratoire, de Sarandi-

---

(*) L'armement du vaisseau *le Iagoudiil* consistait en

30	canons longs	de	36
30	« courts	de	36
24	« «	de	24
84	bouches à feu, au total.		

Il avait aussi à bord 800 pouds de poudre en cartouches.

naki et du Boulevard, on jugea nécessaire pour le soutenir, d'établir sur la Péressip trois batteries destinées à remplacer les caronades, qui armaient ces barricades. Ces batteries étaient: le n°14 (Alexéiew) à droite de la baie entre le fond de celle-ci et la route de la ville, pour battre le ravin du Laboratoire et la route postale; la batterie n°15 (Pérékomsky) à gauche de la baie, entre les maisons qui bordent l'extrémité de la route de l'hôpital; cette batterie regardait les abords menant des ravins Sarandinaki et du Boulevard; et enfin la batterie n°16 (Kriakinn) en avant de la batterie de droite et plus bas que la batterie n°2 (du Gribock) à l'extrémité de la rue du faubourg qui se trouvait là, pour battre les pentes et les issues du ravin Sarandinaki.

Sur le côté Karabelnaïa on avait entrepris les travaux suivants: on ajouta au côté droit de la batterie n°5 (Nikonow), près des casernes de l'artillerie de marine, une nouvelle face pour quatre bouches à feu, afin de flanquer la face gauche du bastion n°4. On annexa aux faces de la batterie occupant l'emplacement du 3-ème bastion, des flancs pour battre le terrain en avant du 4-ème bastion et du mamelon Malakhow; par suite de ces travaux cet ouvrage affecta la forme d'un bastion, et on procéda immédiatement à l'armement de ses faces et de ses flancs, sur toute leur étendue.

A droite du bastion n°3, on creusa une tranchée en ligne droite, en avant du faubourg de Bambor jusqu'à la crête abrupte du ravin du Laboratoire; et, à gauche de ce bastion, une autre tranchée en ligne brisée dans la direction de la batterie n°3 (Boudistschew) et plus loin jusqu'au ravin des Docks; cette tranchée reçut un tracé brisé afin qu'elle fut mieux en état de battre la pente du terrain situé devant elle et qui ne subissait ni les feux du 3-ème bastion, ni ceux de la batterie n°3 (Boudistschew). Cette batterie, qui se compo-

sait d'une barricade, fut transformée en une batterie en terre.

Des deux côtés du glacis demi-circulaire de la tour Malakhow, on établit deux batteries nº 17 (Séniavine) et nº 18 (Panfirow) armées, chacune, de 5 bouches à feu, destinées à battre directement le terrain en avant de ces batteries. Pour flanquer le 3-ème bastion ainsi que la batterie établie sur l'emplacement du bastion nº 2, on plaça sur chacune des deux extrémités du glacis 2 canons-caronades de 24.

On ouvrit des tranchées à droite du mamelon Malakhow jusqu'au ravin des Docks, et, à gauche de ce mamelon, jusqu'à la batterie établie sur l'emplacement du 2-ème bastion. On s'occupa aussi de convertir la batterie nº 6 (Gervais), composée d'une barricade, en une batterie en terre.

On annexa à la batterie établie sur l'emplacement du 2-ème bastion, un flanc gauche pour 4 bouches à feu qui devaient tirer sur les hauteurs du Carénage, à gauche de la route des Sapeurs.

Entre les batteries assises sur les emplacements des bastions nº 1 et nº 2 on ouvrit une tranchée.

Par tous ces travaux, entrepris d'urgence, on n'avait en vue que de garantir la ville d'une attaque de vive force, autant que possible de tous les côtés dans une mesure égale.

Les travaux se poursuivaient jour et nuit et sans relâche; toutes les troupes de la garnison, les artisans et ouvriers de toutes professions, les habitants de la ville, les femmes et mêmes les enfants y prenaient part (*).

(*) Les femmes travaillaient à la batterie intérieure sur le côté de la Ville. C'étaient pour la plupart les femmes et les filles des matelots; elles s'étaient présentées spontanément pour offrir leur concours.

Le matin, cinq à six mille hommes se rendaient aux travaux; ils étaient relevés, le soir, par d'autres, en nombre inférieur et qui travaillaient toute la nuit; on débarquait de la flotte, des bouches à feu avec leurs affûts et des projectiles qu'on amenait aux trois débarcadères Ekatérininskaïa, Pavlovskaïa et de l'hôpital; de là, les bouches à feu et les affûts de marine étaient transportés dans les différentes batteries au moyen d'avant-trains d'affûts de place; à leur défaut, les bouches à feu étaient transportées aussi tout simplement sur leurs affûts respectifs, quelquefois le long de pentes rapides, à des hauteurs de 300 pieds. Les matelots se distinguaient dans ce travail par leur aptitude et leur extrême agilité.

Le port délivrait aux batteries, des bois de construction, des cordages, des sacs, des citernes de vaisseaux (*), des outils et différents autres objets; le génie pourvoyait à l'emploi de différents matériaux de construction.

Toutes les ressources de la ville contribuaient aussi pour leur part à ces travaux; des chariots et des voitures appartenant à des particuliers transportaient les projectiles et les matériaux; les citoyens organisèrent une milice pour occuper les postes de sûreté dans la ville, et les détenus eux-mêmes demandèrent à être employés au travail commun (**). Parmi toutes les classes, sans exception, l'amour de la patrie se manifesta dans toute sa sublimité. Sébastopol devint le théâtre d'une inconcevable activité.

Le $^{15}/_{27}$ septembre, les avant-postes ennemis se montrèrent sur la route Worontzow et sur celle des Sapeurs; et bientôt après, les Français apparurent sur la montagne, au dessus

(*) Caisses en fer pour la conservation de l'eau à bord des navires.

(**) Ils avaient été libérés à l'exception des malfaiteurs les plus dangereux.

de la ferme Sarandinaki (*). Les vapeurs ennemis circulèrent pour inspecter les baies de Kamiche, Kazatchia et Stréletzkaïa. Le jour suivant, les alliés entreprirent des reconnaissances le long des routes de Balaklava et Worontzow, en dehors de la plus longue portée de canon; le soir, un détachement ennemi se posta sur la montagne en face du bastion n° 4, entre les routes de Balaklava et St-Georges, tandis que les vapeurs des flottes alliées occupèrent définitivement les baies de Kamiche et Kazatchia.

Immédiatement après que l'ennemi eût traversé la Tschernaïa, Kornilow manda près de lui le commandant de l'artillerie de marine, lieutenant-colonel Stolbinn, et lui donna l'ordre de jeter à l'eau les poudres qui se trouvaient dans le magasin de St-Georges, dans la crainte que les alliés ne s'en emparassent. Mais quand on s'aperçut que l'ennemi n'entreprenait rien contre ce magasin, on commença à en extraire les barils et à les charger sur le transport *le Bérésann*. C'est ainsi qu'une grande quantité de poudre put être sauvé de la destruction.

Le $^{17}/_{29}$ septembre, l'ennemi entreprit de nouvelles reconnaissances; deux détachements français établirent leur camp sur la hauteur boisée au dessus de la ferme Khomoutow, et sur la montagne située vis-à-vis de la route de Balaklava. Le bastion n° 4 lança quelques boulets contre ce camp des Français, ce qui les obligea à le lever et à le transporter à une place plus éloignée.

Quatre navires ennemis s'étant postés près de la baie Stréletzkaïa, commencèrent à jeter des bombes sur la batterie Alexandre; nos batteries avancées leur répondirent immédiatement et les forcèrent bientôt à se retirer. Dans ce léger engagement, une bombe Lancaster ayant éclaté endommagea

(*) C'étaient les 3-ème et 4-ème divisions françaises.

un affût et blessa deux hommes dans la batterie de côte n°10 (*). Ce fut la première perte que nous subîmes à Sébastopol.

La nuit, l'alarme fut donnée au bastion n°4 par suite d'une méprise de nos patrouilles qui s'étaient prises réciproquement pour l'ennemi.

Cependant nos travaux avançaient avec une surprenante rapidité; plusieurs batteries étaient déjà achevées et avaient été armées de bouches à feu de marine de gros calibre. Pour assurer la communication entre le côté Karabelnaïa et celui de la Ville, Nakhimow donna l'ordre d'établir sur la baie du Sud une passerelle appuyée en partie sur des bricks et des shooners et en partie sur des radeaux.

Les blessés de la bataille de l'Alma furent placés par les soins de Kornilow dans l'hôpital et dans les casernes de la marine. Aux deux côtés de la ville on établit des ambulances, et on organisa un système de signaux sur la ligne de défense.

De son côté, l'ennemi se hâta de détourner l'eau qui, venant de Tchorgoune, remplissait les bassins de radoub, et celle qui, prenant sa source dans le ravin Sarandinaki, venait alimenter la fontaine de la ville; on dut en conséquence se contenter désormais de l'eau des puits.

Les forces principales de notre armée restèrent, comme on l'a déjà dit, jusqu'au $^{16}/_{28}$ septembre dans les environs de Bakhtchisaraï, sur la Katcha, le général Jabokritsky ayant son avant-garde près d'Otarkoï.

Le $^{16}/_{28}$, alors que l'ennemi avait déjà tourné Sébastopol

(*) On put se convaincre que les bombes qui nous furent lancées étaient à la Lancaster, par l'examen de l'une d'elles tombée sans éclater dans la batterie n°8; cette bombe était en fer, avait une fusée à percussion à la Moorsom et pesait plus de 80 livres.

par le côté du sud, deux escadrons et deux sotnias de cosaques furent détachés de l'avant-garde et dirigés sur le mont Mackenzie. On envoya aussi de fortes patrouilles de cavalerie dans la direction de la Katcha et du Belbeck. Les renseignements qu'elles recueillirent dans leur marche donnèrent la certitude que l'ennemi avait définitivement passé sur le côté Sud. En conséquence de ce rapport, le prince Menchikow commença à concentrer son armée sur le côté Nord de Sébastopol. Le 17/29, notre armée se trouvait disposée sur les hauteurs entre cette ville et le Belbeck. L'avant-garde de Jabokritsky s'étant portée à la descente d'Inkermann entra en communication avec le côté Nord.

Le 18/30 septembre, vers midi, à la grande joie de toute la garnison, nos troupes apparurent sur les hauteurs du Belbeck, et, à 2 heures de l'après-midi, le prince Menchikow en personne arriva à la batterie n°4 située sur le côté Nord.

Ce même jour, les alliés poussèrent une reconnaissance dans les parages de la tour Malakhow, mais à une très grande distance de cet ouvrage. Sur toutes les hauteurs qui environnent Sébastopol on voyait se mouvoir des troupes ennemies; une division française se porta à gauche et campa entre le ravin Sarandinaki et la baie Strélétzkaïa (*).

Le $\frac{19 \text{ septembre}}{1 \text{ octobre}}$, les régiments d'infanterie de Moscou et de Borodino, trois bataillons du régiment de Taroutino, en tout 8,000 hommes, la batterie légère n°5 de la 17-ème brigade d'artillerie et une sotnia du régiment de cosaques n°67, entrèrent à Sébastopol et vinrent augmenter l'effectif de la garnison.

L'ennemi continuait à occuper les hauteurs environnantes et effectuait, en même temps, des reconnaissances: on tirait

---

(*) C'était la division Forey.

contre lui, de notre ligne de défense, à boulets et à bombes, pour ne pas lui permettre de s'approcher de nos retranchements.

Pour mettre sous les ordres de Kornilow toutes les troupes de terre de la garnison, le lieutenant-général de Moller donna, le $\frac{\text{19 septembre}}{\text{1 octobre}}$ un ordre du jour, en vertu duquel Kornilow était nommé chef d'état-major de la garnison de Sébastopol.

Le $\frac{\text{19 septembre}}{\text{1 octobre}}$, deux régiments combinés, composés des escadrons de réserve des régiments de hussards et de lanciers des 3-ème, 4-ème et 5-ème divisions de cavalerie, arrivèrent sur la Katcha. Ces deux régiments (2-ème de lanciers et 2-ème de hussards) étaient sous le commandement du lieutenant-général Rijow. Dans la soirée du lendemain, notre armée fut ralliée par le régiment d'infanterie de Boutirsk, la batterie de position n°3 de la 17-ème brigade d'artillerie, les 6-ème bataillons de réserve des régiments d'infanterie de Volhynie et de Minsk, le 2-ème bataillon de réserve des cosaques de la mer Noire et deux sotnias du régiment n°53 des cosaques du Don, sous le commandement du général-major Timoféiew; toutes ces troupes étant détachées du corps du général de cavalerie Khomoutow. Deux bataillons de réserve des régiments de Volhynie et de Minsk furent envoyés aussi le même soir à Sébastopol.

Le $\frac{\text{20 septembre}}{\text{2 octobre}}$, afin de faciliter la bonne administration des troupes, la ligne de défense, comportant alors trois sections, fut divisée en quatre. La 1-ère comprenait, comme auparavant, l'espace entre la mer et la redoute n°1 (Schwartz) inclusivement, et resta, comme par le passé, sous le commandement du général-major Aslanovitch; la 2-ème section s'étendant depuis la redoute Schwartz jusqu'au Gribock inclusive-

ment, fut confiée au vice-amiral Novossilsky; la 3-ème renfermant les batteries de la Péressip et une partie de la ligne de défense jusqu'au ravin des Docks, fut placée sous le commandement du contre-amiral Panfilow; et, enfin, la 4-ème section, depuis ce dernier ravin jusqu'à la rade, avait pour commandant le contre-amiral Istomine.

La garnison ayant reçu des renforts, on eut la possibilité d'augmenter de cinq bataillons les réserves générales sur le côté de la Ville et le côté Karabelnaïa; chaque section reçut, en outre, une réserve partielle de deux bataillons. A ce moment là, le nombre total des troupes de la garnison s'élevait à 36 bataillons d'un effectif d'environ 24,000 hommes, avec 32 bouches à feu de campagne.

Ces troupes étaient, au $\frac{\text{20 septembre}}{\text{2 octobre}}$, réparties de la manière suivante:

CÔTÉ DE LA VILLE.

1-ère section.

Batteries de côte n°10 et n°8: 2 compagnies du 6-ème bataillon du régiment de Lithuanie dans chacune de ces batteries, et le 6-ème bataillon du régiment de Bialostock.

Bastion n°6—le 6-ème bataillon du régiment de Brest.

Derrière le mur crénelé entre le bastion n°6 et le bastion n°5, le 5-ème bataillon du régiment de Bialostock.

Bastion n°5—le 5-ème bataillon du régiment de Brest.

A gauche de ce bastion et dans la redoute n°1 (Schwartz)—le 6-ème bataillon du régiment de Vilna.

Réserve de la 1-ère section, *derrière l'hôpital des troupes de terre*—le 2-ème bataillon de marine, le 3-ème bataillon de descente, 4 bouches à feu de la batterie de position n°1 de la 16-ème brigade d'artillerie et 4 bouches à feu de campagne appartenant à la 13-ème division d'infanterie.

Au total, à la 1-ère section — 8 bataillons d'un

effectif de 6,577 hommes avec 8 bouches à feu de campagne.

2-ème section.

Entre la redoute n°1 (Schwartz) et le bastion n°4 — le 29-ème bataillon de la flotte.

Bastion n°4—le 32-ème bataillon de la flotte.

Sur le boulevard—le 34-ème bataillon de la flotte.

Réserve de la 2-ème section, *près du magasin à poudre (en pierre)*,—le 3-ème bataillon du régiment de Taroutino.

Derrière les baraques du bastion n°4—le 1-er bataillon combiné de marine. En tout, à la 2-ème section — 5 bataillons d'un effectif de 3,010 hommes.

Réserve des troupes disposées sur le côté de la Ville:

Sur la place du Théâtre et dans les rues contigües—les 1-er, 2-ème et 4-ème bataillons du régiment de Taroutino, les 6-èmes bataillons de réserve des régiments de Volhynie et de Minsk et la batterie légère n°4 de la 17-ème brigade d'artillerie.

Sur la place Nicolas—la batterie légère n°4 de la 14-ème brigade d'artillerie et un détachement de fuséens avec 5 affûts-trépieds à tubes.

Total de la réserve: 5 bataillons d'un effectif de 3,552 hommes avec 16 bouches à feu de campagne.

Total des troupes disposées sur le côté de la Ville: 18 bataillons, d'un effectif de 13,139 hommes, avec 24 bouches à feu de campagne.

CÔTÉ KARABELNAÏA.

3-ème section.

Près des casernes de l'artillerie de marine—le 45-ème bataillon de la flotte.

Bastion n°3—le 5-ème bataillon de marine.

Près de la batterie n°3 (Boudistschew)—le bataillon de Sizopol-Flore.

Réserve de la 3-ème section, derrière les baraques—

le 2-ème bataillon combiné de marine et le 1-er bataillon du régiment de Moscou.

En totalité, à la 3-ème section: 5 bataillons d'un effectif de 2,799 hommes.

4-ème section.

Près de la batterie n°6 (Gervais) sur la route des Sapeurs—le 1-er bataillon de descente.

Au mamelon Malakhow—le 3-ème bataillon de marine et le 4-ème de descente.

A gauche jusqu'à la rade — le régiment de Borodino. Réserve de la 4-ème section—*derrière le mamelon Malakhow*—le 3-ème bataillon de marine et le 4-ème de descente.

En tout, à la 4-ème section, 8 bataillons d'un effectif de 5,301 hommes.

Réserve du côté Karabelnaïa: *Dans les casernes de la marine*—les 2-ème, 3-ème et 4-ème bataillons du régiment de Moscou, le 4-ème de marine, le 44-ème de la flotte et la batterie légère n°5 de la 17-ème brigade d'artillerie. Total de la réserve: 5 bataillons d'un effectif de 3,004 hommes avec 8 bouches à feu de campagne.

Le nombre total des troupes disposées sur le côté Karabelnaïa était de 18 bataillons composant un effectif de 11,104 hommes avec 8 bouches à feu de campagne.

Les deux batteries mobiles de marine faisaient partie de l'armement de la ligne de défense: la 1-ère était répartie entre les 1-ère, 2-ème et 3-ème sections, et la 2-ème batterie avait été placée sur le mamelon Malakhow.

Les commandants des sections reçurent l'instruction suivante à laquelle ils devaient se conformer:

«Aussitôt que l'ennemi entreprendra une attaque contre «Sébastopol, chaque commandant de section devra:

«1) Concentrer ses troupes et faire rapprocher les réserves «des points menacés. Disposer, autant que possible, ses trou-«pes de manière à ce que l'ennemi ne puisse les apercevoir, «pour ne pas les exposer au feu de son artillerie.

«2) Ouvrir le feu de l'artillerie, et à une distance telle «qu'il puisse faire subir à l'ennemi des pertes réelles, en tirant «à boulets et à obus; quand l'ennemi se sera rapproché à «portée de mitraille, rendre le feu aussi vif que possible. «Pour donner plus de précision au tir de l'artillerie, mesurer «par le moyen des pas et déterminer devant chaque batterie «les distances jusqu'aux objets du terrain environnant, et re- «marquer la portée de la mitraille.

«3) L'infanterie, déployée en nombre considérable dans les «tranchées sur deux ou plusieurs rangs, ouvrira un feu très «vif à la distance de 300 pas. Le premier rang tirera à «travers les meurtrières pendant que les autres seront occupés «à charger les fusils.

«4) Si l'ennemi réussit sur un point quelconque à forcer «notre tranchée, les bataillons formés en colonnes d'attaque «le reçoivent à la bayonnette. En même temps les compagnies «déployées se forment aussi vite que possible en colonne de «compagnie et exécutent une charge. Les artilleurs se réu- «nissent aussi en groupes dans leurs batteries, et défendent «leurs pièces à la bayonnette (*).

«5) En repoussant l'ennemi, la poursuite ne doit pas se «porter au delà de nos retranchements, afin de ne pas mas- «quer le feu de notre artillerie et de notre infanterie.

«6) Les compagnies qui étaient précédemment éparpillées, «se déploient de nouveau, et poursuivent l'ennemi par un feu «des mieux nourris. L'artillerie accompagne les colonnes en «retraite d'abord par la mitraille, et ensuite par un tir à «boulets et à obus.»

(*) La plus grande partie des servants d'artillerie se composait de matelots armés de fusils.

Le $\frac{\text{20 septembre}}{\text{2 octobre}}$, le prince Menchikow fit l'inspection de la ligne de défense. Les Anglais étaient occupés à établir des camps sur les hauteurs, à partir du ravin Sarandinaki jusqu'aux crêtes abruptes du mont Sapoune. Mais le 4-ème et le 3-ème bastions ainsi que le mamelon Malakhow et le vapeur *le Wladimir* placé près de la baie du Carénage ouvrirent le feu contre les Anglais et les forcèrent à se retirer plus en arrière.

Ce même jour, une patrouille de cosaques fit prisonnier un artilleur français près des ruines de Chersonèse. Une autre patrouille composée de 4 hussards chargea avec succès une patrouille de cavalerie ennemie, et, dans cette rencontre, un officier français fut fait prisonnier.

Le $\frac{\text{21 septembre}}{\text{3 octobre}}$, les deux bataillons n°2 et n°8 des cosaques de la mer Noire, forts ensemble de 1,600 hommes, arrivèrent à Sébastopol et furent disposés, le premier sur la 2-ème, et le dernier sur la 4-ème section; 4 bouches à feu de la batterie légère n°1 de la 16-ème brigade d'artillerie sortirent ce jour là de Sébastopol pour aller rejoindre le reste de la batterie.

Ce même jour, le général-major Krassnow, avec le régiment n°61 des cosaques du Don et deux sotnias du régiment n°67, fut envoyé par le prince Menchikow pour faire une reconnaissance dans la direction d'Eupatorie. Il apporta la nouvelle que cette ville avait été mise par l'ennemi en état de défense, qu'elle était occupée par une garnison composée de Turcs, d'Arabes et de 1,000 hommes de troupes anglo-françaises, et qu'une escadre alliée protégeait la ville du côté de la mer.

Pendant cette reconnaissance les cosaques saisirent une certaine quantité de bétail qu'on amenait à Eupatorie, des villages environnants.

Un petit détachement, composé de deux escadrons, de deux sotnias et de deux licornes de montagne, fut envoyé aussi, ce jour là, sous les ordes du général Timoféiew dans la vallée de Baïdar, pour empêcher l'ennemi d'y faire des approvisionnements et d'y fourrager.

La lenteur qu'on remarquait dans les actions des alliés, depuis qu'ils avaient passé la Tschernaïa, faisait supposer que, ne s'étant pas décidés à une attaque de vive force contre Sébastopol, ils avaient l'intention d'entreprendre un bombardement. Dans cette prévision, on commença à concentrer sur toutes les hauteurs environnantes sur lesquelles l'ennemi pouvait avantageusement établir ses batteries, le feu du plus grand nombre possible des pièces d'artillerie qui armaient la ligne de défense; ces hauteurs étaient: celle du Cimetière, le mont Rodolphe, la hauteur en face du bastion n°4, la montagne Verte, le mont Worontzow, le mamelon en avant de Malakhow et les hauteurs du Carénage.

Pour ajouter aux difficultés de l'assaut, on disposa des abattis et des fougasses-pierriers en avant de la redoute Schwartz, des 4-ème et 3-ème bastions et du mamelon Malakhow.

Portant une attention vigilante sur tout ce qui pouvait servir à la défense, et prévoyant aussi le cas où nous nous verrions forcés par la nécessité d'abandonner le côté Sud, Korniłow fit les dispositions suivantes, relativement au service des vapeurs:

Le Chersonèse était destiné à battre la vallée d'Inkermann, *le Wladimir* et *le Krimm* placés près de la baie du Carénage dirigeaient leurs feux contre le ravin du Carénage et flanquaient les batteries établies sur les emplacements du 1-er et du 2-ème bastions; *l'Elborouss* surveillait le ravin Ouschakow et assurait la retraite de nos troupes vers le promontoire Paul

où elles devraient s'embarquer à bord des vapeurs *Grozni, Tourock* et *Dounaï;* les vapeurs *Bessarabia, Gromonossetz* et *l'Odessa* devaient observer le ravin de la Quarantaine et flanquer l'aile droite de notre ligne de défense. Ces trois derniers vapeurs étaient chargés de surveiller à tour de rôle, pendant la nuit, le passage resté libre après le barrage de la rade.

Le $\frac{\text{23 septembre}}{\text{5 octobre}}$, dans l'intention de tromper l'ennemi sur la force numérique de notre garnison, Kornilow donna l'ordre de faire un simulacre de combat, à la suite duquel on repousserait un assaut fictif dirigé contre le mamelon Malakhow. Cet exercice, auquel prirent part toutes les réserves de la garnison, démontra la nécessité de renforcer celle de la Karabelnaïa, et, dans ce but, le prince Menchikow donna l'ordre au régiment d'infanterie de Boutirsk, fort de 2,300 hommes, de venir se joindre à la garnison de Sébastopol qui fut aussi renforcée par la batterie légère n°4 de la 17-ème brigade d'artillerie.

Les Français ayant établi leurs avant-postes derrière les murs de la ferme Rodolphe, effectuèrent, dans la matinée, une reconnaissance aux environs de la ferme Upton (*). Cela fit naître l'idée d'y envoyer, à 3 heures de l'après-midi, le 29-ème bataillon de la flotte avec deux bouches à feu, des sapeurs et quelques cosaques. Après avoir refoulé les avant-postes ennemis, ce détachement incendia la maison Rodolphe, détruisit l'enclos et s'en retourna à Sébastopol (**).

En mer, un vapeur français sous pavillon amiral longea la côte depuis l'embouchure de la Katcha jusqu'à la baie de

---

(*) C'était la reconnaissance du général Bizot.

(**) C'est pour cette raison que les Français nommèrent la maison Rodolphe «*Maison brûlée*».

Kamiche; quelques coups de canon tirés par les batteries de côte tinrent ce vapeur à distance respectueuse (*).

Les Anglais commencèrent à élever une batterie sur le mont Sapoune, sur un contre-fort au dessus de la berge droite du ravin des Carrières, du côté de la Tschernaïa. Le commandant de l'avant-garde, général-major Jabokritsky, qui se trouvait sur les hauteurs opposées, déploya ses carabiniers en tirailleurs, et le vapeur *la Chersonèse* ouvrit aussi le feu contre cet ouvrage des Anglais. Le tir des armes rayées força l'ennemi à abandonner son travail et à se retirer; pendant la nuit, il renouvela ses tentatives, mais cette fois encore il fût, par la même cause, contraint de renoncer à son entreprise.

En ce moment là, la garnison sur le côté Sud comptait 42 bataillons, tant d'infanterie que formés des troupes de la flotte, le 6-ème bataillon de sapeurs, en tout environ 28,000 hommes, avec 28 bouches à feu de campagne.

Ces forces pouvaient sembler suffisantes pour repousser un assaut sur tous les points de l'enceinte fortifiée; mais il faut prendre en considération qu'elles étaient disséminées sur un espace de 7 verstes, et que, pour s'emparer de Sébastopol, l'ennemi n'avait aucunement besoin d'attaquer en même temps sur toute l'étendue de la ligne de défense; il lui suffisait, en effet, de prendre pied sur un point quelconque de cette ligne, par exèmple sur le mamelon Malakhow ou sur l'un des bastions n°s3, 4, 5 ou 6. Les forces des alliés, à cette époque, s'élevaient, comme nous l'avons dit plus haut, à 60 mille hommes. Pour donner l'assaut à Sébastopol ils pouvaient employer jusqu'à 40,000 hommes, en laissant le surplus de leurs troupes sur le mont Sapoune

(*) C'était la reconnaissance de l'amiral Bruat.

[illegible]

[illegible] sur deux points de la Karabelnaia ou la côte de [illegible], par exemple, en même temps, sur le 3ème bastion [illegible] mamelon Malakhow ou sur les 4ème et 5ème bastions. [illegible] aurait rencontré, sur chacun de ces points, premièrement [illegible] troupes qui se trouvaient sur chacun d'eux avec la [illegible] partielle de la section attaquée, et ensuite que la [illegible] environ de la réserve générale; il n'aurait donc eu [illegible], sur chacun de ces points, qu'à [illegible] ou [illegible] bataillons [illegible] à 5,500 hommes.

Si l'on veut considérer cette grande inégalité de forces, on conviendra que le succès de l'ennemi ne pouvait guères être douteux, d'autant plus que les ouvrages de fortification de Sébastopol étaient encore trop faibles pour présenter à l'assaillant de graves obstacles et compenser sa supériorité en nombre; ajoutons qu'il était aussi très probable que l'ennemi

parviendrait à tromper la vigilance des défenseurs de la ville, tant sur le point qu'il avait l'intention d'attaquer que sur le temps où il avait résolu de monter à l'assaut, en profitant de l'obscurité de la nuit pour se préparer au combat, et en dérobant à nos regards la masse de ses troupes placées derrière les hauteurs qui entourent Sébastopol de toutes parts. Il pouvait même, par une attaque simulée, détourner l'attention des points choisis par lui pour donner véritablement l'assaut. Deviner à l'avance les intentions de l'ennemi était chose impossible, surtout s'il eût attaqué à l'aube du jour; et pour cette raison les défenseurs devaient concentrer également leur attention sur toute l'étendue de la ligne de défense; c'est là, comme on l'a déjà dit, ce qui empêchait la garnison de pouvoir opposer aux alliés une résistance suffisante.

On n'aurait pu avec succès repousser l'assaillant que dans le cas où l'artillerie de la ligne de défense, déjà notablement renforcée à ce moment là, aurait réussi à temps, c.-à-d. d'une longue distance, à ouvrir son feu contre les colonnes d'assaut, à les affaiblir et à les désorganiser par un tir dirigé avec la plus grande précision, avant que ces colonnes eussent pu atteindre les points choisis pour l'attaque et engager un combat corps à corps. Mais il était difficile de compter sur un feu si efficace de notre artillerie, dans le cas d'un assaut donné à l'aube du jour, alors que l'ennemi pouvait s'avancer vers nos retranchements, à couvert le long des ravins. On voit que, nonobstant le renforcement important de la garnison, Sébastopol se trouvait encore, à cette époque, loin d'être dans un état tel qu'on n'eût plus à craindre pour la ville les conséquences d'une attaque de vive force. Cependant, en comparant la situation actuelle du côté Sud avec celle dans laquelle il se trouvait après le passage de la Tschernaïa par les alliés, on ne peut se dissimuler que les

circonstances étaient devenues bien plus favorables pour nous, et que les alliés avaient perdu par leur indécision le moment le plus avantageux pour attaquer Sébastopol.

Kornilow, visitant avec son état-major la ligne de défense, au moins une fois chaque jour, suivant personnellement le progrès des travaux du génie, veillait à l'exécution sévère du service des avant-postes et prenait soin de la disposition régulière des troupes; pendant la nuit, l'amiral, à la moindre alarme et dès qu'il entendait un coup de fusil, se portait immédiatement sur la ligne de défense. Il parlait toujours aux soldats, cherchant à soutenir leur énergie et à les convaincre de la nécessité de se battre jusqu'à la dernière extrémité.

Un jour, s'adressant au régiment de Moscou, il lui dit:
«*Soldats du régiment de Moscou! vous vous trouvez ici*
«*sur les dernières limites de la Russie; vous défendez un coin*
«*cher à l'Empire russe. Le Tsar et la Russie entière ont leurs*
«*regards fixés sur vous. Si vous ne faites pleinement votre*
«*devoir, Moscou, à votre retour, ne vous recevra pas comme*
«*des fils dignes du nom que vous portez*».

C'est par de telles allocutions que Kornilow produisait une profonde impression sur les soldats dont il avait acquis déjà l'entière confiance par ses dispositions énergiques.

Pour renforcer la partie de la ligne de défense située entre le mamelon Malakhow et le bastion n°2, on traça, le $\frac{\text{24 septembre}}{\text{6 octobre}}$, au fond du ravin Ouschakow, une nouvelle batterie pour 4 bouches à feu, qui reçut le n°19 (Krassowsky); elle était destinée à battre le terrain entre le mamelon Malakhow et l'autre mamelon situé en avant de celui-ci. En même temps, on commençait à convertir en un bastion la batterie située sur l'emplacement du 2-ème bastion, en annexant des flancs à ses deux côtés; le laboratoire de l'artillerie de terre était mis en

état de défense en bouchant ses fenêtres et ses portes. Sur le mamelon Malakhow on construisait des plates-formes pour 4 mortiers; et sur le mamelon en avant de Malakhow on comblait les inégalités du terrain par lesquelles l'ennemi aurait pu s'avancer sans être vu.

Le $\frac{\text{25 septembre}}{\text{7 octobre}}$, à la pointe du jour, on fit, sous le commandement du lieutenant-général Rijow, et par ordre du prince Menchikow, une reconnaissance du côté des hauteurs de Mackenzie, pour examiner les mouvements de l'ennemi sur le mont Sapoune.

Les troupes chargées de cette reconnaissance et composées de la division combinée de cavalerie (*), réunie à la batterie légère n°4 des cosaques du Don, partirent, à 2 heures du matin, des hauteurs Mackenzie et descendirent dans la vallée de la Tschernaïa. Dabord, le régiment de hussards du grand-duc de Saxe-Weimar traversa la rivière à gué, tandis que le régiment de hussards du duc de Leuchtenberg et le demi-escadron de Tatars de Crimée qui marchait devant lui, traversèrent cette même rivière par le pont de Traktir; puis, toute la brigade monta sur les hauteurs Fédioukhine. La brigade de cavalerie de réserve avec la batterie des cosaques du Don s'arrêtèrent devant la rivière pour couvrir en cas de besoin la retraite des hussards. Ce mouvement de la cavalerie fut appuyé par deux régiments de la 16-ème division d'infanterie et par deux batteries que le général-major Jabokritsky avait fait avancer vers la ferme Mackenzie.

Le demi-escadron de Tatars de Crimée qui marchait en

(*) La brigade de hussards de la 6-ème division de cavalerie légère et deux régiments combinés formés des escadrons de réserve des régiments de hussards et de lanciers des 3-ème, 4-éme et 5-ème divisions de cavalerie.

tête des hussards, attaqua et refoula les avant-postes ennemis; et pendant ce temps, le colonel d'état-major Ghersévanow alla reconnaître la position des alliés dont l'infanterie, s'étant mise en marche avec de l'artillerie, força notre cavalerie à se retirer. Une batterie ennemie se porta en avant des troupes et ouvrit le feu contre les hussards du régiment du grand-duc de Saxe-Weimar qui se retirait; mais elle avait aperçu la brigade combinée de cavalerie et la batterie de cosaques prêtes à la recevoir. Après ce mouvement, nos escadrons gravirent la hauteur, d'où la brigade de cavalerie de réserve fut dirigée sur Bakhtchisaraï; les autres troupes retournèrent aux postes qu'elles avaient occupés précédemment.

Pour appuyer cette reconnaissance, le prince Menchikow avait donné l'ordre à quelques troupes placées sous le commandement du général Kiriakow, de faire une démonstration, en sortant de Malakhow.

Le détachement réuni dans ce but, se composait des régiments d'infanterie de Moscou, de Boutirsk et de Borodino, du 38-ème bataillon de la flotte, du 4-ème bataillon de descente et des batteries légères n°s 4 et 5 de la 17-ème brigade d'artillerie. Ces troupes prirent position derrière le mamelon situé en avant de Malakhow, y restèrent jusqu'à la fin de la reconnaissance, puis s'en retournèrent. Ce même jour, à 9 heures du matin, on aperçut, des batteries de côte, un vapeur français qui manoeuvrait à l'entrée de la baie Stréletzkaïa. Les batteries de côte n°10, Alexandre et Constantin ouvrirent le feu contre lui, mais la grande distance (1200 sagènes) qui les en séparait, empêcha nos boulets d'arriver jusqu'à lui et le vapeur disparût dans la baie Stréletzkaïa. Bientôt après, sur les hauteurs de la Chersonèse apparurent une ligne de tirailleurs ennemis et un groupe d'individus, qui étaient venus proba-

blement, pour étudier le terrain. La batterie n°10 lança quelques bombes sur eux. A midi, 12 chaloupes sortirent de la baie, poursuivies par le feu de nos batteries; le vapeur français resta dans la baie jusqu'à la nuit. On y envoya des cosaques sous le commandement du capitaine de 2–ème rang Illinsky, mais la cavalerie française les força de se retirer sans qu'ils eussent pu atteindre leur but.

A 11 heures, dans la nuit du $\frac{25 \text{ au } 26 \text{ septembre}}{7 \text{ au } 8 \text{ octobre}}$, par ordre du général Aslanovitch, un détachement de volontaires composé de 80 matelots du 3-ème bataillon de descente, de 20 hommes du régiment de Moscou armés de carabines et de 35 sapeurs, fut envoyé du 5-ème bastion pour expulser les tirailleurs français qui s'étaient mis à couvert derrière les ruines de la ferme Rodolphe; mais nos troupes rencontrèrent quelques bataillons français, avec lesquels elles engagèrent une fusillade assez vive, et furent obligées de battre en retraite. Malheureusement l'obscurité de la nuit fut cause qu'on les prit pour une troupe ennemie, et elles furent reçues par le tir à mitraille du 5-ème bastion et de la redoute Schwartz. Dans cette sortie fut tué l'enseigne Ivanow; le lieutenant de marine Goussakow, qui avait commandé la sortie, fut grièvement blessé; il y eut, en outre, un soldat tué et 6 blessés. Kornilow arrivé en toute hâte sur le bastion n°5, réprimanda sévèrement les auteurs de cette fatale méprise et nomma le capitaine-lieutenant Tyrol, commandant de l'artillerie de la 1-ère section.

Cette même nuit, 30 hommes du bataillon de cosaques de la mer Noire traversèrent la Tschernaïa près de la descente d'Inkermann, et détruisirent environ 30 meules de foin, sous le feu des tirailleurs ennemis.

Le $\frac{26 \text{ septembre}}{8 \text{ octobre}}$, la brigade de hussards de la 6–ème division de cavalerie légère fut dirigée sur Bakhtchisaraï avec ordre d'aller rejoindre la brigade de réserve, et entra sous le com-

mandement du lieutenant-général Rijow. L'un des régiments combinés de hussards fut envoyé sur la Katcha près de l'embouchure de cette rivière, pour observer les vallées de l'Alma, de la Katcha et les côtes maritimes sur toute l'étendue de ce littoral.

On reçut, ce même jour, la nouvelle que l'ennemi avait opéré une descente de peu d'importance à Yalta, et que, après y être resté pendant trois jours, il s'était de nouveau embarqué, pour retourner à Balaklava.

Afin de reconnaître ce que faisait l'ennemi et d'obtenir quelques renseignements sur ses préparatifs pour le siége, un détachement composé d'une sotnia de volontaires du régiment du Don n°60, et d'un escadron de hussards de S. A. I. le duc de Leuchtenberg, sous le commandement du capitaine de 2-e rang de Willebrandt, fut envoyé sur les derrières de l'ennemi. Ce détachement déboucha de la vallée de Bakhtchisaraï, traversa les villages de Karaless, de Tchorgoune, entra dans la vallée de Baïdar, pénétra jusqu'au village de Varnoutka, et après avoir exploré les abords de la position ennemie, s'en retourna le jour suivant.

Le matin du $\frac{\text{27 septembre}}{\text{9 octobre}}$, on remarqua que les Anglais élevaient deux batteries: une au dessus de la berge droite du ravin du Laboratoire, derrière la montée de la route Worontzow, à une distance de 1,200 sagènes du 3-ème bastion, et une autre à gauche du ravin du Carénage, sur la montagne près de la ferme Mikrukow, à 1,050 sagènes de distance du mamelon Malakhow (*). On pensa à Sébastopol que ces batteries, établies à de si grandes distances, avaient seulement un

(*) Par la suite, les batteries de gauche et de droite de Lancaster. La dernière reçut de nous le nom de batterie Piatiglazaïa (batterie aux cinq yeux).

but défensif et étaient destinées à battre le ravin du Laboratoire et celui du Carénage et à garantir le camp anglais contre nos attaques.

Pendant ce temps, les travaux sur le côté Sud se poursuivaient avec une extrême rapidité: presque toutes les batteries commencées le $^{15}/_{27}$ septembre furent achevées et armées; tous les ouvrages, ainsi que les tranchées, furent amenés aux dimensions normales, les abattis posés et les fougasses chargées; un feu plus ou moins intense avait été concentré sur toutes les hauteurs qui pouvaient présenter des avantages à l'établissement des batteries de siége. Pour renforcer le feu contre la montagne Verte, une nouvelle batterie n°20 (Schikhmatow) pour 2 bouches à feu, fut établie, le $\frac{26 \text{ septembre}}{8 \text{ octobre}}$, sur le plateau derrière le bastion n°4, à gauche des baraques. Une autre batterie n°21 (Ianowsky) armée de 5 pièces, fut établie dans la tranchée attenant au 3-ème bastion, à gauche de celui-ci; une de ces bouches à feu était destinée à flanquer le fossé du bastion n°3, une autre à flanquer le mamelon Malakhow, et les trois dernières devaient battre les pentes du terrain en avant de la face gauche du bastion n°3, très favorables au mouvement des colonnes d'attaque.

Le $\frac{27 \text{ septembre}}{9 \text{ octobre}}$, le régiment d'infanterie de Minsk, fort de 3,112 hommes, fit son entrée à Sébastopol.

Dans la nuit du $\frac{27 \text{ septembre}}{9 \text{ octobre}}$, on fit, du 4-ème bastion, une petite sortie pour détruire les bois en grume qui se trouvaient en avant de ce bastion, sur la route de Balaklava, et dont les Français pouvaient aisément se rendre maîtres. Nos volontaires se retirèrent après les avoir incendiés sans avoir eu à subir aucune perte. Le lendemain, à 3 heures de l'après-midi, une autre sortie eut lieu de la 1-ère section, vers la ferme Rodolphe avec l'intention d'expulser les tirailleurs français qui ne cessaient d'inquiéter nos patrouilles de cosaques.

Notre détachement, sous le commandement du major d'Eismont, commandant du 6-ème bataillon du régiment de Vilna, se composait de ce même bataillon, du 3-ème bataillon de descente, d'un peloton de sapeurs et de 4 bouches à feu qui se trouvaient attachées à la 13-ème division d'infanterie. S'étant avancé très près de l'enclos de la ferme, notre détachement fut accueilli par une fusillade très vive; notre artillerie put tirer cependant quelques coups à mitraille. Mais trois bataillons français qui s'avançaient obligèrent notre détachement à se retirer sur le bastion n°7, en étant couvert par le feu du bastion n°5. Dans cette sortie nous eûmes 6 tués et 21 blessés, tous soldats; le capitaine-lieutenant Tyrol fut aussi blessé mortellement par une balle sur le bastion n° 5. Le capitaine de 2-e rang Huvénius fut nommé, à sa place, commandant de l'artillerie de la 1-ère section.

CHAPITRE XIII.

Causes de la lenteur des opérations de l'ennemi. — Division de l'armée alliée en corps de siége et en corps d'observation.—Ouverture des travaux de siége.—Renforcement de l'artillerie sur notre ligne de défense.—Disposition de la garnison au $^{1}/_{13}$ octobre. — Tir d'épreuve contre les batteries de siége. — Description détaillée de la ligne de défense et de l'état de son armement, au $^{5}/_{17}$ octobre. — Données techniques sur la construction des batteries.—Aperçu général de leur armement.—Concentration du feu contre les batteries de siége. — Approvisionnement des bouches à feu dans les batteries. — Servants de l'artillerie. — Événements et faits divers, depuis le $\frac{\text{28 septembre}}{\text{10 octobre}}$ jusqu'au $^{5}/_{17}$ octobre.

Voyons, maintenant, quelles étaient les causes de la lenteur que les alliés avaient apportée dans leurs opérations, après avoir effectué leur passage sur le côté Sud.

Nous avons déjà vu que toutes leurs reconnaissances avaient été faites à de très grandes distances de nos retranchements, dont le tracé était fort irrégulier, car en établissant ces ouvrages, on s'était conformé minutieusement sur tous les points, à la configuration du terrain. C'est pour cette raison que les alliés ne purent se rendre compte que très

approximativement de la disposition et de l'armement des nos fortifications, ainsi que du degré de résistance qu'elles pouvaient leur opposer.

De plus, la grande activité qui régnait sur notre ligne de défense et les nombreux travailleurs qui y étaient occupés induisirent les alliés en erreur, tant sur l'importance de nos ouvrages nouvellement élevés que sur celle de notre garnison, qu'ils crurent beaucoup plus forts qu'ils ne l'étaient en réalité. C'est ainsi que, par suite de ses diverses reconnaissances, l'ennemi se pénétra de cette idée qu'il était impossible de donner l'assaut à Sébastopol avant d'avoir affaibli le feu de notre artillerie; il se décida donc à établir, à son tour, des batteries sur les hauteurs dominantes et à débarquer immédiatement son parc de siége.

Ayant pris cette résolution, les alliés divisèrent leur armée en deux corps, le corps de siége et le corps d'observation; et, le $\frac{\text{19 septembre}}{\text{1 octobre}}$, cette armée se disposa devant Sébastopol dans l'ordre suivant:

La 3-ème et la 4-ème divisions françaises, deux batteries montées de la réserve, la majeure partie des troupes de l'artillerie et du génie et des officiers attachés aux autres divisions, vinrent, sous le commandement du général Forey, établir leur camp à $2^1/_2$ et à 3 verstes de distance de Sébastopol, vis-à-vis des bastions n°4, n°5, n°6 et n°7. Le flanc gauche s'appuya à la baie Stréletzkaïa; et la 3-ème division, qui formait l'aile droite, avait sur son flanc droit le ravin Sarandinaki. Derrière le centre de la 3-ème division on disposa le grand parc du génie, et derrière l'aile droite, celui de l'artillerie. En arrière de ces parcs vint s'établir le quartier-général de l'armée française.

L'armée anglaise prit position à la droite des Français,

et se déploya à une distance de 3 à 3½ verstes de nos fortifications, depuis le ravin Sarandinaki jusqu'à la Tschernaïa, vis-à-vis d'Inkermann. La division England formait l'aile gauche; à sa droite s'étaient établies la 4-ème division Cathcart et la division légère Brown, et enfin, à l'extrême droite, sur les crêtes abruptes du mont Sapoune, vis-à-vis des ruines d'Inkermann, était disposée la 2-ème division Lacy-Evans. Derrière la division légère, on avait établi le grand parc du génie; plus loin encore, le grand parc d'artillerie, la 1-ère division duc de Cambridge et une partie de la cavalerie.

Le corps d'observation composé de la 1-ère et de la 2-ème divisions françaises et de deux batteries à cheval de la réserve, et commandé par le général Bosquet, vint camper sur les crêtes abruptes du mont Sapoune, la face tournée vers Balaklava et les hauteurs Fédioukhine. Ce corps avait pour destination de sauvegarder le corps de siége contre les attaques des Russes du côté de la plaine de Balaklava et de la vallée de la Tschernaïa, et aussi de porter secours aux troupes anglaises en cas de besoin.

Enfin la division turque, composée de 8 bataillons placés sous le commandement direct du commandant en chef de l'armée française, avait pris position sur le flanc droit du corps d'observation; elle formait la réserve, et était tenue de renforcer, selon les circonstances, le corps d'observation ou le corps de siége.

On a déjà dit, au chapitre précédent, dans quelle situation désespérée se trouvait Sébastopol, lorsque les alliés apparurent sur le côté Sud, et quelles faibles chances avaient les Russes de repousser un assaut, si l'ennemi l'avait entrepris immédiatement après s'être transporté sur ce point.

Cependant, les alliés procédèrent à leurs opérations avec une grande lenteur; et par contre, chaque retard qu'ils appor-

tèrent dans la poursuite de leur but, devint pour Sébastopol une heureuse chance qui nous fit gagner un temps précieux, car on sut l'employer à renforcer les ouvrages de fortification et l'armement de la ligne de défense.

La nuit du $\frac{\text{27 au 28 septembre}}{\text{9 au 10 octobre}}$ fut sombre et nébuleuse. Mettant à profit cette circonstance, les Français ouvrirent la tranchée sur la montagne de la ferme Rodolphe, dans une étendue de 200 sagènes, et à 450 sagènes de distance du 5-ème bastion. Ce travail s'effectua sans que nous nous en fussions doutés, favorisé qu'il était par un vent assez frais, qui souffla du côté de la ville, pendant toute la nuit, dans la direction des travaux de l'ennemi, en sorte que nous ne nous aperçumes qu'à l'aube des mouvement de terres opérés dans la nuit. Pour peu que l'on connaisse la guerre des siéges, on peut s'imaginer quelle joyeuse impression nous dûmes éprouver à la vue de ces travaux!

Il devint donc évident pour nous, que les alliés ne se décidaient pas à donner immédiatement l'assaut, et qu'ils avaient l'intention d'établir préalablement des batteries, dans le but de démonter notre artillerie; de cette façon on pouvait encore gagner du temps, au moins pendant quelques jours.

Tout le monde à Sébastopol se réjouissait de cet heureux événement, on s'en adressait de mutuelles félicitations, car chacun y voyait une garantie de succès, et l'espoir que la ville serait sauvée.

On s'occupa immédiatement de renforcer notre artillerie, sur la partie de la ligne de défense qui faisait face à la tranchée des Français, car il était aisé de prévoir qu'ils avaient l'intention d'y établir leurs batteries.

Autant qu'on en pouvait juger d'après son étendue, la tranchée pouvait être armée de 40 bouches à feu. On entreprit d'opposer, de notre côté, aux batteries de l'assiégeant une artillerie supérieure, et, dans ce but, on fit percer, dans

le parapet des bastions n°s 4, 5 et 6, des embrasures qui avaient vue sur la tranchée ennemie, et on choisit, en même temps, des emplacements avantageux pour l'établissement de nouvelles batteries.

Pour venir en aide à la face droite du bastion n°4, qui n'avait que 8 bouches à feu susceptibles d'être dirigées contre les travaux de siége, on conserva aux 4 pièces les plus rapprochées du saillant la destination de battre le plateau en avant du bastion, et on construisit deux nouvelles batteries: l'une, n°22 (Ivaschkine) pour 6 bouches à feu, près du flanc droit du bastion n°4 dans la tranchée attenante, et l'autre n°23 (Lazarew) pour 4 bouches à feu, en arrière de ce bastion, à droite des baraques.

Pour appuyer le bastion n°5, on travailla à convertir le parapet disposé près de son flanc gauche en deux batteries, le n°24 (Bourtzow) et le n°25 (Titow).

A 100 sagènes de distance en avant du bastion n°6, on construisit sur une élévation de terrain la batterie de contre-approche n°26 (Schémiakine), composée de deux faces, chacune pour 3 bouches à feu; la face gauche devait enfiler le retour droit de la tranchée française et battre le ravin du Cimetière; la face droite regardait les pentes entre la ferme Rodolphe et la baie de la Quarantaine.

Pour couvrir la face gauche du bastion n°4 des feux d'enfilade des batteries du mont Rodolphe, on y éleva des traverses, en laissant entre elles des intervalles, chacun pour deux bouches à feu. En même temps, ordre fut donné de placer sur la ligne de défense des mortiers de gros calibres et des canons à bombes. Ces derniers devaient être fournis par la batterie Nicolas et les vaisseaux *le grand-duc Constantin* et *le Khrabri*. Des détachements furent organisés dans les batteries, spécialement pour éteindre les incendies. Afin

de ménager les forces des servants, les pièces d'artillerie ne devaient faire feu que alternativement et chacune à son tour.

Notre artillerie ne cessa pendant toute la journée et toute la nuit de tirer sur la tranchée des Français; elle fut fortement endommagée en plusieurs endroits et les gabions renversés.

Néanmoins, le jour suivant, $\frac{\text{29 septembre}}{\text{11 octobre}}$, on remarqua à plusieurs indices, et en raison de la plus grande épaisseur qu'avait reçut le remblai de la tranchée, que les Français y avaient entrepris la construction de 5 batteries. Pendant cette même nuit, les Anglais ouvrirent aussi une longue tranchée demi-circulaire sur la crête de la montagne Verte, au-delà de la ferme Schébédew, à 600 sagènes de distance du 3-ème bastion, et à 700 sagènes du 4-ème.

La batterie anglaise, qu'on avait déjà remarquée précédemment sur la hauteur près de la ferme Mikrukow, semblait achevée: on y apercevait distinctement cinq embrasures, et c'est pour cela que nous lui donnâmes le nom de *Piatiglazaïa* (aux cinq yeux).

Pour renforcer notre feu contre la tranchée des Anglais sur la montagne Verte, la batterie n°20 (Schikhmatow), derrière le bastion n°4, fut prolongée pour recevoir encore 4 bouches à feu, de façon que son armement comprenait maintenant 6 pièces; les canons de 18 qui armaient la face droite du bastion n°3 furent remplacés par des canons de 36.

Pour garantir la face gauche du bastion n°3 et la face droite du 4-ème bastion des feux d'enfilade de la montagne Verte on y construisit des traverses, chacune pour deux bouches à feu.

Les batteries qui avaient été commencées la veille, près du flanc droit du bastion n°4 et près du flanc gauche du 5-ème bastion, aussi bien que la batterie de contre-approche

en avant du bastion n°6, furent presque achevées et en partie armées.

Notre artillerie continuait de tirer quelques rares coups de canon sur les travaux de l'ennemi, tandis que nos tirailleurs, éparpillés devant la ligne de défense et s'abritant dans des trous où derrière des pierres, inquiétaient évidemment beaucoup l'ennemi.

Un détachement composé du 2-ème bataillon du régiment de Taroutino, comptant 760 combattants, 10 sapeurs et 24 carabiniers fut envoyé, pendant le jour, sous le commandement du capitaine Gorew, pour détruire l'abattoir construit sur un éperon entre le ravin du Boulevard et celui de Sarandinaki; pendant la nuit, un autre détachement, composé du 38-ème bataillon de la flotte et du 2-ème de descente, de 100 volontaires des régiments de Boutirsk et de Borodino et de 100 sapeurs, sous le commandement du capitaine de 2-e rang Skorobogatow, fut envoyé sur la montagne Verte pour y détruire quelques bâtiments.

L'officier de sapeurs qui faisait partie de ce détachement remarqua, à la clarté de la lune, le tracé d'une redoute, et supposant que cet ouvrage pouvait avoir été fait par les Anglais, en dessina un plan détaillé; mais il se trouva que c'était une redoute tracée par le lieutenant-colonel Todleben, avant le débarquement même des alliés.

Dans la nuit du $\frac{\text{29 au 30 septembre}}{\text{11 au 12 octobre}}$, les Anglais ouvrirent une nouvelle tranchée, longue d'environ 150 sagènes, sur le mont Worontzow, entre les ravins du Laboratoire et des Docks, en deçà de la route Worontzow, à 600 sagènes de distance du bastion n°3. La partie gauche faisait face au bastion n°3 et sa partie droite au mamelon Malakhow. On pouvait voir aussi d'une manière très distincte les batteries que

l'ennemi était occupé à construire dans les tranchées de la montagne Verte et du mont Rodolphe.

Pour renforcer le feu contre la hauteur Worontzow, on commença, près du flanc droit du bastion n°3, dans la tranchée, la construction d'une nouvelle batterie n°27 (Artioukow) pour 4 bouches à feu. Cette batterie devait aussi agir contre le versant situé entre le bastion n°3 et le ravin du Laboratoire, qui ne se trouvait pas sous l'action des feux de la face droite du bastion n°3 ni de ceux de la batterie n°10 (Nikonow), établie près des casernes de l'artillerie de marine.

Dans ce même but, on travailla à construire sur le côté droit de la crête du mamelon Malakhow, derrière la batterie de l'aile droite, la nouvelle batterie à crémaillère n°28 (Stanislawsky) pour 5 bouches à feu.

On commença aussi, ce même jour, près de la partie supérieure du ravin Ouschakow, l'établissement de la batterie n°19 (Krassowsky) pour 4 bouches à feu; elle avait déjà reçu son tracé le $\frac{\text{24 septembre}}{\text{6 octobre}}$.

La grande distance à laquelle les Anglais avaient entrepris leurs travaux ne permettait pas toujours de les discerner pendant la nuit, quoique il y eût clair de lune et que notre ligne d'avant-postes y apportât la plus grande attention.

Ainsi, il n'était plus douteux que les alliés eussent renoncé à une attaque directe contre Sébastopol, et qu'au lieu d'essayer à l'emporter de vive force, ils eussent préféré le moyen plus lent de construire des batteries, dont l'effet devait être d'affaiblir préalablement et de démonter notre artillerie.

A partir de ce moment, l'attention principale de la défense fut portée à concentrer le plus grand nombre possible de feux contre les batteries ennemies, et sur tous les points qui pouvaient offrir quelque avantage pour leur établissement.

Le flanquement des ouvrages de défense fut considéré

comme d'une importance secondaire, parceque à l'ouverture de la canonnade, les pièces de flanquement, ne pouvant prendre aucune part à l'action, auraient été en butte au tir de l'ennemi, et exposées à être demontées avant l'assaut, c'est-à-dire avant le moment où elles auraient pu devenir utiles; on se contenta donc, pour cette raison, des bouches à feu qui étaient déjà placées.

C'est ainsi qu'on gagna encore quelques jours de temps pour renforcer les ouvrages de la ligne de défense, pendant que l'armée du prince Menchikow attendait de puissants renforts, dont l'arrivée pouvait changer entièrement la marche des affaires.

Il n'y avait personne à Sébastopol qui ne comprît parfaitement, combien ce sursis était important pour achever d'organiser la défense.

Le $\frac{\text{30 septembre}}{\text{12 octobre}}$, les bataillons de la flotte qui avaient reçu différentes dénominations furent reconstitués en équipages, pour être réunis sous le commandement de leurs chefs directs, les commandants d'équipages; on leur donna aussi des drapeaux. Treize équipages avaient été affectés à la défense du coté Sud: les 29-ème, 32-ème, 33-ème, 34-ème, 35-ème, 36-ème, 37-ème, 38-ème, 39-ème, 40-ème, 41-ème, 44-ème et 45-ème; le 30-ème fut laissé, en partie, à bord du vaisseau *le Iagoudiïl* et, en partie, sur les batteries de la Péressip; le 31-ème et le 42-ème furent placés sur le côté Nord, et le 43-ème réuni au 33-ème.

Par suite de cette réorganisation et du renforcement de la garnison par de nouvelles troupes, postérieurement au $\frac{\text{20 septembre}}{\text{2 octobre}}$, la composition de la garnison reçut de notables changements. Elle comptait maintenant, en totalité, 43 bataillons d'infanterie et de marine, et un bataillon de sapeurs,

formant ensemble un effectif de 32,000 combattants avec 28 bouches à feu de campagne.

Sur la 1-ère section se trouvaient 11 bataillons, comptant 7,000 combattants avec 4 bouches à feu de campagne.

Sur la 2-ème section—6 bataillons, forts de 4,000 combattants.

La réserve générale, sur le côté de la Ville, comportait 5 bataillons d'un effectif de 3,500 hommes avec 16 bouches à feu de campagne.

Sur la 3-ème section se trouvaient 8 bataillons comptant 5,000 combattants.

Sur la 4-ème section—7 bataillons d'un effectif de 5,000 combattants.

La réserve générale de la Karabelnaïa était forte de 6 bataillons, comportant 4,000 combattants avec 8 bouches à feu.

Les troupes de la garnison reçurent, le $^{1}/_{13}$ octobre, la disposition et la destination suivantes:

CÔTÉ DE LA VILLE.

1-ère section.

Batterie de côte n°10 — deux compagnies du 6-ème bataillon du régiment de Lithuanie.

Batterie Alexandre — une demi-compagnie du 6-ème bataillon de Lithuanie.

Batterie de côte n°8—une demi-compagnie du 6-ème bataillon de Lithuanie.

Bastion n°7—le 6-ème bataillon du régiment de Bialostock.

Entre les bastions n°6 et n°7—le 6-ème bataillon du régiment de Vilna.

Bastion n°6—le 6-ème bataillon du régiment de Brest.

Entre le 5-ème et le 6-ème bastions—le 5-ème bataillon du régiment de Brest.

Bastion n°5—le 5-ème bataillon de Bialostock.

Redoute n°1 (Schwartz) — une demi-compagnie du 6-ème bataillon de Lithuanie.

Réserve de la 1-ère section, *derrière les baraques du bastion n°5*, le régiment de Minsk, le 33-ème équipage de la flotte et 4 bouches à feu de la 13-ème division.

2-ème section.

Entre la redoute n°2 (Schwartz) et le 4-ème bastion—le 29-ème équipage.

Bastion n°4—le bataillon n°2 des cosaques de la mer Noire.

Sur le boulevard—le 34-ème équipage.

Réserve de la 2-ème section:

Derrière le magasin à poudre en maçonnerie — le 3-ème bataillon de Taroutino.

Derrière les baraques du bastion n°4—le 32-ème et le 37-ème équipages.

Réserve principale du côté de la Ville:

Sur la place du Théâtre—les 1-er, 2-ème et 4-ème bataillons de Taroutino, le 6-ème de Volhynie et le 6-ème de Minsk.

Sur la place Nicolas: la batterie légère n°4 de la 14-ème brigade d'artillerie et la batterie légère n°4 de la 17-ème brigade.

CÔTÉ KARABELNAÏA.

3-ème section.

Auprès des casernes de l'artillerie de marine: le 45-ème équipage.

Dans la tranchée, entre ces casernes et le 3-ème bastion—le 3-ème bataillon de Moscou.

Bastion n°3—les 40-ème et 41-ème équipages.

Dans la tranchée entre le bastion n°3 et la batterie n°3 (Boudistschew)—le 4-ème bataillon de Moscou.

Dans la tranchée entre le jardin et le ravin des Docks—le 38-ème équipage.

Réserve de la 3-ème section, *entre l'hôpital de la*

marine et le ravin des Docks—les 1-er et 2-ème bataillons de Moscou.

4-ème section.

Près du ravin des Docks—le 44-ème équipage.

Mamelon Malakhow—le 36-ème équipage.

Entre ce mamelon et le bastion n°2—le 1-er bataillon du régiment de Boutirsk.

Bastion n°2—1-er bataillon de Borodino.

Plus loin jusqu'à la baie du Carénage — le bataillon n°8 des cosaques de la mer Noire.

Réserve de la 4-ème section, *derrière le mamelon Malakhow*—les 35-ème et 39-ème équipages.

Réserve principale de la Karabelnaïa:

Dans les casernes de la marine — les 2-ème, 3-ème et 4-ème bataillons de Borodino et la batterie légère n°5 de la 17-ème brigade d'artillerie.

Dans le ravin Ouschakow — les 2-ème, 3-ème et 4-ème bataillons de Boutirsk.

Le 1/13 octobre, on remarqua que les Français avaient commencé la construction d'une batterie (*) sur les hauteurs de la Chersonèse, à 800 sagènes du bastion n°6.

Dans le même temps, nous étions occupés, de notre côté, à placer des canons à bombes sur les ouvrages de défense. La batterie n°20 (Schikhmatow), à gauche des baraques du bastion n°4, reçut deux canons de 68, et la batterie n°23 à droite de ces baraques, quatre licornes de 1 poud. On procédait aussi à la confection d'affûts pour les mortiers, car il n'y en avait pas dans la place.

Notre artillerie n'entretenait contre les travaux de l'ennemi qu'un feu peu nourri; mais pour examiner l'état de ces travaux, et pour inquiéter en même temps les travailleurs

(*) Batterie n°6.

ennemis, on envoya contre eux, nuit et jour, de petits détachements de volontaires.

Le $^{1}/_{13}$ octobre, après midi, 8 soldats du régiment de Minsk, armés de carabines, et commandés par un sous-officier, se dirigèrent sur les batteries françaises du mont Rodolphe. Deux de ces soldats escaladèrent le rempart et aperçurent 8 mortiers. Le $^{2}/_{14}$ octobre quelques hommes du même régiment réitérèrent cette sortie audacieuse.

Sur le flanc gauche, des volontaires des régiments de Boutirsk et de Borodino entreprenaient des attaques non moins courageuses. Ils refoulaient les avant-postes anglais et s'approchaient des ouvrages de l'ennemi. Pendant la nuit, du $^{2}/_{14}$ octobre, ces volontaires réussirent même à tourner sur la droite, le camp des Anglais, du côté du mont Sapoune.

Les travaux des alliés n'avançaient que lentement. On pouvait cependant déjà apercevoir distinctement les batteries qu'ils y établissaient. Nous tâchions, en tirant sur elles à boulets, de démolir les parapets; et pour nuire aux travailleurs ennemis notre artillerie lançait sur eux des bombes qui allaient tomber en arrière de ces parapets. Afin de ménager les munitions, la consommation de projectiles des canons de 68, de 36 et de 24 avait été fixée à 10 coups, par jour.

Pour mieux préparer notre artillerie à la lutte qu'elle allait avoir à soutenir, on fit, le $^{12}/_{14}$ octobre, exécuter des 1-ère et 2-ème sections, un tir d'épreuve contre les batteries françaises du mont Rodolphe. Préalablement à cette canonnade, on avait minutieusement déterminé le champ de tir de chaque embrasure, en pointant les pièces de manière à ce qu'elles touchassent les joues des embrasures; on apprit ainsi à connaître les bouches à feu qui pouvaient être dirigées contre le mont Rodolphe. Ce tir commença à 1 heure de l'après-midi et dura à peu près l'espace d'une heure; qua-

rante bouches à feu y prirent part et la consommation fut de 960 coups. Toutes les batteries françaises en souffrirent considérablement, surtout la batterie de droite, faisant face au bastion n°4; quelques unes d'entre elles eurent leurs embrasures démasquées et on put clairement distinguer leurs revêtements en gabions.

A ce tir, les angles d'élévation furent aussi déterminés.

Le $^4/_{16}$ octobre on ouvrit de nouveau, de nos bastions n°s 3, 4, 5 et 6, ainsi que des batteries attenant à ces bastions, un tir d'épreuve contre les batteries françaises du mont Rodolphe et les batteries anglaises de la montagne Verte. Ce tir commença à 10 heures et demie, au moment où un pavillon rouge fut hissé sur le bastion n° 4 (*) et ne finit qu'à 11 heures et demie. Les batteries françaises n'eurent pas moins à souffrir que la première fois, le $^2/_{14}$ octobre, et on put découvrir dans les batteries anglaises des embrasures qui avaient été masquées jusque là.

On remarqua, le $^4/_{16}$ octobre, que les Français avaient, dans la nuit précédente, prolongé leur tranchée vers la droite dans la direction de la capitale du bastion n°4 et qu'ils procédaient, sur cette place, à la construction de deux nouvelles batteries.

On put aussi, des batteries de côte, observer que, vers le soir, l'ennemi disposait des bouées sur les parties de la mer les plus rapprochées du rivage, à partir de la baie Strélетzkaïa dans la direction de la tour Volokhow. Cela fit présumer que l'ennemi avait aussi l'intention de faire bombarder la ville par sa flotte.

(*) Le bastion n°4, reçut, dans ce but, un mât permanent, et c'est pour cette raison que les Français donnèrent à ce bastion le nom de «bastion du Mât» et les Anglais celui de «Flagstaff battery».

La lenteur que les alliés avaient apportée dans leurs opérations semblait toucher à son terme; le jour du bombardement et de l'assaut approchait.

A cette époque, presque tous les travaux entrepris depuis le $^{14}/_{26}$ septembre étaient achevés.

Voici dans quel état se trouvaient maintenant, après vingt jours d'efforts incessants, les ouvrages de défense sur le côté Sud de Sébastopol.

Le bastion n°6 avait reçu un nouvel armement de bouches à feu des plus forts calibres, afin de lutter plus avantageusement contre les batteries françaises établies à une grande distance. Ce bastion était armé, en tout, de vingt bouches à feu, dont sept regardaient les batteries ennemies sur le mont Rodolphe:

3 canons à bombes de 3 pouds,
1 canon de 24,
3 licornes de 1 poud;

deux bouches à feu pouvaient diriger leur tir contre la batterie française sur la Chersonèse:

1 canon de 24,
1 licorne de 1 poud.

Les autres pièces du bastion, au nombre de onze, étaient, en partie, destinées à flanquer les murs crénelés et en partie à battre le terrain situé en avant. Les bouches à feu de la face et du flanc gauches tiraient à travers des embrasures; tout le reste tirait par dessus le parapet. Toutes ces pièces appartenaient à l'artillerie de place et étaient montées sur affûts de place élevés et châssis mobiles.

La batterie de contre-approche n°26 (Schémiakine) (*),

(*) Les batteries de Sébastopol avaient reçu leurs noms de ceux de leurs commandants, et changeaient de nom à mesure que les commandants

établie en avant du bastion n°6, sur le sol naturel, et précédée d'un fossé peu profond, était armée de six canons de 36 dont trois, sur la face droite, devaient battre les pentes du *mamelon situé en arrière du cimetière;* les trois autres, sur la face gauche, regardant les batteries françaises du mont Rodolphe, devaient battre en même temps le ravin du Cimetière. Toutes ces bouches à feu tiraient à travers des embrasures.

Cette batterie communiquait au bastion n°6, au moyen d'une tranchée tracée en crémaillère.

La lunette à trois faces n°7 (Belkine), à droite du bastion n°5, avait reçu en entier un profil de campagne et était armée de cinq bouches à feu; l'une d'elles, un canon de 68, pouvait tirer contre la batterie française sur la Chersonèse; deux canons-caronades de 24 avaient action sur les batteries du mont Rodolphe, et enfin les deux pièces restant servaient au flanquement du bastion n°5. De toutes ces bouches à feu le canon de 68 était le seul qui tirât par dessus le parapet, et pour les autres, on avait construit des embrasures. Dans l'intérieur de la lunette étaient placés trois petits mortiers de 8 livres, qui dirigeaient un tir vertical contre l'espace mort qui se trouvait dans le ravin.

Le bastion n°5 avait reçu, sur presque toute son étendue, le profil d'une batterie élevée au dessus du sol; son parapet avait neuf pieds de haut et son fossé six de profondeur; mais la plus grande partie des terres ayant été tirée de l'intérieur du bastion, cet intérieur s'en trouvait sensiblement approfondi. Ce bastion était armé de dix-neuf bouches à feu dont trois mortiers.

étaient remplacés; mais pour éviter la confusion, on avait donné des numéros d'ordre à ces batteries, d'après la date de leur construction; nous avons rappelé, en parenthèse, les noms qui ont été le plus usités pendant de la défense.

Dix bouches à feu tiraient contre le mont Rodolphe, savoir:

2 canons de 36
5 canons de 24
1 mortier de 5 pouds
2 mortiers de 2 pouds.

Les neuf pièces de surplus devaient battre le terrain et flanquer les ouvrages contigus. Toutes les bouches à feu tiraient à travers des embrasures. On avait, en outre, placé à l'intérieur du bastion onze petits mortiers pour la défense de l'espace mort dans le ravin.

A gauche du bastion n°5 on avait construit sur le sol naturel deux batteries à embrasures, précédées d'un fossé de quatre pieds de profondeur; la batterie de droite n°24 (Bourtzow), armée de quatre canons de 36, devait agir contre le mont Rodolphe, et celle de gauche, n°25 (Titow), armée de deux canons à bombes de 3 pouds, regardait aussi cette même hauteur; l'un de ses canons de 36 devait flanquer la redoute Schwartz et l'autre, une caronade de 18, était destinée à servir au flanquement du fossé de la face gauche du bastion n°5. Ces deux dernières pièces étaient placées dans la partie saillante de la batterie. La batterie n°25 (Titow) était aussi armée de deux licornes mobiles de marine de 10 livres et de deux petits mortiers.

L'armement de la redoute Schwartz n'avait subi presqu'aucun changement, et était le même que par le passé; des huit canons de 12, dont elle était armée, deux seulement pouvaient être dirigés contre le mont Rodolphe. On avait cependant placé récemment quatre petits mortiers dans l'intérieur de la redoute.

Les batteries dans le ravin de la Ville avaient été achevées; elles étaient construites en terre rapportée, n'avaient

point de fossé, et les canons-caronades de 24 qui les armaient tiraient à travers des embrasures.

La batterie n°8 (Zaboudsky), à droite de la route, portait six bouches à feu, les quatre autres batteries: n°9, 10, 11 et 12 (Pétrow), toutes à gauche de la route, étaient armées de quatorze bouches à feu. Ces batteries avaient, en outre, deux licornes de 10 livres, prises dans les batteries mobiles de marine. Aucune des pièces de ces diverses batteries ne pouvait agir contre le mont Rodolphe; leur unique destination était de battre les abords du ravin de la Ville.

La batterie n°22 (Ivaschkine), près du flanc droit du bastion n°4, était armée de quatre canons de 36, dirigés contre le mont Rodolphe; elle avait le profil d'une batterie élevée à embrasures.

La batterie n°23 (Lazarew), établie en arrière du bastion n°4, à droite des baraques, reçut aussi un profil élevé et fut percée d'embrasures. Elle était armée de quatre licornes de 1 poud, qui devaient diriger leur feux sur le mont Rodolphe.

L'armement de la face et du flanc droits du bastion n°4, composé de quatorze canons-caronades de 24, ne subit aucun changement. La face et le flanc gauches reçurent six canons-caronades de 24 et onze petits mortiers; on plaça aussi à l'intérieur du bastion deux mortiers de gros calibre.

L'artillerie du bastion n°4 dirigeait ses feux de la manière suivante:

Contre les batteries du mont Rodolphe, 9 pièces, savoir:
8 canons-caronades de 24
1 mortier de 2 pouds.

Contre les batteries de la montagne Verte, 5 pièces, savoir:
4 canons-caronades de 24
1 mortier de 5 pouds.

Le surplus des bouches à feu était destiné à battre le

terrain en avant et à flanquer la ligne de défense à droite et à gauche du bastion n°4; quelques unes des pièces pouvaient enfiler le ravin du Laboratoire. Tous les canons–caronades tiraient à embrasures.

Les traverses sur les deux faces du bastion n°4, destinées, chacune, à couvrir deux bouches à feu, furent achevées.

La barricade en pierres, à gauche du bastion n°4 jusqu'au Gribock, fut convertie en tranchée; on donna aussi plus d'épaisseur à son parapet dans quatre endroits différents qui étaient armés chacun de deux caronades de 12.

Pour flanquer cette tranchée, on ajouta un troisième canon-caronade de 24 à l'armement de la batterie n°2 (du Gribock). Une des pièces qui s'y trouvaient déjà, avait action sur les batteries de la montagne Verte, et une autre fut destinée à battre la hauteur entre les ravins du Boulevard et Sarandinaki, à l'endroit où se trouvaient les abattoirs.

La batterie n°20 (Schikhmatow), établie derrière le bastion n°4, à gauche des baraques, ayant été achevée et disposée pour deux bouches à feu tirant par dessus le parapet, fut armée de deux canons de 68, destinés à battre la montagne Verte.

Les quatorze caronades de 12 qui se trouvaient sur la Péressip furent enlevées et à leur place on construisit sur le sol naturel trois batteries à embrasures. La batterie de droite, n°14 (Alexéiew), fut armée de cinq bouches à feu prises sur le vaisseau *le Iagoudiil*, et celle de droite n°15 (Pérékomsky) de quatre seulement; enfin la dernière de ces trois batteries, établie en avant de la première, la batterie n°16 (Kriakine) fut armée de six caronades de 12, tirant par dessus le parapet.

Ces trois batteries qui se protégeaient mutuellement pouvaient aussi, conjointement avec le vaisseau *le Iagoudiil*, défendre les abords de la ville et le faubourg Karabelnaïa.

Une nouvelle face pour quatre pièces, ayant pour but le flanquement du bastion n°4, fut annexée au côté droit de la batterie n°5 (Nikonow), située en avant des casernes de l'artillerie de marine, de façon que cette batterie se composait maintenant de trois faces armées de 14 pièces. La face gauche et la face centrale reçurent en outre un nouvel armement de bouches à feu de calibres plus gros et de plus grandes portées, car elles devaient lutter avec les batteries anglaises établies à de très grandes distances sur la montagne Verte et le mont Worontzow.

Six bouches à feu de la face centrale pouvaient tirer contre les batteries de la montagne Verte, savoir:

2 canons de 36
4 canons-caronades de 18.

Deux canons de 24 de la face gauche de la batterie n°5 (Nikonow) pouvaient être pointés contre les batteries du mont Worontzow. Les 14 pièces de cette batterie tiraient toutes à embrasures. On avait, en outre, placé dans cette batterie quatre licornes mobiles de marine de 10 livres.

La batterie du flanc droit du bastion n°3, batterie n°27 (Artioukhow), avait été entièrement construite en terre rapportée et était armée de quatre canons de 24, dont l'un regardait la montagne Verte et les trois autres le mont Worontzow.

Les deux faces et les deux flancs du bastion n°3 furent achevés et armés de vingt-deux pièces tirant à embrasures. Ce bastion avait été presque en entier remblayé de terres rapportées, et il était précédé d'un fossé dont la profondeur n'excédait pas trois pieds.

Des 22 bouches à feu de ce bastion, 10 étaient dirigées contre la montagne Verte, savoir:
4 canons de 24



6 canons-caronades de 24;
cinq contre le mont Worontzow, savoir:
1 canon de 68,
2 canons de 36,
2 canons de 24;
enfin le mamelon en avant de Malakhow était battu par quatre canons de 18. Les trois autres bouches à feu regardaient les pentes de la montagne Verte et servaient au flanquement du mamelon Malakhow.

Chacune des bouches à feu des deux faces du bastion était couverte par une traverse.

On avait construit, sur la face gauche, entre chaque intervalle de deux traverses, une embrasure oblique et une directe, de façon que l'embrasure oblique se trouvait plus rapprochée de la traverse, ce qui fournissait la possibilité de donner à tous les merlons la même épaisseur à l'extérieur. C'est ainsi que les huit pièces de la face gauche entrecroisaient leurs feux.

La batterie n°25 (Ianowsky), à gauche du bastion n°3, établie sur le sol naturel et sans fossé, était armée de cinq bouches à feu tirant à embrasures, dont une (un canon de 24) regardait le mont Worontzow, une autre (un canon de 18) avait vue sur le mamelon situé en avant de Malakhow, tandis que les trois autres étaient destinées à battre le terrain et à flanquer le fossé du bastion n°3. Afin de pourvoir plus efficacement à la défense du terrain en avant du bastion, cette batterie avait reçu un tracé brisé.

La batterie n°3 (Boudistschew), établie près du jardin Prokofiew, se composait de deux faces; on lui avait donné le même profil qu'à la batterie n°21, et aussi un armement de cinq bouches à feu, dont 3 canons de 24 étaient dirigés contre le mont Worontzow, et un canon de 36 et un canon-caronade de 24 balayaient le mamelon en avant de Malakhow.

Les tranchées à droite et à gauche du bastion n°3, furent achevées et appropriées aux feux de mousqueterie.

La batterie n°6 (Gervais), entre le ravin des Docks et la route des Sapeurs, avait été construite en terre rapportée et armée de cinq caronades de 18, dont une regardait le mamelon en avant de Malakhow, tandis que les autres battaient les pentes du terrain situé en avant de ce mamelon. La tranchée entre la batterie Gervais et le mamelon Malakhow se défendait par des feux de mousqueterie.

On avait taillé les deux extrémités du glacis, sur le mamelon Malakhow, en crémaillères, derrière lesquelles on plaça deux bouches à feu pour flanquer les bastions n°s2 et 3.

Du côté droit, on avait annexé au glacis la batterie à embrasures n°17 (Séniavine), établie sur le sol naturel, et armée de 5 bouches à feu, savoir:

1 canon de 68
2 canons de 36
2 canons de 24.

Toutes ces pièces étaient destinées à tirer contre les batteries anglaises du mont Worontzow.

Au côté gauche du glacis on avait annexé une semblable batterie pour cinq bouches à feu, la batterie n°18 (Panfirow), armée de deux canons de 36 et de trois canons-caronades de 24, qui devaient battre le mamelon en avant de Malakhow. Les canons de 36 pouvaient même agir contre la batterie anglaise (*) établie à une grande distance au-dessus de la ferme Mikrioukow.

La batterie en crémaillère n°28 (Stanislawsky) construite derrière la batterie Séniavine, avait aussi été achevée et armée

---

(*) Batterie droite de Lancaster.

de cinq licornes de 1 poud, qui voyaient la hauteur Worontzow. Le $^{4}/_{16}$ octobre on travailla à prolonger cette batterie pour pouvoir y placer encore trois bouches à feu.

Les cinq canons de 18, qui se trouvaient sur la plate-forme supérieure de la tour Malakhow et qui avaient action sur le mamelon situé devant elles, ne furent point remplacées par des bouches à feu de plus gros calibres. L'étage supérieur de cette tour avait reçu une caronade de marine de 18 pour sa défense du côté de la gorge. Huit licornes de 10 livres de la batterie mobile de marine n°2, avaient été placées derrière la partie avancée du glacis, pour lancer des obus sur le mamelon en avant de Malakhow; dans le cas où l'ennemi donnerait l'assaut, ces pièces devaient tirer sous de grands angles d'élévation contre le versant extérieur du mamelon Malakhow, qui se trouvait dans un angle mort.

La batterie n°19 (Krassowsky), près de la partie supérieure du ravin Ouschakow, avait reçu un profil de campagne, sans fossé; elle était armée de quatre canons-caronades de 24, tirant à embrasures, et dirigées contre le mamelon en avant de Malakhow.

Le bastion n°2 avait aussi été achevé; il se composait de deux faces et de deux flancs, établis sur le sol naturel et sans fossé. La face droite était armée de six pièces destinées à battre le mamelon en avant de Malakhow, savoir :

3 canons-caronades de 36.
3 canons-caronades de 24.

Les canons-caronades de 36 pouvaient aussi être dirigés contre la batterie anglaise (*) établie au dessus de la ferme Mikrioukow.

(*) Batterie droite de Lancaster.

La face gauche du bastion n°2 était armée de quatre canons de 18, regardant les hauteurs du Carénage.

La batterie construite sur l'emplacement du bastion n°1 avait conservé son armement primitif. Cinq bouches à feu de sa face gauche devaient agir contre les hauteurs du Carénage, savoir :

3 canons-caronades de 24,
2 canons-caronades de 18;

les quatre bouches à feu de la face droite flanquaient le bastion n°2.

On acheva les tranchées entre le mamelon Malakhow et le bastion n°2, et entre ce dernier et la baie du Carénage; elles devaient pourvoir à leur défense par des feux de mousqueterie.

La batterie intérieure n°13 (Skariatine) dont la construction avait été commencée sur l'extrémité de la montagne de la Ville, avait été remblayée jusqu'à moitié de la hauteur de son parapet, mais n'avait point encore été armée.

On voit, par cet exposé, que la plupart de nos batteries avaient été construites en terre rapportée, ce qui avait rendu le travail lent et pénible. Il avait fallu se procurer de la terre en la prenant derrière les batteries et partout ailleurs où on en trouvait, quelquefois à de grandes distances, et en creusant jusqu'au roc. On transportait la terre dans des sacs; elle était, pour la plus grande partie, de qualité fort médiocre et entremêlée de pierres; elle ne présentait aucune consistance et s'éboulait facilement. Nos remblais élevés au moyen de cette terre, pendant une saison brûlante et sèche, étaient peu compacts, et les talus escarpés n'avaient presque point de consistance.

A ce désavantage vint s'en joindre un autre qui n'était pas moins important: c'était le manque total de bois de clayon-

nage et de fascinage. On n'avait pas même de gazon, ni de terre végétale; on était donc obligé de soutenir les talus intérieurs des batteries par des murs de pierres sèches ou d'argile, et de n'effectuer les remblais qu'au fur et à mesure qu'on élevait ces murs. Les joues des embrasures avaient des revêtements de peu de solidité, ce qui devait grandement affaiblir et même entraver l'action de notre artillerie. Plusieurs de ces embrasures étaient revêtues de sacs à terre, et c'étaient encore les meilleurs revêtements, quoique ils prissent feu et tombassent fort souvent pendant le tir. D'autre embrasures avaient des revêtements en planches ou en argile, qui présentaient encore moins de solidité. Les embrasures qui n'avaient aucun revêtement avaient leur joues couvertes d'argile.

Les planches s'enfonçaient dans le fond de l'embrasure debout ou en travers et étaient maintenues par des pieux verticaux. Les revêtements en planches de deux embrasures attenantes étaient réunis entre eux par de fortes cordes, passant par dessus le merlon qui les séparait. Pour empêcher ces revêtements de prendre feu, on les couvrait d'argile.

Les revêtements en argile avaient une épaisseur de $^1/_2$ à 1 pied.

Quelques embrasures des bastions n°5, 4 et 3 étaient munies de portières en bois, d'une épaisseur de 5 pouces, formées de deux rangées de planches juxta-posées, ces planches ayant $2^1/_2$ pouces d'épaisseur. Ces portières étaient construites de différentes manières; dans les embrasures en maçonnerie elles se composaient d'un écran, qui tournait autour des gonds; les portières d'embrasures de la redoute n°1 (Schwartz) se mouvaient dans des rainures pratiquées dans les poteaux auxquels on fixait les bragues.

Quoiqu'on eut apporté le plus grand zèle à la construc-

tion des magasins à poudre on n'avait pourtant pu en élever, vers cette époque, que dans les batteries les plus importantes: cela provenait en partie du manque de bois de construction, et en partie de la nature du sol, qui, étant rocheux, ne souffrait aucun enfoncement. On était donc, la plupart du temps, obligé de construire des magasins à poudre qui dépassaient de toute leur hauteur le terrain sur lequel ils étaient élevés.

En général, la construction des magasins à poudre présentait plus de difficultés et demandait plus de temps que celle des batteries elles-mêmes. Les petits magasins à poudre avaient six pieds de hauteur et couvraient une surface de $^1/_2$ à 2 sagènes carrées. Ces magasins étaient recouverts d'une double rangée de poutres et d'une couche de terre de près de sept pieds d'épaisseur; on entourait leurs côtés de murs en pierres sèches, d'une épaisseur de $2^1/_2$ à 4 piedes, que l'on garnissait eux-mêmes de terre. L'entrée en était protégée par un blindage incliné, avec une écoutille pour verser et délivrer les munitions.

Dans les batteries qui n'avaient pas de magasins à poudre on avait dû se contenter, pour emmagasiner les munitions, d'un moyen que les matelots eux-mêmes avaient inventé. Voici en quoi il consistait: les matelots enfonçaient dans la terre, à dix pieds environ en arrière de chaque bouche à feu, des citernes de vaisseau (*); ils les recouvraient avec des planches et des nattes et n'y tenaient qu'un petit nombre de charges, de façon que leur explosion ne pouvait occasionner un grand dommage.

(*) Caisses en fer, de forme cubique, employées à bord des navires pour la conservation de l'eau; les citernes qu'on employait dans la flotte de la mer Noire pouvaient contenir de 25 à 140 védros et pesaient de 6 à 25 pouds.

En sus des petits magasins à poudre, on en avait aussi construit de plus grands, de 8 pieds de hauteur, deux sagènes de largeur et trois et demie de longueur; il y en avait un de cette dimension dans le saillant de chacun des bastions n^{os}3 et 4, et deux au mamelon Malakhow, sur son versant tourné vers le bastion n°2, qui était le plus à couvert du feu de l'ennemi. Les poudres dans les bastions n^{os}5, 6 et 1 étaient emmagasinées dans les casernes de ces bastions.

En avant de la redoute n°1 (Schwartz) et de chacun des bastions n^{os}4 et 3, on avait disposé six fougasses-pierriers et neuf devant le mamelon Malakhow, à une distance de cinquante pas du mamelon; le feu devait y être mis au moyen de saucissons s'enflammant simultanément. En avant de ces fougasses, à une distance de 25 pas, on avait disposé des abattis.

Le bois pour les abattis devant la redoute n°1 (Schwartz), avait été tiré d'un jardin qui se trouvait derrière le bastion n°5; le boulevard avait fourni les arbres pour les abattis du bastion n°4, le jardin Prokofiew pour ceux du 3-ème bastion, et le jardin du ravin Ouschakow pour ceux du mamelon Malakhow.

Dans le laps de temps écoulé entre le $^{14}/_{26}$ septembre et le $^{5}/_{17}$ octobre, nous avions construit plus de douze nouvelles batteries.

Ainsi que nous l'avons vu, l'état de l'armement des ouvrages de la défense de terre sur le côté Sud, au $^{14}/_{26}$ septembre, ne comprenait pas en totalité plus de 172 bouches à feu, savoir:

canons de	30	2
» »	24	4
» »	18	23
» »	12	24
» »	6	4

canons de 3 livres . . .	2
licornes de 1/2 poud . . .	34
« 10 livres . . .	9
canons-caronades de 24 . .	28
» » » 18 . .	14
caronades de 18	6
» » 12	22
Total	172.

Mais à l'époque dont nous nous occupons, le nombre de bouches à feu en batteries s'était accrû au point de s'élever jusqu'à 341 pièces (19), savoir:

canons à bombes de 3 pouds	5
canons de 68	5
» » 36	26
» » 24	32
» » 18	24
» » 12	22
» » 3	2
licornes de 1 poud	15
» » 1/2 »	34
» » 10 livres	16
canons-caronades de 36 . . .	3
» » 24 . . .	82
» » 18 . . .	18
caronades de 18	7
» » 12	14
mortiers de 5 pouds. . . .	2
» » 2 » . . .	3
» » 1/2 poud . . .	7
» » 8 livres . . .	24
Total	341.

De ce nombre, 116 pièces seulement avaient conservé les emplacements qu'elles avaient occupés d'après l'état de leur armement antérieur; 19 bouches à feu avaient reçu de nouveaux emplacements, et 206 pièces, presque toutes de gros calibre et de longue portée, avaient été nouvellement établies dans les batteries.

Un tel résultat n'avait pu être acquis que par le dévouement sans réserve et l'activité incessante de tout le personnel de la garnison. Les matelots, surtout, faisaient preuve d'une assiduité infatigable, d'une adresse et d'une agilité extraordinaires, animés qu'ils étaient par l'exemple de leurs chefs, Nakhimow, Kornilow et Istomine; les sapeurs rivalisaient aussi de zèle avec les matelots.

Cent-dix-huit bouches à feu, faisant partie de l'armement sus-mentionné, avaient pour buts principaux les batteries ennemies suivantes:

Buts principaux.	Canons à bombes de 3 pouds.	Canons.				Canons caronades.			Licornes.		Mortiers.		Total.
		de 68.	de 36.	de 24.	de 12.	de 36.	de 24.	de 18.	de 1 poud.	de 1/2 poud.	de 5 pouds.	de 2 pouds.	
Batteries françaises sur la Chersonèse .	—	1	—	5	—	—	—	—	3	4	—	—	13
« « du mont Rodolphe .	5	—	13	6	6	—	10	—	7	—	1	3	51
« anglaises de la montagne Verte.	—	2	2	5	—	—	11	4	—	—	1	—	25
« « du mont Worontzow.	—	2	4	13	—	—	—	—	5	—	—	—	24
« « au dessus de la ferme Mikrioukow . . .	—	—	2	—	—	3	—	—	—	—	—	—	5
Total . .	5	5	21	29	6	3	21	4	15	4	2	3	118

Plusieurs autres points du terrain situé en avant de nos ouvrages, étaient défendus par 160 bouches à feu, dont 33

avaient action sur le mamelon en avant de Malakhow et 9 sur les hauteurs du Carénage, savoir:

Buts principaux.	Canons. de 36.	Canons. de 18.	Canons caronades. de 24.	Canons caronades. de 18.	Caronades de 18.	Licornes de 10 livres.	Total.
Le mamelon (*) en avant de Malakhow	3	10	11	—	1	8	33
Les hauteurs du Carénage.	—	4	3	2	—	—	9
Total . . .	3	14	14	2	1	8	42

Enfin les 63 pièces de surplus étaient destinées à flanquer nos ouvrages, à prendre des revers sur eux et à assurer leur défense intérieure.

Cinq gros mortiers seulement, les uns de 5 pouds et les autres de 2 pouds faisaient partie de l'armement, à cause du manque d'affûts.

Huit pièces de 36 se trouvaient placées en réserve avec leurs servants, leurs munitions et leurs accessoires, derrière chacun des bastions n°s 3, 4, 5 et 6 et le mamelon Malakhow.

Pour toutes les bouches à feu qui regardaient la campagne, à l'exception toutefois des mortiers, l'approvisionnement dans les batteries était fixé à 150 coups par pièce, dont 30 avec boîtes à balles; pour les bouches à feu qui servaient au flanquement des fossés cet approvisionnement était de 30 coups, tous avec boîtes à balles; il était de 50 bombes pour les mortiers.

L'approvisionnement ultérieur des batteries devait rester à la charge des vaisseaux et des frégates, suivant une

(*) Ce mamelon était battu par un aussi grand nombre de pièces, dans la supposition que les alliés auraient pu l'occuper et profiter de son emplacement avantageux pour leur attaque.

liste dressée à ce sujet; le soin de l'approvisionnement des batteries de la 2-ème section était confié au chef de l'artillerie de marine, colonel Stolbine, et c'était aussi lui qui délivrait les bombes et les obus chargés. Les bouches à feu appartenant à l'artillerie de terre, aussi bien que toutes les licornes de 1 poud, devaient être approvisionnées par les soins du chef de la garnison d'artillerie de Sébastopol, lieutenant-colonel Karpow.

Le capitaine-lieutenant Popow était chargé d'approvisionner de bouches à feu et de munitions celles des batteries qui étaient du ressort de la marine.

Pour tirer des dépôts les pièces d'artillerie, et pour les transporter sur la ligne de défense, on se servait de 8 avant-trains de place, fournis par la garnison d'artillerie; les bouches à feu qui étaient plus légères que les canons-caronades de 24, étaient transportées, par deux à la fois, sur un seul avant-train. Le transfert s'effectuait avec l'aide des hommes attachés à la section qui devait recevoir la bouche à feu. A mesure que les calibres dont on se servait augmentaient graduellement, ce transport devenait de plus en plus difficile; c'est ainsi qu'un canon long de 36 demandait pour cette opération le concours de 40 à 60 hommes.

Quelquefois les bouches à feu étaient transportées sur leurs propres affûts, ce qui, vû le mauvais état dans lequel se trouvaient les chemins, détériorait considérablement leurs essieux et leurs roues; il n'était pas rare que après avoir transporté les bouches à feu de cette manière il fallût changer les roues.

Les affûts étaient, pour la plupart, transportés séparément, et quelquefois sur des avant-trains de place. Les affûts des bouches à feu de petits calibres l'étaient aussi sur des chariots.

Les servants de l'artillerie de la ligne de défense, tant pour les bouches à feu de l'artillerie de terre que pour celles de marine, étaient des matelots placés auprès des pièces en

nombre égal au chiffre prescrit à bord, par les règlements, savoir:

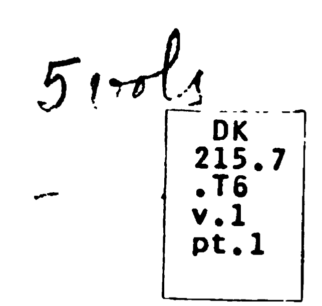
Pour un canon	de 68	. .	15	hommes
»	» 36	long	15	»
»	» 36	court	14	»
»	» 24	long	13	»
»	» 24	court	12	»
pour un canon-caronade .	» 36	. .	13	»
»	» 24	. .	11	»
»	» 18	. .	10	»
pour une caronade . .	» 36	. .	10	»
»	» 24	. .	8	»
»	» 12	. .	7	».

Le service des bouches à feu était fait d'après les règlements de l'école de marine.

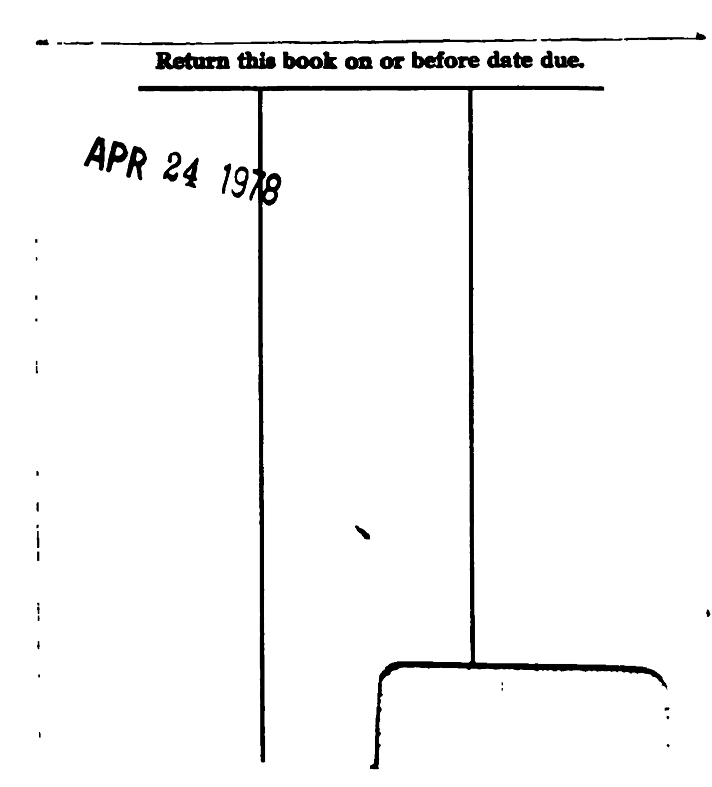
Les matelots, qui s'habituent facilement aux changements, avaient apporté dans les batteries toutes les coutumes et tous les règlements usités à bord: les mêmes quarts pour le service de nuit, le même sifflet du contremaître réglant les heures du travail, des repas et de la distribution d'eau-de-vie, les mêmes bouches à feu avec leurs plates-formes. Les parapets rappelaient facilement à l'imagination des matelots les bords de leurs navires, et les huttes sombres et étroites creusées dans la terre ainsi que les blindages construits postérieurement, ressemblaient jusqu'à un certain point aux faux-ponts des vaisseaux. L'eau pour les batteries était conservée dans des citernes enfouies dans la terre. On comptait le temps avec des sabliers, et chaque demi-heure était annoncée par un coup de cloche de la sentinelle. Entourés des ces divers objets, et conservant tous ces usages qui leur étaient familiers, les matelots s'accoutumèrent aisément à leur nouveau service dans les batteries de terre.



Stanford University Libraries
3 6105 001 314 983



5 vols
DK
215.7
.T6
v.1
pt.1



APR 24 1978

